3 1761 00109334

AU SOUDAN FRANÇAIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Format in-8°

AU NIGER. . . . . 1 vol.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

AU
SOUDAN FRANÇAIS

SOUVENIRS

DE GUERRE ET DE MISSION

PAR LE CAPITAINE

ÉTIENNE PÉROZ

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
DEC 5 1972

DT
551
.7
P46
1896

A

M. LE GÉNÉRAL DE DIVISION BRIÈRE DE L'ISLE

Mon Général,

Le général Faidherbe avait conçu l'idée de la pénétration française dans le Soudan par le haut Sénégal et le Niger; dix ans après son départ du Sénégal, lorsque cette colonie eut l'heur de vous avoir pour gouverneur, vous avez relevé cette idée générale, et alors que partout en France elle était traitée d'utopie, vous lui avez fait prendre corps et vous l'avez mise en œuvre.

J'ai l'honneur de vous dédier ce livre qui montre en maints passages les sacrifices de toute nature qui ont été nécessaires pour atteindre le but que vous nous proposiez, mais qui, je crois, fait aussi ressortir les grands résultats acquis. Malgré son apparence peu didactique, il aidera, je l'espère du moins, à combattre cette opinion erronée que le commerce français ne peut retirer aucun avantage de notre installation sur le Niger.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Mon Général,

Votre très dévoué et très obéissant serviteur,

CAPITAINE É. PÉROZ.

AU

SOUDAN FRANÇAIS

I

LE SOUDAN FRANÇAIS

Historique succinct. — Situation politique à la fin de 1886. — Situation actuelle. — Nécessité de l'envoi d'une mission dans le Ouassoulou.

L'œuvre attribuée à la mission que j'ai eu l'honneur de diriger à travers le Soudan occidental, en 1886-1887, était intimement liée, par les résultats que le gouvernement en attendait, à l'entreprise du Haut-Sénégal.

Avant d'atteindre les régions au delà du Niger, dans lesquelles devait s'exercer son action, elle a dû, ayant pour point de départ Khayes, capitale du Soudan français, parcourir étape par étape cette colonie naissante, dans le grand sens de son extension vers l'intérieur. Que de souvenirs, vieux de

quelques mois à peine, cette première partie de notre odyssée ne devait-elle pas me rappeler !

Pendant près de trois ans j'ai été directement mêlé à tous les événements qui dernièrement, ont bouleversé de fond en comble notre nouvel empire noir et l'avaient mis à deux doigts de sa perte. Au cours des années 1885 et 1886 il ne s'y est livré que peu de combats ou d'engagements auxquels je n'aie pas assisté. Notre mission a traversé presque tous ces champs de bataille ignorés, malheureusement pour la gloire de notre armée : leurs noms, cependant, figureraient à juste titre sur les drapeaux de l'infanterie et de l'artillerie de marine, aussi bien que sur celui du 1er régiment de spahis.

En passant à côté des ossuaires qui les signalaient encore deux ans après, je dirai l'héroïsme obscur de nos camarades, qui, un contre cent, ont sauvé notre colonie du Sénégal d'un désastre complet.

Afin d'orienter le lecteur dans ces régions, hier encore inconnues, je décrirai auparavant, et très succinctement, les origines de l'œuvre de notre établissement sur le Niger, en indiquant à grands traits le but et les résultats atteints.

L'histoire de la pénétration française dans le Soudan occidental est peu connue. Ses origines, son but, les moyens employés, les résultats acquis naissant ou se développant dans une colonie géné-

ralement peu sympathique par sa faible importance commerciale et sa mauvaise réputation climatérique, sont demeurés presque entièrement dans l'ombre. Du reste, les événements bien autrement graves survenus en Indo-Chine et à Madagascar, au moment où le Soudan français était lui-même en pleine crise, ont fait apporter une moins grande somme d'attention aux missions que nos soldats, au prix des plus grands dangers et des plus grandes fatigues, menaient à bien jusqu'au delà du Niger.

On sait quelle grande prospérité le général Faidherbe, gouverneur du Sénégal de 1855 à 1865, avait donnée à cette colonie. Depuis l'an 1393, où des navigateurs dieppois établirent les premiers comptoirs français à l'embouchure du Sénégal, jusqu'à ces dernières années, le Sénégal, après une période d'un essor remarquable, grâce à la Compagnie des Indes-Occidentales, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, demeurait ce qu'il était au xve siècle, un rare semis de comptoirs précaires, établis le long des côtes et à l'embouchure des rivières, tributaires des roitelets environnants, et dont l'influence ne s'étendait guère au delà des murailles qui les protégeaient. Les dix premières années du gouvernement du général Faidherbe, durant lesquelles il dirigea des expéditions bien conçues et vigoureusement menées tout en pratiquant une politique habile, ferme et tenace, suffirent pour faire du Sénégal une colonie

homogène dont le chef-lieu, Saint-Louis, prit un développement commercial considérable.

A cette époque, notre colonie formait une bande étroite de territoires longeant le littoral, du banc d'Arguin à Sierra-Leone, soit du 20e degré au 8e degré de latitude Nord, dans lesquels se trouvaient quelques enclaves portugaises et anglaises. Elle embrassait donc 1300 kilomètres de côtes, c'est-à-dire le seul débouché possible du commerce venant du Soudan occidental.

La connaissance de l'état politique des régions de l'intérieur devait laisser peu d'espoir sur l'alimentation sérieuse de nos escales en produits soudaniens. En effet, morcelées en une infinité de petits États indépendants ne vivant que de la guerre et de pilleries, elles formaient une barrière infranchissable aux caravanes qui auraient pu entreprendre un trafic suivi entre le Haut-Niger et la côte.

Cependant les récits de Mungo Park et ceux de Caillié ne permettaient pas de douter des avantages commerciaux que retirerait la puissance qui pourrait s'aboucher commercialement avec les riverains du fleuve mystérieux; le général Faidherbe résolut donc de faire tomber les barrières qui nous en séparaient. Ce résultat pouvait être atteint de deux manières bien différentes : ou en faisant la conquête méthodique des régions intermédiaires; ou en créant une voie de pénétration jusqu'au Niger, choisie de telle sorte qu'elle fût facile à garder,

qu'elle offrît les plus grands avantages possibles aux transports par eau et par terre, et enfin qu'elle traversât des pays suffisamment riches et peuplés pour subvenir à l'entretien des caravanes qui la parcourraient et des établissements qui s'y fonderaient.

Ce fut à cette dernière idée que le général s'arrêta. Il comptait canaliser ainsi en quelque sorte la production soudanienne et la faire déboucher à Saint-Louis. Quant à la première idée, elle offrait, à cette époque, des difficultés d'exécution telles qu'il était impossible de la prendre en considération sérieuse; les efforts et les dépenses qu'une pareille conquête eût exigés étaient bien au-dessus du rendement d'affaires à prévoir pour la colonie, même après de longues années d'occupation. Le père Labat, le major Lainz, Mollien, Caillié, Hood, Raffenel, Pascal, Lambert, en un mot tous les explorateurs de cette partie de l'Afrique, considéraient le fleuve Sénégal comme l'artère tout indiquée pour une marche en avant vers l'intérieur, par la direction de son cours, d'abord, puis par les vallées de ses grands affluents qui, d'après eux, devaient prendre leur source à une très faible distance du Niger supérieur. Aussi le général Faidherbe n'hésita-t-il pas à l'adopter, et, après lui, le général Brière de l'Isle.

Sous le gouvernement du premier de ces généraux, des forts furent échelonnés sur son cours jusqu'à Médine, à 800 kilomètres de Saint-Louis.

Chacun d'eux devint bientôt le noyau d'un comptoir, dont plusieurs sont actuellement prospères. En même temps, il envoyait à Ségou [1], avec ordre de relever la ligne projetée, le lieutenant de vaisseau Mage et le docteur Quintin. Ces deux officiers avaient pour mission de gagner à la France El-Hadj-Omar, le prophète conquérant dont les États englobaient les régions où nous nous proposions de pénétrer. On sait comment, déclinant la responsabilité de s'engager lui-même, — alors que la mort de son père guerroyant du côté de Djenné n'était pas confirmée, — Amahdou-Cheïkou retint pendant deux ans la mission Mage-Quintin auprès de lui, puis, ce laps de temps écoulé, la renvoya à Saint-Louis avec mille compliments flatteurs, mais sans avoir pris le moindre engagement ferme.

Les rapports et les remarquables travaux cartographiques du capitaine Mage confirmaient le général Faidherbe dans l'opinion qu'il avait depuis longtemps de la facilité qu'offrait la création d'une route Sénégal-Niger. Le général était sur le point de l'entreprendre, lorsqu'il fut rappelé en France en 1865.

Ce grand projet paraissait totalement oublié, lorsqu'en 1879 le général Brière de l'Isle, sentant tous les avantages commerciaux que la France

1. Grand marché sur le Niger, au nord de Bamakou, et capitale de l'empire toucouleur du sultan Amahdou-Cheïkou, fils d'El-Hadj-Omar, fondateur de cet empire.

devait en retirer, le prit de nouveau en main, et, avec sa vigueur habituelle, le mena à un point d'exécution tel, qu'il fut dès lors impossible de l'abandonner.

Saint-Louis, à l'embouchure du Sénégal, devait nécessairement recevoir toutes les marchandises françaises de traite destinées au Soudan et devenait en quelque sorte la base d'opération de l'entreprise. Mais la barre du fleuve, très dangereuse et capricieuse, parfois franchissable à marée haute aux navires de fort tonnage, plus souvent aux bâtiments de faible tirant d'eau, mais produisant fréquemment un ressac assez dangereux pour empêcher aucun d'eux de passer, rendait l'accès du port de Saint-Louis difficile au point d'enlever toute sécurité au mouvement maritime et fluvial. Dakar, au contraire, à 300 kilomètres plus au sud, possède une rade très sûre et accessible en tout temps aux plus forts navires. La construction d'une voie ferrée reliant ces deux points fut mise à l'étude et son exécution bientôt entreprise.

Diverses missions sillonnaient les rives du fleuve jusqu'à Bafoulabé; elles devaient en déterminer exactement le cours et faire les études préliminaires du tracé d'un autre chemin de fer, destiné à offrir au commerce un meilleur mode de transport que celui de la navigation par le fleuve. Cette navigation est en effet très précaire, à cause des crues et des baisses annuelles. Elle est impossible durant les six mois de sécheresse

et n'est vraiment praticable qu'en plein hivernage, c'est-à-dire pendant les mois de juillet, août, septembre et partie d'octobre. Les dépenses énormes nécessaires à l'établissement de ce railway y firent momentanément renoncer ; on résolut de se contenter pour le transport des marchandises de la voie fluviale complétée par une voie ferrée partant d'un point aussi éloigné que possible de Saint-Louis, mais facilement accessible aux moyennes eaux, et aboutissant au port du Niger le plus proche. Khayes, petit village à 12 kilomètres en aval de Médine et sur le rapide du même nom, fut choisi comme tête de ligne sur le Sénégal. Une mission, dirigée par le capitaine Gallieni, dut étudier le tracé de la voie projetée, et chercher son point terminus sur le Niger. Cette mission avait en outre pour objet de renouveler les tentatives de Mage auprès du sultan de Ségou, c'est-à-dire d'obtenir son alliance et la cession du terrain nécessaire pour l'établissement de la ligne et des forts qui la protégeraient. La mauvaise volonté d'Amahdou empêcha le capitaine Gallieni d'atteindre Ségou et de s'aboucher directement avec lui. Après dix mois d'attente inutile, presque de captivité à Nango, à 30 kilomètres de la capitale du sultan, la mission française dut rentrer dans nos établissements ; elle était porteur d'un traité dont les termes mêmes étaient incompatibles avec notre amour-propre national.

Si la fourberie du prince noir avait fait échouer

tous les efforts de la mission Gallieni dans le sens politique, en revanche, les précieux renseignements de toute sorte qu'elle rapportait sur les régions traversées et sur leur état politique, permettaient de se lancer sans tâtonnements dans l'exécution de l'œuvre projetée. En effet, dès que les premiers documents envoyés par le capitaine Gallieni parvenaient au gouverneur, il organisait immédiatement une colonne expéditionnaire chargée de protéger les travaux pour l'exécution desquels le matériel commençait à arriver à Saint-Louis (1880).

Pendant ce temps, le fort de Bafoulabé s'achevait, à 130 kilomètres en avant de Médine, au point où le Bakhoy et le Bafing, par leur réunion, forment le Sénégal.

En 1881, le colonel Borgnis-Desbordes, commandant la colonne expéditionnaire, fondait le fort de Kita à 180 kilomètres plus loin. En 1882 ce fort était achevé. Peu après nous nous emparâmes de deux localités voisines de Kita et ouvertement hostiles : Goubanko, cité malinkaise, était prise d'assaut; Mourgoula, ville appartenant aux Toucouleurs, fut bientôt réduite à composer, puis détruite.

Au cours de cette année, le colonel Borgnis-Desbordes s'était heurté à un nouvel adversaire, inconnu jusqu'à ce jour, mais qui, grâce à son génie et à ses nombreux guerriers, devaient être pendant quatre ans un obstacle sérieux à notre

établissement. Le commandant supérieur du Haut-Sénégal, engagé peut-être malgré lui dans une guerre entre les gens de Kéniéra, marché important du Ouassoulou, et l'almamy Samory, avait atteint le Niger, à marches forcées, dès le 25 février. Deux jours après il surprenait le roi noir sous les murs de Kéniéra, pris d'assaut l'avant-veille. Aux premiers coups de canon, les *sofas*[1] de Samory, quoique au nombre de dix mille, peu habitués à si bruyant langage, avaient lâché pied presque sans combattre. A plus de 600 kilomètres de sa base d'opération, en pays ravagé et entièrement inconnu, la colonne ne pouvait songer à les poursuivre; aussi, après un jour de repos, elle dut prendre la route du retour.

Samory, pendant ce temps, s'était remis de son alerte et avait rassemblé ses guerriers. Se jetant avec toute son armée à la poursuite de notre petite troupe, il ne l'abandonnait qu'à quelques kilomètres de Kita, après lui avoir livré deux batailles rangées et l'avoir harcelée sur sa route par une suite ininterrompue d'engagements journaliers. Il s'établit alors, en vainqueur et comme en pays conquis, sur la rive gauche du Niger, persuada à toute la région que nous avions fui devant lui, et affirma bien haut la prétention de nous en interdire les rives d'une façon absolue.

L'année suivante cependant (1883), le colonel

1. Fantassins entretenus d'une façon permanente.

Borgnis-Desbordes fondait Bamakou. Attaqué à deux reprises différentes par l'armée de Samory, il lui infligeait une défaite sanglante au deuxième combat, livré presque sous les murs naissants du fort de Bamakou, lui tuait six cents hommes et, par une poursuite acharnée, le rejetait à plus de 100 kilomètres dans le Sud.

Durant ces trois années, une route praticable à des colonnes légères avait été créée ; elle reliait nos forts de Médine, Bafoulabé, Badoumbé, Kita et Bamakou. Le chemin de fer avançait péniblement jusqu'au kilomètre 25 ; il ne paraissait pas devoir de longtemps atteindre Bafoulabé, par suite du manque de vigueur et de la trop grande indépendance du personnel d'exécution. A Khayes, quelques bâtiments-magasins en moellon ou en pisé, des écuries, un hôpital et divers pavillons s'élevaient lentement.

En 1884, le lieutenant-colonel Boilève ravitaillait très soigneusement tous les postes de la ligne, et construisait Koundou, point intermédiaire entre Kita et Bamakou ; en même temps, il faisait lancer sur le Niger une canonnière démontable, qui, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Caron, vient de descendre récemment jusqu'à Tombouctou.

Les deux années qui suivirent furent pour le Haut-Sénégal des années terribles : guerres sans merci, incendies, dévastations, pillages, meurtres ; le tout suivi d'une horrible famine, inévitable en

pareil cas. Dans la première année, l'habileté, la présence d'esprit continuelle, le courage du commandant supérieur d'alors, le colonel Combes, empêchèrent que nos faibles détachements, épars après le ravitaillement sur cet immense territoire désolé, ne disparussent balayés par les hordes innombrables que Samory y avait jetées. Il eut à tenir tête à plus de vingt mille *sofas* aguerris et armés de fusils à pierre, ne leur livra pas moins de six batailles rangées; et lui et ses lieutenants n'eurent pas moins de vingt-sept engagements. Tous ces combats furent victorieux pour nos colonnes, en ce sens que, pas une seule fois, l'ennemi ne put nous entamer et qu'il subit des pertes considérables [1] ; cependant nous ne pûmes empêcher Samory de venir brûler le village de Niagassola, au pied du nouveau fort à peine achevé, de l'investir pendant trois mois et de ravager les territoires de nos alliés jusqu'aux portes de Bafoulabé..

En 1886, le colonel Frey, investi du commandement supérieur, surprit Samory dans ses cantonnements, au nord-ouest de Niagassola et le rejeta, par une poursuite endiablée, jusque sur le Niger. C'est alors que Samory, épuisé par une guerre si meurtrière et pour lui de si mince profit, après avoir sondé le commandant de

1. Samory nous a avoué avoir perdu près de deux mille cinq cents hommes et quatre cents chevaux dans cette campagne.

Niagassola sur les intentions des Français à son égard, adressa au colonel une ambassade chargée d'engager des pourparlers de paix. Ses pouvoirs étaient insuffisants pour traiter ; aussi le colonel Frey, pour profiter sans retard des dispositions pacifiques dans lesquelles se trouvait l'almamy, lui adressa-t-il une mission commandée par le capitaine Tournier, qu'il autorisait à arrêter définitivement les conditions de paix. La base du traité devait être l'abandon par Samory de la rive gauche de Niger ; malheureusement, la duplicité de ce dernier fut cause que cette mission ne put rapporter de son voyage de Kéniébakoura, sur les bords du grand fleuve, que le prince Karamoko, qui a eu son heure de célébrité à Paris, en 1886, et une convention qui, loin de nous donner satisfaction, confirmait en quelque sorte les droits du chef noir sur le Bouré et le Manding. Accepter un pareil traité, c'était nous fermer à jamais la libre navigation du fleuve supérieur, et étouffer à sa naissance même la prospérité future de nos établissements de Niagassola et de Bamakou. C'est ainsi qu'il devint urgent, sous peine de voir à nouveau la guerre éclater à bref délai entre Samory et nous, d'adresser à ce chef une nouvelle mission chargée d'obtenir de lui la cession pure et simple de tout le territoire bordant la rive gauche du Niger, et le retrait immédiat des troupes qu'il y entretenait.

Certes, dans le cours de ces négociations,

Samory avait été admirablement servi par les circonstances. Ouvertes sous la menace d'une forte colonne massée tout entière à quelques lieues de sa frontière, et qui d'un moment à l'autre pouvait envahir ses États, elles se terminaient sur la nouvelle d'une révolte générale contre nous des pays sarracolets (à cheval sur notre base d'opération), et sur le bruit bientôt confirmé d'une sérieuse défaite infligée par les rebelles à l'un de nos détachements. Nos troupes avaient alors évacué précipitamment le territoire limitrophe des États de Samory pour se diriger à marches forcées sur le théâtre de la révolte du marabout Lamine, et la mission, aussi bien que les régions territoriales que nous lui réclamions, restaient à sa merci.

Quoi qu'il en soit, le colonel Frey, débordé par les événements, avait dû courir en hâte à Khayes où il apprenait l'échec d'une compagnie de tirailleurs à Kounguel, et le siège de Bakel vigoureusement défendu par le capitaine Joly. Aussitôt sa colonne reformée, il se portait au-devant de Mahmadou-Lamine repoussé de Bakel après trois sanglants et infructueux assauts, le battait à Tombokané et le rejetait sur la Haute-Falémé; puis, revenant sur ses pas, il passait le Sénégal à plusieurs reprises, surprenait par des marches audacieuses tous les villages hostiles et les détachements ennemis, et enfin, dans les derniers jours de juin, recevait la soumission défini-

tive des Sarracolets, auxquels il infligeait de lourds impôts de guerre.

Sauf quelques pointes hardies de Lamine, qui n'avait pas encore perdu toute espérance de nous chasser du royaume qu'il s'était taillé à nos dépens, à la fin de la campagne 1885-1886, le Haut-Sénégal était donc en paix. Mais quelle paix désastreuse : le pays ruiné de fond en comble de Bakel au Niger et en proie à une horrible famine ; Samory, dont les prétentions allaient croissantes, faisant acte d'autorité à main armée, jusque sur nos villages du Sud-Est ; Ahmadou-Cheïkou silencieux, menaçant, à la tête d'une armée à quelques lieues de Médine, sur la rive droite du Sénégal, qu'il interdisait sous peine de mort à notre commerce ; enfin le marabout Lamine, profitant de l'hivernage pour rassembler de nouveaux partisans et se ravitailler, poussant l'audace jusqu'à chercher à enlever notre poste de Sénoudébou, défendu par une compagnie entière ; le commerce ruiné, tous les travaux arrêtés, et les postes à peine ravitaillés faute de vivres à Khayes.

C'est dans ces conditions lamentables qu'allait s'ouvrir la campagne 1886-1887, que le colonel Gallieni était appelé à diriger. Dans le même temps, notre mission allait essayer non seulement d'arracher par la persuasion à l'almamy Samory ses plus belles provinces, mais encore de lui prouver que le bonheur parfait attend les chefs

noirs qui se placent sous notre protectorat.

Sans être absolument désespérée, notre situation semblait cependant fort compromise. Le colonel Frey admettait que, indépendamment des approvisionnements considérables à envoyer sans tarder à Khayes, deux mille hommes de troupes étaient nécessaires au maintien de notre prestige et de l'indépendance des États alliés. Le colonel Gallieni se contenta, faute de mieux, des ressources mises chaque année à la disposition de ses prédécesseurs. Après deux années de commandement, il laissa cette colonie dans un état de prospérité inespérée, après avoir plus que triplé sa superficie territoriale. Mais il est juste d'ajouter que cet officier supérieur possédait la connaissance approfondie des régions où il allait opérer, et qu'il avait su s'entourer de collaborateurs dont la carrière s'était accomplie dans le Haut-Sénégal, officiers rompus à toutes les fatigues, pourvus de toutes les énergies, capables plus que tous autres de le seconder dans l'exécution de ses brillantes et pratiques conceptions.

Actuellement, le Soudan français n'est donc plus une étroite bande de terrain allant du Sénégal au Niger limitant simplement une route précaire, exposée à toutes les attaques et à toutes les pilleries; c'est un vaste empire dont les limites s'étendent du Sahara aux monts de Kong[1] et à la mer.

1. Les monts de Kong n'existent pas en réalité; mais leur indication sur les cartes actuelles détermine assez bien notre frontière de ce côté.

Deux grands fleuves, le Sénégal et le Niger, le parcourent : le premier, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, le traverse sur un parcours de plus de 600 kilomètres navigables; le second y prend naissance en son centre, ses grands affluents semblables à nos plus grands fleuves de France, le sillonnent de toutes parts ; enfin il embrasse le cours de toutes les rivières qui se jetent dans l'Océan, du Sahara à Sierra-Leone, et qui sont les grandes artères commerciales de l'intérieur, du Soudan occidental à la mer.

Les nombreux États dont il se compose ne sont pas liés à notre drapeau par des traités d'annexion qui entraînent avec eux l'occupation effective doublée d'une administration coûteuse; des déclarations de protectorat, au contraire, nous assurent tous les avantages de l'annexion en nous évitant les charges administratives, laissées, avec leurs prérogatives, aux mains des chefs noirs. Enfin une division et une organisation méthodiques permettent à l'autorité de faire sentir partout son action, et au commerce dûment protégé de prendre son essor et de nous rémunérer des sacrifices faits jusqu'à ce jour pour lui assurer le monopole du trafic de ces immenses contrées.

Un coup d'œil jeté sur la situation actuelle du Soudan français, telle qu'elle résulte de documents officiels, montrera tout le chemin parcouru dans cette voie depuis le jour, tout récent encore, où le capitaine Gallieni explorait, le premier parmi

les Européens, la grande voie que j'appellerai Médine-Niger. Sur cette longue ligne de 600 kilomètres il rencontrait deçà, delà, de rares villages à demi ruinés et constatait à peine la présence de quelques milliers d'habitants épars dans cette région presque entièrement inculte.

Au point de vue politique, trois chefs redoutables par l'étendue de leurs territoires aussi bien que par le nombre de leurs guerriers, englobaient le Soudan français au nord, à l'est, au sud et au sud-ouest; seuls ils pouvaient, par leur hostilité, battre longtemps en brèche et peut-être arrêter notre établissement naissant, et, en tout cas, lui interdire tout commerce extérieur ; réunis ils l'eussent fait sombrer dans un désastre tel que jamais peut-être nous n'eussions plus tenté de porter l'influence et le commerce français dans ces parages.

Un de ces rois puissants, l'almamy Samory, émir du Ouassoulou, après nous avoir tenus cinq ans en échec sur les bords du Niger, s'est lié à nous par un traité de protectorat qui étend notre action suzeraine, à travers ses États, jusqu'à 500 kilomètres à l'est du Niger, jusqu'à la République de Liberia-Monrovia, jusqu'à Sierra-Leone et Benty. Amahdou-Cheïkou, sultan de Ségou, dont l'hostilité contre nous était à peine masquée, a imité son puissant voisin et se reconnaît notre vassal. Enfin, l'almamy du Fouta-Djallon vient de consentir à la revision du traité boiteux que lui avait fait signer autrefois le docteur Bayol, pour

accepter purement et simplement notre suprématie sur ses États.

Un quatrième danger nous menaçait, à la base même du Soudan français. Un marabout fanatique, Mahmadou-Lamine, avait soulevé contre nous les Sarracolets des deux rives du Sénégal, nos alliés fidèles depuis trente ans. Khayes, le centre le plus important du Soudan français, avait failli être enlevé par lui. Mais le colonel Frey, par ses victoires, avait terrassé la révolte; le colonel Gallieni, achevant son œuvre, lançait à sa poursuite une colonne légère commandée par le capitaine Fortin qui, après six mois de marches, contre-marches et combats sur la Gambie, rapportait enfin à Khayes la tête du marabout Mahmadou-Lamine. Cette action tenace et vigoureuse nous valait la soumission et la mise sous notre protectorat de toutes les régions entre Sénégal, Falémé et Gambie.

Ainsi donc, à l'heure actuelle, la paix règne dans le Soudan français; et, grâce à une police sévère exercée sur les villages coutumiers de pillage, de nombreuses caravanes le sillonnent en tout sens.

Cet apanage de 920 000 kilomètres carrés et de 2 600 000 habitants est divisé en six grands cercles administratifs : Bakel, Médine, Bafoulabé, Kita, Bamakou, Siguirri. Khayes, chef-lieu de la colonie, forme une enclave indépendante dans le cercle de Médine, un peu à la façon de Washington dans l'État du Maryland.

Des postes militaires, au nombre de cinq (Senoudébou, Badumbé, Niagassola, Koundou, Manambougou), relient entre eux les chefs-lieux, ou étendent leur influence dans l'intérieur. Les divers services du cercle, les magasins, le télégraphe, sont installés dans le fort dont le commandant est habituellement administrateur et agent spécial réunissant ainsi les pouvoirs civils et militaires; au reste, ces pouvoirs civils sont peu étendus, car ils se bornent à exiger des indigènes les prestations dues par suite d'engagements de gré à gré, à faire la police des routes, et à arbitrer les causes que les chefs indigènes jugent à propos de leur présenter. Le fonctionnement de cette administration ne coûte rien à l'État, et rend d'excellents services.

Tous les services du Soudan français sont centralisés à Khayes dans les mains du commandant supérieur, ou, en son absence, du chef de bataillon commandant supérieur adjoint. Un sous-commissaire de la marine, un sous-trésorier de l'administration, un chef du service du chemin de fer, un capitaine d'artillerie (directeur des travaux), un lieutenant d'artillerie (chef du service de l'artillerie et des munitions), un médecin de première classe, un vétérinaire de deuxième classe, enfin un lieutenant commandant le train, sont les auxiliaires du commandement dans la direction des divers services.

Le commandant supérieur a la responsabilité

et la direction administrative et militaire entières de tous les services, dans la mesure des instructions ministérielles qui lui sont données chaque année.

Il est facile de concevoir par là quelle lourde tâche incombait à cet officier supérieur, si l'on se rend compte que, jusqu'à cette dernière année, il devait, dès son arrivée à Khayes, se mettre à la tête des opérations militaires, tout en conservant la haute administration de cette colonie en création.

Le ravitaillement de la colonne expéditionnaire et des postes, distants de leur base de 600 kilomètres, effectué à travers des sentiers à peine frayés, coupés par des cours d'eau encaissés et rapides, offrait à lui seul de telles difficultés que cette tâche eût paru difficile, alors même qu'elle se fût bornée à ce tour de force annuel.

Actuellement, les conditions dans lesquelles le nouveau commandant supérieur opérera seront bien plus favorables, presque faciles, si aucun événement nouveau ne vient les modifier. Rien n'est plus à créer, les divers services fonctionnent; et, s'il y a encore de nombreuses améliorations à apporter, l'expérience les a indiquées et les rapports de ses prédécesseurs les ont nettement définies : bons ou médiocres, les outils existent ; il ne reste qu'à les utiliser et à les perfectionner.

Au reste, le résumé suivant permettra de présenter, d'une façon sommaire, le tableau qu'offre

à l'heure actuelle le Soudan français dans le détail de ses progrès de colonisation.

« La mortalité en ce qui regarde les Européens est tombée de 28 ou 30 pour 100 à 8 pour 100.

» Les forts de Siguirri et de Bamakou, sur le Niger, sont reliés à Saint-Louis par le télégraphe. Le chemin de fer atteint Bafoulabé et est prolongé au delà par une voie Decauville d'abord, puis par une route carrossable allant à Bamakou et à Siguirri.

» Des ateliers construits à Khayes permettent l'entretien et la réparation du matériel.

» Des magasins nouveaux sont amplement approvisionnés.

» L'administration est enfin habituée à opérer régulièrement et à présenter des comptes sérieux.

» Des ressources particulières sont créées à l'aide d'impôts très justifiés, frappant la population indigène et le commerce.

» Les indigènes fournissent à l'État, moyennant marchés de gré à gré, les denrées premières nécessaires.

» Le commerce augmente de jour en jour et se chiffre actuellement par un mouvement annuel de 5000 tonnes.

» Les postes sont entourés de plantations, de larges avenues le long desquelles de nombreuses maisons de traitants se sont élevées.

» Dans chacun d'eux, des écoles françaises, suivies par tous les fils de notables, ont été créées.

» Khayes est devenu une véritable ville, assainie, plantée d'arbres, pourvue de constructions en pierre ou en brique, de magasins, de cafés même; sa population atteint six mille habitants.

» Dans cette même ville, les établissements de l'État ont été mis à l'abri d'un coup de main par l'édification d'une longue muraille crénelée, flanquée de blokhaus armés d'artillerie.

» Médine, la rivale commerciale de Khayes, a suivi la même marche ascendante de progrès.

» Bafoulabé, qui n'existait pas il y a huit ans, compte actuellement quatre mille habitants.

» Kita et Bamakou deviennent des comptoirs de commerce importants, et nombre de traitants y ont ouvert des magasins; plusieurs enfants des notables parlent le français.

» Le Niger est exploré par deux canonnières qui relient sur ce fleuve les points extrêmes où se fait sentir notre influence.

» Des travaux topographiques embrassant plus de 5000 kilomètres de levés ont achevé de faire exactement connaître notre nouvelle colonie, dont le recensement dressé par les officiers topographes accuse, du fait de l'immigration, un accroissement de population double pendant cette dernière année.

» Enfin, le Soudan français est relié à nos postes des rivières du Sud, et en particulier à Benty par une nouvelle voie, longue de 700 kilomètres seulement et destinée, par la suite,

à être la grande route commerciale de la côte au Niger supérieur. »

Tels sont les résultats obtenus.

Le récit de notre mission, et surtout les divers souvenirs que j'y ai rattachés, montreront, quoique pour une bien faible part, quelle somme considérable de bonne volonté, de fatigues de toute sorte et de travaux a été mise en œuvre par tous pour avoir obtenu déjà un si incontestable progrès.

Beaucoup de personnes se rappellent sans doute avoir lu, en août 1886, soit dans la presse bordelaise, soit dans la presse parisienne, les aventures dans la capitale d'un jeune prince noir répondant au nom exotique de Dia-Oulé-Karamoko. Bien certainement, l'utilité des fortes dépenses occasionnées à l'État par le voyage en France du fils préféré de l'almamy Samory et de sa nombreuse suite, échappa au plus grand nombre. De grands journaux mêmes, qui s'occupent d'une façon particulière des choses coloniales, s'étonnèrent de cet accroc de 60 000 francs fait au budget de la marine pour le seul plaisir d'étonner les badauds par l'exhibition d'un chef soudanien.

Cependant les raisons qui motivèrent ce coûteux déplacement étaient de premier ordre, si l'on admet toutefois l'intérêt puissant qui consiste pour

la France à implanter solidement son influence et son commerce sur le Niger supérieur.

En effet, une des causes les plus certaines de l'échec éprouvé par la mission Tournier dans ses tentatives auprès de l'almamy Samory, souverain de tout le territoire comprenant le bassin supérieur du Niger, était la piètre opinion que ce chef puissant avait de nos forces et de notre importance nationale comparées à celles de l'Angleterre et même aux siennes. Tout dernièrement encore, cette puissance venait de lui faire des offres alléchantes accompagnées de cadeaux nombreux ; la mission que lui adressait le commandant supérieur du Soudan français lui réclamait, au contraire, la cession d'un des plus beaux fleurons de sa couronne, lui donnant en échange quelques menus bibelots de traite dont il faisait fi. Et le poids des victoires remportées contre lui pesait peu dans la balance, car il se considérait comme ayant lutté à chances égales contre nous ; en toute bonne foi, il estimait que nos longues et pénibles retraites renouvelées chaque année, devant ses troupes, étaient autant de succès remportés par lui ; et enfin il n'était pas éloigné de croire que malgré nos armes perfectionnées et notre discipline, il pourrait tôt ou tard venir à bout de nous Un jour que le capitaine Tournier, blessé par un propos un peu vif, s'était écrié : « Prends garde ! la France est assez forte pour aller chercher ses ennemis et les châtier partout ! » il avait ri aux

larmes. Quoique un peu forcée, cette hilarité deviendra compréhensible lorsque nous aurons dit la pauvre idée que ce chef d'une armée relativement aguerrie de cinquante mille Malinkais se faisait des Français.

Pour lui nous étions une peuplade d'une intelligence supérieure, essaimée dans des îles qu'il supposait border la côte africaine, et douée par l'esprit du mal d'un génie inventif miraculeux. C'est à cette intervention diabolique qu'il nous attribuait la possession de fusils terribles par leur rapidité, leur portée et leur justesse; de chemins de fer et de bateaux nous transportant en tous lieux plus rapidement que ses meilleurs chevaux; du télégraphe à l'aide duquel nous communiquions nos volontés en moins de temps que la pensée, d'un bout de l'Afrique à l'autre. Mais, excessivement peu nombreux, et incapables de travail, nous étions dans l'obligation de nous faire aider des noirs pour conquérir et cultiver la terre. Qu'un soulèvement général nous privât de leur concours, nous devenions une proie facile à capturer ou à jeter à la mer! En tout cas, il lui paraissait possible d'user nos forces par une lutte incessante pendant laquelle il ravagerait de fond en comble, grâce à ses nombreuses armées, le pays sur lequel nous aurions compté pour nous nourrir, et nous obligerait ainsi à la retraite.

Il ne comprenait donc pas, que loin de le traiter d'égal à égal, ce qu'il admettait tout au plus,

nous nous posions officiellement à ses yeux en protecteurs et lui parlions presque en maîtres. Pour l'amener à composition, il était indispensable que nous arrivions à le persuader de la maigre importance de son empire et de ses ressources comparés à celles de la France, à son armée et à ses richesses.

Le voyage de son fils préféré à Paris amena pleinement ce résultat. Entouré des principaux conseillers de son père, qui devaient plus tard lui servir de témoins et renchérir sur ses récits de toute la force de leur imagination si portée à l'optimisme et à l'emphase communs aux indigènes de l'Afrique centrale, Karamoko, doué d'une intelligence très prime-sautière, n'oublia rien de ce qu'il avait vu; il notait au besoin, en arabe, les explications qui lui étaient données; et, à son retour, l'almamy fut vite édifié sur notre puissance et sur la folie qu'il y aurait à nous résister.

Notre tâche fut d'autant facilitée, aussi nous plaisons-nous à rendre hommage ici à la finesse de vues du colonel Frey, qui avait si justement eu l'intuition de l'importance de ce voyage qu'il avait provoqué.

De cette connaissance de nos forces et du grand bien-être dont nous jouissons dans notre patrie naquit, chez Samory, esprit très subtil et sagace, l'idée arrêtée que le gouvernement français ne désirait nullement faire acquisition des rives du Niger, si pauvres malgré leur or en comparaison

de la France, — et encore bien moins s'embarrasser du protectorat d'un principicule comme lui. Il ne pouvait comprendre l'intérêt qui nous poussait à des conquêtes de si douteux rapport, et cherchait à déterminer les causes qui amenaient dans ce but une mission à sa cour.

Dans son royaume, il arrive souvent que les chefs de régions éloignées et en communications difficiles avec lui, agissent un peu à leur guise, guerroient, conquièrent même malgré ses ordres, sauf à trouver quelque explication admise ensuite d'autant plus facilement pour bonne qu'elle vient de fort loin. Or il se demandait s'il n'en était pas ainsi dans le Soudan français, et si le commandant supérieur qui nous patronnait auprès de lui, n'était pas dans ce cas tout aussi bien que nous. Son fils lui avait appris que les bonnes nouvelles d'outre-mer allaient parfois grossissant démesurément en traversant les océans, et que de belles récompenses attendaient ceux qui les avaient fait naître. Le désir de nous signaler et d'obtenir ces faveurs, ne serait-il pas le vrai mobile de nos inconcevables demandes? Et Karamoko, à qui ni le ministre de la marine ni le président de la République n'avaient parlé de ces prétentions, le confirmait dans cette opinion.

Aussi, lorsque après un long et pénible voyage, nous arrivâmes dans sa capitale, le trouvâmes-nous absolument rebelle à toute idée de modification au traité passé avec lui.

Il était cependant de la dernière urgence que cet acte qui nous enlevait la suprématie sur le Niger supérieur, fît place à une convention définissant nettement nos droits et devînt une sorte de barrière à l'ingérence possible ou probable de certaines puissances coloniales étrangères sur les frontières du Soudan français.

J'ai esquissé plus haut, à grands traits, l'histoire de la pénétration française dans ces régions. Par une série de tours de force, dont lui seul peut-être était capable, le colonel Borgnis-Desbordes était arrivé en trois années à créer cette route qui, dans l'idée du général Faidherbe, devait suffire à diriger sur le Sénégal les produits du Niger. Cinq forts en jalonnaient les grandes étapes et en assuraient la police. Mais la nécessité de ravitailler cette ligne en viande fraîche et en céréales, le besoin absolu de bras pour les travaux et les transports, amenèrent, dès le début, le commandement à passer avec ses voisins des conventions par lesquelles, en échange des services que nous leur demandions, les chefs noirs se réclamaient de notre protection. Plus tard, l'obligation où nous nous trouvâmes, par suite de ces alliances, de les défendre contre les agressions des États limitrophes, nous força de mettre ces États eux-mêmes sous notre protectorat; de telle sorte que, de proche en proche, de traité en traité, nous nous réveillâmes un beau jour à la tête de l'immense empire soudanien que nous possédons actuellement. Au

reste, ce résultat était inévitable; en effet, comment assurer la police d'une route traversant un pays peuplé de races turbulentes et pillardes sans étendre notre action sur le pays lui-même? Aussi bien, les invasions réitérées des bandes de Samory sur les territoires qui reconnaissaient notre autorité, exigeaient, pour les mêmes causes, que nous établissions entre lui et eux une barrière naturelle et difficilement franchissable comme le Niger. De plus, c'est par ce fleuve et par ses vallées secondaires que le commerce de l'empire du Ouassoulou devait se diriger sur nos escales. Siguirri, point de croisement de toutes les routes d'accès et marché important, devait être, par la force même des choses, notre tête de ligne commerciale et politique dans le Haut-Niger. Or ce village, ainsi que le Bouré où se recueille l'or qui est la base des transactions dans le Soudan occidental, restaient, de par le dernier traité, dans les mains de Samory. Il en était de même pour les deux rives du fleuve jusqu'à Bamakou. Ainsi, non seulement le trafic de ces régions nous échappait et continuait de se diriger vers la colonie anglaise de Sierra-Leone, mais encore le conquérant malinkais, maître de tous les gués, pouvait à son gré lancer sur nos villages de forts partis de *sofas*[1] et les rançonner. Du reste il avait déjà donné la mesure de ce qu'il comptait faire, car la mission Tournier à peine

1. Fantassins entretenus d'une façon permanente.

sortie de ses États, il avait envoyé dans le Bidiga, qui depuis trois ans était sous notre protectorat, un détachement qui y avait levé une forte imposition.

Enfin, les Anglais résidents à Sierra-Leone ne cachaient pas leur intention de pousser le cabinet de Saint-James à mettre l'empire de Samory sous son protectorat et de faire ainsi rayonner l'influence britannique jusque sous les murs de Bamakou. La mission du major Festing en est une preuve flagrante. C'était la ruine de notre colonie soudanienne, et ils la croyaient d'autant plus proche que leurs relations étaient extrêmement amicales avec l'almamy. Une fois d'accord sur l'importance des cadeaux à distribuer, et nantis de l'autorisation du gouvernement anglais de déclarer le protectorat, un traité se concluait bientôt. Si une telle éventualité s'était produite, nous étions amenés à évacuer le Soudan français, et nous eussions dû y procéder assurément d'une façon moins honorable que si, mettant les choses au pire, tous les chefs noirs s'étaient coalisés contre nous et nous avaient vaincus.

A moins d'abdiquer toute prétention sur le Niger et de perdre le fruit du sang versé et des dépenses faites pour y établir notre prépondérance, il fallait à tout prix que le gouvernement eût en mains un acte établissant son droit de possession de la rive gauche de ce fleuve. Si faire se pouvait, il devait même établir nos droits sur l'intégralité

de l'empire de Samory. Grâce à un pareil traité, loin d'être entamés par l'effet de l'action anglaise, nous reportions l'influence de la nôtre jusqu'à Sierra-Leone. Cette colonie, de menaçante qu'elle était, devenait ainsi une simple enclave au milieu de nos possessions de l'Ouest-Africain.

C'est pourquoi, aussitôt qu'il eût reçu le traité vraiment inacceptable de Kéniébakoura, le ministre de la marine décidait de nous envoyer d'urgence à la cour de l'émir du Ouassoulou, afin d'amener ce chef à nous abandonner la rive gauche du Niger sans condition, et à placer ses États sous notre protectorat (1).

(1) Grâce aux intrigues à peine déguisées de l'Angleterre, Samory a dénoncé, au commencement de cette année, le traité de protectorat qu'il avait signé avec nous en 1887. Pour le ramener en l'obéissance, le colonel Archinard, commandant supérieur du Soudan Français, a dû passer le Niger avec une forte colonne et s'est emparé successivement de Kankan et de Bissandougou.

Actuellement, deux compagnies de tirailleurs sont fortifiées et établies en observation à Kankan. La prochaine campagne à laquelle nous prendrons part, aura pour but ou d'obtenir la soumission de l'Almamy, ou de détruire sa puissance. — La tâche ne manquera pas d'être difficile et même dangereuse pour des effectifs aussi restreints que ceux de la colonne expéditionnaire qui comptera à peine 400 fusils, alors que Samory reçoit, dans ce moment, de nombreux convois d'armes à tir rapide et de munitions envoyées par les Anglais de Sierra-Leone.

II

DE DAKAR A KHAYES

Dakar. — Saint-Louis. — Le chemin de fer du Cayor. — Le fleuve Sénégal. — Le roman du marabout Mahmadou-Lamine.

La mission que le ministère de la marine m'avait fait l'honneur de me confier sous la haute direction du colonel Gallieni, commandant supérieur du Soudan français, devait être organisée à Khayes, chef-lieu de cette colonie. Là, le colonel Gallieni devait placer sous mes ordres un médecin de deuxième classe de la marine, un officier d'infanterie de marine (lieutenant ou sous-lieutenant), une escorte d'honneur composée de spahis et de tirailleurs, et les convoyeurs nécessaires. Les animaux de selle et de bât, les vivres et approvisionnements de toute sorte, les instruments, etc., devaient m'être également délivrés par les soins des divers services du Haut-Fleuve.

Quant aux cadeaux, base de toute entente dans

le Soudan, ils avaient été l'objet de l'attention toute particulière du sous-secrétariat d'État des colonies. Chacun des objets constituant un présent fut choisi de façon à frapper l'almamy Samory, non seulement par sa valeur, mais encore par son utilité et par son éclat. Une commission composée de M. Nègre, commissaire de la marine, de M. Fuzier, sous-commissaire, et de l'auteur, courut pendant quinze jours les principaux magasins de Paris, et réunit ainsi une collection d'armes, d'étoffes, de selles, de glaces et de divers meubles telle que jamais prince noir n'avait été à même d'en contempler.

En procédant à ces achats, il ne fallait pas perdre de vue que Karamoko, pendant son séjour d'un mois dans la capitale, avait su fort nettement apprécier la différence existant entre la camelote de traite dont les Européens inondent le Soudan et les merveilles de notre fabrication française. Étant donné qu'il serait présent à la réception de notre mission à la cour de son père, on devait penser qu'il ne manquerait pas d'inventorier nos dons et de fixer l'almamy sur leur valeur. D'autre part, j'avais remarqué, lors de ma dernière entrevue avec Samory, que les relations de ses traitants avec les Anglais, les achats qu'il leur avait commissionés, de même que les riches cadeaux qu'il en avait reçus l'avaient rendu, sinon habile connaisseur, du moins grand appréciateur des belles choses. Il importait, pour le but capital

poursuivi par notre mission, que nos présents ne fussent pas exposés à souffrir de comparaison fâcheuse. Ce fut cependant ce qui arriva, malgré la somme très ronde que la commission employa à ces achats : mille petites difficultés surgirent encore de ce chef pendant les négociations.

Quoi qu'il en soit, le 20 octobre 1886, je m'embarquai à Bordeaux avec le colonel Gallieni et le commandant Vallières, sur le paquebot *Sénégal*, et, le 28 du même mois, nous débarquâmes à Dakar.

Cette escale est de création récente. Il y a quelques années à peine, à part un village ouolof, on n'y voyait qu'un dépôt de charbon et quelques abris primitifs. Aujourd'hui, sans être à proprement parler une ville, Dakar est un centre administratif et commercial important. De la haute mer, au moment où l'on double le cap Vert pour entrer en rade, on aperçoit un certain nombre d'édifices qui décèlent une ville et donnent à cette localité un aspect imposant. Les arbres touffus desquels ils émergent aident à l'illusion d'une riche cité à demi cachée dans le feuillage.

Extrêmement larges, un peu tracées au hasard, bordées d'arbres élevés, mais sablonneuses et entièrement désertes pendant le jour, ces rues donnent au nouveau débarqué qui y cherche en vain un gîte, une assez fâcheuse idée de l'importance de Dakar. Le soir, cependant, lorsque le soleil est à son déclin et que la brise de mer, se

levant, a chassé les buées chaudes qui avaient transformé la ville en une vaste étuve, une animation relative modifie l'impression première. Les commerçants vont au port surveiller leurs chargements; les fonctionnaires sortent de leurs bureaux; les soldats de marine, rendus à la liberté, flânent çà et là par groupes ennuyés, et les noirs s'étendent voluptueusement dans la rue, au risque de se faire écraser, dans l'ombre déjà forte que projettent les maisons. Des camions et quelques voitures roulent silencieusement sur le sable; enfin, un courant continuel de curieux, parmi lesquels de rares femmes européennes, se dirigent vers la gare, car c'est l'heure où arrive le train de Saint-Louis.

Si, à ce moment, on gravit la côte qui mène au sommet du promontoire élevé aux flancs duquel est attaché Dakar, une fois arrivé devant les belles casernes de l'infanterie et de l'artillerie de marine, un magnifique spectacle est la récompense des fatigues de la montée. De tous côtés, la mer déferle, brisant ses vagues sur les roches ferrugineuses de la falaise avec un ronflement sinistre; le soleil couchant irise leurs embruns et les transforme en une pluie d'émeraudes, de rubis et de saphirs; tout auprès, Dakar se réveille et bruisse par instant sa vie aux oreilles assourdies par le fracas de l'Océan; la verdure des arbres est devenue plus sombre et semble s'être épaissie pour servir de cadre aux villas et aux édifices qui se colo-

rent tour à tour des teintes douces et légèrement effacées des soirées tropicales.

A un mille en mer, l'îlot de Gorée, incendié par la pourpre du couchant et ceint d'une blanche écume, dresse fièrement au haut de son rocher sa citadelle dont les bastions se découpent sur le ciel en arêtes vives. Pareilles à des naufragés réfugiés sur un étroit récif, une centaine de maisons blanches se serrent les unes contre les autres jusqu'au rempart contre lequel elles paraissent s'appuyer pour ne pas tomber à la mer.

Plus loin, sur la montagne des Mamelles, le phare de Dakar découpe sa haute silhouette agrandie encore par l'ombre naissante, tandis que, non loin de là, le lazaret perché sur le bord d'une falaise haute de 33 mètres, la dentelle par la ligne blanche de ses pavillons uniformes. Enfin, dans le lointain, une bande large, plate, monotone, de couleur gris jaune, se fond à l'horizon avec le ciel bleu : c'est la terre d'Afrique; du côté opposé une autre bande presque du même aspect mêle son bleu sombre à l'azur de l'atmosphère : c'est l'Océan dans lequel un immense disque rouge descend et se noie lentement, entraînant rapidement avec lui la lumière du jour.

Avec mes bons amis le capitaine Dargelos, un des héros de Niafadié, et Descamps, ingénieur du chemin de fer du Haut-Sénégal, mort peu après à la peine, je suis descendu à Dakar chez M. Goldenstein, chef du service des ponts et

chaussées. Il n'y a pas d'hôtel à Dakar; aussi avons-nous vivement éprouvé les bienfaits de la cordiale hospitalité de ce charmant homme : sans sa gracieuse obligeance, nous couchions à la belle étoile.

La soirée passe rapidement, car je n'ai pas moins de vingt-huit colis de la mission à faire transporter à la gare, outre vingt-quatre caisses de provisions, nos cantines et effets personnels. A peine le dîner terminé, nous nous étendons sur nos lits de camp, car il n'existe chez M. Goldenstein qu'un seul lit dont nous n'avons pas eu la barbarie de le priver, malgré sa vive insistance.

La véranda de l'habitation où nous bivouaquons surplombe la mer, et nous nous endormons bercés par son grondement monotone.

Le lendemain 30, dès six heures, nous sommes en wagon en compagnie de quatre caisses de dynamite, dont le colonel Gallieni nous a gratifiés afin d'éviter les retards inhérents aux formalités à remplir pour le transport de ce dangereux explosif. Nous sommes d'incorrigibles fumeurs, et notre torture est grande de ne pouvoir satisfaire notre passion favorite dans un pareil voisinage. Heureusement, à l'arrivée à Rufisque, le colonel, pris d'un remords, nous débarrasse à son profit de ces engins de destruction, et bientôt notre compartiment est rempli d'un nuage de fumée opaque, destinée, disons-nous en manière d'excuse, à chasser les miasmes paludéens susceptibles de se ma-

nifester, le matin, dans les régions marécageuses que nous traversons.

Le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, construit par la Compagnie des Batignolles, est à voie étroite. Son matériel est en tout semblable à celui de la Compagnie des Dombes : wagons de voyageurs à couloir central, et à plates-formes couvertes à l'avant et à l'arrière; les glaces des portières sont remplacées par des persiennes destinées à arrêter les rayons du soleil et à laisser passer l'air. Jusqu'à cette année, il a eu une réputation détestable et bien méritée : il était rare qu'un voyage se fît sans que le train déraillât et s'enlizât dans le sable. Sans exagérer on peut dire qu'un voyage sur deux se faisait dans ces conditions. Actuellement, le seul reproche qu'on puisse lui adresser c'est la trop grande lenteur avec laquelle s'opère le trajet.

On écrase bien encore quelques bœufs et quelques hommes dans les grandes plaines du Cayor, où aucune barrière ne protège la voie ; les locomotives sont pourtant munies d'un appareil qui débarrasse automatiquement les rails de ces causes fortuites d'encombrement. Peu de temps avant notre arrivée, la destruction en hommes et en bestiaux de cette voie ferrée avait considérablement dépassé le taux ordinaire. Les Cayorais, blessés de ce manque de procédés, levèrent quelques escadrons de cavaliers qui chargèrent vigoureusement un train sans obtenir d'autre résultat appréciable

que la perte de quelques chevaux indépendamment de celle habituelle des hommes et des bœufs. Le peu de succès de cette opération leur fit changer de tactique. Dès le lendemain, le train quotidien déraillait, et les indigènes assommaient avec une vive satisfaction un certain nombre d'employés et de voyageurs.

Ce simple exemple montre clairement qu'au Sénégal les voyages en chemin de fer ne manquent pas, à l'occasion, d'un émotionnant imprévu. Cependant, après un long cahotement de douze heures par une température effroyable dans ces wagons surchauffés, nous arrivâmes à Saint-Louis sans incident notable ; nous nous arrêtâmes bien de temps à autre, en route, pour permettre à une longue caravane de chameaux, ou à un immense troupeau de bœufs affolés de débarrasser la voie, mais pas un pauvre coup de fusil pour secouer notre torpeur de suppliciés.

Les plaines du Cayor sont relativement fertiles et peuplées ; mais leur aspect est d'une uniformité fatigante. A perte de vue, une *pampa* immense, sans le moindre accident de terrain, jaune lors de la saison sèche, verte pendant l'hivernage, coupée çà et là de baobabs gigantesques dont les feuilles minuscules portées par d'énormes branches torses font à peine sur le sol une dentelle d'ombre. Parfois, des oasis de palmiers cachant des centaines de vastes ruches, demeures des habitants drapés dans leurs loques et restant impas-

sibles à notre passage, rompent la monotomie du paysage. En approchant de Saint-Louis, toute végétation cesse pour faire place à un terrain sablonneux semé de marais salants et de dunes formées d'amas de coquillages, qui servent dans tout le Sénégal à la fabrication de la chaux.

Saint-Louis est construit sur une île longue et étroite que les maisons recouvrent entièrement. La gare est bâtie au milieu des marécages de Sor, faubourg du chef-lieu, auquel il est relié par un magnifique pont de bateaux d'un kilomètre de longueur, construit sous le gouvernement et d'après les plans du général Faidherbe.

Nous arrivons à six heures du soir. A ce moment de la journée, le débarcadère est envahi par une foule de curieux et de porteurs noirs qui prennent littéralement d'assaut le train encore en marche, les uns par curiosité, les autres pour trouver quelque menu bagage à transporter en échange d'un *petit dix sous*. Une équitable distribution de coups de canne aux trop audacieux nous permet de fendre la foule et d'arriver jusqu'à notre camarade Maréchal, qui nous attend, escorté d'un nombre suffisant de portefaix et d'un immense camion.

De même qu'à Dakar, pas d'hôtel à Saint-Louis. Je plains le malheureux qui se dirige sur la capitale sénégalaise sans être muni d'une bonne recommandation pour quelque hôte qui l'hébergera jusqu'à ce qu'il ait trouvé table et logement. Grâce au capitaine Maréchal, nous n'avons heureusement

pas à nous préoccuper de choses aussi essentielles. Un temps de trot nous amène à la caserne d'infanterie de marine où des chambres nous ont été préparées. Après des ablutions rapides, nous sommes bientôt tous réunis devant un excellent dîner.

Saint-Louis est le plus vieil établissement colonial de la France. En 1393, des Dieppois y fondèrent un comptoir qui, en 1400, passa aux mains des Portugais. Bientôt il fit retour à une Compagnie normande qui s'y installa jusqu'au XVIIe siècle; c'est alors que Louis XIV donna le privilège de l'exploitation de la côte, du banc d'Arguin au golfe de Guinée, à la Compagnie des Indes-Occidentales et y nomma un gouverneur. Jusqu'en 1720, le commerce de cette colonie naissante fut très prospère et s'étendit au loin dans l'intérieur. Il existe encore aujourd'hui, dans un village riverain du Sénégal, nommé Toubabou-Kané (fort des Blancs), les ruines d'un fort construit alors par le père Labat et qu'il avait appelé fort Saint-Joseph. Les dimensions des ruines indiquent ce que devait être cet établissement, qui couvrait un espace de 2500 mètres carrés.

Le palais actuel du gouverneur est construit sur l'emplacement même de celui qui fut édifié en 1683, et dont les soubassements sont encore visibles. Il se compose d'un vaste rez-de-chaussée massif, servant aux communs et aux bureaux, sur lequel est posé en retrait un premier étage entouré de larges vérandas. Un deuxième étage, ouvert à

tous les vents par de vastes baies fermées de persiennes, est surmonté d'une terrasse au milieu de laquelle se dresse un kiosque élevé, surmonté d'un phare et d'un appareil de signaux. De ce belvédère la vue s'étend jusqu'aux dernières limites de l'horizon sur la mer et sur les plaines de sable blanc qui entourent Saint-Louis; une bordure d'écume d'un blanc mat indique seule la ligne de démarcation entre l'Océan et la terre.

La façade principale du Gouvernement donne sur une place carrée que limitent de deux côtés les casernes d'infanterie de marine, entourées de larges arcades; la quatrième face est déterminée par un bras du fleuve sur lequel est jeté un pont de pilotis construit sous l'administration du baron Servatius, et dont il porte le nom. Il relie Saint-Louis aux faubourgs de Guet'n'dar et de N'Dar-Toute; c'est dans ce dernier, auquel on accède par une avenue sablonneuse de magnifiques cocotiers, que sont construites, sur la plage, les casernes des tirailleurs.

Vu à vol d'oiseau, Saint-Louis paraît, au milieu du fleuve, un radeau dont le pont Servatius et le pont Faidherbe seraient les avirons et sur lequel on aurait jeté, dans un certain ordre, quantité de dés à jouer. Toutes les maisons, en effet, y affectent la forme cubique et sont surmontées d'une terrasse où, le soir venu, leurs habitants peuvent respirer la brise venant de la mer. Quelques-unes, mais en très petit nombre, sont à deux étages. Les

rues, généralement très larges, sont alignées au cordeau et se coupent à angle droit. Pas de pavé, pas de macadam ; aussi enfonce-t-on dans le sable jusqu'à la cheville ; et, lorsque le vent d'est souffle, il est impossible de traverser les rues sans être aveuglé. Ce sable, fin comme de la poussière, est une des plus grandes tortures de l'existence à Saint-Louis ; on le retrouve partout : dans sa chambre, dans son lit, dans son potage et dans toutes les sauces ; il va sans dire que les naturels, nos serviteurs, ont depuis longtemps renoncé à le chasser des meubles sur lesquels il trône en épaisses couches.

Saint-Louis est un centre commercial important, et dans chaque maison est installé un comptoir de traite ou une boutique dans laquelle les produits les plus divers sont exhibés. Devant les comptoirs stationnent des chameaux, des ânes, des chevaux ou des camions ; assis devant les portes ou étendus sur le sable, on voit des représentants de toutes les races soudaniennes, depuis le Maure taciturne et majestueux jusqu'au poli et remuant Sousou, jetant sur le fond sombre la note gaie de leurs costumes flottants et bariolés.

Il y a quelques années, le port de Saint-Louis était menacé de perdre toute importance ; sa fermeture aurait forcément amené la ruine de la ville. L'ouverture du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis lui fait perdre encore quelque peu de son importance, mais cette fois le commerce, loin

d'en avoir souffert, se relève considérablement. La situation de Saint-Louis, sur une île au milieu du fleuve, excellente au point de vue militaire (car elle met la ville à l'abri de toute surprise dès que les ponts sont levés), est détestable au point de vue commercial.

A la sortie du marigot des Maringouins, d'où autrefois le Sénégal se rendait, paraît-il, à la côte très voisine, le fleuve fait un coude presque à angle droit et descend parallèlement au rivage jusqu'à 12 milles environ au-dessous de Saint-Louis. Coulant entre des berges sablonneuses, il les désagrège annuellement et en entraîne les déblais jusqu'à la mer où le reflux les rejette à la côte, créant à son embouchure des bancs de sable continuellement déplacés sur lesquels ses eaux luttent contre la mer et s'y brisent avec d'énormes remous. C'est ce qu'on appelle « la barre ». Or, cette barre est excessivement capricieuse : aujourd'hui douce et profonde, demain furieuse et presque à sec, sans qu'aucun pronostic annonce ces changements. Le nombre de bateaux de tout tonnage qui s'y perdaient est incalculable. Aussi, à l'ouverture de l'excellent port de Dakar, où les vaisseaux peuvent accoster en toute sécurité, le commerce se déshabitua bien vite de venir décharger à Saint-Louis. Son port n'est plus fréquenté actuellement que par les bâtiments qui, durant l'hivernage, remontent le Sénégal jusqu'à Khayes, les avisos de guerre qui font la police

du fleuve, et quelques bateaux de faible tonnage.

Le 31 octobre, nous faisons à la hâte quelques courses afin de nous approvisionner de moyens de subsistance pour les dix jours que nous allons passer sur l'aviso colonial le *Richardtoll*, qui nous conduit à Khayes. La colonie, en vertu de je ne sais quelle combinaison ingénieuse, et parce que nous appartenons au service du Soudan français, refuse de nous nourrir à bord de ses bateaux ; il en résulte donc que, sur les avisos de l'administration, les officiers passagers doivent se munir d'un cuisinier, de tout l'attirail nécessaire à la préparation des aliments, à la panification, s'ils veulent du pain ; force leur est d'embarquer des veaux et des moutons s'ils estiment qu'ils ne peuvent se passer de viande fraîche. A la rigueur, un passager seul sur un de ces bateaux devrait donc emmener avec lui un cuisinier, un boucher et un boulanger, à moins qu'il ne préfère vivre pendant dix ou quinze jours et quelquefois plus, de conserves froides et de biscuit. Ces mesures, prises par l'administration de Saint-Louis, sont, on l'avouera, peu en rapport avec les moyens des passagers, et il serait bien à désirer qu'un ordre de la métropole mît fin à un état de choses aussi déplorable.

Le 1er novembre, à dix heures du matin, Descamps, Dargelos, trois médecins de la marine parmi lesquels le docteur Fras, qui devait faire partie de ma mission et moi, nous étions réunis à l'arrière du *Richardtoll*, où nous installions notre

campement. Le colonel Gallieni, retenu à Saint-Louis pour quelques jours encore, ne devait partir que vers le 8 novembre sur l'aviso de guerre la *Salamandre*, où, fort heureusement pour lui, grâce à l'amabilité des officiers du bord, son installation sera moins sommaire que la nôtre.

Le *Richardtoll* est un bateau plat, à aubes, de faible tirant d'eau, construit pour le service du fleuve. Il n'y existe, sauf deux petits roufs occupés par l'équipage, ni cabines ni abri d'aucune sorte. A l'arrière, une tente garnie de rideaux forme notre demeure; et là, sur le pont, chacun dispose à son gré la literie et le mobilier de campagne dont il a eu le bon esprit de se munir. Le mien se compose d'une table, de deux pliants et d'un lit de camp, le tout pouvant aisément se plier pour être porté à dos de mulet. L'installation en est bientôt faite, et mon cuisinier qui, pour le moment, me sert également de valet de chambre, dispose dans des récipients formés d'un baril scié en deux et remplis de sable jusqu'au bord, les casseroles qu'il vient de tirer de la cantine à vivres de la mission. Quelques boîtes de conserves et de pommes de terre forment le fond de sa cuisine; aussi, peu après, nous sommes à table pendant que, pour la troisième fois, le *Richardtoll* jette son sifflement enroué aux échos de la rive, et que les palettes de ses roues commencent à battre avec un grand bouillonnement les eaux bourbeuses du Sénégal.

Après le repas, lorsque nous faisons plier les rideaux pour respirer la brise de mer, déjà Saint-Louis disparaît dans le lointain, perdu au milieu des buées qui s'élèvent de la masse d'eau qui l'entoure. Les minarets de la mosquée et le phare du Gouvernement sont encore visibles ; puis bientôt ils s'effacent doucement et se fondent dans la teinte blanchâtre de l'horizon ; nous pouvons alors dire pour longtemps adieu à tout semblant de civilisation, et deux d'entre nous lui peuvent dire adieu pour toujours.

La navigation à vapeur, de Saint-Louis à Podor, n'offre en aucune saison d'incidents bien marquants. Jusqu'à Richardtoll, le Sénégal mesure une largeur considérable, augmentée parfois jusqu'aux limites de l'horizon par l'inondation de ses deux rives. Le courant est très violent et c'est à peine si notre remorqueur gagne deux ou trois nœuds sur lui en forçant de vapeur.

Richardtoll, comme tous les postes militaires construits par le général Faidherbe, est un rectangle en maçonnerie, à étages et à terrasse ; il est enfermé dans des galeries profondes en forme de cloître, destinées à protéger le corps de logis des rayons du soleil, et à donner aux habitants un couvert qui leur sert de promenoir aux heures chaudes de la journée. La cour, au milieu de la-

quelle est construit l'édifice, est fermée sur ses quatre faces par une muraille à banquettes de 4 à 5 mètres de hauteur flanquée en diagonale par deux bastions. Les magasins, communs, boulangerie et autres, sont accolés intérieurement à cette muraille ouverte du côté du fleuve par une large porte défendue par deux tambours en maçonnerie, Une certaine recherche architecturale a été apportée dans la construction de Richardtoll; car, lors de sa fondation, ce fort devait servir de résidence de plaisance au gouverneur. Des poivrières attachées aux quatre angles du bâtiment principal, une dentelure au garde-fou de la terrasse, des moulures aux arceaux de la galerie, lui donnent un cachet d'élégante originalité que n'ont pas les autres forts.

Nous passons de nuit à Dagana par un clair de lune splendide, comme on n'en voit qu'au Sénégal; on distingue nettement du bord les maisons blanches de forme mauresque des traitants de l'escale , perdues dans l'ombre des bombax et d'énormes tamariniers. Le fort disparaît entièrement derrière leur masse, et une simple ligne blanche, coupée par le noir épais du feuillage, nous en indique l'emplacement. Bientôt apparaissent, profilant sur le fond éclairé du ciel leurs silhouettes élancées, les rosniers, ces palmiers précieux; ils firent autrefois la réputation de Dagana et furent l'objet d'un traité spécial du gouverneur Faidherbe avec les Maures, propriétaires

de cette rive. Le fruit du rosnier a peu de valeur, mais son tronc, haut quelquefois d'une centaine de mètres et absolument cylindrique, fournit un bois incorruptible, ressource précieuse dans un pays où les espèces les plus dures sont en quelques années minées et réduites en poussière par les eaux et les termites. Ils étaient autrefois en forêts épaisses en amont de Dagana; aujourd'hui ils sont bien clairsemés. En 1855, les Maures nous en abandonnèrent l'exploitation, et, dès les années suivantes, des milliers de troncs avaient disparu, employés à la construction du pont Faidherbe et d'autres ouvrages importants.

Podor, où nous arrivons dans la journée du 3, est une escale florissante où se traitent de grandes quantités de gomme. Avant que nous nous fixions dans le Soudan occidental, ce point était réputé le plus chaud du globe; la température y atteint jusqu'à 44 degrés. A Niagassola, en 1885, au mois de mai, le docteur Lota, médecin du fort, a constaté en ma présence 48 degrés à deux thermomètres d'une précision éprouvée, ce qui laisse assez loin en arrière la température de cette escale.

Nous nous arrêtons pour faire du charbon, et nous ne repartirons que le lendemain matin à quatre heures. Il n'y plus actuellement de garnison à Podor, non plus qu'à Dagana. L'année dernière, le conseil général de la colonie a supprimé la subvention annuelle destinée à l'entretien des troupes et des forts affectés dans ces escales à la

protection des commerçants; le commandant supérieur répondit à cette mesure en supprimant la garnison, par conséquent la protection au commerce, et depuis les choses sont en l'état[1]. Il est assez probable que si quelques-uns des membres du conseil général exerçant la profession de traitants en cette escale étaient roués et volés par les Maures ou les Toucouleurs, ils se hâteraient de rétablir la subvention en la doublant.

En amont de Podor, la navigation du fleuve devient très délicate et demande une attention de tous les instants. Le premier bief du Sénégal commence à Mafou, ligne de brisants au milieu desquels, à l'époque des basses eaux, les avisos doivent naviguer avec mille précautions, malgré lesquelles ils talonnent souvent. Dès la fin de janvier, les chalands seuls peuvent les franchir. Jusqu'à ce point, tout le long des rives, l'inondation était encore en son plein et partout le fleuve était au niveau de ses berges; mais, à présent, elles surplombent notre bateau, et plus nous avancerons dans la direction de Khayes, plus elles s'élèveront. A chaque nouveau barrage signalant un bief ce phénomène est à constater.

Depuis Mafou, nous traversons un pays avec lequel nous sommes en continuelles hostilités; c'est

1. En 1887 la garnison a été rétablie ainsi que les crédits; mais, pour en arriver là, il a fallu que deux ou trois traitants aient été battus et pillés par les Maures, à la barbe du commandant du cercle.

le Fouta dont le roi Abd-oul-Boubakar ne se fait pas faute de rançonner et de piller parfois les chalands de traite qui longent les rives. Les six canons du hotschkiss pointé à l'avant du *Richard-toll* nous font très poliment saluer au passage par les habitants des nombreux villages toucouleurs qui bordent le fleuve. Seuls, les enfants et les femmes se livrent à une pantomime qu'ils pensent très blessante pour des chrétiens et qui nous montre les sentiments réels de cette population à notre égard.

J'ai constaté une grande similitude de caractère entre ces Toucouleurs et leurs chiens : voleurs, mendiants, ingrats et pillards. Ainsi, pour faire taire les nuées de marmots qui nous insultent au passage, un excellent moyen est de leur jeter une galette de biscuit. Tous aussitôt se précipitent à l'eau, chacun tirant au plus vite sur l'objet de leur convoitise et se rouant de coups réciproquement pour en devenir possesseur, sans s'occuper autrement de nous.

De temps à autre, sur les berges, des bandes de caïmans viennent se chauffer au soleil, la gueule ouverte et le ventre aplati sur le sable ; une balle les salue au passage et parfois cloue l'un d'eux au sol, pendant que son horrible gueule s'ouvre et se ferme dans des mouvements convulsifs : dans ce cas, nos *laptots*[1] arment en hâte

1. Matelots noirs.

leur canot et vont recueillir le saurien, qui leur donne un repas très succulent, d'après eux.

Le fleuve coule entre des cultures de maïs et de sorgho, qui alternent avec de belles forêts malheureusement éclaircies chaque année par les incendies allumés par les indigènes pour y chasser plus à l'aise. Le bruissement des roues du bateau met en émoi des légions de petits singes mutins, qui nous agonisent d'injures pour se venger du dérangement que nous leur causons. Plus loin des sangliers viennent boire au fleuve et nous regardent stupidement passer, sans éprouver le moindre effroi; les biches, au contraire, détalent à notre approche et s'arrêtent curieuses à une centaine de mètres, pour se rendre compte du bruit qui les a mises en fuite.

A Saldé, où nous arrivons le 5, nous faisons du charbon et prenons des vivres frais. Ce poste est, ainsi que Matam, une sorte d'énorme blockhaus à mâchicoulis, surmonté d'une plate-forme à canons; il a l'aspect d'un vieux donjon féodal. Le 7, nous sommes à Matam. Le Haut-Sénégal ou Soudan français, tant au point de vue du commandement qu'à celui de l'administration, commence à ce fort et s'étend au delà du Niger. Nous ne stoppons que quelques instants, le temps strictement nécessaire pour que je télégraphie au colonel et au gouverneur les réponses aux dépêches qui m'y attendaient, et nous nous mettons en route pour Bakel.

Dans la nuit, nous avons mouillé près de la rive maure, afin de passer de jour un barrage difficile. Un abreuvoir de lions devait se trouver dans les environs, car leurs rugissements nous tinrent longtemps en éveil. Ce fauve est très commun sur la rive droite du Sénégal jusqu'à un affluent, le Bâoulé, qui coule au nord de Koundou; à partir de ce point et dans l'Ouest, il devient excessivement rare. Cependant, en 1884, lorsque j'explorais la route du Gadougou au Goro, j'en rencontrai un couple sur les plateaux ferrugineux avoisinant le village de Nabou.

Les hippopotames sont également très nombreux dans le fleuve, moins peut-être que dans son affluent, le Bakhoy. Les indigènes en prisent assez la chair; le peau et les défenses ont une certaine valeur commerciale.

Le 8, dans la soirée, nous arrivons à Bakel. Le fort qui défend ce comptoir a été assiégé dernièrement par le marabout fanatique Mahmadou-Lamine. Il se compose d'une enceinte bastionnée d'environ 100 mètres de côtés; au milieu s'élèvent deux pavillons.

La création, par le général Faidherbe, du comptoir de Médine a bien fait perdre à Bakel de son importance, car, pendant l'hivernage, les bateaux à vapeur remontent le fleuve jusqu'au premier de ces postes, où les caravanes de l'intérieur entreposent leurs produits. On ne voit à Bakel que maisons en ruine; dans les parties encore habi-

tables grouille une population noire qui s'y est installée un peu comme les oiseaux de nuit dans les bâtiments abandonnés. Mais il est à croire que, dans une époque très rapprochée, Bakel regagnera et au delà son importance perdue, grâce aux nouveaux débouchés que le colonel Gallieni vient d'ouvrir à son commerce. Tout autour de la ville commerçante se pressent pêle-mêle, escaladant les pentes des trois mamelons qui boursouflent la plaine, les cases en paille et en pisé des Sarracolets, habitant et possédant le pays depuis déjà longtemps. Sur chacune de ces hauteurs s'élève une tour en maçonnerie, crénelée, destinée à compléter avec le fort la défense de la ville.

Bakel est la patrie du marabout Mahmadou-Lamine. Il y comptait de nombreux partisans grâce auxquels il avait pu, l'année dernière, incendier en partie ce comptoir et en assiéger le fort pendant plusieurs jours.

Mahmadou-Lamine était parti pour La Mecque, il y a une douzaine d'années, afin de donner à sa réputation d'homme pieux et inspiré la consécration nécessaire. Roué et habile négociant, comme tous les Sarracolets, il réussit à rendre son pèlerinage aussi fructueux au temporel qu'au spirituel; et, lorsque, l'année dernière, de retour du Haoussa et de Ségou, il se présenta devant Bamakou, il

était accompagné de deux à trois cents hommes dont moitié au moins étaient ses captifs et les autres des admirateurs fanatiques. Quarante femmes, toutes siennes, suivaient ce saint homme qui, dix ans auparavant, avait passé devant la même ville portant sur la tête un ballot d'étoffe de traite, origine de sa splendeur.

Il trouva à Bamakou M. Combes, le commandant supérieur d'alors, dont il sut calmer la défiance naturelle par une feinte humilité et des promesses faites sous serment d'user de toute son influence à combattre le prestige d'Amahdou-Cheïkou sur les Toucouleurs et les Sarracolets du fleuve. Il put donc passer, et la guerre avec Samory éclatant à ce moment même, il devint difficile de surveiller ses menées.

Lamine, cependant, marchait à petites étapes, tâtant le terrain dans chaque village, cherchant à s'y faire des prosélytes et à nous y créer des ennemis. Mais, jusqu'à Bafoulabé, les populations, entièrement malinkaises et fétichistes pour la plupart, lui rirent au nez, et son succès demeura très problématique.

Ce dernier poste était alors commandé par le lieutenant Sauvage, officier d'une grande intelligence, aux déterminations énergiques et promptes, et capable d'endosser résolument toutes les responsabilités. Il ne tarda pas à voir clair dans le jeu du marabout autour duquel, matin et soir, la population de Bafoulabé se réunissait, anxieuse de

la bonne parole, pour faire respectueusement le *salam* avec lui, et avoir sa part des bénédictions que le ciel laissait tomber en manne épaisse sur son élu.

Cependant le faste de Lamine croissait de jour en jour; des cavaliers brillamment vêtus caracolaient autour de lui, chantant ses louanges lorsqu'il allait à la promenade sur un magnifique cheval; aussi tous les chefs des environs accouraient l'envi rendre hommage à cet éblouissant personnage; peu après, dans toute l'étendue du cercle, personne ne se doutait qu'il y eût un commandant français chargé de la direction des affaires du pays.

La vanité de Lamine, excitée par cet universel tribut de louanges et de respect, l'amena bientôt à considérer, lui aussi, le lieutenant Sauvage comme une autorité négligeable. Un jour, ce dernier, las de sa présence et de ses manœuvres, lui fit signifier de déguerpir au plus vite : — « Dieu seul et moi connaissons la date de mon départ! » répondit le saint marabout. Pour accomplir son premier acte d'insubordination, il avait mal choisi son homme.

Une heure après, au grand *salam* de trois heures, un millier de personnes recueillies se prosternaient, en cadence avec lui, le front dans la poussière. De temps à autre, il glissait un regard de côté, et frémissait de joie à la vue du grand nombre de têtes courbées devant la sienne; vraiment il se sentait puissant, et, à considérer l'expression d'amour de tout ce peuple à genoux devant

lui, qui eût osé douter de sa force? Cependant, au moment où une dernière génuflexion le courbait tout gonflé de vanité et d'orgueil sur son tapis de prière, un nœud coulant s'abattait en sifflant sur ses épaules et le relevait congestionné et suffocant, ayant à peine la force de s'écrier : « La foudre va tomber! » Pareille menace sortant de sa bouche aurait mis en déroute le moins crédule de ses adeptes; mais les huit braves tirailleurs envoyés à Lamine pour le rappeler à la réalité, vieux païens endurcis, ne parurent avoir entendu que pour rappeler au prophète, par une vigoureuse secousse imprimée à la corde, qu'ils désiraient s'entretenir sérieusement avec lui. Tirailleur et orateur ne sont point synonymes. Le discours du caporal fut simple, de bon goût, clair et expressif.

Au reste, le voici :

— Lamine, bonjour! Tu vois cette corde?...

Et une nouvelle secousse contraignait le prophète à faire une horrible grimace.

— Tu vois cet arbre? Si demain, au lever du soleil, tu n'as pas quitté Bafoulabé, tu feras *salam* entre cette branche et la terre! Quand tu seras ainsi placé, ceux qui t'aiment pourront te voir de plus loin! C'est la parole du commandant! Lamine, bonjour!

Ceci dit, le caporal lui retira la corde du col et rentra tranquillement au poste suivi de ses hommes.

La foule des noirs, témoins de ce sacrilège, était

resté bouche bée, attendant l'effet de la menace du prophète, et suivait des yeux les tirailleurs pour voir la foudre les consumer; mais, lorsque ces derniers s'engagèrent sous la voûte du fort, le doute n'était plus permis; Dieu n'avait pas étendu sa main sur Lamine. Il en résulta que les noirs, enfants de caractère et mobiles d'esprit, saluèrent d'une immense huée le marabout et ses gens, qui regagnèrent piteusement leur campement. Dès le lendemain, Lamine avait disparu. Cette dure leçon, que le commandant Sauvage lui avait infligée, porta tous ses fruits. Lorsqu'il leva contre nous l'étendard de la révolte, pas un des musulmans de Bafoulabé, bien qu'ils fussent nombreux et fanatiques cependant, ne suivit sa fortune.

Au moment où Mahmadou-Lamine arrivait à Médine, le nouveau commandant supérieur, colonel Frey, télégraphiait de Bakel où il venait de débarquer, qu'on eût à recevoir l'ancien pèlerin de La Mecque avec quelques égards. Il avait compté, en employant ce marabout, mener à bien des projets que j'expliquerai plus loin. Aussi l'entrée de Lamine fut-elle presque triomphale. Le prestige que lui donnait dans cette ville mahométane son voyage aux lieux saints musulmans, sa belle prestance, ses richesses et le faste de la troupe qui le suivait, ajoutés à la semi-consécration de son importance par l'autorité française, tournèrent complètement la tête aux Khassonkés : dès ce jour, ils se rallièrent complètement à lui. Il n'y eut

pas jusqu'au vieux roi Sambala, frère de celui qui, de concert avec le commandant Holle, défendit autrefois si vaillamment Médine contre les hordes d'El-Hadj-Omar, qui ne se laissât impressionner par les belles phrases, les *salam* éblouissants, les saintes prédictions et les fantasias splendides de Lamine; il aurait cependant dû savoir par expérience ce que valent les promesses de ces inspirés de mauvais aloi. Quant aux princes de sa famille, ils furent si bien circonvenus par l'habileté du nouveau prophète, qu'ils lui fournirent des contingents; plusieurs d'entre eux se mirent même à la tête de ses partisans pendant la révolte.

Le commandant supérieur était arrivé à Khayes, où il organisait la colonne qu'il allait conduire contre Malinkamory, frère et généralissime de Samory. L'armée que commandait ce chef était fort nombreuse, aguerrie et relativement disciplinée : selon toutes prévisions, la campagne serait pénible et toutes les forces vives du Soudan français devraient y être employées. Mais, d'autre part, à la base même de nos établissements soudaniens, sur la rive droite du Sénégal, Amahdou-Cheïkou se tenait menaçant à la tête de forts contingents, et son attitude faisait craindre qu'il n'attaquât Khayes et Médine, pendant que la colonne serait occupée sur le Niger, à combattre Samory. Pour parer à cette dangereuse éventualité, le colonel Frey avait songé à se servir du prestige dont était entouré le marabout Lamine, pour contre-balancer l'influence

du sultan de Ségou. Il espérait le lancer avec ses partisans sur la rive droite du Sénégal et lui faire tenir Amahdou en échec le temps nécessaire pour battre les armées de Samory et venir ensuite s'imposer en médiateur dans cette lutte entre musulmans. Grâce à ce plan, il détournait l'orage menaçant d'éclater sur nos établissements jusqu'à ce qu'il se trouvât en état de les protéger lui-même.

Malheureusement pour la réussite de cette combinaison, Lamine était Sarracolet, race pour laquelle les Toucouleurs professent le plus grand mépris, et il était certain qu'aucun d'eux ne consentirait jamais à se ranger sous sa bannière contre le fils d'El-Hadj-Omar, leur grand prophète, en qui toutes leurs gloires militaires sont personnifiées. A la tête des Sarracolets seuls, Lamine ne pouvait pas songer à se mesurer aux brillants et hardis cavaliers *talibés* d'Amahdou; du reste, c'est à quoi il songeait le moins; son ambition, pour le moment, se bornait à la création d'un empire taillé dans les pays bambarras ou malinkais de la rive gauche du Sénégal. Si ce plan lui réussissait et qu'il pût les annexer aux pays sarracolets, il se serait estimé assez fort pour narguer notre autorité.

Choyé au passage par le colonel Frey, autorisé à recruter une escorte, Lamine arriva dans son pays natal, le Gadiaga, entouré d'une brillante auréole qui lui donna immédiatement et sans conteste la royauté du Gadiaga, du Guoy et du Guidi-

maka ; ces pays, toutefois, étaient absolument sous notre protectorat, et le Guoy, en particulier, complètement annexé.

Loin de chercher à aider le colonel dans ses vues, ses premiers efforts, dès qu'il eut réuni une armée, tendirent à s'emparer du Boundou, royaume tribulaire de la France. Aux représentations du colonel Frey, il répondait : — « Dieu veut que je marche de ce côté. » Engagé, à ce moment, avec les armées de Samory, le commandant supérieur était dans l'impossibilité de lui imposer ses volontés ; Lamine le savait et usait largement à son profit de cette situation. L'armée du Boundou avait été battue par lui, le roi Boubakar-Saada était mort, et le prophète poursuivait ses partisans jusque sous les murs de Bakel. Presque le même jour, le colonel Frey, vainqueur de Malinkamory apprenait coup sur coup à Bamakou, la mort du roi Boubakar, notre allié, l'insulte faite au fort de Bakel par les guerriers de Lamine, et le soulèvement de tous les pays compris entre Tuabo-Bakel et Khayes, accompagné du massacre de nos partisans reconnus.

La compagnie Joly, du régiment de tirailleurs sénégalais, fut détachée en hâte de la colonne du Niger, et prit, à marches forcées, la route de Khayes où elle arrivait le 15 mars. De nouvelles instructions lui parvenaient télégraphiquement à ce point et lui prescrivaient de se rendre à Bakel, en cherchant à apaiser les populations sur sa

route ; elle devait se garder de tout acte d'hostilité et renforcer, à son arrivée, la garnison du fort, dont le capitaine Joly prendrait le commandement.

Cette marche de conciliation, à travers des pays ouvertement révoltés et dont les habitants s'étaient déjà rendus coupables de nombreux méfaits, eut de déplorables résultats. Les noirs ne s'inclinent que devant les actes de rigueur, et toute tentative d'apaisement par les voies pacifiques est toujours taxée par eux d'indice de crainte ou au moins de faiblesse. Aussi la hardiesse des Sarracolets ne connut plus de bornes lorsqu'ils eurent constaté que cette compagnie, loin de les châtier, s'enfermait dans Bakel ; et, dès la fin de mars, leurs cavaliers venaient fourrager jusqu'aux portes de la ville.

Le colonel Frey avait pensé avec raison que cet accroissement de garnison suffirait pour enlever aux révoltés l'idée d'attaquer Bakel ; pour le moment, c'était le seul but à atteindre ; la colonne se chargerait de ramener à l'obéissance les pays soulevés et de détruire les bandes de Lamine. Aussi, ordre était donné au capitaine Joly de ne faire sortir aucun détachement de la ville et de se tenir, jusqu'à nouvel ordre, sur la défensive. Cet officier, malheureusement, s'impatientait de la réserve passive qui lui était imposée, et devant les insultes journalières des coureurs ennemis, il résolut, pour l'honneur de nos armes, de former une colonne légère avec laquelle il voulait châtier assez vertement le village de Kounguel, repaire

de révoltés, pour les rendre à l'avenir plus circonspects.

Le 12 avril, il sortit du fort à la tête d'une centaine d'hommes et d'une pièce de canon. La route qu'il suivait longe un marigot dont les abords sont couverts d'une herbe haute et drue, au milieu de laquelle un cavalier disparaît tout entier. A la hauteur de Kounguel, entre le fleuve et la Falémé, le fourré s'épaissit encore et rend la marche extrêmement pénible. A peine le capitaine Joly était-il arrivé à ce point qu'une décharge à bout portant d'ennemis invisibles jette bas presque toute son avant-garde. A ce signal, une fusillade épouvantable éclate à quelques mètres et des deux côtés du sentier, lui tuant ou blessant une trentaine d'hommes dont les deux officiers, MM. Laty et Toumane-Aïssa. Au milieu de la confusion extrême jetée dans sa petite colonne par cette attaque soudaine, et pendant que, courant de tête en queue, il la fait serrer et former en carré, il ne songe point à sa pièce qui était traînée à quelques pas en arrière. En un clin d'œil les Sarracolets l'entourent, tuent les canonniers et s'en emparent. C'est en vain qu'il fait des efforts surhumains pour percer jusqu'à elle et la reprendre, il est arrêté par les charges successives de milliers d'hommes. Telle est l'audace de l'ennemi qu'un de leurs chefs vient, bride abattue, planter son pavillon au milieu même du carré rompu en plusieurs points.

Après une lutte héroïque, le capitaine Joly

arrive enfin à reformer ses tirailleurs et à gagner une surface découverte où ses feux de salve brisent enfin l'élan et l'ardeur des Sarracolets. Ceux-ci éprouvèrent, en cette rencontre, des pertes telles qu'ils renoncèrent à le poursuivre : et, le soir même, cette petite troupe horriblement décimée rentrait à Bakel au milieu de la consternation des habitants.

Le combat de Kounguel est le point originel et la vraie cause de la longue résistance que Mahmadou-Lamine offrit à nos troupes. Il avait prédit aux Sarracolets que, dans tous les combats qu'il ordonnerait, nos canons ne parleraient pas et que la victoire serait à eux. En effet, le canon de Kounguel n'avait pas tonné; les Français, dont on grossissait le nombre, avaient été battus. Aussi la confiance des noirs musulmans dans le marabout n'eut plus de bornes et tous les hésitants se jetèrent avec fureur à sa suite. Il s'agissait de piller Bakel ; le marabout avait décidé la perte de ce riche comptoir : qui n'aurait voulu être à pareille aubaine? Au reste, la ville résista peu. A la vérité, une partie de la population l'appelait secrètement et nous trahissait. Le comptoir fut saccagé, et nombre de traitants massacrés.

Mais l'affaire changea de face lorsque les Sarracolets débouchèrent sur l'esplanade du fort et, au nombre de dix mille, tentèrent de lui donner l'assaut. Cette fois, quoi qu'en eût dit Lamine, le canon parla et très haut. La garnison du fort fit

un vrai carnage de ses partisans dont plus de trois cents restèrent aux pieds des remparts. Le surlendemain le marabout ne fut pas plus heureux, et, rendu plus prudent par les pertes qu'il avait subies, il se contenta de bloquer le fort à distance raisonnable des obus et des sorties vigoureuses de la garnison.

Pendant que la guerre s'ouvrait ainsi, la colonne arrivait à Khayes. Le commandant supérieur l'y avait précédée de quelques jours, en crevant ses chevaux sur la route. Il pensait avoir rapidement raison de cette insurrection, lorsque le désastre de Kounguel et le siège de Bakel vinrent lui indiquer combien la partie serait rude contre ces adversaires fanatisés au dernier point, glorieux d'un succès sans précédent et fort bien armés. C'est alors qu'il combina cet habile plan de campagne dans lequel de savantes combinaisons stratégiques devaient continuellement désorienter l'ennemi et suppléer au trop petit nombre d'hommes valides dont il disposait. Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de conter cette campagne, qui mérite d'être mentionnée dans nos annales coloniales comme une des plus belles de ce genre; qu'il me soit cependant permis de dire qu'il a fallu toute l'ardeur du colonel Frey pour arriver, d'une part, à électriser sa troupe au point de lui faire franchir des distances quotidiennes de 40 et quelquefois de 50 kilomètres sous un soleil de feu, alors que depuis quatre mois elle en avait parcouru 1200 déjà;

et, d'autre part, son habileté consommée de fin manœuvrier pour aboutir à une victoire après chacune de ces marches écrasantes, et, en trois semaines, chasser le marabout, éperdu et presque seul, jusque sur les bords de la Gambie.

Cette campagne et les répressions qui suivirent jetèrent la terreur dans l'esprit des Sarracolets qui, avec l'esprit pratique qui leur est propre, ne se hasarderont pas de longtemps à prendre les armes contre nous et à suivre la fortune de quelque farceur, vînt-il même de La Mecque!

De la digression que nous venons de faire, on peut tirer un enseignement : à savoir que nous ne devons jamais accorder notre confiance à un chef musulman, quelque vives que soient ses protestations de fidélité, et, surtout, qu'il faut aussi bien nous garder de le grandir aux yeux des siens, si nous ne voulons pas que, de même que Lamine, il ne tourne son prestige et ses armes contre nous.

Lorsque nous passons à Bakel, une colonne y est en formation ; elle doit, dès l'arrivée du colonel Gallieni, se porter sur Diana, où s'est réfugié le marabout, et faire jonction en ce point avec une deuxième colonne organisée à Diamou et que commande le chef de bataillon Vallières.

On espère ainsi, par cette marche enveloppante,

surprendre Lamine et s'en emparer. L'opération se fit, mais elle n'eut d'autre résultat que de rejeter plus loin encore ce fanatique et de disloquer les maigres contingents qui lui restaient. Ce fut seulement à l'hivernage suivant que le capitaine Fortin, à la tête d'un détachement de tirailleurs et d'auxiliaires surveillant les mouvements du marabout, put l'atteindre et le tuer dans un engagement où succombaient ses derniers partisans.

Bakel offre en ce moment un mouvement incessant. Artilleurs, soldats d'infanterie de marine, tirailleurs, spahis et porteurs sont là réunis, ainsi que quantité d'animaux de toute catégorie. Au milieu de ce tohu-bobu nous n'avons pu trouver nos camarades et leur serrer la main. Au reste nous n'avons pas poussé longtemps ni bien loin nos recherches, car le *Richardtoll* reste une heure à peine au mouillage.

Vingt-quatre heures après avoir doublé la pointe du fort qui commande le fleuve, nous arrivons à Khayes, ayant heureusement franchi les passes dangereuses de Tambokané et de Diakantapé.

III

Le chemin de fer du Soudan. — Khayes. — La période d'acclimatement. — Personnel de la mission. — Son organisation. — Diamou. — Les colonnes du Haut-Fleuve. — Travaux incombant à la mission.

A notre arrivée à Khayes, ce chef-lieu du Soudan français se ressent encore très vivement des émotions par lesquelles il a passé pendant l'insurrection de Lamine. Menacé à chaque instant d'une attaque subite du marabout, sans moyens de défense, sans troupes et sans un seul ouvrage pouvant garantir nos magasins, le commandant Houry, commandant supérieur adjoint, avait cependant réussi à mettre à peu près la place à l'abri d'un coup de main. Des rails et des traverses de chemin de fer avaient servi à construire des retranchements et des blockhaus provisoires armés d'artillerie ; les traitants, les ouvriers, les employés divers et les manœuvres avaient été formés en milice ; chaque groupe avait reçu l'affectation d'un poste de combat sous le commandement d'un Européen. Enfin la construction d'une muraille

d'enceinte crénelée, flanquée de bastions et enfermant les établissements de l'État, était menée avec une activité fébrile. Heureusement Lamine ne l'avait pas attaquée ; si cependant il l'avait osé, bien qu'il soit hors de doute que le commandant Houry se fût maintenu dans ses retranchements improvisés, il est néanmoins certain que toute la ville commerçante aussi bien que le village noir seraient devenus la proie des flammes.

Il est à désirer que le gouvernement alloue au service du Soudan français les crédits nécessaires pour fortifier solidement ce point important, base du ravitaillement et centre de l'administration de notre nouvelle colonie.

Khayes était, en 1880, un petit village khassonké de deux à trois cents habitants, absolument ignoré, sauf peut-être du commandant de Médine. Les travaux hydrographiques, entrepris à l'époque où se posa la question de l'occupation du Haut-Sénégal, le donnèrent comme point terminus le plus important de la navigation du fleuve. C'est ainsi qu'il fut choisi comme tête de ligne de la route Sénégal-Niger.

Actuellement, l'expérience a démontré que Tambokané, à 25 kilomètres en aval, répond beaucoup mieux au but que l'on se proposait, c'est-à-dire, choisir la base d'opération en un point que les bateaux à vapeur de faible tirant d'eau puissent atteindre pendant au moins six mois de l'année. En effet, les roches qui coupent le fleuve entre Tambo-

kané et Diakantapé arrêtent la navigation sur Khayes un mois et demi plus tôt qu'à ce premier village.

Au début de l'occupation, l'établissement d'une voie ferrée reliant le Sénégal au Niger était l'objectif principal. Aussi un matériel considérable fut-il débarqué à Khayes, malheureusement trop tard pour être mis en œuvre l'année même; rien n'était préparé pour le recevoir, et il fut déposé sur la berge, où il passa l'hivernage. A la campagne suivante, on s'aperçut que, pendant la saison des pluies, il s'était en partie détérioré au point de ne plus pouvoir servir ; de plus, acheté à la hâte à des industriels peu scrupuleux peut-être, il n'aurait jamais été en état d'être avantageusement utilisé. En réalité il ne valait guère plus que de la ferraille. Les rails et les traverses faisaient exception, mais les bateaux qui les apportaient avaient été surpris par la baisse des eaux et les avaient débarqués au point extrême où ils avaient pu remonter : de telle sorte que tout le long de la rive gauche, de Saldé à Matam, on pouvait voir encore en 1884 d'immenses tas de ces matériaux envahis par une haute et épaisse végétation.

Pendant ce temps, le service de l'artillerie[1] construisait à Khayes, le long du fleuve, d'immenses bâtiments en « fermes Moisan ». Un d'eux,

1. L'artillerie de marine est chargée aux colonies des travaux du génie.

destiné à servir d'hôpital, ne mesurait pas moins de 102 mètres de longueur ; le deuxième, long de 80 mètres, devait être distribué en logements pour les fonctionnaires. Les règles les plus élémentaires de l'hygiène coloniale auraient dû défendre d'une façon absolue ces immenses bâtisses où l'air se vicie d'autant plus vite que le rez-de-chaussée sert à emmagasiner des denrées de toutes sortes, et où la contamination prend des proportions effroyables. En outre, en cas d'incendie, dans une région où les moyens de combattre le feu manquent presque entièrement, et où la sécheresse rend les bois inflammables au dernier point, le moindre accident devait les livrer en entier en proie aux flammes et détruire en un clin d'œil les ressources amoncelées en un seul point.

Les résultats d'une pareille conception ne se firent pas attendre. Peu après leur mise en service, on était dans l'obligation de les évacuer et de les désinfecter de fond en comble. Dans le bâtiment hôpital, il mourait dix à quinze hommes par jour sur les quinze cents Marocains engagés comme terrassiers pour le service du chemin de fer. Puis, le 22 mai 1884, un violent incendie l'anéantissait complètement; tandis que, le 2 mars 1885, le deuxième bâtiment flambait à son tour.

Les pertes occasionnées par ces deux incendies étaient presque irrémédiables. Tout le matériel de construction, d'outillage, d'études; tous les

approvisionnements en vivres, en deniers et en matières d'échange amassés à grands coups de millions dans ces deux bâtiments étaient anéantis en un jour. Depuis, le Parlement s'est toujours refusé à les remplacer.

Aussi, pour ne donner qu'un exemple des résultats de ce refus obstiné, un magnifique appontement en fer, haut de 10 mètres au-dessus des basses eaux, long de 30 mètres et large de 40 mètres, dont toutes les parties étaient combinées d'après les modèles les plus ingénieux, avec grues à vapeur, trucs, wagonnets, reste inachevé depuis 1884; une partie des dernières pièces qui devaient le compléter ont été faussées et mises hors d'usage par l'incendie. Il est presque entièrement terminé; la dépense d'une dizaine de mille francs permettrait de le livrer à l'exploitation, et les bateaux à vapeur chargeraient ou déchargeraient rapidement bord à quai avec une grande économie de temps et de main-d'œuvre. Mais il est appelé, faute de l'affectation d'un crédit, en somme minime, à crouler un beau jour, à s'engloutir dans le fleuve, et avec lui les centaines de mille francs qu'il a coûtées.

Pour les travaux du chemin de fer, M. le colonel Boilève, alors chef de bataillon, avait été chargé de raccoler des Chinois dans tous les ports du Céleste-Empire. Les engagements furent conclus à des conditions relativement onéreuses; mais, à cette époque, les millions abondaient. Dès

l'année suivante les réductions opérées sur le budget du Haut-Fleuve nécessitèrent le licenciement de cette armée de coolies qui furent remplacés, pour la campagne 1883-1884, par des Marocains engagés également par le même officier supérieur.

Les Chinois coûtaient cher, il est vrai, toutefois ils abattaient énormément de besogne. Forts, ingénieux et adroits comme ils le sont, ils faisaient vite et bien. Le travail des Marocains, à ne compter que le salaire des journées, était, il est vrai, à plus bas prix ; par contre, profondément paresseux ou toujours malades, ils coûtèrent en somme le double des Chinois et ne firent que de détestable besogne.

Aujourd'hui, pour l'avancement de la voie ferrée, on fait ce par quoi on eût dû commencer : on se sert d'un personnel noir qui, suffisamment trié, donne un rendement de travail satisfaisant et coûte fort peu.

Quoi qu'il en soit, en 1884, le chef de bataillon Combes, alors commandant supérieur, faisait pousser les travaux jusqu'au kilomètre 62, et le ravitaillement de la colonne avait lieu par voie ferrée jusqu'à Diamou, soit au kilomètre 54. La dualité existant auparavant entre le service du chemin de fer et le commandant, avait jusqu'alors considérablement nui à la réussite de cette difficile entreprise. Le directeur, ingénieur en chef des travaux, prétendait ne relever en aucune façon du

commandant supérieur, et, en réalité, non seulement il ne le consultait pas pour le recrutement de ses manœuvres ou leur surveillance, mais encore il usurpait les pouvoirs des commandants territoriaux en accaparant par réquisition les ressources des villages; certains de ses agents y rendirent même la justice.

De plus, le contrat passé entre l'État et ces chefs de service portait que chaque année ils auraient droit, outre leurs appointements fixes, à une prime proportionnelle, d'abord au nombre de kilomètres de plate-forme établie, puis au nombre de kilomètres de voie posée. Atteindre les cotes kilométriques les plus élevées, et, par conséquent, l'indemnité la plus haute, était leur unique but. A chaque nouvelle campagne, ils établissaient leurs ateliers le plus loin possible sur le tracé de la voie, faisaient opérer des terrassements douteux que les eaux de l'hivernage suivant enlevaient, négligeaient les ouvrages d'art, et établissaient sur les résultats ainsi acquis un rapport tendant à ce que l'indemnité pour *plate-forme établie* leur fût allouée. Quelquefois ils allaient même jusqu'à se contenter du simple débroussaillement du terrain, objet du tracé de la voie future, pour faire valoir leurs droits. Dans le courant de 1884, je m'égarai plusieurs fois sur cette soi-disant plate-forme, tant son exécution était sommairement exécutée. Quant à la voie posée, elle était établie dans des conditions aussi désastreuses. Tous ceux

qui ont voyagé sur cette ligne ont pu constater que les piles du pont de Papakha, à 4 kilomètres de Khayes, se composent non de blocs de maçonnerie destinés à supporter le tablier et à résister au choc et à l'érosion des eaux de l'hivernage, mais d'un simple revêtement en pierre dont la cavité intérieure est comblée au moyen de terre damée.

Ces façons inqualifiables d'agir se produisaient sous les yeux de l'autorité militaire, impuissante à les réprimer. A chaque campagne nouvelle les millions disparaissaient sans que les moindres travaux préliminaires nécessaires à une pareille entreprise fussent même commencés. Pas de hangars pour les machines, pas d'ateliers, aucun ouvrage d'art digne de ce nom.

L'administration des colonies, justement émue des faits signalés par les rapports des commandants supérieurs, prit enfin une décision aux termes de laquelle le service du chemin de fer était placé sous leur autorité ; faculté leur était même donnée de s'immiscer, sous leur responsabilité et sauf à en rendre compte, dans les travaux techniques. Voici les résultats produits par l'adoption de cette mesure. En quatre années, et en se livrant à une dépense de 7 à 8 millions par an, la voie ferrée n'avait atteint, sous la direction autonome des ingénieurs chefs de service, que le kilomètre 44 ; sur ce parcours, tout était à peu près à refaire : en tête de ligne, à Khayes, tout était à créer. Aujourd'hui,

grâce à la poussée vigoureuse et à la surveillance active du commandant Combes et du colonel Galliem, les trains circulent de Khayes à Bafoulabé, c'est-à-dire font un parcours de 129 kilomètres. A la station de Khayes, les hangars pour les machines, les magasins, ateliers, bureaux sont construits en maçonnerie ; un raccordement de la ligne la réunit à Médine, et la plate-forme se continue jusqu'à 50 kilomètres au delà de Bafoulabé, prête à recevoir la voie ferrée. Quant aux ouvrages d'art, quelques-uns d'entre eux, le viaduc du Galougo, par exemple, sont uniques dans leur genre en Afrique. Ce pont a 80 mètres de long. La voie ferrée se poursuit dans des tranchées de 12 mètres de profondeur, taillées en plein roc à ciel ouvert.

Or, veut-on savoir ce que de pareils travaux, si rapidement menés, ont coûté à l'État? Le calcul en est facile. Chaque année, depuis 1885, une somme de cent quarante mille (140 000) francs a été allouée au service du chemin de fer, tant pour le personnel que pour la construction et l'exploitation. De tels chiffres sont concluants et point n'est besoin de commentaires.

Khayes prend aujourd'hui la tournure d'une véritable ville. Pendant de longues années nous ne nous occupions que de la construction urgente

des forts-magasins sur la ligne de pénétration vers le Niger. Le transport et le montage d'une canonnière destinée à opérer sur ce fleuve, les travaux de route, des expéditions de guerre, puis tout récemment l'insurrection du marabout Lamine, avaient tellement absorbé l'attention des chefs de service du Haut-Sénégal, que ce centre commercial naissant, Khayes, avait été négligé aussi bien sous les divers points de vue de son tracé, de l'hygiène que de la salubrité. De plus, l'état de guerre perpétuel où se trouvait le Soudan français en écartait le commerce; et, enfin, deux terribles incendies avaient détruit le peu qui y avait été fait pour le bien-être et l'installation des Européens.

Lorsque je débarquai du *Richardtoll*, Khayes me parut encore plus misérable que lorsque je l'avais vu pour la première fois dans le courant de 1884. Actuellement, grâce à l'activité donnée aux travaux urgents de construction et d'assainissement, grâce aussi à l'heureuse initiative du colonel Gallieni d'aider dans leur établissement les traitants par tous les moyens à sa disposition, cette ville est devenue méconnaissable.

Sur les bords du fleuve s'élèvent les bâtiments de l'État. Ils comprennent un édifice en maçonnerie à étage, pourvu d'une galerie très confortable pour les officiers, surmonté d'une terrasse armée de hotchkiss commandant le cours du fleuve; des magasins maçonnés en pierre et charpentés en fer; plusieurs pavillons à galerie ser-

vant de mess, de bureaux ou de logements pour les divers employés; deux bâtiments en « fermes Moisan » où sont les bureaux du commandant et ceux du chemin de fer; une gare avec des dépendances, un hôpital, d'immenses écuries; des pavillons-casernes, une prison, des parcs à bestiaux; le tout fermé par une enceinte en maçonnerie, crénelée et flanquée de trois solides blockhaus armés d'artillerie.

Entre cette enceinte et la ville de commerce, une vaste esplanade plantée d'arbres renferme un grand marché couvert où règne, pendant tout le jour, une grande animation et à laquelle aboutissent de larges et longues avenues. De tous côtés les traitants construisent des maisons en briques ou en maçonnerie à la mode européenne. Le marais qui longeait Khayes est desséché et transformé en jardin public. Plus loin, sur les plans donnés par l'administration, s'élève le village *khassonké* avec son fouillis de toits coniques dominés par la tour du *tata*[1] de Sidi, chef du village.

Ces trois centres réunis, village noir, ville commerçante et enceinte militaire, comptent plus de cinq mille habitants. L'accroissement annuel de la population depuis 1886 est de quinze cents âmes, et tout porte à croire qu'il se maintiendra au moins à ce chiffre durant plusieurs années encore.

Lorsque, pour la première fois, je vins dans le

1. Enceinte fortifiée en pisé.

Soudan français, son chef-lieu me sembla un vaste chantier abandonné; aujourd'hui, à son arrivée, le nouveau venu, sans être absolument séduit par l'aspect de Khayes, aura cependant l'impression de débarquer dans un centre civilisé où l'on peut se procurer quelques-unes des commodités de la vie. Mais rien cependant, sauf l'étrange animation des rues que parcourent des noirs de types divers et bariolés d'amples costumes de couleurs voyantes, ne lui rappellera l'image qu'il s'était fait d'une ville tropicale. Les maisons, le sol, les cultures, vues dans leur ensemble, ont une apparence tout européenne. Qu'il y prenne garde cependant, et que cette impression ne l'autorise pas à vivre à l'européenne sous ce climat qui, à certaines époques de l'année, lui rappelle celui de la France. Le moindre excès de table ou la moindre imprudence au soleil amène de terribles accès de fièvre alors même qu'ils ne détermineraient pas, d'une façon foudroyante, des accidents mortels. Et encore, malgré mille précautions, une continence et une abstinence parfaites, l'Européen, voire même l'Arabe, ne peut être sûr de lui qu'après avoir passé par la période d'acclimatement de laquelle sont tout aussi bien tributaires les noirs originaires de la côte.

Dans ces régions, on s'acclimate de deux façons différentes. Les uns, dès leur arrivée, subissent une intoxication paludéenne continue qui amène un déséquilibrement complet de la santé pendant

plusieurs mois, accompagné d'accès de fièvre nombreux et de vomissements bilieux bénins. Au bout d'un séjour plus ou moins long, trois mois en saison sèche, un mois durant le temps de l'hivernage (car cet acclimatement est double et n'est complet qu'après ces deux époques passées), si l'anémie n'est pas survenue, le rétablissement s'opère d'une façon à peu près complète.

D'autres gardent pendant les deux premiers mois de leur séjour une santé très prospère ; rien n'annonce chez eux des troubles prochains violents. Cependant, à un moment donné, sans causes apparentes, ils sont attaqués brusquement par des accès de fièvre bilieuse d'une gravité extrême qui paraissent mettre leurs jours en danger. Ces accès sont habituellement au nombre de deux; lorsqu'un troisième survient, le cas est à peu près désespéré. Mais si le malade échappe à un dénouement fatal, il est garanti de toute rechute ; de plus il a souffert si peu de temps que l'anémie n'a pas eu de prise sur lui. Dans les deux cas, l'acclimatement est complet; l'Européen qui, dans cet état, se gare de la dysenterie, prend de la quinine lorsqu'il ressent quelques mouvements fébriles et se purge tous les mois, a la presque certitude de ne jamais s'aliter pendant les deux années qu'il passera dans le pays.

Quelques-uns cependant, surtout ceux dont le moral n'est pas vigoureux, n'arrivent point du tout à s'acclimater. En ce cas, le seul remède

est un prompt départ : sinon, après avoir traîné plus ou moins longtemps, ils arriveront à cet état d'épuisement et d'anémie où le plus petit accès de fièvre prend un caractère souvent mortel.

Si ce tableau des conditions climatériques du Soudan français est un peu sombre, en revanche il est bon de dire qu'on n'y souffre à peu près d'aucun des maux auxquels nous sommes exposés en France. Fluxions de poitrine, épidémies diverses ou malignes, bobos ou maux de toute nature qui font la fortuue de nos médecins, sont inconnus ici, aux Européens du moins.

Le Soudan français, depuis son occupation jusqu'à ces dernières années, accuse une mortalité effrayante : environ 45 pour 100 chez les hommes de troupe et 20 pour 100 chez les officiers. Les fatigues, les privations de toute sorte sous le climat le plus chaud du globe, l'impaludisme, les accès pernicieux et la dysenterie en sont les principales causes. Une observation de plusieurs années me fait attribuer la différence très sensible entre la mortalité des hommes de troupe et celle des officiers au grand écart entre les moyennes d'âge de ces deux groupes, et aussi à la différence de force morale des uns et des autres ; car les conditions de la vie matérielle sont identiques pour tous. De plus, les décès d'officiers portent presque toujours sur les plus jeunes et sur ceux placés en sous-ordre, dépendants, peu occupés ou inactifs. De cette statistique, il est facile de conclure que les

hommes envoyés dans le Soudan devraient tous être d'âge fait et robustes, et que, d'autre part, la plus grande activité y est nécessaire pour conserver le moral intact et, par conséquent, la santé.

Il est fort difficile de se loger à Khayes ; il n'y existe ni hôtel ni rien qui s'en rapproche, et les logements militaires, parcimonieusement distribués, sont toujours occupés. Aussi, dans un de mes séjours ici, avais-je eu l'idée d'acheter à un Khassonké une case faite de torchis et de paille, au toit conique, assez spacieuse et proprette, qui me permettait une installation peu confortable, il est vrai, mais au moins indépendante. Elle était entourée d'une vaste cour fermée d'une haie, dans laquelle tous mes bagages et ma tente allaient trouver place.

L'organisation d'une mission n'est nulle part une petite affaire, à Khayes encore moins qu'ailleurs. Dès le premier jour, je dus longuement mettre le télégraphe à contribution, pour réclamer du colonel commandant supérieur le personnel aussi bien que les animaux et le matériel nécessaires. De plus, il me fallait demander à Bamakou et à Niagassola, sur la frontière de Samory, les renseignements indispensables pour établir la situation politique de la région et de l'empire du Ouassoulou.

A ce moment, des nuages gros de menaces

s'amoncelaient sur le Niger et n'annonçaient rien moins que la non-réussite de la mission dont j'étais chargé. L'annexe au traité de Kéniébakoura, signé en avril 1886 par le capitaine Tournier, et qui était fort avantageux de tous points à l'almamy Samory, puisqu'il le reconnaissait suzerain de la rive gauche du Niger, devait servir de base aux relations communes jusqu'à nouveau règlement de cette question. Le colonel Frey avait admis cette mesure afin de s'assurer la neutralité de Samory pendant la campagne contre le marabout Lamine, et aussi pour laisser le champ libre à la mission dont il demandait l'envoi dans le Ouassoulou à la fin de l'hivernage.

Les commandants de Bamakou et de Niagassola avaient reçu des instructions dans le sens de l'abstention la plus complète au sujet de l'action qu'ils auraient pu exercer sur les territoires dont la possession était mal définie ; des arbitres étaient chargés de régler les différends qui pouvaient se produire.

Ces sages mesures dont l'almamy eût dû apprécier la bienveillance lui avaient paru, au contraire, des concessions de gens timorés ; dès les premiers jours de l'hivernage, il violait outrageusement les conventions intervenues en faisant enlever de vive force la population de plusieurs villages situés dans le cercle de Niagassola. Devant la ferme attitude du lieutenant Marcantoni, les habitants avaient été rendus, mais leurs villages avaient été pillés, et aucun dédommagement ne leur fut

accordé. Quelque temps après, Samory s'immisçait de nouveau dans les affaires d'un autre village dont la possession n'avait jamais été mise en doute. Aux représentations du commandant de Niagassola il répondait par une lettre insolente pour ce dernier et pour les Français, qu'il allait jusqu'à accuser de retenir prisonnier celui de ses fils qu'il nous avait confié.

De cette correspondance était née une situation très tendue, portée bientôt à l'état aigu par de nouveaux empiètements de l'almamy sur nos territoires. Il devenait donc avéré que, non seulement il n'avait rien abandonné de ses prétentions passées, mais même qu'il les avait étendues à de nouvelles régions.

Enfin son fils, le prince Karamoko, de retour à Khayes après son voyage à Paris, s'était décidé, après un long repos dans cette ville, à regagner les États de son père. Mais, apprenant à Bafoulabé mon arrivée dans le Soudan à la tête d'une importante mission, et sachant que j'étais chargé d'offrir de nombreux cadeaux à son père, il refusait d'aller plus loin, voulant absolument ne rentrer à Bissandougou qu'escorté par nous.

Il s'était mis en tête de faire ainsi une sorte d'entrée triomphale dans sa capitale. Non seulement ce plan flattait extrêmement sa vanité, mais encore il lui permettait de s'attribuer tout le mérite de l'offre à Samory des riches dons du gouvernement français.

Il ne pouvait entrer dans nos vues de nous prêter à l'exécution de ce projet. Au milieu des fêtes et des divertissements qui auraient signalé notre arrivée à Bissandougou, l'impression profonde qu'avaient rapportée de leur voyage en France les envoyés de l'almamy se serait mal traduite et n'aurait pas eu le temps de se graver dans son esprit. La mission, d'autre part, perdait le caractère d'ambassade qu'elle devait prendre dans le Ouassoulou; elle n'eût plus été, aux yeux de Samory, qu'une escorte d'honneur chargée de lui ramener son fils. Le poids de notre parole eût été par suite diminué, et l'orgueil du monarque noir porté à un haut diapason par une reconnaissance si complète de son importance et de celle de son fils. Enfin, il était inadmissible que les cadeaux qui, d'après les instructions ministérielles, devaient être la récompense de la bonne volonté et des concessions de l'almamy, ne fussent plus que des présents confiés à son fils pour lui être remis.

Une sorte de joute de lenteur vraiment préjudiciable à nos intérêts par le retard qu'elle apportait à l'ouverture des négociations, allait donc s'engager entre Karamoko et moi. Le prétexte que ce jeune chef prenait le plus volontiers pour excuser ses longs séjours dans nos postes était la non-arrivée des cadeaux que le ministre de la marine lui avait faits à Paris. Le capitaine indigène Mahmadou-Racine, qui avait été chargé de les lui faire parvenir, les avait oubliés dans quelque coin

à Saint-Louis et ne songeait nullement à eux. Il fallut des recherches interminables pour les découvrir, et, huit jours après, ils arrivaient à Khayes. Aussitôt je me hâtai de les faire parvenir à Karamoko. Dès ce moment, son prétexte favori lui échappait; mais il ne se tenait pas pour battu. Un jour, ses chevaux étaient fourbus; le lendemain, son fidèle marabout et précepteur ne pouvait se mettre en marche, torturé qu'il était par d'affreuses douleurs, et mille autres prétextes, grâce auxquels il gagnait quelques jours. Enfin son père, apprenant qu'il était de retour depuis longtemps dans le Soudan français, et s'impatientant de ces retards qu'il ne comprenait pas, lui dépêcha l'ordre de venir le rejoindre à grandes étapes.

A partir de ce jour, nous eûmes la certitude de pouvoir arriver à notre heure à la cour de Samory, et de le trouver les oreilles et l'imagination pleines des récits extraordinaires qui allaient lui être faits par son fils et ses suivants sur les forces et la grandeur de la France.

Pendant ce temps, l'organisation de la mission suivait son cours : le commandant supérieur était arrivé à Khayes, en même temps que les instructions ministérielles me concernant et qui allaient servir de base à nos opérations.

D'une façon générale elles nous donnaient comme but à atteindre :

« L'abandon à notre profit par l'almamy émir Samory de la rive gauche du Niger jusqu'à Siguirri,

et, à partir de ce point, de celle de son affluent le Bafing-Tankisso, jusqu'aux montagnes du Fouta-Djallon;

» La mise sous le protectorat de la France de tous les États de l'almamy émir Samory;

» Détourner les vues conquérantes de l'almamy du sultanat de Ségou;

» Étendre nos relations commerciales dans son empire;

» L'amener à consentir à ce que nos cercles de l'Est puissent se ravitailler sur ses territoires en bestiaux et céréales;

» Enfin cette mission, qui prenait le nom de « Mission du Ouassoulou », devait s'appliquer à rapporter la plus grande quantité possible de renseignements scientifiques, géographiques et topographiques des régions entièrement inconnues qu'elle allait parcourir. »

Comme on le voit par ce programme étendu et divers, la tâche était difficile et complexe. Pour la mener à bien, je devais m'assurer de collaborateurs actifs, énergiques, intelligents et dévoués. Le colonel Gallieni avait bien voulu me laisser le choix de leur recrutement ainsi que celui des sous-ordres.

J'espérais pouvoir emmener dans cette aventureuse expédition deux officiers que je connaissais de longue date, vétérans du Soudan français, que j'avais vus à l'œuvre dans des circonstances difficiles; malheureusement, le docteur Lota et le

lieutenant Lehunsec, ayant passé deux années déjà sous ce climat meurtrier, étaient épuisés et allaient rentrer en France. Je regrettai surtout et très amèrement le départ du docteur Lota, sur qui, en toutes circonstances, j'aurais pu compter d'une façon absolue. Il avait été mon médecin à Niagassola pendant nos sanglantes expéditions de 1885, et pendant le blocus de ce fort. C'était un médecin fort habile, ayant fait une étude approfondie des maladies soudaniennes; de plus excellent chirurgien et vraiment homme de science. En même temps, il possédait un caractère droit et loyal, une grande connaissance des indigènes et des pays malinkés et bambarras, un dévouement inné, et un courage remarquable dont il nous avait donné maintes preuves sur le champ de bataille; enfin c'était un ami véritable et sûr. Je pus remplacer le lieutenant Lehunsec; le lieutenant Plat dont je fis mon second, me rendit de précieux services, grâce à sa fine intelligence, à son sang-froid, à son dévouement et à ses connaissances spéciales. Sorti tout jeune, dans les premiers, de l'École spéciale militaire, il venait, après une année passée à Toulon en qualité de sous-lieutenant, d'être envoyé dans le Haut-Sénégal. Quoiqu'il n'y servît que depuis quelques mois, son esprit d'observation développé à l'extrême lui avait déjà donné une certaine expérience des choses et des gens; elle ne demandait qu'à être quelque peu guidée pour devenir complète. Son moral, qui s'était légèrement

affaissé au début grâce à fréquents accès de fièvre, s'était vite trempé à toutes les émotions et à tous les dangers; il demeura inébranlable jusqu'à la fin de notre pénible mission, malgré de violentes attaques de fièvre bilieuse qui mirent ses jours en danger. Outre les travaux nombreux qui furent son œuvre, il voulut bien s'associer aux miens et ne pas me ménager son aide dans le rôle difficile qui m'incombait; en toutes circonstances il me témoigna une constante affection dont je lui garde une grande reconnaissance.

Sous ce climat énervant, lorsqu'aux dures fatigues de la journée se joignent mille soucis, dont le moindre est la conservation de la vie des siens; lorsqu'une responsabilité lourde et inéluctable le talonne et que les difficultés sont toujours nouvelles et croissantes, le chef a parfois des impatiences, des brusqueries, pour lesquelles ses seconds peuvent et doivent être indulgents : le lieutenant Plat le fut pour moi, et c'est un de ses mérites.

Le docteur Fras, dont je demandai le concours au colonel Gallieni en remplacement de mon excellent camarade Lota, se procura dans le Ouassoulou une intéressante collection qu'il compléta pendant notre séjour à Bissandougou; elle figure actuellement, sous son nom, à l'exposition permanente des colonies. Il me remit également, en fin de mission, une étude très complète sur la faune, la flore, la climatologie, l'anthropologie et

la géographie médicale des régions traversées. Il est à regretter que, lors de notre retour, quelques-uns de ses documents les plus importants se soient égarés, et que plusieurs pièces de ses collections scientifiques aient été détériorées au point de devenir absolument méconnaissables.

Les agents subalternes de la mission furent choisis parmi des gens sûrs, dont j'avais été à même d'apprécier autrefois les services. Quelques détails sur le personnel que j'emmenais ne paraîtront pas déplacés au lecteur.

Samba-Ibrahima-Diavara, interprète de première classe, mon ancien interprète à Niagassola, est un marabout renommé par sa piété, rédacteur d'arabe, drogman pour les langues ouolof, peulh, bambarra et malinkaise. A mon arrivée à Khayes, il remplissait les fonctions de chef interprète intérimaire, et le chef de bataillon Monségur, commandant supérieur adjoint, de qui il dépendait, ne me le laissa emmener qu'à regret. Au physique, il a la peau couleur chocolat et quelque chose de l'Européen dans les traits; il est haut de deux mètres et maigre en proportion. Perdu dans ses longues robes flottantes que relèvent les angles aigus des épaules et des coudes, il paraît un squelette ambulant. Sa vanité est extrême, comme celle de tous les noirs musulmans de quelque importance, et son avarice ne cède en rien à sa vanité; mais, au fond, il est bon et honnête, et nous a rendu d'excellents services.

De Tounac, brigadier de spahis et chef de mon escorte d'honneur, m'avait été fort recommandé. Je comptais beaucoup sur son énergie et sa vigueur; malheureusement, dès les premiers jours de marche, il fut atteint d'une dysenterie si violente, que je dus le laisser à Bafoulabé, où il s'est suffisamment rétabli par la suite pour être rapatrié.

Cinq spahis noirs nous entoureront, revêtus de leurs vastes manteaux rouges flottants, lorsque nous devrons assister à de grandes cérémonies.

Les huit tirailleurs sénégalais appelés à nous suivre, sont des soldats d'élite au dévouement absolu desquels nous pourrons faire appel en toute circonstance. Trois d'entre eux ont été blessés sous mes ordres, dans divers combats. Ils ne m'ont pas quitté depuis le mois de juillet 1884. Ils faisaient partie du détachement d'enfants perdus que je commandais dans les dernières guerres, et pas un coup de fusil ne se tira alors dans le Soudan français sans qu'ils fussent de la fête. Les noirs, ceux du Soudan occidental en particulier, n'ont aucune idée de la patrie; ils ne connaissent que le chef qui les nourrit et les conduit au combat; c'est pour lui seul, pour leur père et pour leur mère qu'ils se font tuer. Aussi ces huit hommes, lorsqu'ils s'adressent à moi m'appellent-ils indifféremment *coutigui*, *m'pha* ou *m'ba,* c'est-à-dire : *commandant*, *mon père*, ou *ma mère!* Ce seront

donc de bons gardes du corps, et, lorsqu'ils veilleront, nous pourrons dormir tranquilles.

Notre convoi se compose de cinq chevaux de main, cinq mulets de bât et quarante-huit ânes. Les animaux de bât sont répartis en quatre sections commandées chacune par un chef de convoi à cheval, armé de la carabine de cavalerie. Ces quatre personnages sont d'anciens tirailleurs, qui, ayant fait fortune à la guerre, se sont retirés du service. Lorsqu'ils ont appris mon retour dans le Soudan, ils sont venus m'offrir leurs services que j'ai acceptés avec le plus grand empressement. A eux quatre, ils comptent cinquante-deux ans de services effectifs, trente et une campagnes de guerre et sept blessures.

Les montures de Plat, les miennes, ainsi que celles des spahis, sont de jolis arabes auxquels nous prodiguons les soins les plus assidus, car ces pauvres chevaux sont aussi éprouvés en ce pays que les Européens; ils y vivent peu, et fréquemment la fièvre ou l'anémie vient les abattre. Le docteur Fras, au contraire, a choisi deux petits chevaux du pays, ronds et replets à faire plaisir, nés pour être enfourchés par un médecin Au reste, tout le personnel attaché au docteur participe de son bon état de santé. Son domestique, — en même temps son infirmier, — est

ventripotent, ses yeux disparaissent entre deux énormes boules luisantes de graisse ; ses deux palefreniers sont d'un embonpoint réjouissant, de même que l'ânier chargé des cantines médicales ; il n'est pas jusqu'à l'âne qui les porte, lequel répond au nom plein de promesses d' « Ipéca », qui ne paraisse devoir crever de pléthore.

Magallo, mon cuisinier, est un Ouolof de Saint-Louis parlant couramment le français ; il serait excellent s'il n'était ivrogne et raisonneur. Je ne lui ai reconnu la première de ces qualités qu'à Diamou. A Khayes, pendant l'organisation de la mission, je mettais bonnement les repas horriblement manqués et ses réponses étranges sur le compte d'un petit grain de folie dont les noirs ne sont pas exempts. Une chute sur le nez, au beau milieu de ses casseroles, me donna, certain jour, le mot de l'énigme. Depuis, je fis veiller à ce qu'aucun liquide autre que l'eau ne lui passât par les mains ; l'état de sobriété qui en résulta pour lui le rendit ce qu'il était autrefois, — un excellent serviteur.

Quant aux domestiques de Plat et aux miens, ce sont de braves garçons, anciens tirailleurs, très dévoués et sachant faire un peu de tout.

Le 29 au matin, nos préparatifs étaient terminés ; nous prenions congé du colonel Gallieni

et de nos camarades. Un train chauffé spécialement pour la mission, nous emmenait à Diamou. Comme on le voit, le chemin de fer du Haut-Sénégal n'est pas un mythe. Des trains le parcourent, et nous avons même dit précédemment qu'ils allaient actuellement jusqu'à Bafoulabé. Mais quel chemin de fer, quelles machines, quel matériel !

Je me rappellerai longtemps le spectacle amusant qu'offrit, à la fin de 1884, la compagnie commandée par le capitaine Louvel, laquelle, de même que nous, devait être transportée à Diamou par un convoi circulant sur cette fameuse ligne de chemin de fer. Nous fûmes forcés de descendre du train à la sortie de Khayes et le capitaine dut faire mettre pied à terre à ses hommes et les employer à pousser le train de manière à lui faire franchir la rampe qui mène au plateau voisin. La locomotive soufflait éperdue, crachait de tous côtés sa vapeur et agitait désespérément ses bielles pour essayer au moins de patiner sur place et ne pas revenir en arrière. Les tirailleurs s'épuisaient en vains efforts et suaient à grosses gouttes pour faire avancer cette ferraille, tandis que leurs officiers s'époumonaient à les encourager dans cette tâche ingrate. Mais rien n'y faisait ; la pression tombait toujours et, de guerre lasse, le capitaine Louvel et son détachement durent abandonner le train en détresse et faire le surplus de la route à pied.

Pareil incident se présente de temps à autre,

de plus en plus rarement il est vrai. Heureusement que rien de semblable ne nous est arrivé. Toutefois les causes de pareils incidents sont faciles à expliquer.

On a vu avec quelle hâte difficilement qualifiable les ingénieurs du début avaient voulu pousser l'avancement de la plate-forme; aux fortes montées on grattait un peu le sol à l'endroit du tracé de la voie, et ce semblant de déblai était jeté dans la vallée voisine. Le travail allait vite ainsi; mais les rampes étaient si raides qu'une locomotive et son tender n'arrivaient pas à les franchir, les remblais avaient été si mal établis que les trains s'embourbaient jusqu'aux essieux au passage des vallées.

Quant au matériel, — abîmé par l'incendie dans lequel tous les rechanges se trouvèrent perdus, confié à des mécaniciens noirs inexpérimentés, faute de crédits suffisants pour engager des Européens, — il n'avait pas tardé à être à peu près hors de service; et ce n'est que grâce à un rapiéçage habile dû à l'unique mécanicien européen alors au service de la ligne du Soudan, qu'on arrivait à lui faire rendre encore quelques maigres services. Depuis, grâce à des envois de la métropole, la situation s'est légèrement améliorée; le voyageur qui s'embarque à Khayes de bon matin a maintenant la presque certitude d'arriver à Diamou pour déjeuner.

Cependant, lorsque nous parvînmes au col de

Bouri, qui ouvre les montagnes de Médine, notre locomotive dut forcer de vitesse et pousser ses feux afin de prendre un élan suffisant pour en franchir la rampe. Sans cette précaution, le train se serait arrêté à mi-chemin, puis, entraîné par son poids, aurait dégringolé la pente jusqu'au beau milieu de la vallée.

Enfin, sans autre accident qu'un arrêt d'une heure en pleine forêt pour remplacer des boulons échappés, nous arrivâmes à Diamou à onze heures du matin.

Diamou avait été choisi les années précédentes comme campement de la colonne, et comme *sanitarium*. Khayes, à cette époque, avait une réputation d'insalubrité bien méritée, et, pour ne pas y laisser stationner les troupes nouvellement débarquées, le chemin de fer les emmenait à Diamou, où elles attendaient que la période d'organisation fût terminée. C'est à ce moment que sévissait sur les jeunes soldats nouvellement arrivés de France, la passe douloureuse de l'acclimatement. Inactifs dans des gourbis de paille empuantis bientôt par un séjour prolongé; en proie au spleen et à la désespérance sur ce plateau dénudé, rocheux, environné de pics pelés à l'aspect fantastique, beaucoup d'entre eux mouraient faute de ressort moral, sans que les méde-

cins pussent définir le mal qui les avait tués; d'autres tombaient des suites de leurs imprudences ou simplement d'accès de fièvre bilieuse et de dysenterie. Sur un maximum de deux cents Européens réunis en ce lieu, j'ai vu jusqu'à quatre décès par jour dont deux paraissaient inexpliqués; pendant plusieurs années il en a été ainsi. Aussi le cimetière de Diamou est-il une vraie nécropole dont le nom seul donne encore le frisson aux soldats de l'infanterie et l'artillerie de marine qui y ont campé.

Ce n'est pas que ce point soit plus malsain que tant d'autres; au contraire. Situé sur une élévation dépourvue de végétation, au pied de laquelle coule d'une part le Sénégal, de l'autre un ruisseau dont l'eau est excellente, il se trouve dans des conditions sanitaires excellentes; mais la solitude effroyable qui l'entoure, le paysage sauvage qui l'encadre, les rugissements des fauves qu'on y entend la nuit, jettent dans l'âme du pauvre petit soldat venu ici pour combattre, croyait-il, et non pour souffrir, une terreur profonde que rien ne peut atténuer. Tout ce qui l'environne, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, contribue, avec ses souvenirs de l'interminable voyage qui qui l'a amené ici, à lui montrer combien il est loin de la France et perdu inexorablement au milieu d'une immensité insondable dont il croit ne jamais revenir. Alors il songe à son village, à ses parents, à sa fiancée, avec des lucidités d'agonisant, car il

pense devoir bientôt mourir, et, en effet, il meurt de cette pensée. Rien ne peut réagir contre cette désespérance. Le commandant supérieur Combes, en 1884, tenta l'impossible ; il alla même jusqu'à faire établir à ses frais des jeux de toutes sortes, où tout le monde gagnait quelque bonne victuaille ; mais c'est en vain qu'une partie de ses appointements furent prodigués dans ce but. La nouveauté de la chose avait d'abord fait sortir les malheureux de leurs gourbis et l'on avait entendu quelques rires ; mais aussitôt leur curiosité satisfaite, ils rentraient s'étendre tout de leur long, les yeux vagues, cherchant à rassembler les images confuses du pays.

C'est ainsi que, dès l'ouverture de la campagne, avant même les premières fatigues, la mort faisait une cruelle sélection sur les Européens de la colonne ; puis, pour ceux qui restaient, venaient les marches sous un soleil de feu, les haltes sans eau, les campements sans vivres et sans abri, les nuits sans sommeil, alors que le corps brisé est torturé par mille morsures d'insectes des tropiques et l'âme anxieuse du bruit étrange des mille voix inconnues de la forêt. Et cependant il faut se remettre en marche avant l'aube : marcher, toujours marcher, toujours dans l'inconnu et vers l'inconnu. Aussi, hâves, déguenillés, hagards, la tête vide, ils allaient d'un ballottement trébuchant, sous la poussée de leurs corps, dans une atonie complète de l'esprit. Bientôt, à bout de forces,

malgré les supplications des officiers ils se laissaient choir, adossés au pied de quelque baobab gigantesque dont les branches rigides paraissaient les bras décharnés d'immenses squelettes. Ils voyaient passer d'un œil éteint la colonne qui, lentement, homme par homme, défilait silencieuse devant eux ; puis ils se redressaient un peu, jetaient dans le vague un regard fixe qui semblait chercher quelqu'un, une larme perlait à leurs paupières livides, un hoquet léger les délivrait à jamais de leurs souffrances, et les couchait tout raidis au milieu de l'enchevêtrement des racines qui faisaient saillir dans quelque position macabre leurs membres émaciés.

Bientôt venait l'arrière-garde. Sans un étonnement, sans une parole de commisération, car peut-être le même sort les attendait demain, ceux qui la composaient remuaient à la hâte un peu de terre, et plaçaient, indifférents, le cadavre dans l'excavation légère, en lui tournant machinalement la tête vers la France. Des pierres s'amoncelaient sur la fosse pour la protéger contre la griffe et la dent de la hyène ; un signe en forme de croix repérait l'emplacement, et tout était dit.

Ce tableau peut paraître chargé. Que ceux qui doutent comptent les signes de cette espèce qui jalonnent la route de Médine à Bamakou !

Pendant la campagne de 1884-1885, la compagnie Hacquart, forte, à l'arrivée, de 103 hommes, officiers compris, rentra en France avec trente-

deux soldats, et le capitaine le lieutenant; encore dois-je dire que le capitaine Hacquart mourut un mois après son retour. Et c'est en moins de neuf mois que cette compagnie avait été ainsi décimée!

Je me hâte d'ajouter qu'on ne voit plus aujourd'hui de pareils holocaustes. D'abord les hommes appelés à servir dans le Soudan français sont choisis parmi les soldats très vigoureux au physique comme au moral; ils sont montés et ont un pale-frenier-ordonnance comme les officiers; les vivres sont abondants et les distributions de pain et de vin, choses inconnues autrefois, faites quotidiennement; enfin partout où ils passent ils voient des traces de civilisation; la route qu'ils suivent est frayée, ils rencontrent des caravanes, des troupeaux, des cultures, des villages; les forts où ils font séjour sont devenues des sortes de villes où ils trouvent des distractions et un bien-être relatif. Aussi vont-ils gais, contents, chantants à tue-tête, se dodelinant sur leurs mulets et narguant la maladie, heureux d'aller si loin, de voir tant de choses nouvelles et de pouvoir, à leur retour dans notre France, conter leurs aventures.

Le camp de Diamou est aujourd'hui totalement transformé. Un magnifique pont de 50 mètres, sur lequel passe le chemin de fer, franchit le ravin qui le coupe en deux. Sur le mamelon le plus élevé on a édifié un hôpital en maçonnerie avec ses dépendances, une maisonnette pour le commandant du camp et des magasins; le long de la voie ferrée

se dressent les bâtiments de la gare et quelques annexes; puis on se trouve agréablement charmé par la vue d'un magnifique potager approvisionnant la troupe d'excellents légumes; enfin, plus loin, le camp formé de hangars très élevés, parfaitement aérés où pénètrent à flot l'air et la lumière.

Notre train nous débarque à l'extrémité de ce camp, et nous allons planter nos tentes à l'ombre de deux énormes tamariniers.

Ce n'est pas une mince affaire, en ce pays, que de mettre en mouvement dans des chemins aussi mauvais un attirail et un convoi tels que les nôtres. Chefs de convois, muletiers, âniers et animaux ont besoin d'un sérieux apprentissage pour ne pas nous causer en route de désagréables mécomptes; les trois jours que nous passerons ici, — en attendant une lettre autographe que l'amiral Aube, ministre de la marine, adresse à Samory pour nous accréditer auprès de lui, — seront employés à plier et déplier les tentes, à charger et décharger nos cent vingt colis, et à exercer bêtes et gens à marcher dans le meilleur ordre possible. Le lieutenant Plat a bien voulu prendre la direction de cette encombrante suite; pendant les premiers jours je dirige son apprentissage, qui est beaucoup plus compliqué qu'on ne pense, et bientôt l'organisation du campement, le chargement des animaux et la conduite du convoi n'ont plus de secrets pour lui. Le docteur Fras, qui a accepté les fonctions de

chef de gamelle, va faire des prodiges pour être à hauteur de cette tâche délicate dans un pays où, sauf la viande fraîche, les ressources culinaires sont généralement limitées aux conserves qu'on emporte avec soi. Maintes fois il aura maille à partir avec mon cuisinier, qui paraît blessé dans son amour-propre d'avoir à obéir à une autre personne qu'au chef de la mission, et nos estomacs souffriront terriblement de ces luttes intestines.

Enfin, le 4 décembre, nous sommes prêts à nous mettre en route ; à l'instant la lettre autographe du ministre, qui seule nous retarde encore, nous est remise par le colonel Gallieni, et, dès demain, de grand matin, nous prendrons la route de Bafoulabé.

Le commandant supérieur, avant de me donner l'*exeat* définitif, m'avait remis des instructions supplémentaires complétant les indications de la dépêche ministérielle relative à la mission du Ouassoulou. Ces instructions se terminent ainsi :

« En résumé, mon cher capitaine, vous ne perdrez pas de vue que du succès de votre mission dépend la sécurité de nos possessions dans le Haut-Niger et dans la vallée du Bakhoy. Vous avez une influence personnelle considérable sur l'almamy émir Samory, sur son fils Karamoko et sur son entourage. D'autre part, l'administration des

colonies a mis à votre disposition des cadeaux et des moyens d'action importants. Je ne doute pas que vous ne répondiez à la confiance mise en vous et que vous ne rendiez à notre pays le nouveau service d'assurer d'une manière définitive et avantageuse nos relations avec l'almamy-émir. Je ne vous ai pas caché mes appréhensions au sujet de sa sincérité et des dangers, qu'à un moment donné, pourraient nous faire courir ses progrès vers le nord et l'ouest. C'est à vous à prévoir cette éventualité. Vous avez certainement une tâche délicate à remplir, surtout après les paroles imprudentes prononcées dans l'entrevue dernière devant le souverain du Ouassoulou. Mais, en agissant finement, sans brusquerie, j'estime que vous pourrez arriver progressivement à faire admettre à l'almamy Samory le nouvel ordre de choses.

En terminant, je vous répète, mon cher capitaine, que nous comptons absolument sur vous pour tout ce qui concerne nos relations avec l'almamy émir. Je vous adresse mes vœux les plus sincères, ne doutant pas qu'avec la parfaite connaissance que vous avez des chefs indigènes, vous ne parveniez à vaincre les scrupules de Samory. Je vous ai, d'ailleurs, autorisé à emmener avec vous deux de nos meilleurs officiers du Soudan français. Vous aurez à utiliser leurs aptitudes. Enfin, vous aurez rendu un réel service à votre pays si vous remplissez la tâche multiple qui vous est confiée. »

Le colonel Gallieni, comme on le voit, était fort optimiste et ne doutait pas du succès de la mission. En raison même des relations amicales que j'avais entretenues avec Samory, après avoir été son ennemi acharné, j'avais appris à mesurer toute l'étendue de sa ténacité dans les questions touchant à son prestige et à son autorité. De plus, je connaissais par expérience sa profonde habileté à éterniser, par des réponses dilatoires, les négociations ouvertes sur les bases les plus fermes, et la finesse de vues avec laquelle il savait envisager les conséquences des actes en apparence les moins importants.

A son arrivée à Bissandougou, son fils et ses conseillers ne devaient pas manquer de lui apprendre le but principal de la mission; car, malgré tous nos soins à le cacher, il n'avait échappé à aucun indigène du Soudan français. Au reste, je n'étais pas fâché que, connaissant notre mission bien avant notre venue, il s'habituât à ce que nos prétentions avaient de fâcheux pour lui et qu'il en discutât avec ses conseillers. Pendant mon séjour à Khayes et à Diamou, j'avais retrouvé quelques-uns de mes Malinkés fidèles de Niagassola; je les avais envoyés en avant de moi sous divers prétextes, dans le Ouassoulou, pour m'organiser un système d'espionnage grâce auquel je connaîtrais les diverses impressions que produiraient sur son esprit les récits de son fils, et l'énoncé des demandes que la mission allait lui adresser. En outre, j'avais intro-

duit, dans l'escorte même de Karamoko, un *finanké*[1] de Niagassola, tout à ma dévotion, à la condition de le payer grassement, qui avait eu vite fait, avec son esprit insinuant et sa langue douce, de se mettre dans les bonnes grâces du jeune prince. Celui-ci ne pouvait plus quitter Nassikha-Mahmadi, passé maître dans l'art de tirer même des plus habiles, les secrets les plus intimes. Un réseau très serré d'espionnage entourait donc Samory, et, par son fils même, je serais informé de ses conversations les plus secrètes.

Les instructions finales du colonel Gallieni me recommandaient d'utiliser les aptitudes des officiers placés sous mes ordres. Voici comment j'avais réparti les travaux divers qui incombaient à la mission :

La lieutenant Plat était chargé de la topographie, de la direction de l'escorte et du convoi. Sa tâche était, à mon sens, la plus pénible. On se figure difficilement la lassitude effrayante qu'amène, sous ce climat de feu, ce travail de levés, chaque jour inéluctablement renouvelé, qui commence au départ et ne finit qu'au retour, sans qu'il soit possible de l'interrompre un seul instant. Pendant la marche, au lieu de se laisser aller à l'admiration de la nature vierge qu'il traverse, sans pouvoir envoyer au passage une volée de plomb au gibier qui foisonne sous ses pas, ou être distrait par

1. Colporteur musulman.

quelque incident de la route, le topographiste doit chevaucher d'une allure absolument régulière, contrôler le pas de l'homme qui le précède, tenir constamment à la main son carnet dont la blancheur des pages l'aveugle sous la crudité du soleil, manier incessamment alidade, montre et boussole, et ne pas négliger une observation, sous peine de laisser dans son levé des lacunes regrettables.

A l'arrivée au campement, alors que tout le monde se repose des fatigues de la marche, il faut qu'il traduise sur la carte notes et observations et qu'il passe la soirée penché sur sa table, suant sang et eau par *quarante degrés* de chaleur, à dessiner son itinéraire. Tel est du moins le rôle de l'explorateur consciencieux qui veut rapporter de ses voyages une carte sérieuse et non des itinéraires faits d'approximation et destinés à être controuvés à chaque contrôle ultérieur. C'est ainsi que le lieutenant Plat l'avait compris. Dès les premières marches, il mena sa tâche avec une régularité et une fidélité dignes de tous éloges; il en fut toujours de même pendant les deux cents jours durant lesquels nous parcourûmes des régions encore inconnues des Européens. Aussi les résultats topographiques de la mission dépassèrent-ils tout ce qu'on pouvait espérer. Ce jeune officier y joignit en outre un précieux album de vues, croquis et types, saisissants de vérité, qui pourront aider puissamment à la connaissance des pays mandingues.

La tâche réservée au docteur Fras, médecin de

deuxième classe de la marine, était plus multiple. Il devait, chemin faisant, étudier la faune, la flore, la minéralogie, l'anthropologie, la pathologie et la thérapeutique indigènes particulières à chaque région. Pour l'aider dans ces études complexes, je l'avais doublé d'un forgeron mandingue[1] botaniste et minéralogiste expert à la mode du pays, de plus médecin à ses heures. Dans le bassin du Niger aucune plante, aucun caillou ne lui était inconnu : il en connaissait toutes les propriétés; de même, il distinguait à première vue les diverses races soudaniennes, et contait volontiers mille particularités intéressantes de la vie et des mœurs des hommes et des animaux.

Les vues photographiques étaient également du ressort du docteur, qui emportait à cet effet un outillage complet; le mauvais état de conservation des plaques fut cause du petit nombre d'épreuves qu'il put rapporter.

Personnellement, je m'étais réservé toutes les questions touchant à la politique, le service d'espionnage, la correspondance, la coordination des travaux et documents, les levés topographiques dans le cas, qui se présenta plusieurs fois, où la mission se scinderait en deux fractions, les études géologiques et ethnographiques sur des données personnelles et celles que le docteur me fournirait

1. Ces forgerons sont à la fois, dans les villages mandingues, médecins, rebouteurs, sorciers, forgerons et menuisiers.

en mineralogie et en anthropologie, et enfin la recherche de renseignements géographiques sur lesquels nous voulions établir une carte approximative du bassin du Haut-Niger et de l'empire de Samory. Je devais en outre faire de cet empire une étude qui permît d'en connaître les ressources, l'organisation et la force.

Pour mener à bien des études aussi complexes et aussi diverses, il nous fallait, depuis les débuts de la mission jusqu'à sa fin, fournir une somme de travail considérable. Notre installation au campement devait donc, de toute nécessité, offrir un confort relatif, indispensable pour nous permettre de nous adonner à nos travaux sans avoir à nous livrer aux préoccupations de la vie matérielle.

A cet effet nous avions chacun notre tente et un mobilier relativement perfectionné comprenant tables, chaises-pliants et lits de camp ; nos cantines étaient fort complètes comme service de table et matériel de cuisine, nos conserves abondantes, notre personnel domestique nombreux. Nous espérions ainsi ne pas trop souffrir de la longueur et des fatigues de la route; mais, en ces régions inconnues, il faut faire une large part à l'imprévu, et nous l'apprîmes souvent à nos dépens.

IV

DE DIAMOU A MANAMBOUGOU

Perdu dans la forêt. — Le sergent Assek-Sar. — Mort héroïque du tirailleur Samba-Diop. — Mœurs malinkaises. — Un cas de divorce. — La « guinée ». — Aspect du campement la nuit. — Attachement du Malinké au sol natal.

Nous suivons depuis Diamou la voie du chemin de fer qui, grâce à l'activité du colonel Gallieni, n'attendra plus longtemps ses rails et ses traverses. De distance en distance nous rencontrons des groupes de manœuvres indigènes employés à la réfection de la voie, ainsi que des équipes de maçons noirs de Saint-Louis ou de Gorée, occupés à y construire des ouvrages d'art.

Le troisième jour de notre départ, nous campons à la mare de Talari, près du fleuve, un des points les plus giboyeux du Soudan français. Les fauves, le poil et la plume y abondent ; mais la région est extrêmement fourrée, marécageuse, et les noirs eux-mêmes ne s'y aventurent qu'avec circonspection. Pendant la nuit, tenté par un magnifique clair de lune et par les rugissements alléchants

d'un lion, j'ai voulu me mettre en chasse espérant rapporter au campement quelque glorieux trophée. Armé d'un excellent winchester, et de mon *boy knife*, je sortis de la battue qui nous entourait pour entrer au milieu des hautes herbes, après avoir soigneusement repéré l'emplacement de nos tentes. Je marchais avec peine dans la direction d'où venaient les rugissements, et déjà je me réjouissais du succès de mon expédition nocturne en les entendant se rapprocher, lorsque, tout à coup, je me trouvai devant la grande nappe argentée et tranquille du Sénégal. Mille cris confus où dominaient le miaulement de la panthère et le hennissement fabuleux de l'hippopotame faisaient sur ces deux berges un concert discordant que dominait la puissante voix du lion. Mais, hélas! le roi des animaux se désaltérait fort tranquillement à un abreuvoir taillé dans la rive droite, à plus de 200 mètres de moi ; je voyais très nettement sa masse sombre aller et venir sur la grève, mais je dus renoncer à lui adresser un coup de feu qui eût quelque chance de l'atteindre. Aussi, tout en maugréant contre cette malchance, je me mis en devoir de rentrer au campement. L'ardeur qui me soutenait à l'aller était tombée; je ressentais vivement, à chaque pas, la douleur lancinante des épines qui m'éraflaient les chairs au passage et les piqûres brûlantes des moustiques qui se levaient de ce terrain fangeux pour s'abattre sur moi. Le chemin me parut horriblement long. Je

m'étais bien orienté en quittant le fleuve ; mais probablement que, trop occupé à me garer des broussailles des hautes herbes et des branches d'arbres, je m'étais insensiblement écarté de la bonne direction ; finalement après une heure de tours et détours, je dus reconnaître que j'étais bel et bien perdu. Ma situation était fort désagréable; la lune baissait sur l'horizon, et bientôt j'allais être plongé dans une complète obscurité au milieu de ces jungles épaisses; pas même un briquet ou une allumette pour faire du feu afin d'écarter les fauves et réchauffer mes membres transis et couverts de rosée. Parfois je tressaillais malgré moi aux hurlements féroces d'une bande de singes cynocéphales dont j'avais troublé le repos en traversant leur gîte; puis j'entendais, en m'embourbant dans un marais, le souffle puissant de quelque hippopotame qui venait reconnaître l'intrus qui s'aventurait dans sa bauge; un sanglier sur lequel j'avais failli marcher dans l'obscurité, qui se faisait profonde, m'était parti dans les jambes en me renversant à demi, tandis que, tout près de moi, deux hyènes se renvoyaient leurs ricanements lugubres et piquaient de leurs prunelles luisantes la sombre masse des hautes herbes. De plus un miaulement strident et famétique retentissait par intervalles dans les rochers voisins, m'avertissant du voisinage, peu rassurant en pareille circonstance, d'une panthère en chasse.

J'aurais bien voulu suivre les conseils de mon

amour-propre, qui me défendait d'appeler à moi mes gens pour me tirer de ce mauvais pas; je sentais bien le personnage quelque peu burlesque que j'allais représenter : être parti si vaillamment en guerre contre le roi des animaux et revenir non seulement bredouille, mais incapable même de retrouver mon campement peut-être très voisin. Cependant, en continuant de marcher ainsi, mes pieds, mes mains et ma figure s'ensanglantaient; mes jambes, lasses d'enfoncer dans la vase, ne me portaient plus qu'avec peine; bientôt la nuit deviendrait tellement épaisse que je ne pourrais même pas me défendre contre l'attaque possible de quelque rôdeur à quatre pattes.

Outre les neuf cartouches qui armaient ma carabine à répétition, j'en avais douze autres dans ma ceinture. Un premier coup de feu retentit; il se répercute au loin suivi d'un silence profond d'animaux apeurés, puis un deuxième, puis un autre, un autre encore à des intervalles allant croissant, car mes provisions s'épuisent; enfin, mon dernier coup de feu est tiré. Il m'a semblé que, bien loin, dans la nuit, une détonation affaiblie lui répondait. Serait-ce l'écho? Non, cependant, en voici une autre plus proche et plus distincte! Enfin, après une heure d'attente et presque d'angoisses, j'entends le hululement de guerre de mes tirailleurs lancés à ma recherche et qui sont dispersés dans toutes les directions.

Deux heures après je rentrais au campement, où

m'attendaient, fort anxieux, mes deux compagnons de route. Cet épisode, qui se renouvelle assez fréquemment dans certaines régions fourrées du Soudan, montre tous les dangers qu'il y a à s'écarter de nuit du bivouac. Les noirs eux-mêmes, qui s'orientent avec une habileté qui tient du miracle, se tiennent cois lorsque l'ombre commence à tout envahir. Dès la venue du crépuscule ils allument de grands feux et campent là où ils se trouvent, sauf à reprendre leur route le lendemain dès l'aube. Dans cette sotte équipée, je n'avais pas fait moins de 12 kilomètres, et, pendant plusieurs jours, je me ressentis des fatigues et des blessures aux pieds et aux mains qu'elle m'avait values.

Le lendemain, 9 décembre, la mission arrivait à Bafoulabé. Ce village, — placé au confluent du Bafing et du Bakhoy qui, par leur réunion, forment le fleuve Sénégal, — n'existait pas, il y a six ans à peine. Aujourd'hui, grâce à la construction du poste et aux efforts des commandants supérieurs pour y attirer la population des territoires qui reconnaissent la suzeraineté d'Amahdou, grâce surtout à sa situation commerciale remarquable, il compte près de quatre mille habitants. Beaucoup de ces nouveaux venus sont d'anciens tirailleurs bambarras ou malinkés, libérés du service qui y cultivent le sol fort riche et y vivent sous notre protection. On peut compter d'une façon à peu près complète sur leur dévouement ; et, en cas

d'attaque, le fort posséderait en eux une réserve de deux à trois cents vétérans qu'il suffirait d'armer pour en faire un bataillon des plus redoutables. Une trentaine de traitants, représentants de maisons de commerce de Saint-Louis, y ont ouvert depuis peu des comptoirs dont les affaires vont chaque jour en prospérant.

Nous restons quarante-huit heures à Bafoulabé, campés à « la Pointe », c'est-à-dire sur la langue de terre étroite à l'extrémité de laquelle le Bafing et le Bakhoy mêlent leurs eaux. Ce repos nous est commandé par l'obligation dans laquelle nous sommes d'attendre le départ de Kita du prince Karamoko. J'ai envoyé au commandant de ce cercle dépêche sur dépêche pour qu'il emploie toute son influence à le décider à se remettre en marche; malheureusement, le capitaine Figier est très gravement malade, et son second n'a pas sur le jeune et entêté prince noir l'autorité nécessaire. Cependant, grâce à Dieu, un exprès de l'almamy Samory, qui s'impatiente des lenteurs de son fils, oblige celui-ci à reprendre la route du Niger.

Nous profitons de cette bonne nouvelle pour nous mettre également en marche, et, le 25, nous campons au delà du gué de Toukolo, sur le Bakhoy, que nous ne reverrons qu'au retour, lorsque nous aurons eu l'heur d'en découvrir les sources.

De ce jour, nous sommes en plein Soudan; la nature, les habitants, leurs mœurs, tout diffère du

Haut-Sénégal, que de nombreux explorateurs ont décrit depuis tantôt une vingtaine d'années. La région dans laquelle nous entrons est également fertile en souvenirs entièrement inédits des dernières guerres avec l'almamy émir et ses lieutenants, de même qu'elle m'est beaucoup plus familière, l'ayant parcourue en tous sens pendant plusieurs années. Le lecteur voudra bien m'excuser si, dès maintenant, je m'étends plus longuement, et peut-être plus complaisamment sur notre itinéraire et sur les divers incidents qui en ont coupé la monotonie.

Le 25 décembre au matin, nous nous sommes levés tard. C'est un peu parce que le courrier de Khayes partant demain nous avons veillé fort avant dans la nuit pour faire notre correspondance officielle et privée, mais c'est surtout parce que nous ne pouvons pas sortir avant le jour du campement que nous occupons.

C'est un gigantesque cube de terre, élevé de toute part d'une trentaine de mètres au-dessus de la plaine, aux falaises à pic, et relié seulement au plateau voisin par une langue de terre assez étroite pour qu'un mulet chargé y passe avec peine. Le Bakhoy coule le long d'une de ses faces, et des torrents limitent les trois autres. Son sommet est uni comme une aire à battre le grain et

dépourvu de toute végétation. De nombreux gourbis y sont construits; ils servent à la garnison qui occupe pendant le gros du ravitaillement ce fort imprenable, créé tout d'un bloc par la nature grâce à un effondrement des terres voisines. Rien ne protège contre une horrible chute ceux qui habitent ce donjon étrange ; malheur à l'imprudent qui oserait sonder de trop près les profondeurs de l'abîme qui l'entoure. De nuit, il est absolument sage pour tous de rester enfermé dans sa demeure.

A sept heures, le détachement était formé en dehors de cette forteresse d'un nouveau genre; peu après, hissé sur Caïman, un de mes chevaux arabes, je me laissais doucement bercer, au milieu des sinuosités du sentier, par le balancement de son pas régulier.

L'étape sera longue, car nous allons à Badougou, le premier village du Fouladongou, canton dépendant de Kita ; aussi nous pressons le pas.

Le docteur Fras, Plat et moi sommes tristes; c'est à peine si nous échangeons quelques rares et brèves paroles : c'est aujourd'hui la Noël, et chacun est dominé par ses souvenirs. A onze heures, cependant, nous nous engageons dans le défilé qui précède le large chemin qui amène à Badougou. Du point le plus élevé de ce défilé, on découvre les premiers toits coniques des cases du village ; celui-ci est divisé en deux groupes distincts obéissant à deux chefs différents. Au moment où nous

descendons les pentes qui conduisent aux premières cultures, nous nous croisons avec une caravane composée de porteurs et d'ânes, hommes et bêtes pliant sous le poids d'énormes ballots ; elle se dirige sur Kita, pour contribuer à approvisionner le marché. En ce même point, en 1884, eut lieu un fait d'armes dont le héros est un sergent indigène nommé Assek-Sar. Il avait été chargé, avec huit tirailleurs, d'escorter de Bafoulabé à Kita un convoi de mulets transportant cent mille francs en argent. Arrivés au point où nous sommes, cent vingt cavaliers toucouleurs, venus du Kaarta faire une razzia sur cette route, les assaillirent de toutes parts.

Aux premiers coups de feu, quatre des tirailleurs lâchent pied et fuient. Assek-Sar en abat trois de ses trois premières cartouches, aussi le quatrième fuyard, devant un tel avertissement, revient-il en courant à son poste. Ces cinq hommes, tout ragaillardis par la vigoureuse et éloquente entrée en matière de leur chef, se battent comme des démons, chargent à la baïonnette, fusillent, éventrent et assomment si longtemps et si bien que les cavaliers ennemis s'enfuient bientôt dans toutes les directions, laissant sur le théâtre de l'engagement seize des leurs et sept chevaux absolument intacts.

Mais la victoire coûtait cher à nos braves Assek-Sar avait deux balles dans le corps, blessures légères, il est vrai; deux de ses hommes

étaient tués ; enfin, les trois qui restaient étaient plus ou moins grièvement atteints de coups de feu ou de sabre.

Le surlendemain, son convoi arrivait intact à Kita.

Cette surprenante victoire, due à l'héroïque conduite de ce brave sergent, me rappelle la mort d'un tirailleur de première classe, Samba-Diop, survenue un peu plus loin, au Badingho, pendant le dernier hivernage, dans des circonstances non moins épiques.

Il devait conduire et escorter de Kita à Koundou un convoi de porteurs chargés de vivres. Par suite d'une négligence inexplicable, il ne lui avait été remis qu'un seul paquet de cartouches.

Au passage de la rivière, il est surpris par un parti de cavaliers maures qui, sans s'occuper de lui, se jettent sur le convoi et le pillent. Samba, sans s'étonner, prend position au milieu d'un bouquet d'arbres, charge méthodiquement son fusil, du premier coup abat un des pillards, et, pendant que les Maures stupéfaits de cette agression imprévue cherchent à se reconnaître, il en tue cinq autres des cinq cartouches qui lui restent. Sa giberne est vide et les Maures brandissant leurs sabres se jettent sur lui. Il met alors la baïonnette au canon et, quittant son affût, il se précipite au milieu de l'escadron, où il est massacré après une lutte acharnée.

Quelques jours après, son cadavre décapité fut

retrouvé dans un fourré voisin, couvert de soixante-douze coups de sabre; à côté, et près du chemin, gisaient neuf cavaliers et deux chevaux.

Nous voici arrivés devant Badougou. Le village est sale et a l'aspect extérieur de tous les hameaux malinkés : il est entouré d'un mur en pisé couleur de brique, dentelé par les pluies d'hivernage, que dépassent, pressés les uns contre les autres, un grand nombre de toits de chaume coniques surmontés de croisillons formés par les bambous de la membrure.

De mon dernier voyage j'avais gardé une dent contre ce village et vraiment une énorme dent, car, ainsi qu'on le verra, c'était une dent d'hippopotame.

Lorsque je le traversai l'année dernière, amenant Karamoko à Khayes, je tuai dans le Kobaboulinda un de ces énormes pachydermes. Nous avions hâte d'atteindre Toukolo, et ma victime, qui avait coulé à pic, devait rester un jour sous l'eau avant de pouvoir surnager et conséquemment avant d'être amenée à la rive. Comme je ne voulais pas perdre le fruit d'un aussi beau et d'un aussi rare coup de fusil, j'envoyai un exprès au chef du village pour l'informer de l'endroit probable où émergerait l'animal; je le priais de le faire dépecer et d'en remettre les défenses à mon envoyé. Quant à la viande, dont les Malinkés sont très friands, et à la peau qui leur sert à de nombreux usages, je l'autorisais à en faire don à ses gens en guise de dédomma-

gement. Quatre bœufs gras produisent moins de chair qu'un hippopotame de taille; le cadeau était donc de valeur. Le chef remercie et ses administrés accourent sur les lieux afin de ne pas laisser échapper une telle aubaine : bientôt ils repêchent l'hippopotame et, après n'en avoir laissé que les os, ils s'en retournent fort tranquillement au village, emportant aussi les défenses, tout en riant beaucoup de la déconvenue de mon courrier qui les attendait pour me les rapporter. L'hivernage était proche; ils savent qu'à ce moment de l'année les blancs qui vont sur Khayes sont pressés d'arriver fuyant les tornades et les fièvres, et ne retournent jamais sur leurs pas.

Ce fut ce qui arriva pour moi; mais je n'avais pas oublié l'aventure. Le chef de Badougou comptait assurément ne jamais me revoir; cependant, ce matin, il a eu ce déplaisir. Lui et les notables ont comparu devant nous, et comme ils n'ont pas pu retrouver les défenses volées, je leur ai infligé une amende, au nom du commandant du cercle, et les ai condamnés à fournir un panier de patates pour mes tirailleurs.

Les défenses d'hippopotame, dont nos commerçants du Sénégal ne s'inquiètent guère jusqu'à ce jour, sont véritablement très belles et curieuses. Les plus grandes, longues habituellement de 30 à 40 centimetres et grosses à la base comme le poignet, donnent un assez bel ivoire et ont une

courbure remarquable qui permet de les transformer en bibelots originaux.

Nous campons à une portée de fusil du village, sous deux magnifiques figuiers. Leurs branches tombent jusqu'à terre, et la voûte de verdure épaisse qu'elles forment couvre entièrement nos tentes d'un dais impénétrable de feuillage.

Alentour, à perte de vue, les terres sont défrichées et tout fraîchement remuées; le bois sec y est introuvable; cependant il faut que nous allumions nos feux et fassions notre cuisine. J'envoie quelques tirailleurs demander, contre payement, du combustible à Badougou; mais décidément je joue de malheur avec ce village. En effet, un instant après, un d'entre eux revient au campement se plaignant d'avoir été insulté et bousculé; de plus, les Malinkés refusent absolument de délivrer à mes hommes le moindre brin de bois sec. Aussitôt quatre tirailleurs se mettent en armes et, accompagnés de l'interprète, porte-parole des chefs, se présentent à leur tour. Devant les fusils, tout le monde s'incline et devient aimable; chacun, à l'envi, se charge d'une énorme brassée de bois sec et l'apporte au camp. C'est à qui jurera qu'il doit y avoir méprise, et nos Malinkés déclarent qu'ils nous aiment trop pour nous refuser quoi que ce soit, à plus forte raison pour insulter un de nos soldats.

A ce moment apparaît le coupable : c'est le fils du chef. Un aborigène rancuneux l'a certaine-

ment dénoncé, et l'interprète Samba nous l'amène, dûment escorté. Son affaire est vite instruite; il reconnaît qu'il a frappé Tiécoro-Sisoko, mon tirailleur, et sa faute, aux yeux de tous, est aggravée par cette circonstance que Tiécoro a la barbe blanche. Or, d'après les usages malinkés, c'est presque un crime d'insulter et surtout de toucher au porteur d'une barbe vénérable.

Sur l'avis des gens du village, quelques coups de corde vigoureusement appliqués terminent l'affaire à la satisfaction générale. Le patient lui-même, une fois l'exécution achevée, paraît tout heureux de s'en tirer à si bon compte. Tout à l'heure, il criait comme un beau diable; il est vrai de dire que nos tirailleurs ont la main lourde, et maintenant, souriant, il m'offre ses services que j'accepte du reste avec plaisir.

Cet acte de justice sommaire a rendu le docteur tout joyeux, car il lui a permis de constater, paraît-il, que les noirs ont la peau « farineuse ».

Dans la journée, un vent abominable nous jette aux yeux la cendre noire des chaumes des récoltes brûlés sur place par les indigènes, ce qui, du reste, est leur seule façon de fumer la terre; ce vent la projette sur nous en tourbillons épais, de sorte qu'en très peu de temps nous avons l'air de ramoneurs.

A la tombée de la nuit, je reçois du commandant de Bamakou deux dépêches fort alarmantes sur les menées de l'almamy sur le Niger, et une

autre du commandant de Niagassola, mon excellent camarede, le lieutenant Marcantoni. Cette dernière m'apprend que le prince Karamoko est toujours campé sous les murs du fort et cherche les prétextes les plus invraisemblables pour y demeurer jusqu'à mon arrivée.

Les lenteurs de ce jeune entêté nous gênent bien, car la mission va être ainsi obligée de traîner encore sur cette route monotone de Kita, au lieu de se hâter de franchir le Niger.

Le lendemain, nous n'allons qu'à Goniokory, soit à courte distance ; aussi le réveil sera-t-il un peu retardé et nous pourrons paresser sur nos lits de camp jusqu'au jour.

A peine en route, nous avons rencontré une longue procession de marchands colporteurs, *diulhas*, suivis de leurs femmes. Pendant que ces messieurs marchent tout à l'aise, les mains ballantes, le large chapeau sur la tête et le fusil sur l'épaule la crosse en arrière, leurs épouses ploient sous le faix d'énormes fardeaux placés en équilibre sur leurs têtes : les bébés qu'elles allaitent, et dont presque toutes sont pourvues, sont soutenus sur les reins de leur mère par une large bande d'étoffe ; ils ballottent endormis decà, delà, leurs petites têtes crépues rejetées en arrière dans un balancement cadavérique. C'est ici

la coutume ; foin de galanterie ! Aux hommes les doux loisirs, aux femmes les pesants fardeaux, les durs labeurs, sans que les devoirs conjugaux soient en rien amoindris. Couper du bois dans la forêt voisine, puiser de l'eau au ruisseau le plus proche, préparer la cuisine, pourvoir la couche de leurs maîtres et seigneurs d'herbes abondantes et fraîches, tels seront leurs délassements à l'arrivée au campement.

Les malheureuses n'ont pas même la ressource de la coquetterie pour amadouer leurs tyrans : un morceau d'étoffe roulé autour des reins, quelques verroteries au cou et de l'ambre dans les cheveux relevés en forme de cimier constitue tout leur accoutrement. Quant aux hommes, dans les pays malinkés de la rive gauche du Niger, *duilhas* ou paysan, chef ou pauvre guerrier, voici comment ils s'habillent.

Les coiffures sont de trois sortes : chapeau, bonnet ou turban.

Le chapeau est en paille ou en filaments d'écorce finement découpés et de différentes couleurs : cylindriques ou coniques, tous ont de larges ailes. Habituellement les brins qui se recroisent au sommet ne sont pas coupés et forment au haut de la coiffure un panache qui ne manque pas d'originalité. C'est la coiffure de l'homme libre, généralement du guerrier ; il la pose sur son bonnet lorsqu'il part en expédition, sauf à la culbuter sur ses épaules où elle est retenue par un cordon, lorsque le soleil est bas.

Le bonnet est un morceau d'étoffe de coton blanc ou jaune, agrémenté de broderies et dont la forme varie suivant les régions. Certains d'entre eux représentent à s'y méprendre le traditionnel bonnet de coton de nos campagnes; d'autres simulent la casquette à trois ponts avec visière devant et derrière; d'autres encore sont assez semblables à des bonnets de bébés. Tous les hommes le portent dans l'intérieur du village, à quelque caste qu'ils appartiennent.

Leur turban diffère de celui des Arabes, en ce que les deux extrémités se recroisent sous le menton en forme de cache-nez. Généralement blanc, bleu parfois, le turban constitue la coiffure de gala des *griots*[1] et des *finankés*[2] sur la rive gauche du Niger, et celle de tous les gens à l'aise, sur la rive droite.

La pièce principale du vêtement est une sorte de blouse très ample, sans manches, descendant jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux genoux, suivant les ressources de chacun; elle est blanche, bleue ou jaune; cette dernière couleur est toujours employée pour le costume destiné à être revêtu pour les travaux des champs ou à la guerre. Lorsque, habillés d'un *boubou* trop ample, les indigènes veulent se livrer à une occupation manuelle, ou encore au

1. Les *griots* sont en quelque sorte les bardes du Soudan.

2. Les *finankés* sont des marchands ambulants, marchands qui jouissent, avec les *griots*, du privilège d'inviolabilité en temps de guerre.

temps des très grandes chaleurs, ils en nouent les côtés derrière la tête.

Le pantalon, jusqu'au Niger, a l'apparence d'une jupe de zouave raccourcie jusqu'au-dessus du genou.

L'ampleur des vêtements dépend de la richesse du propriétaire ; et j'ai vu consacrer jusqu'à vingt-cinq mètres d'étoffe à leur confection. A cela près, peu de différence entre le riche et le pauvre. Ce dernier se fait seulement remarquer par un rapiéçage pittoresque et par une saleté dont les chefs eux-mêmes ne sont pas toujours exempts.

La chaussure se compose uniformément d'un cothurne fait d'un morceau de peau de bœuf découpé d'après la forme du pied et de lanières qui le retiennent au cou-de-pied et au talon. Quelques élégants font agrémenter leur chaussure de mosaïques en cuir de couleurs heurtées, d'un assez joli effet.

Si les femmes sont vêtues de la façon plus que sommaire que nous avons décrite, les jeunes filles ajoutent parfois aux pagnes qui leur couvrent les reins une pièce d'étoffe blanche jetée sur la tête, et retombant sur les épaules et sur les seins en forme de voile de première communiante. La pudeur n'a rien à voir dans ce supplément de vêtement ; il n'est là qu'à titre d'ornement. J'ai vu souvent de ces vierges noires, gênées par les mouches fort agaçantes dans le Soudan, enlever au cours d'une conversation le pagne qui cachait

leurs performances et l'employer, — sans honte aucune, — à chasser leurs minuscules assaillantes.

La coiffure, pour les hommes et pour les femmes, est de temps à autre l'objet de soins tout particuliers. Elle se compose le plus souvent, pour le beau sexe, d'un haut cimier semblable à celui des casques de dragons. Cet échafaudage, construit après un sérieux labeur de plusieurs heures, dure habituellement un mois. Pendant ce temps, jamais on n'y touche, sauf pour l'oindre de beurre de karité non épuré ; son odeur est celle décuplée du beurre rance. C'est le *new moon hay* des élégants des deux sexes.

Les hommes tressent leurs cheveux en plusieurs petites nattes, autant que le permettent les tonsures variées qui marbrent leurs têtes de larges taches couleur de chocolat. Le suprême du bon genre est de porter sur les joues deux longs accroche-cœur raidis par une épaisse couche de graisse. En somme, le bonnet élevé, ces deux virgules sur les joues, la grande blouse blanche pendante jusqu'au-dessous des genoux donnent aux jeunes fashionables malinkés une apparence réjouissante d'Alphonses de barrière.

La barbe leur vient tard ; on ne la voit guère apparaître sur le visage des Malinkés que vers l'âge de trente ans. Peu ou point de moustaches ; du poil surtout au menton et très clairsemé sur les joues. Cette barbe blanchit de bonne heure ; elle donne alors aux indigènes d'un certain âge

un aspect fort vénérable. Les pipes Jacob consciencieusement noircies ou jaunies par l'usage, et dont la barbe est restée blanche grâce à un vernis spécial, représentent le type très fidèle de la majeure partie des chefs bambarras ou mandingues.

Si les vêtements, surtout pour les femmes, sont d'une simplicité exemplaire, en revanche les bagues, les bracelets, les morceaux d'ambre, les verroteries de toute sorte font une large compensation à la légèreté du costume. Anneaux aux bras, aux poignets, aux doigts, aux jambes, aux pieds, aux oreilles : anneaux partout. Ce sont souvent des tiges de métal commun, parfois d'argent, rarement d'or, rivées aux membres à grands coups de marteau. Plus ils sont gros et nombreux et plus celle qui les porte est fière de cette parure métallique. Un beau bijou ne remplace nullement la quantité et le poids.

Quelques bracelets sont ouvragés; ils sont en argent massif, ovales, de la forme du poignet, auquel ils s'adaptent par une interruption du métal suffisante pour qu'en forçant légèrement sur les chairs le bras puisse s'y introduire; deux boules ornementées terminent l'ouverture aux deux branches. Quelques cabochons à facettes et des coups de pointeau donnés un peu au hasard en sont les grands ornements; les orfèvres forgerons des pays de Kita et de Niagassola sont très au-dessous, comme habileté, de leurs confrères de Médine ou

du Ouassoulou qui font, presque sans outils, de si fins et si ravissants bijoux d'or et d'argent.

Les amulettes sont beaucoup plus rares que sur le Sénégal et sur le Niger, où la religion musulmane est dominante; beaucoup d'hommes n'en portent pas; et ceux qui en font usage les considèrent plutôt comme un ornement que comme un préservatif efficace.

Les *griots* qui, entre deux médisances ou deux chansons, sont les agents d'affaires du village, ont au bras, enroulé comme un bracelet, un chapelet à grains noirs séparés de dix en dix par un grain de couleur claire. Il leur sert, non à prier, car la prière leur est inconnue, mais à faire les comptes des indigènes qui ont recours à leurs lumières.

L'armement se compose d'un fusil à pierre à un coup ou à deux coups; c'est souvent un fusil de munition de nos anciennes armées. Les Malinkés préfèrent ce dernier et à juste titre, car les fusils de traite fabriqués à Liège, que leur vendent les Anglais, sont souvent d'un usage plus dangereux pour leur propriétaire que pour ses ennemis. Ils apprécient fort nos nouvelles armes et en reconnaissent la supériorité; mais la difficulté de se procurer des munitions fait qu'ils en demandent peu au commerce. De plus, une arme à feu ne leur plaît véritablement que lorsqu'en la chargeant démesurément elle produit un bruit de tonnerre, au risque d'éclater ou de jeter bas celui qui la porte. Un homme libre ne sort jamais de son village

sans son fusil qu'il porte, triomphant, sur l'épaule, la crosse en arrière, le canon dans la main droite. C'est cependant souvent une arme bien peu dangereuse, sauf pour celui qui s'en sert, mais s'il était rencontré sur la route les bras ballants et armé du sabre seulement, il courrait risque d'être pris pour un captif ou pour un homme de rien.

Aux grands jours de fêtes, pendant lesquels on tire d'interminables salves de mousqueterie, en signe de réjouissance, on cherche à économiser la poudre, et, à cet effet, on y mêle une notable quantité de bouse de vache séchée, puis pilée. En guerre ou à la chasse le projectile est une chevrotine en fer doux martelé, d'un calibre quelconque, qui atteint rarement celui de l'âme du fusil ; dans tous les cas la charge comporte deux ou trois de ces chevrotines auxquelles on ajoute souvent, pour faire mitraille, des débris de fer de toute sorte. Lorsque les munitions s'épuisent, le guerrier les remplace par des cailloux ferrugineux ronds dont la densité est considérable ; on en trouve à fleur de terre un peu partout dans le Soudan.

Amorce et projectiles sont portés dans des étuis en cuir ouvragé, mais bien moins curieux que ceux des régions du Sénégal et du Niger ; la poudre est renfermée dans une énorme corne de bœuf sauvage longue parfois de 70 centimètres à un mètre. Tout cet attirail auquel s'ajoutent les gaines d'autant de couteaux que le Malinké en peut acheter, sont suspendus à des banderoles en

cuir passées à l'épaule ou à la ceinture, et quelquefois à un morceau d'étoffe roulée placé de la même façon. Le sabre, compagnon inséparable de l'indigène, est courbe, en forme de yatagan et renfermé dans un fourreau de cuir ornementé de houppes flottantes de lanières de cuir et d'appliques en mosaïque; il est porté en sautoir par un baudrier fait de mille tresses rouges ou d'un solide pagne du pays.

Il faut encore signaler une sorte de bicorne en cuir noir agrémenté de pompons et de peau de fauve dont se coiffent, avec assentiment du chef, les chasseurs émérites, connus pour leur adresse au tir.

Somme toute, cet accoutrement ne laisse pas que d'être assez pittoresque, mais il est loin d'égaler en originalité ceux que nous verrons plus tard dans les États de Samory. Là, en effet, un drapé habile de vêtements superposés et de couleurs vives, une grande recherche du fini dans les motifs d'ornement, donnent une note vraiment saisissante à la foule qui se presse aux cérémonies publiques ou aux grands jours de marché.

La race cependant est la même avec des instincts identiques; mais l'étude du Coran et les nombreuses descriptions qu'il renferme a donné aux habitants de la rive droite du Niger une certaine recherche du beau oriental que leurs richesses leur permettent de satisfaire en partie, en modifiant parfois très heureusement et d'une façon artistique les errements de leurs ancêtres. Nos Malinkés, au

contraire, ruinés de fond en comble depuis un demi-siècle par des guerres incessantes, arriérés et primitifs comme tous les fétichistes, étaient restés dans un état de stagnation morale absolu, très voisin de la sauvagerie, jusqu'au moment où nous nous sommes implantés dans leur pays.

A cette époque ils vivaient en paix sous l'autorité très débonnaire du sultan de Ségou, Amahdou-Cheïkou, dont ils sentaient à peine le joug. L'ère des guerres était close, et ils savouraient délicieusement, dans une oisiveté physique et morale parfaite, leur pauvreté profonde. Ils avaient cessé toutes relations avec leurs voisins plus riches et plus glorieux, et les *diulhas*, sachant leur dénuement profond, avaient oublié le chemin de leurs villages. Sans désirs, sans causes pour les faire naître, leurs yeux ne s'arrêtant plus sur aucune chose nouvelle qui leur montrât par comparaison leur état misérable, ils étaient parfaitement heureux.

A notre arrivée, nous fûmes fort étonnés de leur paresse et des difficultés que nous éprouvions à secouer leur torpeur, même en leur faisant espérer une rétribution très élevée du travail que nous leur demandions. Cependant, les causes de cette apathie étaient facilement visibles.

A la façon dont ils envisageaient la vie, ils n'avaient plus rien à désirer lorsqu'ils possédaient une case, une ou deux femmes, un fusil, quelques captifs, une vache, de rares moutons et assez de mil dans leurs greniers pour préparer le couscous

quotidien, et de temps à autre une calebasse de *dolo*[1]. Leur grand luxe était un morceau de guinée ou de calicot transformé en *boubou*[2] et jeté par-dessus les vêtements que les captifs leur avaient tissés à leurs moments perdus; une couverture légère dans laquelle ils se roulaient la nuit, et avec laquelle ils paradaient aux grands jours constituait le *summum* du confort.

Les Européens de même que tous les peuples civilisés cherchent à amasser beaucoup d'argent pour acheter ou construire une demeure somptueuse, acquérir un riche train de maison et se donner toutes les jouissances que les grandes villes réservent aux riches ; ou bien encore ils veulent arrondir leurs domaines et faire que leur vue se repose partout sur leurs terres ; d'autres enfin rêvent gloire, honneurs ou pouvoir. Bien peu se contentent de ce qu'ils ont et vivent pour vivre, sans désirer d'améliorer sans cesse leur situation.

Mais les jouissances de la civilisation, les besoins qu'elle crée sont inconnus du Malinké. La maison est parfaite lorsque, comme toutes les cases voisines, elle se compose d'un cylindre de terre battue couvert d'un chaume pointu. Sa domesticité comprendrait, à son grand plaisir, de nombreux captifs qui lui éviteraient toute peine; mais, justement, nous cherchons à lui enlever les moyens

1. Sorte de bière obtenue par la fermentation du mil.
2. Blouse ample et flottante décrite plus haut.

de se les procurer. Des terres : il peut monter sur la plus haute montagne voisine, contempler monts et vallées qui se déroulent sous ses yeux, regarder bois et plaines et dire : « Tout ceci est à moi ; » car demain, s'il le veut, il coupera ce bois, puis il défrichera cette vallée. La quantité de terre susceptible de produire est vaste ici, et les hommes sont trop peu nombreux pour se la disputer ; la prend qui veut, la cultivera celui à qui il le semblera bon.

Que lui donnerons-nous en échange des labeurs et des peines que nous lui imposerons ? De l'argent : mais qu'en ferait-il ? Lorsqu'avec quelques centaines de francs il aura atteint le maximum de son ambition en devenant chef de cases avec le modeste train que je viens de dire, à quoi emploiera-t-il le surplus ? Le fondra-t-il et en fera-t-il des bracelets ? Malgré son amour pour cet ornement, il ne peut cependant s'en couvrir de la tête aux pieds. Acheter des captifs ? Depuis que nous sommes maîtres chez lui, ils deviennent introuvables.

Aussi, béatement couché sur son *tara* [1], il passera ses journées à fumer ou à priser le tabac récolté dans son enclos ; le soir, étendu sous « l'arbre » en compagnie des fortes têtes de l'endroit, il devisera bien tard en buvant du *dolo* et en regardant les jeunes gens danser et se divertir devant une grande flambée de paille et de brindilles. Son existence s'écoulera de la sorte douce et tran-

1. Sorte de divan fait de bambou et de paille de maïs.

quille, et elle ne sera remplie que par un seul désir, celui de vivre longtemps ainsi sans qu'aucun tracas, aucun souci, vienne le tirer de sa douce torpeur.

Notre activité continuelle, cette fièvre du travail de la pensée qui nous pousse l'effrayent au delà de toute expression. Il s'éloigne de nous avec le même sentiment que celui qui nous porte à nous écarter du volant d'un moteur d'usine, aux rotations vertigineuses et qui broie qui l'approche. Il veut bien être nôtre; il ne nous hait pas et nous accepte volontiers comme chefs, car il admire et recherche notre justice désintéressée. Mais, pour Dieu! que nous ne lui demandions rien! Donnez-lui les choses les plus précieuses ou ne lui donnez rien, peu importe, pourvu que vous ne le fassiez pas travailler et surtout penser!

« Pourquoi lui dites-vous qu'à telle date, à telle heure, il devra faire ceci ou cela? Oh! que de tracas! Cette date, ce jour, cette heure sont loin; pourquoi y songer? — Dormons jusque-là, et puis nous verrons. Quel besoin continuel de regarder dans l'avenir? Le présent ne suffit-il pas, et ne vaut-il pas mieux l'utiliser en doux loisirs que de prendre chaque jour mille peines pour des jours lointains? Chaque année, le mil et le riz ne poussent-ils pas au temps de l'hivernage? Le karité[1] a-t-il

1. Arbre dont le fruit donne une graine végétale employée à préparer les aliments et à divers autres usages.

cessé de donner son fruit précieux? La terre gâchée par les mains des femmes et des enfants ne peut-elle plus servir à construire de belles cases bien rondes et des *tatas* élevés, derrière lesquels on dormira sans crainte de surprises ? Ne trouve-t-on plus partout sous la main de ces calebasses aux mille formes variées qui, fendues en deux et vidées, donnent en quelques instants la plus commode vaisselle du monde? Les puits et les rivières vont-ils se tarir, et sommes-nous menacés de mourir de soif? Le bois n'est-il plus à profusion dans la campagne? La paille sèche et bien droite de la plaine voisine ne permet-elle plus la construction de ces bons toits pointus qui, posés tout d'une pièce sur l'enceinte des cases, les mettent à l'abri des intempéries ?

» Pourquoi donc s'inquiéter?

» Que les blancs soient les bienvenus! la terre est assez grande pour tous! Mais qu'ils ne nous demandent rien; surtout pas de travail, pas de soucis; qu'ils ne nous jetent pas toujours le fastidieux « demain » à la tête, et nous laissent notre quiétude! »

Ainsi me parlait, il y a quelques années, un chef de village du pays du Gadougou, à qui j'annonçais notre venue, et, à bien considérer, à peser tout ce que le bonheur a de relatif, il avait cent fois raison.

Que faire pour secouer cette torpeur? Car, pour nous, il importe que toutes les ressources de ce pays soient mises en œuvre, et elles ne peuvent

l'être que par eux. Arrivera-t-on à leur créer jamais des besoins assez impérieux pour les tirer de la mollesse? Et, par là, ce pays deviendra-t-il consommateur de nos produits en échange des siens dans des proportions suffisantes pour que notre commerce en profite?

Dès maintenant, je réponds par l'affirmative.

Dans cette transformation du Malinké, la femme sera notre grand auxiliaire. Déjà, dans les régions directement soumises à notre autorité depuis plusieurs années, poussée par la coquetterie, elle a stimulé son mari au point d'en faire presque un travailleur assidu, pour se procurer ces belles étoffes chatoyantes, ces beaux bijoux brillants étalés devant nos comptoirs. Le maître de la maison restera-t-il drapé dans un pagne grossier et en lambeaux à côté de sa femme parée comme une châsse? Elle ne le permettrait pas, car son orgueil en souffrirait. Il achètera alors des armes luxueuses, une selle couverte de broderies, des cotonnades aux couleurs variées. Pour installer chez lui toutes ces belles choses, ne faudra-t-il pas mieux qu'une tige de bambou fichée dans les murs de sa case où les termites détruisent en quelques jours équipement et vêtements?

Et puis, tous nos objets de quincaillerie ne sont-ils pas plus commodes et d'un meilleur usage que ces ustensiles informes qui leur ont servi jusqu'alors? Ne faut-il pas mettre sur la *tara* ces épaisses couvertures de laine si douces et si

chaudes, grâce auxquelles les reins ne sont plus marbrés, au lever, par les baguettes de bambous qui forment le sommier ?

La transformation sera longue : et la cause en est dans le peu d'activité de notre commerce, dans ses errements routiniers et sa crainte d'engager dans des entreprises lointaines des capitaux hasardés chaque jour sur un coup de Bourse.

Nous avons, depuis cinq ans bientôt, un poste sur le Niger, à Bamakou, centre commercial d'une certaine importance ; nous sommes établis à Kita depuis plus longtemps encore dans une situation merveilleuse, au centre de croisement de nombreuses routes de caravanes ; pas un seul comptoir important n'y était encore ouvert à notre passage !

Qui peut exciter la convoitise des habitants du Soudan français et les inciter au travail, si nulle part ils ne voient les mille objets de luxe ou d'utilité que notre commerce pourrait leur fournir en échange de leurs produits ?

Nous campons à dix heures sous le traditionnel fromager où, quatre-vingt-treize ans plus tôt, Mungo Park se remettait des émotions que lui avait procurées le passage du Bakhoy, extrêmement rapide et dangereux devant Goniokory. Le colonel Gallieni, dans sa relation de voyage, rapporte avoir ren-

contré dans ce village un vieillard qui se rappelait avoir vu, étant enfant, le célèbre explorateur anglais ; aujourd'hui il a disparu et toute tradition concernant Mungo Park s'est éteinte avec lui.

Sur le soir, nous sommes allés sur les falaises qui bordent le fleuve, dans l'intention de tirer l'hippopotame. Nous n'en avons vu aucun. En revanche, au retour, nous avons été accueillis sur le plateau par des centaines de singes cynocéphales qui nous ont prodigué mille insultes en leur langage de chien. Ils devisaient bruyamment au sommet d'un amas de roches que couvrent à peine quelques maigres arbrisseaux dont les racines végètent dans les fissures du roc. Notre apparition soudaine au milieu d'eux les jeta d'abord dans une stupéfaction profonde. Les vieux se grattaient énergiquement la cuisse, signe d'un grand étonnement, en contemplant ces êtres bizarres sortis ils ne savaient d'où et qui ressemblaient si peu à ceux qu'ils avaient vus jusqu'à ce jour. Pendant qu'ils cherchaient probablement ainsi à définir le genre et l'espèce auxquels nous appartenions, un grand silence avait succédé à leur bavardage. Les plus méfiants, ainsi que les mamans chargées de leurs nourrissons, battaient prudemment en retraite, non sans jeter de temps à autre de longs regards derrière eux.

Pour leur enlever toute indécision, nous tirâmes un coup de carabine. Quel bruit aussitôt ! quel vacarme affreux sur tout le plateau enveloppé naguère d'un silence absolu ! outre les aboiements

des singes, de toutes parts s'élèvent les cris discordants d'une foule d'oiseaux d'espèces variées que la chute du jour avait déjà fait percher : hululements sinistres du coq de Pharaon, sifflements moqueurs de merles mordorés, jacassements criards de minuscules perruches vertes, antienne prétentieuse de cette sorte de gros rossignol toujours flanqué d'un volatile plus petit qui invariablement reprend en fausset un refrain qui semble la parodie du premier, cri funèbre d'un gros et lourd urubu, trompettement sonore de l'outarde noire, nasillement du canard armé; rien ne manque à cette aubade inattendue. Un deuxième coup de feu fait renaître un silence absolu, pendant qu'un des singes cynocéphales qui prennent la fuite roule sur le rocher mortellement atteint. Le tirailleur qui nous suit se précipite pour l'achever et le garder; sans cette précaution ses camarades eussent fait volte-face et l'auraient emporté dans quelque refuge inaccessible.

Ces animaux ont, en effet, ce point d'honneur commun avec les noirs du Soudan : ce doit être une honte aussi, chez la gent simiesque, de laisser un des siens, mort ou blessé, dans les mains de l'ennemi. Un autre trait caractéristique, sans vouloir en aucune façon faire de rapprochement fâcheux, est la façon dont les guenons portent leurs petits sur le dos, au moyen de leur queue, les maintenant absolument comme le font avec un pagne les mamans malinkaises.

Le singe cynocéphale que nous venons de tuer

mesure 90 centimètres de haut; il a des mâchoires à faire envie à un bouledogue.

En rentrant au campement nous nous heurtons fréquemment à des euphorbes d'un aspect repoussant et étrange. C'est une plante grasse, aux tiges étroites venues sur un pied cylindrique et massif; elle est couverte d'épines très aiguës, groupées par trois, en forme de chausse-trape. Le moindre choc ou la moindre incision dans l'écorce, qui est très tendre, fait couler en abondance un suc blanc laiteux qui en jaillit comme le sang d'une plaie. Rien n'est tentant comme cette liqueur absolument semblable au lait; mais il faut bien se garder d'y toucher, car c'est un poison très énergique. Il y a quelques années, à Médina, dans le Gangarran, j'essayai d'enlever avec la bouche une tache que m'avait faite au passage sur la main un euphorbe de cette espèce; j'eus la langue et le palais en feu pendant vingt-quatre heures et des nausées très violentes.

A la nuit tombante, nous avons eu la visite d'un Européen, fait rare en cette saison où la colonne n'est pas encore en mouvement, celle du vétérinaire militaire Daigney. Il est chargé d'établir ici un *sanitarium* pour les animaux de bât qui, prochainement, feront le ravitaillement des postes de Diamou à Bamakou. Nous l'avons gardé à notre table et avons débouché en son honneur une des cinquante bouteilles de bordeaux que nous tenons en réserve pour le cas de maladie grave.

Après le repas, Samba-Ibrahima est venu me compter ses doléances matrimoniales, les craintes qu'il éprouvait au sujet de son épouse ; il voudrait mon appui en cette occurrence. Cette histoire n'est pas inutile à rapporter, car elle donne une idée de la façon dont se font les mariages en pays malinké, et quelle est la situation d'une jeune fille indigène en âge d'être mariée.

A l'époque où je commandais Niagassola, Samba s'était épris de Malado, fille de Kaniba-Mahmadi, troisième héritier de la couronne du Manding. Mon interprète étant un marabout renommé et Mahmadi un prince riche de la contrée, rien ne s'opposait à l'union désirée. Samba dépêcha, comme il est d'usage, son *griot* et confident, porteur d'une noix de kola, vers la demeure de Mahmadi. La dot qu'il devait donner, car ici c'est le fiancé qui dote les parents de sa future, cette dot, dis-je, fut longuement et soigneusement discutée ; puis, l'accord fait, la noix de kola fut partagée en deux et mangée séance tenante par les deux parties, liées par cette cérémonie sous la foi du serment.

Les rites et coutumes ayant été ainsi observés, le soir même Malado, qui n'avait même pas été consultée, faisait son entrée dans le *tata* de l'interprète.

Au mois de juillet dernier, Samba fut appelé à Khayes pour servir auprès du commandant supérieur. Son union avait eu des suites heureuses : sa

femme était enceinte; il fut donc obligé de la laisser dans sa famille.

Samba, je crois l'avoir dit, est d'une avarice extrême. Aussi avait-il reculé, par mille moyens retors, l'époque du payement à Mahmadi de la dot convenue, c'est-à-dire la valeur de trois captifs, environ 700 francs. Il avait ainsi atteint sans bourse délier l'époque de son départ pour Khayes, et il espérait bien qu'aussitôt sa femme rétablie, elle se hâterait de le rejoindre. Khayes est bien loin de Niagassola ; près de 500 kilomètres les séparent; cela étant, il comptait que sa conscience se mettrait en repos au sujet de sa dette, et surtout que son beau-père ne le relancerait pas à pareille distance. C'est sur cette réconfortante pensée qu'il s'était installé dans sa nouvelle résidence.

Pendant ce temps, Malado était accouchée d'un enfant, qui mourait peu après sa naissance.

Kaniba-Mahmadi tout au moins aussi intéressé que son gendre trouvait que ce dernier avait grand'-peine à s'exécuter; pour en terminer avec le règlement de cette affaire il lui envoya un courrier qui, un beau matin, surprit désagréablement Samba à Khayes.

Après force salutations, il l'informa du malheur qui le frappait en la personne de son fils; puis il l'avertit en fort bons termes que ce décès dégageait entièrement Malado du lien qui les unissait, sa dot n'ayant pas été payée dans les délais voulus. Toujours de la part du rusé beau-père, le courrier

lui insinua très doucement que cette dernière, fort bien remise de ses couches, était encore d'un excellent placement, et qu'il connaissait un galant plus scrupuleux que lui qui l'indemniserait volontiers des frais d'éducation de sa fille. Samba aimait tendrement Malado; cette communication eut tout d'abord pour effet de le mettre aux abois. Mais la réflexion venant et l'avarice aidant, il se contenta d'adresser à Niagassola une valeur à compte, fort inférieure à la dot stipulée.

Aujourd'hui, un nouveau courrier vient de lui arriver, l'informant que, s'il ne se libère pas entièrement et à bref délai, le nouveau galant devenant plus pressant, une nouvelle union permettra enfin à l'honnête Mahmadi d'encaisser, et cette fois sérieusement, une dot remarquable.

Le malheureux Samba ne sait plus où donner de la tête. Il maudit son avarice, et sa jalousie ne lui laisse plus un seul instant de repos. Il tremble en songeant que ce maudit concurrent a peut-être aussi usé du système des acomptes. Je lui rends quelque tranquillité en envoyant un exprès à Niagassola pour prier Mahmadi de surseoir à la consommation du nouveau mariage de sa fille, avec promesse formelle de régler définitivement l'affaire à mon arrivée.

Le campement où nous nous fixons le lendemain, 27 décembre, à Manambougou, est extrêmement pittoresque. C'est une forêt de bambous avec de nombreuses clairières, qui borde les rives encais-

sées du Kaneko; elle sert d'asile à des vols nombreux de délicieux petits oiseaux au plumage éclatant qui nous régalent pendant la sieste de leurs roulades et de leurs trilles les plus harmonieux. Le soir venu, quelque peu avant le coucher du soleil, ils se réunissent en bandes innombrables, puis, passant au-dessus de nos tentes avec un bruit de tornade, se rendent à la rivière où ils boivent tous ensemble en poussant mille petits cris joyeux.

Notre étape, ce matin, a été longue et la route mauvaise; hommes et animaux sont harassés. Pendant plus de 10 kilomètres nous avons marché au milieu d'un singulier chaos de roches immenses qui coupent parfois le chemin et que nous franchissons grâce à une véritable gymnastique. Ces blocs de grès, mis à nu par quelque effondrement du plateau, se composent de feuilles d'égale épaisseur superposées suivant un plan toujours incliné sous le même angle. Sous l'action de la chaleur et des eaux, ces lames se détachent les unes des autres; ensuite, glissant sur leur base, elles se précipitent dans la vallée : tout est détruit sur leur passage, car, en se rompant, elles couvrent le terrain de mille petites lamelles nouvelles plantées en terre comme des fiches aiguës, fort dangereuses pour les pieds des hommes et des animaux.

Un poste de ravitaillement composé d'un certain nombre de gourbis est installé à Manambougou, sous la garde momentanée de Samba-Diaraf,

un de mes anciens tirailleurs. Ce brave garçon était venu à notre rencontre accompagné de sa femme, qui nous a offert des œufs tout frais, cadeau extrêmement appréciable dans cette région où, pendant de longs trajets, on ne rencontre aucun village. Nous avons reconnu ce témoignage d'affection en lui donnant quelques grains de corail qui l'ont enchantée.

Peu après, le chef d'un village, situé à peu de distance de la route, venait à son tour nous présenter ses devoirs ; il nous apportait en même temps du lait et quelques patates. Mes deux compagnons, sachant que nous étions en plein pays fétichiste, auraient désiré se procurer à Manambougou un peu de *dolo*, pour goûter à cette boisson dont on leur avait parlé comme d'un breuvage très rafraîchissant; mais ses habitants sont tous « marabouts », mot qui, dans nos possessions soudaniennes, est détourné de sa vraie signification ; puisque, au lieu de désigner simplement des musulmans, il sert à qualifier les hommes qui, dans cette région, ne boivent aucune liqueur fermentée.

Ce *dolo* est une sorte de bière faite avec du mil ou du maïs fermenté grâce à l'adjonction d'une racine qui lui donne un goût relevé assez agréable. Quand pour la première fois on goûte à cette liqueur, elle procure un arrière-goût répugnant qui fait que beaucoup d'Européens ne peuvent se résoudre à la consommer comme boisson habituelle. C'est grand dommage, car ses propriétés ra-

fraîchissantes, nutritives et laxatives sont reconnues, et elle remplace très avantageusement, dans l'alimentation, les mauvaises eaux additionnées de café ou de tafia que nous sommes contraints de boire. A Kita et à Niagassola, nous en eûmes à discrétion ; mais Plat et le docteur ne purent s'y faire. Ce ne fut que demi-mal, car, au delà du Niger, le *dolo*, bien que encore connu, cesse d'être en usage ; l'almamy Samory en interdit la fabrication comme contraire aux lois du Coran. Celui de Niagassola était renommé, avant la dernière guerre, à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde. J'ai vu, à cette époque, de riches Malinkés, fins connaisseurs, qui n'hésitaient pas à faire plusieurs étapes pour se rendre dans ce village et y passer quelques jours à s'enivrer de ce nectar fameux.

Notre table sera aujourd'hui pauvrement servie. Hier nous avons tué notre dernier veau, et le courrier que j'avais envoyé à Kita pour renouveler notre troupeau revient bredouille. Le commandant de ce cercle m'informe qu'il est lui-même dans la privation la plus complète de viande fraîche ; il m'envoie un ballot de « guinée » destiné à en acheter, si toutefois je trouve des indigènes des villages voisins disposés à vendre du bétail. J'ai de suite envoyé Samba à Kameko où il y a, dit-on, quelques moutons, en lui ordonnant d'acheter, coûte que coûte, tout ce qu'il trouvera de mangeable.

Cette « guinée » avec laquelle mon interprète va

régler nos acquisitions est une étoffe en cotonnade bleue, de très maigre valeur, à travers laquelle le jour se voit aisément. Elle se fabrique dans les colonies anglaises de l'Inde, ou à Pondichéry, à un bon marché tel qu'elle revient à l'État, rendue à Saint-Louis, à la somme de 5 francs la pièce de 15 mètres.

Lors de nos premières relations commerciales avec les peuplades qui bordent le Sénégal, les traitants étaient assaillis de demandes d'étoffes communes; en effet, elles étaient à cette époque tributaires pour les vêtements des peuples de l'intérieur, c'est-à-dire de notre Soudan actuel, dans lequel des tisserands œuvrent un grand nombre de pagnes extrêmement solides, à la vérité, mais fort chers. De plus, la couleur bleu indigo de nos cotonnades les séduisait extrêmement. C'est ainsi que naquit le trafic de cette guinée, dont les Maures surtout faisaient une énorme consommation et qui servit bientôt à tous les payements de l'État ou des commerçants sur le fleuve. Lorsque, il y a quelques années, nous nous implantâmes dans le Soudan français, un stock considérable de cette marchandise était en réserve dans les magasins du Bas-Fleuve. L'administration locale ne réfléchissant pas à l'augmentation de valeur que d'énormes frais de transport allaient lui donner, et ignorant sans doute que les pays mandingues produisaient eux-mêmes des étoffes plus solides et mieux teintes, s'en débarrassa au profit de nos nouveaux postes

Or, il arriva ce qui était à prévoir, que dès le début, les indigènes l'acceptèrent à contre-cœur en payement, au prix élevé où elle était taxée. L'année suivante, l'argent faisait prime sur les marchés et elle y restait sans demande, faisant triste figure à côté des solides étoffes soudaniennes et des tissus aux couleurs savamment étudiées des traitants de Saint-Louis ou de Sierra-Leone.

Chez nous, la routine est cependant tellement forte que l'administration de la colonie continue à envoyer dans le Soudan d'innombrables ballots de cette encombrante marchandise. Elle est actuellement dépréciée au point que les commandants de cercle sont obligés, pour s'en débarrasser, de la faire vendre de force ou de la donner en salaire à leurs ouvriers noirs, qui, naturellement, cherchent à se soustraire de leur mieux à des corvées si mal rétribuées.

La nuit est obscure ce soir, et d'un noir opaque; l'aspect de notre camp est des plus étranges au milieu de cette forêt de bambous. De toutes parts, de vastes feux allumés paraissent flamber dans un lointain indéfini et découpent d'étranges silhouettes d'hommes et d'animaux. Les tiges droites et élancées des bambous, réunies en faisceaux, paraissent des amas de lances et de fusils, tandis que la perspective allongée de la ligne des chevaux en décuple le nombre. Partout, étendues sur le sol, des masses informes au milieu desquelles on devine vaguement des corps humains. Devant

les feux, des groupements pittoresques d'hommes accroupis, silencieux, les bras tendus à la flamme.

A chaque pas aventuré hors de la tente, on heurte du pied un monceau de guenilles d'où sort un grognement étouffé indiquant la présence d'un moricaud sous cette friperie. Auprès des feux surtout, l'abord est impossible, car la température a baissé considérablement, et je ne crois pas que nos pauvres soldats de l'hiver terrible aient plus souffert du froid que n'en souffrent actuellement les noirs de la mission. Dans la journée, le thermomètre marquait 36 degrés, ce soir il est tombé à 8 degrés; or, cet écart considérable de la température, insupportable aux indigènes, nous est, à nous-mêmes Européens, extrêmement sensible. Demain matin, malgré nos couvertures, nous nous réveillerons tout transis.

Par ces temps froids, la façon dont les noirs se couchent à la belle étoile est assez curieuse. Chacun d'eux est généralement muni d'une longue et large pièce d'étoffe. Dans le jour, il la porte roulée autour des reins; le soir, lorsqu'il veut dormir, il s'étend par terre, met une des extrémités sur lui et la replie sous ses pieds et sous sa tête; alors, déjà caché complètement sous ce voile, il roule sur l'épaule droite, puis continue le tour sur l'épaule gauche jusqu'à ce que toute la couverture l'entoure. Ainsi emmailloté, notre homme a tout à fait l'aspect d'un ballot de marchandise jeté sur le sol. Pour qui peut respirer ainsi enveloppé, la

méthode est excellente, car le dormeur est garanti de tout contact avec le sol et toute la chaleur qui s'exhale de son corps se conserve autour de lui.

Le 28, nous sommes toujours au milieu de nos bambous, menacés d'y rester longtemps encore, car Karamoko est toujours à Niagassola et nous ne pouvons plus avancer. Cependant les nouvelles venues de l'almany, son père, continuent à être mauvaises, et je m'étonne de le voir, malgré cela, séjourner sur notre territoire, alors qu'il pourrait penser que lui et ses gens seraient pour nous, à un moment donné, de précieux otages. Cette contradiction entre la conduite du jeune prince noir et les renseignements qui me parviennent du Ouassoulou me laisse fort perplexe. En fin de compte, il me semble que si Samory ne rappelle pas impérieusement son fils près de lui, il faut que les mesures qu'il a prises vis-à-vis des gens du Manding, et de Kangaba, en les faisant passer sur la rive droite du Niger, soient plutôt dictées par la crainte que par un sentiment d'hostilité contre nous.

Dernièrement, un chef de village dont la possession est contestée par nous a été enlevé par ordre du commandant de Niagassola et mis aux fers où il est mort peu après; il avait commis certains méfaits impardonnables qui méritaient la prison. Sa mort toute fortuite fut interprétée comme un assassinat. Il était chef du village de Koma, village que je pris d'assaut en mai 1885, après avoir été

traîtreusement attaqué par ses guerriers. Il succédait comme chef à celui que j'avais alors fait passer par les armes. Samory, paraît-il, l'aimait beaucoup, et sa mort a mis ce souverain dans une colère folle contre le commandant français.

L'interprétation donnée autour de lui à cette déplorable affaire lui inspire une méfiance irrésistible de nous; aussi est-ce peut-être parce qu'il craignait un pareil sort pour les autres habitants des territoires contestés qu'il les a rappelés à lui.

Ou bien encore il comprend, par les récits des courriers envoyés par Karamoko, qu'il ne peut plus compter s'opposer par la force à notre établissement sur la rive gauche. En prince noir retors et habile, comme ils le sont presque tous, il veut peut-être s'attribuer le mérite de nous l'abandonner sans chicanes; mais, auparavant, il en enlève la seule chose qui lui donne réellement de la valeur, à savoir la population. Des terres, ni lui ni nous n'en manquons, ce sont les bras qui nous font défaut.

Si ce mobile a dicté sa conduite, peut-être arriverons-nous à en neutraliser les effets en faisant prévenir sous main ces émigrés involontaires qu'ils peuvent rentrer dans leurs villages, où nous leur donnerons aide et protection. Non seulement je pense qu'à cet appel ils s'enfuiront tous du Ouassoulou, mais j'estime qu'ils seront suivis de beaucoup de Ouassouloukés, tels que les gens de

Kéniéra, qui autrefois ont habité cette rive et sont fatigués de la tyrannie de Samory.

Le Malinké est extraordinairement attaché au lieu de sa naissance. Il est démontré par leur histoire que tous les efforts de ceux d'entre eux que les guerres ont chassés de leur lieu d'origine ont toujours tendu à rentrer dans leur pays et à relever de leurs ruines les maisons qu'avaient habitées leurs pères. Je n'en citer ai qu'une preuve entre cent qui me sont connues.

En 1840, le fameux conquérant toucouleur El-Hadj-Omar vint mettre le siège devant Bangassi, village florissant, entre Kita et Koundou. Une partie des habitants furent passés au fil de l'épée, d'autres vendus, un certain nombre cependant parvinrent à s'échapper. Ils allèrent demander l'hospitalité à Mamby, de Kangaba, qui leur assigna le village de Déguédomo comme résidence.

Les années s'ajoutaient aux années; par sa population accrue de tous les gens de Bangassi faits prisonniers et qui avaient gagné leur liberté par la fuite, Déguédomo devint un des plus riches villages de la contrée, aussi bien par ses nombreux troupeaux de bétail, que par ses cultures renommées. Une belle et solide muraille l'entourait, la propreté et la bonne tenue des maisons y indiquaient dès l'abord le bonheur et l'abondance. Pendant ce temps, Bangassi était devenu un amas de ruines informes, disparaissant sous un fouillis

de lianes folles et d'arbres déjà hauts, repaire de fauves au milieu d'un désert sauvage.

En 1882, Mamby, roi de Kangaba, pouvait penser que ce village et les gens qui l'habitaient étaient bien à lui, sans arrière-pensée de retour. Depuis quarante-deux ans, les hommes faits qui avaient fui leurs anciennes demeures devant le fer du conquérant musulman étaient morts; les enfants d'alors étaient devenus presque des vieillards, n'ayant pas en apparence d'autre patrie que le Manding et la majeure partie de la population adulte ne connaissait même pas Bangassi de vue.

Cependant le bruit de la venue des Français occupant le pays en maîtres était arrivé jusqu'à Déguédomo; on disait même que leur chef, le colonel Borgnis-Desbordes, campait à Kita. Le soir même de cette nouvelle, un *palabre*[1] secret se tenait dans le *tata* du chef et, pendant la nuit, une députation se rendait auprès du commandant supérieur pour le supplier d'autoriser les gens du village à rentrer dans leur ancienne patrie. Celui-ci, dont la situation était à ce moment extrêmement délicate, environné de toute part de chefs hostiles, ne voulut pas se créer dans la personne du Mamby un nouvel ennemi. Il renvoya les députés avec quelques paroles d'espoir, mais sans autorisation ferme.

1. Au Sénégal, on nomme *palabre* toute assemblée ou conciliabule. Ce mot a dû être emprunté par la langue créole de l'Ouest africain à l'espagnol *palabra* = parole.

L'année suivante, ayant appris le changement du commandant supérieur, une nouvelle démarche fut tentée auprès du colonel Boilève. Elle eut aussi peu de succès que la première. En 1885, M. Combes, également sollicité, dut encore leur refuser l'autorisation si persévéramment désirée. Enfin, cette année, le colonel Frey, trouvant là une excellente occasion de repeupler le désert qui s'étend entre Kita et Koundou, voulut bien céder à leurs supplications. Ces patriotes modèles abandonnant de suite la grasse vallée qui depuis tant d'années leur donnait à profusion de si belles récoltes, et la solide muraille qui avait tant de fois sauvé leurs richesses du pillage, retournèrent se fixer au milieu des ruines où leurs ancêtres avaient vécu et où reposaient leurs restes.

Il en sera de même pour les habitants de la région de la rive gauche, d'autant plus que ce pays est d'une richesse et d'une fertilité que rien n'égale. Aussi, je pense qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter plus que de raison de la mesure qui vient de la dépeupler. Dans quelques années, lorsque nous serons maîtres incontestés du fleuve et que ces émigrés involontaires penseront pouvoir rentrer en sécurité dans leurs demeures, ils ne tarderont pas à les réintégrer.

V

DE MANAMBOUGOU A GOUBANKO

Le ravitaillement et le mouvement commercial sur la ligne des postes. — Meurtre d'un général samorien. — Kita. — Mort du capitaine Figié. — Héroïque franchise. — Histoire de panthères. — La captivité chez les Mandingues. — Une ferme modèle. — Commerce lucratif. — Femmes malinkaises. — Goubanko.

Nous sommes toujours sans nouvelles au sujet de la date du départ de Karamoko. Pour faire diversion à la déception que nous causent ces lenteurs, nous nous occupons d'améliorer notre campement, où nous allons peut-être rester plusieurs jours encore. Nos hommes, avec des bambous et de la paille, nous ont construit des gourbis qui prolongent nos tentes et leur font des dépendances ombragées. Du sable blanc et très fin a été apporté de la rivière; répandu en couches uniformes sur le sol intérieur et le pourtour de nos demeures, il leur donne un grand air de propreté et de confort. Les tirailleurs excellent dans ces sortes de travaux ; en un tour de main ils élèvent des

abris très suffisants pour nous défendre du soleil aussi bien que de la pluie. Leurs seuls outils sont leurs couteaux avec lesquels ils coupent branches, bambous et paille; une écorce très résistante et fortement textile arrachée à l'arbre voisin assemble le tout et le met en état de résister pendant plusieurs jours même à la tempête.

Dans la soirée, Samba nous est revenu avec deux petits bœufs et huit moutons. Nous voilà pendant cinq jours à l'abri du besoin. Les bœufs coûtent chacun quatre pièces de guinée (soixante mètres) et les moutons, une demi-pièce. Comparé aux prix de France, le marché serait avantageux si les animaux valaient par la taille et la qualité ceux de notre pays. Mais j'estime qu'il faudrait quatre de ces bœufs pour donner la quantité de viande d'un bœuf ordinaire de boucherie, et également quatre moutons malinkés pour un mouton français. Quant à la qualité, elle est détestable. La chair du mouton est dure, filandreuse et sent le bouc; celle du bœuf est anémiée et blanche; cuite sur le gril, elle garde un goût d'étable très prononcé.

Néanmoins, nous sommes heureux d'être ravitaillés en viande fraîche, car l'estomac se lasse vite de conserves, même de l'endaubage que le gouvernement envoie charitablement et à profusion dans ce pays.

Autrefois le bétail était nombreux dans la région où nous nous trouvons. Les continuels pas-

sages de troupes sur cette route, et, il faut bien l'avouer aussi, l'inexpérience de quelques commandants de cercle, jointe à leur ignorance du pays, l'ont rendu presque introuvable. Il aurait fallu faire aux officiers investis de ces importantes fonctions des avantages tels qu'ils s'y plussent et missent dans leurs actes un esprit de suite et de méthode, appliqué jusqu'au bout à de bonnes et saines idées. Au lieu de cela, leur situation, presque précaire, alors qu'ils sont les hôteliers obligés de tous les blancs de passage, et dans une position d'instabilité dont rien n'approche, enlève à beaucoup d'entre eux le désir d'étudier le pays qu'ils commandent, d'y séjourner et de chercher à en connaître les ressources. Il s'ensuit que les approvisionnements se font d'une façon détestable et que tout le poids du ravitaillement retombe inéluctablement chaque année sur les malheureux villages de la ligne Bafoulabé-Bamakou; car les détachements qui la parcourent, lorsqu'ils ne reçoivent pas les vivres qu'ils attendent, — et le cas se présente, — les réquisitionnent à blanc, pour ne pas mourir de faim.

De même, lorsque le commandant d'un poste est talonné par l'urgence, ne sachant à qui s'adresser, il fait une rafle générale des bestiaux et des céréales qui sont à sa portée, sans s'inquiéter outre mesure des suites d'un acte aussi blâmable que contraire à l'économie bien entendue.

Il arrive donc que les villages, échelonnés sur

cette ligne, villages que nous aurions intérêt à ménager afin de les voir s'accroître, se dépeuplent chaque jour. D'ici peu, il n'en restera plus un seul. Les habitants de cette région vont, abandonnant leurs pénates, construire de nouvelles demeures dans l'intérieur, se cachant à nous de leur mieux. Ils espèrent ainsi échapper aux mille corvées imposées à leurs jeunes gens et parfois à leurs femmes elles-mêmes, à la saison des semailles. S'ils parviennent à reconstituer leurs troupeaux, ils les dissimulent dans la forêt, car nous ne leur laissons pas toujours les animaux nécessaires à la reproduction. Cependant, il serait facile d'apporter un remède à ce mal compromettant pour l'avenir de cette grande artère. Si, pendant plusieurs années, l'autorité exemptait de toute redevance et de toute charge les villages riverains, non seulement elle les verrait se repeupler comme par enchantement, mais encore leur nombre serait bientôt décuplé.

Le ravitaillement a ses besoins impérieux ; mais, avec de bons administrateurs connaissant à fond leur cercle et prévoyants, on pourrait facilement, par une juste répartition des charges sur les immenses territoires qu'ils commandent, arriver à satisfaire et au delà à ce ravitaillement, sans écraser, au point de les faire fuir, les populations voisines de nos forts. Pendant la campagne de 1884-1885, le capitaine Tournier commandait le cercle de Kita, après avoir parcouru en mission topographique tout son territoire ; c'est dire qu'il en

connaissait à fond les moindres ressources. Grâce à cette connaissance très exceptionnelle de son cercle, il put non seulement satisfaire au ravitaillement sans causer le moindre froissement chez les indigènes ; mais encore il eut en réserve des céréales et des animau sur pied en quantité suffisante pour doter plusieurs villages de nouvelle création, aider ceux où la récolte avait été mauvaise, alimenter à lui seul la colonne pendant deux mois, et enfin compléter à six mois les approvisionnements du fort de Niagassola récemment construit.

Au point de vue du mouvement commercial, notre voie de pénétration au Niger est menacée du même abandon. Large, suffisamment commode, dégagée de tout obstacle sérieux, elle paraît admirablement commode aux *duilhas* et aux caravaniers ; cependant, ils commencent à l'abandonner pour suivre de détestables chemins coupés de rivières sans ponts et de montagnes difficiles. La cause en est dans la corvée qui leur est imposée au passage dans nos postes. En effet, à l'arrivée des caravanes, hommes et animaux sont tenus, avant de continuer leur route, de transporter du fort au poste de ravitaillement voisin, soit une bonne étape, les vivres qui s'acheminent vers Bamakou. Deux voyages de cette nature sont obligatoires, et leurs marchandises déposées dans nos magasins répondent de leur célérité et de leur exactitude. On comprend alors la répugnance qu'ont les commerçants noirs à suivre une route aussi belle, mais

sur laquelle ils subissent des charges si vexatoires. Ils préféreraient, — nombre d'entre eux me l'ont dit, — payer double dîme et n'être pas astreints à cette rebutante corvée; au reste, une chose m'étonne, c'est qu'il y en ait encore un seul à prendre notre route. Lors du retour de la mission, nous avons constamment croisé en pays encore inexploré des caravanes, à travers des sentiers misérables, dans des pays habités par des pillards, qui, s'ils les volaient parfois, ne les transformaient pas en bêtes de somme.

Nous avons expérimenté dans la journée un appareil dont m'a fait cadeau le colonel Dailly, et qui est destiné à oxygéner l'eau bouillie. Le but de cette sorte de siphon à pompe foulante est de remédier à la nécessité fâcheuse où nous sommes constamment de boire de l'eau malsaine, souvent croupissante. On la fait d'abord bouillir; puis on l'enferme dans l'appareil où quelques coups de piston lui rendent l'oxygène que la cuisson lui a fait perdre. Cette eau ainsi préparée est excellente au goût, et l'invention serait parfaite si, après son absorption, elle ne produisait abondamment ces effets bruyants que *tra los Montés* on considère comme signe de plénitude stomacale en même temps que de bonne digestion, et qui flattent si agréablement l'oreille des ménagères espagnoles.

Voici encore un jour passé ici, perdu pour nos travaux et pour l'État. Heureusement un de mes espions arrivant de Niagassola m'annonce que Karamoko a dû partir aujourd'hui même, rappelé par son père, qui lui ordonne de doubler les étapes. Après-demain nous partirons à notre tour, lui laissant prendre deux jours d'avance pour lui enlever toute velléité de nous attendre à nouveau.

Malgré cette espérance, ou peut-être à cause d'elle, la journée nous a paru interminable. Nous l'avons occupée à lire la relation du voyage de Marche et Compiègne dans ces régions. Puis, cette lecture terminée, nous nous sommes mis à confectionner deux tapis de selle pour le docteur et pour Plat. Ignorants du prestige que donne aux chefs, dans les pays noirs, une tenue sinon luxueuse, au moins brillante, ils s'étaient mis en route en véritables trappeurs. Au camp de Diamou, avant notre départ, à la vue du piteux état de leur garde-robe, je leur avais conseillé de faire venir de Khayes une tenue d'uniforme à peu près complète, ce qu'ils avaient fait ; mais ni eux ni moi n'avions songé à l'ornementation de notre sellerie.

Heureusement, que dans le stock de cadeaux que nous emportons, il y a des étoffes de toutes nuances. Avec du drap satiné noir que nous bordons de larges galons écarlates et d'ancres de même couleur, les officiers qui m'accompagnent auront de magnifiques tapis de selle, dont l'éclat réparera ce que leur harnachement avait de trop primitif.

Moumar-Diop, un de mes chefs de convoi, tailleur émérite, donnera au tout le coup de main du maître et fera des merveilles.

Mon interprète est également occupé à remonter sa selle. Comme tous les noirs, il a préféré au drap de couleur sombre et unie, une étoffe rayée, vert, jaune et blanc, garnie de mille pompons criards, qui caparaçonnera son cheval de la tête à la croupe, à la mode du Ouassoulou.

Le lendemain, 30 décembre, je reçois la visite d'un marabout, assez lettré, de la suite de Karamoko, qui, resté souffrant ici, attendait une occasion de continuer sa route. Il est remis d'une dysenterie qui l'avait fortement abattu et qui, à ma connaissance, est, avec la pneumonie, la maladie la plus commune aux Soudaniens. Nous avons longuement causé ensemble. D'après lui, les messagers envoyés par l'almamy à son fils Karamoko auraient répété à qui voulait les entendre que tout le monde dans le Ouassoulou était enchanté de la venue de « Pérosi », c'est ainsi qu'ils prononcent mon nom ; Samory aurait même dit plusieurs fois : « Si Pérosi vient, tout s'arrangera facilement entre les Français et moi, car je lui accorderai tout ce qu'il me demandera. »

Je veux bien en accepter l'augure, sans cependant faire grand fond sur ces paroles ; car, en supposant qu'elles soient exactes, il n'est pas d'amitié en politique qui ne s'incline, à un moment donné, devant les intérêts. Au reste, cette amitié est fort sujette

à caution. Elle était basée sur l'estime mutuell. que nous avions acquise l'un pour l'autre dans les guerres passées, au cours desquelles, plusieurs mois durant, je lui fus opposé directement comme commandant de Niagassola. Bientôt nous allons nous retrouver face à face dans des conditions toutes différentes; tous deux nous devrons finasser et user de mille roueries pour nous tromper. Il serait étonnant qu'une amitié qui n'a pour origine que des procédés loyaux de part et d'autre résistât à une pareille épreuve.

Ce marabout, entre autres choses, m'a raconté une histoire typique, et qui jette un jour cru sur une des façons habiles par lesquelles l'almamy se débarrasse de ses serviteurs lorsqu'ils lui paraissent gênants.

Dernièrement, le chef de l'armée qu'il entretenait à Dialakoro, presque en face de Bamakou, était Famakho, un de ses anciens captifs, que son intelligence et sa valeur guerrière avaient porté à ce haut grade. Ce *sofa*[1] était en quelque sorte son chargé d'affaires en tout ce qui concernait les relations du Ouassoulou avec le cercle de Bamakou. D'après le traité de Kéniéba-Kouta, le commandant

1. Dans l'empire du Ouassoulou, le *sofa* est un captif de guerre, c'est-à-dire un soldat lié pour toute la durée de sa vie au service du prince.

de ce cercle et Famakho avaient tout pouvoir pour trancher les questions litigeuses qui se produiraient sur le fleuve.

Ce général brûlait du désir de voir de près notre fort et les Européens qui l'habitaient. Cédant à sa curiosité, il se rendit à Bamakou en grand apparat, sous prétexte de visite de haute convenance. Il y fut choyé et fêté par le commandant d'alors, le capitaine Valet.

Il avait négligé, avant de passer le fleuve, d'en demander l'autorisation à Samory, son maître. Se sentant en faute, il craignait fort la colère redoutée de l'almamy-émir. Aussi, dès qu'il fut de retour dans son camp, il envoya à Bissandougou un exprès pour annoncer la visite qu'il avait faite, et partit bientôt après pour se faire pardonner son incartade.

A son arrivée, il sentit bien vite que l'almamy avait pris ombrage de sa démarche en territoire français ; mais, grâce à ses habiles manœuvres, à ses marques de repentir sincère, il vit petit à petit le maître se dérider. A son départ il pouvait croire que sa faute était oubliée, car il fut accablé de prévenances flatteuses accompagnées de fort beaux cadeaux.

Famakho était de retour dans sa résidence depuis quelque temps déjà, lorsqu'il reçut le visite d'un chef de *sofas* de la garde du souverain. Celui-ci venait à Dialakoro, appelé, disait-il, par une histoire de captifs qu'il désirait régler lui-même. Reçu à bras ouverts par le général, très heureux de

cette occasion de se créer un nouvel allié à la cour, il devint rapidement son inséparable.

Un jour, après le repas, ils devisaient seuls, tous deux, dans une case retirée, au fond du camp. Un captif de Bissandougou se présente à eux, suivi d'une foule nombreuse de guerriers qui avaient reconnu en lui un courrier royal et attendaient à la porte de l'enceinte, anxieux de savoir l'ordre qu'il portait.

En entrant dans la chambre où se tenaient les deux amis, il ferme la porte et se couche d'abord humblement aux pieds de Famakho; puis, se relevant et portant la main à son front pour le saluer il lui expose longuement, dans le style imagé dont les Soudaniens ont le secret, que l'almamy-émir, chef des croyants, roi du Ouassoulou et des pays qui sont aux quatre points cardinaux de cette région, a voulu récompenser d'une façon éclatante les brillants services de son chef d'armée; c'est pourquoi il l'a envoyé, lui, misérable, pour lui apporter ce splendide fusil à deux coups incrusté d'argent et d'ivoire, afin que sa pauvreté mette en relief toute la richesse du royal présent.

Les yeux de Famakho brillaient d'orgueil et de bonheur; il aurait voulu tenir immédiatement en main cette belle arme et l'admirer. Mais, dans les pays mandingues, telle n'est pas la coutume. A l'annonce d'un cadeau, quelque riche qu'il soit, un chef digne de ce nom doit rester impassible et ne pas y porter la main; il ne doit pas paraître le voir,

et l'étiquette veut qu'il continue à converser avec un parfaite indifférence. Un homme de sa suite prend alors le cadeau; au bout d'un moment tout le monde se lève et, bien enfermé dans le coin le plus reculé de sa maison, entouré de ses femmes et de ses familiers, il peut enfin l'examiner tout à loisir et en discuter la valeur.

C'est en raison de ces usages que pendant que Famakho remerciait l'envoyé du maître, son ami le chef de *sofas* prit le fusil; mais, à peine le tenait-il depuis un instant qu'une détonation retentissait. Famakho, la tête fracassée, roulait dans un coin de la chambre. Du dehors on avait entendu ce coup de feu sans l'expliquer, et tous les regards étaient tendus vers la porte close. Presque aussitôt, on en vit sortir le meurtrier impassible, tenant à la main le fusil encore fumant. D'un geste, il fit appréhender au corps l'envoyé de l'almamy tout tremblant d'épouvante, puis, rompant le profond silence qui régnait autour de lui, il dit :

« Famakho était un grand guerrier et un grand chef; il est mort. Que Dieu et Mahomet l'aient en aide! Notre père lui avait envoyé cette arme pour le récompenser de sa valeur; mais elle était chargée, et, en en faisant jouer les batteries, elle a tué votre général. Notre père lui avait dit : « Famakho, prends » garde aux cadeaux[1], les cadeaux tuent! » Famakho

1. Samory faisait alors allusion aux cadeaux qu'il pensait avoir été offerts par les Français à Famakho lors de sa visite à Bamakou.

est mort. Notre père est un grand prophète! »

Puis, exhibant une lettre revêtue du sceau de l'almamy, il annonça qu'il était investi du commandement de la région.

Le lendemain, le captif de Bissandougou subit la décollation en grande pompe, devant toute l'armée, pour avoir été cause par son imprudence de la mort de Famakho.

On devine sans peine la vérité dans cette sanglante comédie.

Samory, plein de soupçons à l'égard de son général qui avait reçu des cadeaux des Français, avait résolu de le faire mourir. La démarche récente de Famakho auprès de lui avait simplement reculé sa mort et modifié la volonté de l'almamy qui, au début, voulait le faire décapiter devant toute l'armée réunie sous l'inculpation de crime de haute trahison.

Plus tard, lorsque personne ne songeait plus à cet incident, il avait envoyé auprès de Famakho un de ses fidèles qui devait être l'exécuteur et le successeur de ce général aux allures trop libres, puis quelque misérable captif porteur de l'instrument de mort. La tête de ce pauvre hère devait garantir son silence sur cette machination infâme. Il en résulterait évidemment, qu'aux yeux du vulgaire, ignorant des détails de cet assassinat, Famakho serait victime d'un accident des plus communs; mais que, d'un autre côté, les gens haut placés sauraient à quoi s'en tenir sur ce châtiment

et pourraient le considérer comme une leçon.

Voilà un des genres de finesse politique contre lequel j'allais avoir à me garer, et on comprendra aisément que si je comptais sur l'amitié de Samory, c'était dans des limites extrêmement restreintes et pleines d'une très explicable méfiance.

Nous avons enfin quitté Manambougou, et, après une marche très longue sous une chaleur énervante, nous sommes campés à Boudovo, à quelques kilomètres de Kita, au pied du massif de ce nom.

Une lettre de salutations du prince Karamoko m'y attend; il faut que je lui réponde de suite si je veux que ma missive lui parvienne avant qu'il ait dépassé le Niger.

Mais quelle torture d'avoir à préparer ce monument épistolaire! de longues heures sont nécessaires, car ce pauvre Samba, mon interprète et traducteur d'arabe s'obstine à vouloir donner en arabe à mes phrases (qu'il ne comprend pas toujours) un style fleuri et imagé; il me les dénature de fond en comble à vingt reprises différentes.

Un *sofa* de Samory, en congé d'affaires à Kita, vient dans la journée me présenter ses devoirs. Il est revêtu de son uniforme jaune et rouge tout constellé d'amulettes, et fait l'admiration de mes deux compagnons de route.

Tous les Ouassouloukais espèrent en moi, dit-il,

car j'ai été le premier intermédiaire de la paix dont ils jouissent.

Si je leur ai donné la paix, je leur ai aussi joliment fait la guerre; et si, durant le temps où nous traverserons des pays inconnus, les habitants continuent à nous bénir et à joindre à leurs bénédictions quelques œufs et quelques poulets, tout sera pour le mieux.

Demain matin, 1er janvier 1888, nous ferons notre entrée à Kita. Un bien triste événement nous y attend : mon camarade Figié, capitaine commandant le cercle, vient de mourir, comme s'il n'avait attendu que notre venue et la nouvelle année pour rendre son âme à Dieu. Il ne m'a même pas reconnu; et déjà ce matin, lorsque nous sommes entrés dans le fort, il agonisait.

Il meurt victime de son dévouement. Atteint depuis deux mois d'une dysenterie rebelle, on lui conseillait de se faire rapatrier, devant l'impossibilité absolue d'enrayer ici le cours de la maladie. Le commandant supérieur lui-même l'y engageait. Un sentiment très louable, mais peut-être exagéré du devoir, l'a retenu à Kita; il n'a pas voulu abandonner son poste devant le danger, et il est tombé victime d'une abnégation poussée jusqu'à ses extrêmes limites.

Nous l'enterrerons demain matin. On élèvera sur sa tombe une croix en briques qui s'effritera aux premières pluies; et, dans quelques années, le nouvel arrivant qui heurtera du pied les débris

qui en resteront, ignorera qu'au-dessous des ronces et des plantes folles qui le recouvriront repose le corps d'un vaillant.

C'est ainsi qu'en entrant à Kita, nous marchons sur les restes des capitaines Pol et Marchi, tués tous deux dans les combats livrés dans les environs en 1882. Cependant, une plaque commémorative rappelle au passant l'enseignement que tout Français doit tirer du récit de la mort de ces deux braves.

Nous sommes partis tard ce matin de Boudovo; il était huit heures. La mission avait revêtu ses vêtements les plus brillants pour frapper l'imagination des espions de Samory, qui guettaient notre arrivée; j'espère que grâce à ce moyen et à l'exagération naturelle aux noirs, il lui sera bientôt rapporté que jamais on n'a vu pareil déploiement de richesses, et par conséquent ambassade d'une aussi grande importance.

En tête marchent les spahis, en bataille, escortant le guidon tricolore tout étincelant de ses broderies d'argent. Leurs amples manteaux rouges flottant au vent, leurs magnifiques cheveux caracolant, se matant d'impatience sous le mors arabe, le scintillement de leurs longs sabres, avaient attiré une foule nombreuse le long de cette route de 6 kilomètres, sur les bords de laquelle les villages resserrés par les montagnes se pressent si étroitement que parfois ils se confondent.

Derrière les spahis viennent les officiers de la

mission, dans leur costume sombre sur lequel tranche l'or des aiguillettes. En avant de moi, Samba-Ibrahim chevauche majestueusement, la tête couverte d'un bonnet vert brodé, le corps drapé dans un vaste cafetan noir découvrant un *boubou* d'une éblouissante blancheur s'étalant en mille plis sur une jupe écarlate dont la couleur tranche sur ses hautes bottes noires.

Nos tirailleurs, en grande tenue, ferment la marche; ils ont véritablement bon air avec leurs chachias rouges autour desquels s'enroule le turban blanc; ils sont splendidement habillés de la veste et du pantalon arabes de drap noir soutaché de jonquille, ceints de la large ceinture rouge et bien chaussés de bons souliers surmontés de guêtres blanches.

Bien loin en arrière suit le convoi présentant de larges taches blanches et bleues produites par les vêtements tout neufs de nos convoyeurs, qui transforment la prairie verte en un champ de gigantesques pâquerettes et d'immenses bluets.

Les officiers du fort, sauf le médecin retenu au chevet du pauvre Figié, nous attendent sur les glacis. L'un d'eux, le lieutenant Toulouze, nous conduit sur l'emplacement de notre bivouac, que nous prenons derrière l'enceinte, sous deux grands caïlcédrats, dont l'ombre abritera suffisamment nos tentes pendant le séjour forcé que nous allons faire ici.

Nos camarades nous ont invités à déjeuner au

fort; mais, comme bien on pense, ce repas est profondément triste. L'agonie de Figié, à quelques pas de nous, enlève tout le plaisir que nous éprouverions à nous trouver réunis en aussi grand nombre en pays lointain ; c'est avec une sorte de soulagement que nous prenons congé les uns des autres.

A deux heures, alors que je repose sous ma tente, un brigadier d'artillerie vient m'annoncer la cruelle nouvelle; malgré tout ce qu'elle a de pénible pour nous, le temps nous manque pour nous abîmer dans de douloureuses réflexions.

Kita est pour la mission le dernier centre de ravitaillement; nous n'avons pas une minute à perdre. Il faut que nous y complétions nos approvisionnements de toute sorte et que nous prenions nos dernières dispositions. De plus, de nombreux personnages de la région, informés de mon arrivée, sont venus me rendre leurs hommages. La patience avec lequelle j'ai la réputation de les écouter et ma connaissance de leur langue m'ont gagné quelques sympathies chez les Malinkés; sous peine de baisser dans leur estime, je dois donc les laisser m'adresser, sans les interrompre, un long chapelet de salutations entremêlées de doléances auxquelles je réponds comme je peux. Un de ceux qui me rendent visite a même tellement insisté pour que je juge un différend survenu entre un de ses voisins et lui, au sujet d'une captive, que j'ai dû m'exécuter et rendre une sentence. Comme

mon interlocuteur me paraissait absolument dans son tort, j'ai voulu entendre son adversaire. Après audition des deux parties, j'ai condamné le plaignant à rendre la femme à celui qu'il avait appelé devant mon tribunal. Il a accepté fort philosophiquement cet arrêt et déclaré que, du moment où il n'était influencé par aucune question d'intérêt, il devait être juste et qu'il s'exécuterait.

J'ai rapporté à dessein ce petit épisode pour montrer que, loin de fuir notre intervention dans leur affaires, les Malinkés la recherchent souvent. Ils ont plus de confiance en nous qu'ils n'en ont en leurs chefs. Au reste, ils ont une parfaite notion du juste et de l'injuste. Certes, ils cherchent, de même que leurs frères blancs, à égarer la justice en leur faveur ; mais ils ont cet avantage moral sur nous qu'ils n'en appellent jamais d'un jugement impartial et juste.

A l'appui de ce dire, je pourrais citer maints exemples tirés des annales judiciaires du fort de Niagassola. En voici un qui, du reste, s'est présenté à plusieurs reprises ; — il me paraît absolument typique.

Pendant le blocus de ce fort par Samory, mes patrouilles m'amenaient souvent des *sofas* ou des indigènes de la région vendus à l'ennemi, pris en flagrant délit d'espionnage, jusque sous les murs du fort. Ils cherchaient, sous un déguisement, à incendier nos bâtiments ou à enlever les derniers bœufs qui nous restaient en assassinant au préa-

lable leurs gardiens. Chaque fois, après la constatation du flagrant délit et de l'identité du coupable, le dialogue suivant s'engageait à peu près invariablement :

— Ainsi, tu es coupable de tel crime?

— Oui.

— Que ferait de toi « ton père » (l'almamy), si tu en étais coupable envers lui?

— Il me tuerait.

— Et si je te tuais, ferais-je acte de justice?

— Oui; mais je te demande de m'épargner.

— Si je ne te fais pas tuer, recommenceras-tu?

— Comment ne recommencerais-je pas? Maintenant que je connais ton fort, « mon père » me choisira de préférence à tout autre pour t'y surprendre.

— Alors tu vas mourir.

— *O benta!* (C'est bien!)

Et, de l'endroit où il était assis, il voyait, tout en me répondant, les cadavres de ses prédécesseurs en espionnage ou en trahison se balancer au haut du gigantesque caïlcédrat qui domine le fort et toute la vallée.

Combien d'Européens auraient, en pareil cas, une naïveté aussi sublime, et ne feraient pas en cette occurrence très critique, quelque léger accroc à la vérité?

Dans les premiers jours du blocus, touché par cet admirable abandon devant la justice et par cette dangereuse franchise, je leur faisais grâce;

mais j'eus bientôt au fort plus de prisonniers que je ne pouvais en nourrir. Nous étions tous à la demi-ration et en nombre à peine suffisant, non seulement pour garder nos prisonniers mais encore pour défendre le rempart. Samory continuait à nous envoyer les têtes des prisonniers qu'il nous faisait; ma clémence vraiment ridicule avait fait naître parmi mes tirailleurs une sourde irritation; il fallait, par conséquent, que je me débarrasse de ceux qui n'avaient pas réussi à s'échapper... A partir de ce jour, tous les rôdeurs et les espions dont nous nous emparâmes subirent le même sort. Dans l'armée de Samory personne ne l'ignorait, car le caïlcédrat dépouillé de tout feuillage servant de fourches patibulaires, se voyait avec ses étranges fruits, à deux lieues à la ronde. On accordera donc quelque mérite aux Malinkés qui usaient avec moi d'une pareille franchise.

Cette nuit, répétition d'une alerte semblable à celle que nous avions eue à Manambougou, dans la forêt de bambous, la veille de notre départ.

A une heure du matin, nous avions été réveillés par un vacarme épouvantable dans lequel on distinguait des cris d'hommes, des hennissements, des mugissements et des bêlements affolés, le tout dominé par le miaulement sonore d'un fauve.

Tout abasourdi par ce tintamarre, je me jetai en sursaut à bas de mon lit de camp et saisis mon revolver; puis, sortant de ma tente, je courus du côté du camp d'où partait tout ce bruit. Je vis bientôt, s'agitant dans l'obscurité le bouvier Ali qui hurlait désespérément :

— *Aboula! Aboula!!!* (Lâche-le! lâche-le!!!)

Un peu plus loin, une masse confuse et grouillante, qui devait être notre troupeau assailli par un animal dangereux. Les cris de nos gens, un coup de fusil tiré en l'air avaient dû faire fuir la bête, car, dans le moment, nous ne vîmes rien d'anormal, si ce n'est que bœufs et moutons, tout tremblants, serrés en cercle l'un contre l'autre, présentaient leurs fronts à quelque ennemi invisible.

Le lendemain matin au jour, nous constatâmes qu'un d'entre eux avait été fortement endommagé par la griffe d'une panthère, dont on voyait les traces tout autour du parc.

Cette nuit, le désordre a été moindre. Il fait un clair de lune magnifique. Depuis l'aventure de l'autre nuit, je fais garder le troupeau par un factionnaire, baïonnette au canon. Celui-ci a vu le fauve s'approcher; mais, à peine l'alarme était-elle donnée, qu'il disparaissait sans commettre de larcin.

Les panthères, de très belle taille, assez nombreuses dans le Soudan, sont très lâches ; elles fuient habituellement devant l'homme et ne l'attaquent qu'à la dernière extrémité. Du plus loin

qu'elles entendent causer ou marcher elles se tapissent dans leur fourré ou prennent le large; c'est ce qui explique l'erreur dans laquelle est tombé Caillié quand il affirme qu'il n'en existe pas dans le Ouassoulou, alors qu'auprès de Kankan, où il est passé en 1828, les *sofas* de Samory en ont rabattu plusieurs devant nous, et en ont même tué une énorme à coups de lance, presque dans les jambes de nos chevaux.

En 1885, à Niagassola, un chef de cases avait eu son fils dévoré par un de ces animaux. A cette nouvelle, le malheureux père, qui n'avait que cet enfant, s'équipa en guerre, prit avec lui des vivres et gagna la montagne. Puis, arrivé près du fourré où se tenait habituellement la panthère, très connue du village par ses rapines, il lui déclara une *vendetta* implacable et jura de ne pas quitter la montagne tant que son fils ne serait pas vengé.

Il passa ainsi deux mois, vivant de racines, buvant l'eau qu'il trouvait dans les creux des rochers, suivant pas à pas toutes les sorties de la bête, s'embusquant, lui donnant la chasse, espérant toujours trouver l'occasion ardemment souhaitée de la tenir au bout de son fusil. Mais la panthère le dépistait chaque jour fort habilement et changeait fréquemment de gîte; enfin, probablement lassée de cette poursuite de tous les instants, elle disparut un beau jour et quitta le pays, emportant avec elle tout espoir de vengeance. Digui-Oulé fut

donc ainsi obligé de rentrer au village sans avoir accompli son serment. Plusieurs fois, cependant, il avait surpris son ennemi dans son repaire; mais le fauve avait fui honteusement avant qu'il eût eu le temps, grâce à l'épaisseur du fourré, d'épauler son fusil.

Aujourd'hui, 3 janvier, nos approvisionnements sont terminés et notre correspondance fermée. Outre les armes et munitions dont la mission est déjà fournie, j'ai pris dans les magasins de Kita, avec autorisation du commandant supérieur, quatorze carabines modèle Gras et cent vingt cartouches par arme. La mission comprend donc en réalité trente fusils bien approvisionnés, sur lesquels nous pouvons absolument compter, car ils sont tous dans les mains de gens qui, liés au service ou non, sont d'une solidité éprouvée. Si, dans le cours de nos opérations, Samory avait la tentation d'en finir avec des négociations désagréables en cherchant à se débarrasser de nous, il aurait, je pense, fort à faire, et l'entreprise lui coûterait cher. Au reste, à partir de Niagassola, nous marcherons et nous nous garderons militairement jusqu'à ce que nous soyons de retour en pays français; si, en quelque endroit de l'empire de l'almamy-émir, on s'étonnait de notre prudence extrême, nous la présenterons comme un cérémonial

obligatoire à toutes les ambassades européennes.

Dès demain nous prendrons la direction sud pour ne plus guère la quitter jusqu'à Bissandangou. Au delà de Kita seulement, nous nous considérerons comme véritablement sur la route devant nous conduire à la résidence de Samory. En effet, la voie que nous venons de suivre est tellement battue; tant d'Européens déjà l'ont parcourue et l'ont si bien décrite qu'elle n'offre plus grand intérêt à l'explorateur. La route de Niagassola, au contraire, commence à prendre le caractère des sentiers de chèvres que les Malinkés tracent en zigzag à travers bois, hautes herbes, montagnes et marais.

Kita lui-même manque d'originalité; c'est un fort, un vrai fort, construit d'après les règles de l'art, entouré d'avenues et tout à fait semblable à ce qu'il serait en maintes autres contrées exotiques.

Lorsque, venant de Badoumbé, on débouche par le col de Boudovo, on aperçoit, se dressant au-dessus des milliers de cases voisines, un fouillis de tours en maçonnerie, réunies par une ligne blanche que domine une haute maison couverte de tuiles métalliques étincelant sous les feux du soleil. C'est le fort.

Il se compose d'une enceinte bastionnée, mi-partie pisé, mi-partie maçonnerie, dont les courtines, les faces et les flancs sont battus de 30 en 30 mètres par des tours crénelées; au milieu de l'esplanade est une nouvelle enceinte en maçonne-

rie, carrée, haute de quatre mètres, portant en diagonale deux bastions armés chacun d'une batterie de deux pièces. Enfin, sur une des faces de cette muraille, un vaste bâtiment à véranda sert à la fois de caserne pour la troupe et de logement pour les officiers.

La première enceinte a près de 600 mètres de développement, et il ne faudrait pas moins de cinq cents à six cents fusils pour la défendre. Toute une population de parasites noirs vit sous son abri dans les tours flanquantes, dont quelques-unes cependant servent d'ateliers ou de communs.

Le territoire de Kita était dans un misérable état lorsque M. Gallieni le traversa en 1880. C'est à peine s'il y trouva quelques milliers d'habitants toujours sur le qui-vive, ne récoltant que les graminées strictement nécessaires pour ne pas mourir de faim, et prêts, à la moindre alerte, à escalader les pentes abruptes des montagnes qui s'élèvent à moins d'un kilomètre à l'ouest du fort. Actuellement, près de vingt mille indigènes se pressent dans la vallée, à l'abri sous notre canon et vivant dans une grande abondance. Avec Bafoulabé et Khayes, c'est la seule région, et je ne parle que de celle qui s'étend à douze ou quinze kilomètres autour du fort, qui ait, jusqu'à ce jour, véritablement profité de notre présence.

La végétation et la richesse du sol n'y ont cependant rien de particulièrement attrayant; mais la situation de Kita est de toute façon remarquable

au point de vue de la défense comme au point de vue commercial.

Le fort, situé à l'entrée d'un large entonnoir fermé sur les deux faces nord-ouest et nord-est par des montagnes à pic, couvre les nombreux villages qui remplissent la vallée. Toutes les routes importantes suivies par les caravanes qui transitent dans le Haut-Sénégal, bifurquent ici : celle de Bamakou qui mène dans le Ouassoulou ; celle de Siguiri, abductrice de l'or du Bouré et des produits anglais de la côte ; celles de Nyamina, de Ségou, de Samanding et de Djenné ; celle du Kaarta, d'où viennent le sel et les marchandises maures ; celle de Médine et de Khayes, point originel de la navigation sur le Sénégal ; enfin, celles de la Gambie. Aussi, le marché de Kita est-il généralement bien approvisionné ; beaucoup de caravanes de l'intérieur commencent à venir y faire la traite.

Les captifs, qui sont la grande marchandise d'échange du Soudan, y abondent et se vendent à une portée de fusil du fort. L'autorité ferme les yeux sur ce trafic, car nous n'arriverons à repeupler le pays qu'en autorisant, pendant plusieurs années encore, les caravanes à se débarrasser de leurs captifs sur notre territoire où ils deviennent des agriculteurs, et des hommes libres après une génération.

A l'époque de théories philanthropiques où nous vivons, pareille tolérance paraît inconcevable, presque immorale. Mais si l'on examine la question

en toute connaissance de cause, avec les yeux de la saine raison et non avec une sentimentalité aveugle, on approuve hautement cette façon d'agir.

Le captif, chez les Malinkés, n'est nullement, en effet, le malheureux que les romantiques de 1840 nous ont dépeint courbé tout sanglant sous le fouet des commandeurs des Antilles.

Certes, tant qu'il est conduit comme un bétail de prix de marché en marché, un lourd ballot sur la tête, sa situation n'a rien d'enviable ; quoiqu'il soit absolument faux de le représenter enchaîné à plusieurs autres malheureux, marchant à la file indienne, roués de coups lorsqu'ils s'arrêtent. Tant que le captif n'essaye pas de prendre la fuite, on ne lui inflige aucun mauvais traitement ; somme toute, sa situation, dans cette phase de son existence est fort semblable, à la rémunération du travail près, à celle des porteurs ou des coolies que l'administration emploie aux colonies par réquisition.

Dès qu'il arrive en territoire français il trouve immédiatement preneur et est vendu à un homme du pays. Sa vie change alors, comme par enchantement. Il est attaché à la maison de son maître un peu à la façon des anciens domestiques dans nos campagnes ; il vit et mange comme lui, participe aux mêmes travaux et se met rarement au travail avant que son maître lui en ait, lui-même, donné l'exemple. Jamais il n'est frappé ; son maître craint trop de le voir s'enfuir ; et, pour mieux se

l'attacher, au bout d'un certain nombre d'années, il le marie à une de ses captives. De ce moment, il a droit à deux jours de liberté par semaine pour travailler à son champ, de manière à récolter ce qui est nécessaire pour nourrir sa compagne.

Les enfants qui naissent de cette union sont élevés pêle-mêle avec ceux du maître. Ils les appellent « frères » et celui-ci « père ».

Parvenus à l'âge d'homme, et une fois mariés à leur tour, ils ne lui doivent plus par semaine que deux jours de travail, que souvent ils rachètent par des indemnités en nature très minimes. Beaucoup de nos métayers envieraient leur sort.

La deuxième génération est entièrement libre ; les redevances qu'elle continue à payer au descendant de celui qui acheta leur grand-père de ses deniers, ne constituent plus qu'un acte de vassalité, car elles sont généralement sans valeur réelle. Et c'est ainsi que grâce à ce « honteux et avilissant trafic » limité à l'importation, le Soudan français va se peuplant chaque jour de nouveaux émigrés ; ainsi, grâce à notre tolérance intelligente, ces malheureux passent de l'état de captivité réelle où ils se trouveraient chez les Peulhs ou les Maures, — qui les achèteraient, dans le cas où nous leur fermerions nos portes, — à une sorte de domesticité très douce se changeant bientôt en une entière liberté. Et cette liberté que le propriétaire malinké donne petit à petit à ses captifs n'est pas la liberté brutale et malfaisante que nous avons octroyée

aux noirs des Antilles en les jetant un beau jour dans la rue, armés des droits de l'homme, mais libres de mourir de faim. Avant d'en faire ses égaux, le maître a marié ses captifs, il leur a concédé des terres et les moyens de les cultiver ; il a même exigé qu'ils se construisissent des cases pourvues d'un enclos et que, petit à petit, avec les économies de leurs récoltes, ils achetassent quelques poules, des moutons et une vache. La gloire du Malinké consiste à avoir des captifs riches ; le jour où ils seront libérés définitivement au lieu de courir les routes en maraudeurs ou en mendiants, ils continueront simplement à arrondir leur bien et à devenir à leur tour de riches propriétaires et aussi des possesseurs bénévoles de captifs.

L'aventure suivante montrera à ceux chez qui le mot « captif » éveille l'idée de tourments indicibles et de cruautés sans nombre, la vraie signification qu'on doit lui donner dans le Soudan occidental.

Kaniba-Mahmady, dont j'ai déjà eu occasion de parler, est le fils du fameux roi Kaniba-Mamby, dont le nom et les armées ont jeté pendant soixante ans la terreur sur les deux rives du Niger ; il a hérité de son père de plusieurs centaines de captifs qui vivent dans un grand village de culture à lui appartenant.

Un jour, Mahmady avait besoin de mil. Le cas était pressant, car le commandant de Niagassola, qui attendait la colonne d'un moment à l'autre,

exigeait qu'il lui en fournît de suite une très notable quantité ; Mahmady avait été payé d'avance et tout le monde savait qu'avec le commandant il n'y avait pas à revenir sur une affaire conclue.

Notre Mahmady alla donc en hâte trouver ses captifs, les réunit tous, et, dans un long *palabre*, il leur expliqua la nécessité où il se trouvait de leur demander de contribuer, chacun dans la mesure de ses moyens, à lui fournir la quantité de mil dont il avait besoin. En même temps, il leur montrait la guinée qu'il avait apportée pour pouvoir les payer séance tenante.

Après s'être consultés, le plus ancien des captifs se leva et lui répondit :

— Mahmady, je te salue; tous ceux qui sont ici sont tes captifs ; ils te saluent. Tu nous demandes du mil; mais tu sais que le mil qui est dans nos greniers est à nous, car c'est nous qui l'avons semé et récolté. Si nous ne l'avons pas vendu, c'est parce que nous voulions le garder. Nous ne le vendrons pas aujourd'hui. Nous t'avons donné la part qui te revenait, car tu es notre maître; mais nous ne te devons plus rien jusqu'à la prochaine récolte. Mahmady, ne compte pas sur notre mil, car nous le gardons pour le temps de l'hivernage !

Leur maître et seigneur, très désolé de cette fin de non-recevoir, leur objecta alors que ce n'était pas lui qui réclamait du mil, mais bien le très redouté commandant du fort; gare à sa colère lorsqu'il le verrait revenir les mains vides !

— Pourquoi nous parles-tu du commandant? reprit l'orateur du village. Nous sommes captifs et non hommes libres. Le commandant te connaît, car tu es notre maître, mais il ne nous connaît pas. S'il punit quelqu'un ce sera toi et aucunement tes captifs. Donc chercher du mil est ton affaire et non la nôtre. Mahmady, nous ne te donnerons pas notre mil!

Et, là-dessus, Mahmady dut retourner à Niagassola tout penaud, affronter le courroux du commandant.

Chaque chose vient en son temps. L'esclavage très anodin dans le Soudan français tombera forcément de lui-même le jour où notre colonie aura assez de bras pour cultiver la terre. Dès maintenant, le transit des captifs y est interdit; on n'y verra donc plus ce spectacle affligeant de longues caravanes d'hommes, de femmes et d'enfants traînés par quelques *duilhas*, de marché en marché, comme les bœufs du Ouassoulou.

Au reste, il ne faut pas chercher d'autres causes à l'accroissement considérable de la population du massif de Kita pendant ces dernières années. Les habitants du pays, avec l'argent gagné à notre service ou en nous vendant leurs récoltes, ont acheté des captifs dont ils ont fait des colons; au fur et à mesure que de ce chef leurs ressources augmentent, ils acquièrent d'autres captifs et repeuplent ainsi ce territoire naguère dévasté. D'autre part, le commandant de Kita accueille tous ceux qui se sont échappés des régions placées en dehors de notre

action et leur donne des terres où ils fondent chaque jour de nouveaux villages.

Je terminerai cette digression sur le sort des captifs en pays mandingue en rappelant que presque tous les tirailleurs, ex-captifs libérés par nous, n'ont pas de plus grande hâte, une fois exonérés du service, que retourner chez leur maître y reprendre leur servitude.

Le docteur et Plat ont été souffrants dans la journée; fièvre et vomissements bilieux. Aussi, dès demain, sans plus tarder, je leur administrerai la meilleure médication que je connaisse dans ce pays : le changement d'air. Une bonne étape à cheval et ils auront chassé le mal et repris leur énergie et leur vigueur.

Avant de partir j'ai dû me mettre en relation avec l'agent comptable du fort, pour la régularisation de nos prestations en vivres et autres. Ne l'ayant pas trouvé dans son bureau, je dus aller chez lui, à une respectable distance du fort. Mais je ne regrette nullement cette course en plein soleil, car elle m'a fait admirer une tentative de colonisation et de rapprochement avec les indigènes digne d'être signalée.

M. Béchet[1] réside dans le Soudan français depuis

1. M. Béchet vient de retourner dans le Soudan français comme agent de culture à Kita.

la conquête, soit depuis six ans; c'est dire qu'il en connaît à fond la langue et les mœurs. Il occupe l'emploi de comptable du cercle de Kita depuis plusieurs années et il a su y créer à ses frais une véritable ferme modèle qu'il dirige à ses moments perdus.

Béchet-Dougou (Béchet-Ville), comme le désignent les indigènes, est un enclos palissadé de 50 à 60 mètres de côté, dont le sol parfaitement uni et légèrement en pente est recouvert d'argile durcie et damée. Tout autour sont disposées, groupées par trois, les cases en pisé de ses serviteurs et de leurs familles; au milieu, deux magnifiques cases malinkèses, très vastes et très habilement construites, sont réunies entre elles par une large véranda : c'est la demeure du maître de la maison. Devant sa porte, couverte par un auvent, des bancs en briques séchées au soleil sont disposés pour la causette du soir. Dans l'un des angles de la cour, se trouve le parc des vaches qui fournissent le lait, non seulement à tous ceux qui logent dans la propriété mais même aux habitants du fort; dans un autre angle les moutons et les chèvres sont parqués; dans le troisième, nous remarquons dix délicieux cochons tout roses; quatre d'entre eux sont déjà papas ou mamans de seize cochonnets encore à la mamelle; enfin, dans le dernier angle, M. Béchet a établi un poulailler fort bien peuplé.

Tout, dans cette habitation, est d'une propreté exemplaire, et il n'y a pas jusqu'au parc à cochons qui ne soit parfaitement tenu.

A quelque distance, près de la rivière, M. Béchet a tracé le jardin potager. Toutes les plantes européennes et indigènes y viennent à merveille, grâce aux soins méticuleux avec lesquels les femmes l'entretiennent. Les papayers, les bananiers, les goyaviers y sont en plein rapport; quelques arbustes du pays donnent des fruits rafraîchissants et qui deviendront agréables au goût par une culture bien entendue ; ils sont émondés, taillés et étayés. Le tabac indigène étêté y déroule de fort belles feuilles, à côté de planches de trois ou quatre variétés de haricots malinkés dont l'une, grosse et rouge, est excellente ; toute la gamme des légumes de France, à l'abri du soleil sous des paillassons, complète la variété des distributions que ce jardin permet de faire aux Européens. Quelques carrés sont réservés à l'amélioration des nombreux farineux que produit le pays : niambis, diabrées, tarots, ignames, manioc, patates ; plusieurs d'entre eux, venus dans ce sol convenablement préparé et fumé, sont gigantesques et tout à la fois d'un goût très fin ; ils font l'admiration des gens de Kita.

Chaque jour apporte à Béchet-Dougou ses joies comme aussi ses labeurs. Dès l'aube, toute la maisonnée se rend aux champs ; la récolte des arachides, du mil, du maïs, du riz est menée bon train et emplit les greniers. Le soir, maître et domestiques savourent, jusqu'à une heure avancée, les doux loisirs qu'autorise une journée bien remplie. Ils devisent tous ensemble en dégustant

patriarcalement l'excellent *dolo* qu'une des femmes a préparé dans la journée.

Cette liqueur est devenue ici l'objet d'une grande amélioration; M. Béchet a trouvé un système de fabrication qui la débarrasse de son goût *sui generis*, peu agréable aux palais des Européens; elle devient ainsi supérieure, à tous les points de vue, à beaucoup de nos bières d'exportation.

Souvent, les anciens des villages voisins ne dédaignent pas de venir s'asseoir sous l'arbre hospitalier qui orne Béchet-Dougou; et alors il arrive parfois que la pâle aurore les surprend rentrant chez eux, titubant sous le poids des années et des longues lampées de leur boisson favorite.

M. Béchet s'est acquis par ces divers moyens une véritable popularité dans le pays de Kita. Il rend un réel service à notre colonisation en initiant les indigènes à mille perfectionnements utiles de culture et d'élevage. Son exemple prouve en outre que non seulement on peut tirer de ce pays les ressources suffisantes à l'existence des Européens, mais encore il démontre que, même dans ces conditions, on peut résister très longtemps à son climat sans être exceptionnellement robuste, ce qui est le cas de cet estimable fonctionnaire.

Nous sommes partis de Kita le 4 janvier, en compagnie d'une longue caravane comptant plus de

cent ânes. Son chargement se compose de diverses marchandises européennes et surtout de sel en barres. Ce dernier commerce est un des plus productifs parmi ceux auxquels se livrent les *duilhas*.

Ce sel se recueille dans des marais salants desséchés, situés aux environs de l'oasis du Oualata; on en trouve également dans le Tichitt et même dans le Kaarta, région frontière de nos possessions Nord. Les Maures ou les indigènes le coupent sur place en barres de 80 centimètres de longueur sur 25 ou 30 centimètres de largeur et 5 centimètres d'épaisseur. Cette barre prend dans le pays le nom de *fardi* et pèse environ 20 kilogrammes. Sur place, elle a peu de valeur, mais, au fur et à mesure qu'elle est transportée plus avant dans l'intérieur, elle augmente de prix dans des proportions considérables.

Dans les marais salants, y compris les droits de coupe et la main-d'œuvre, elle est à peine estimée 10 francs : sur le marché de Kita elle trouve acquéreur à 55 ou 60 francs, dans le Bouré à 100 francs et dans le Ouassoulou elle est quelquefois très demandée à 150 francs. Là, le payement s'effectue en or ou en captifs, soit en moyenne 20 gros d'or ou un captif pour chaque barre. Les 20 gros d'or valent à Médine 300 francs, soit 15 francs le gros; si le *duilha* a échangé son sel pour de l'or, son âne lui devient inutile et il le vend également. Il lui a coûté 50 francs; il le revend 20 gros. En somme, ses deux barres de

sel, son âne, ses frais de voyage lui ont occasionné un débours de 100 francs, et il revient chez lui avec 60 gros d'or ou 900 francs, soit un bénéfice net de 800 francs! S'il se livre au trafic des captifs, le bénéfice est encore plus considérable. Pour ses deux barres et son âne il rapporte trois captifs, qui se vendent couramment 400 francs chacun aux Maures; en outre, chacun de ces hommes porte sur sa tête une charge de noix de kola, achetées à vil prix dans le Ouassoulou et sur la vente desquelles il gagne encore environ 1000 (mille) pour 100. Mais, avec les captifs, outre les aléas d'une longue route à travers des pays souvent peu sûrs, il y a encore ceux de l'évasion, beaucoup plus fréquents qu'on ne le pense, dus à la complicité des habitants des villages par où passent les caravanes.

Quoi qu'il en soit, le commerce ainsi compris est remarquablement productif, grâce à l'absence presque totale de frais, et il est à souhaiter que nos traitants arrivent à trouver quelque combinaison aussi avantageuse pour se défaire de leurs marchandises. Déjà bon nombre d'entre eux, voyant que les indigènes ne venaient pas à leurs comptoirs, ont organisé des caravanes et sont allés jusque dans le Ouassoulou, faisant ainsi depuis Médine ou Khayes un trajet de 1400 ou 1500 kilomètres. Ils n'ont pas eu à s'en repentir et tous ceux, tels qu'Abderamane, Abdoulaye et autres, qui en ont tenté l'aventure, ont décuplé leurs bénéfices.

L'autorité devrait les encourager dans cette voie, et certes, à beaucoup d'égards, elle ne manque pas à ce devoir ; malheureusement elle laisse subsister cette navrante corvée de ravitaillement que les caravanes subissent à chaque poste ; et, en continuant d'agir ainsi, elle met au commerce de nos traitants la plus grosse entrave qui se puisse inventer.

Au tournant de la route, notre attention est attirée par de sonores coups de hache s'abattant sans relâche sur les arbres voisins. Ce sont des femmes de Kita, jeunes et vieilles, qui font leur provision de bois pour préparer le repas de leurs maris, qui, je le parierais volontiers, somnolent béatement sur le seuil de leur porte, la pipe aux lèvres, se réchauffant aux douces caresses du soleil levant.

La femme malinkèse est très rarement maltraitée, peu rudoyée, et la qualité de mère la fait respecter à l'égard d'une madone ; toutefois aucun labeur, même des plus durs, ne lui est épargné. Elle occupe peu de place au foyer où le maître de la maison la considère simplement comme la mère de ses enfants et une domestique de confiance, soumise et résistant aux plus rudes fatigues. Cependant, les femmes de *chefs de cases*[1] riches n'ont généralement guère d'autres occupations que la culture et l'arrosage des jardins. Ce travail est

1. *Chef de cases*, patriarche, chef de famille.

encore assez pénible, à cause de la façon rudimentaire dont on puise l'eau avec une calebasse dans les puits, mais enfin, c'est le seul, avec la préparation de la nourriture du maître.

Malgré ces travaux manuels nombreux, elles sont toujours, et sur elles-mêmes et sur leurs vêtements, d'une propreté parfaite. Chaque jour, aux heures de la sieste, alors que leurs maris sommeillent à l'ombre, vautrés dans la poussière, elles vont au ruisseau voisin, mettent bas tout vêtement, et se lavent à grande eau. Puis elles nettoient leurs vêtements et le linge de la maison, non sans s'asperger encore une fois, alors que ce travail est terminé.

Tout étranger, arrivant à midi près d'un village, peut voir se renouveler à son profit la scène de Nausicaa et de ses suivantes, quittant leurs gais ébats dans l'onde pour courir au-devant du voyageur altéré, et, dans leur précipitation à étancher sa soif, oubliant de remettre leurs vêtements qu'elles avaient étendus sur l'herbe pour les faire sécher.

Les ablutions continuent le soir dans les jardins, après l'arrosage. Et c'est un spectacle vraiment curieux et d'un très vif coloris que celui que présentent, au coucher du soleil, ces femmes et ces jeunes filles nues, les bras levés, inondant de l'eau de leurs calebasses leurs corps de bronze se profilant nettement sur le rouge ou le bleu tendre du couchant encadré par une végétation sombre et épaisse toute dentelée d'un étrange feuillage.

Pendant la halte, huit ou neuf vieilles femmes de Goubanko défilent devant nous, portant sur leurs têtes les paniers de provisions qu'elles vont vendre au marché de Kita ; c'est du lait, des œufs, des poulets, du couscous, des assaisonnements variés, et divers légumes. En passant devant moi elles me saluent d'un timide :

— *I sakhoma, m'pha !* (Bonjour, mon père !)

Je leur réponds par la formule sacramentelle employée par les chefs :

— *M'aharba !* (Merci, au nom de Dieu !)

Ma réponse les surprend au dernier point. Elles me regardent tout d'abord effarées ; puis, heureuses d'avoir été saluées en leur langue par un blanc, elles partent en battant des mains et jacassant mille compliments.

Samory est passé par ici, il y a deux ans, et le fil télégraphique ne s'en est pas encore relevé. Il traîne sur le sol, de çà, de là, embarrassant notre marche et surtout celle des animaux qui engagent maladroitement leurs pieds dans ses lacs. La nonchalance des indigènes est si grande que, sur un chemin aussi fréquenté, pas un d'eux ne se donnerait la peine de le jeter de côté. Dans vingt ans, si l'autorité française n'y met ordre, il sera encore en travers de la route. Au reste, une partie des nombreux zigzags que font les chemins au milieu des bois ont une cause analogue. Un arbre vient-il à tomber, jeté bas par la foudre ou rongé par la vétusté, le premier Malinké qui

se heurtera contre cet obstacle nouveau fera un crochet pour l'éviter, au lieu de rétablir le passage en quelques coups de la hachette qu'il porte toujours sur lui : serait-ce même une simple branche cassée par quelque accident, il en fera le tour alors que, pour en débarrasser la route, il lui suffirait de la tirer légèrement. Un nouveau chemin se fraye ainsi, allongeant notablement le premier. L'année suivante, les termites auront rongé le tronc, l'obstacle aura disparu ; mais, pour rétablir le chemin, il faudrait faire une nouvelle battue dans les herbes, et personne n'y songe. Le temps n'est rien pour les indigènes, les distances peu de chose. C'est ainsi que, pour les causes les plus futiles, les sentiers malinkés décrivent d'inexplicables méandres au milieu des terrains les plus unis.

Nous escaladons un plateau ferrugineux tout dénudé et rouge, puis bientôt nous découvrons la vallée au milieu de laquelle est construit Goubanko.

Ce village fut, en 1882, l'objet d'un assaut vigoureux que lui donna le colonel Borgnis-Desbordes et dans lequel fut tué le capitaine Pol, fusillé à bout portant, en attachant un pétard à la porte du *tata*. Actuellement, de cette forte enceinte derrière laquelle s'abritait un vrai nid de forbans, il ne reste que des ruines au milieu desquelles s'ouvre béante la brèche qu'y fit notre canon. La population s'est éparpillée dans la plaine. C'est un vaste

cirque, au fond duquel se serrent six villages nés des débris du premier et d'une nombreuse émigration des régions voisines. Depuis trois ans sa population a quintuplé. Chaque année elle fournit, sur réquisition, 14 000 kilogrammes de céréales au commandant de Kita ; elle vend plus de 1 000 quintaux de graminées sur son marché et en écoule autant aux caravanes de passage.

Nous campons sous l'arbre même d'où Pol est parti pour se faire tuer et où était placée la batterie d'artillerie. Le capitaine Monségur avait fait construire sur cet emplacement une case commode et spacieuse où pourraient s'abriter pendant leur séjour les Européens de passage. Depuis son départ, elle n'a plus été entretenue ; elle tombe en ruine et nous ne pouvons l'utiliser. Cependant Samba-Ibrahima, bien semblable en paresse à ses congénères, se glisse sous son toit effondré et s'y installe pour s'épargner la peine de dresser sa tente.

Dans la journée, le chef du village vient nous souhaiter la bienvenue. Il nous offre un poulet en échange d'un menu cadeau ; le nombre des volatiles de cette espèce que nous transportons avec nous dans une cage est ainsi porté à onze. Un de nos hommes en est spécialement chargé. En route, il porte la cage ; arrivé à l'étape, il répand à côté d'elle du mil et place à proximité une boîte pleine d'eau ; puis il ouvre la porte : tout son petit monde sort alors en caquetant pour picorer sous la con-

duite d'un vieux coq expert qui empêche ses poules de trop s'écarter.

Malgré son âge, ou peut-être pour cette raison, il est extrêmement jaloux. Dans la dernière soirée que nous passons à Goubanko, le bavardage de ses sultanes avait attiré un galant des alentours, cherchant bonne fortune; mais, à peine était-il signalé qu'il était assailli si vigoureusement qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il était roué, déplumé, et, tout saignant, obligé de battre en retraite à la hâte pendant que son vainqueur jetait au ciel son chant de victoire au milieu de ses poules qui, tout émerveillées, le fêtaient à qui mieux mieux. Au reste, ce coq sans queue, car il est dépourvu de cet ornement flatteur, mérite les hommages et l'amour des siens. Je n'ai encore jamais vu un coq aussi brave, bien que celui-ci ne soit guère plus gros que le poing, je n'en ai ne plus jamais vu de plus courageux pour défendre sa maisonnée. Il pousse la hardiesse jusqu'à attaquer son gardien à coups de bec et d'ergot, quand il le soupçonne d'intentions traîtresses.

Chaque soir, la rentrée au poulailler est épique. Dès que le soleil commence à baisser, quatre ou cinq poules plus raisonnables que les autres, viennent s'installer douillettement dans leur cage, voulant occuper les meilleures places en arrivant les premières. Les plus jeunes d'entre elles folâtrent sans souci de l'obscurité naissante, et le coq, qui sait ce qui va se passer, s'épuise en gloussements

engageants pour les déterminer à venir se coucher. Comme la chose traîne en longueur, le gardien appelle nos porteurs qui, au nombre de quarante, arrivent à pas comptés, et entourent les retardataires d'un cercle allant toujours se rétrécissant. D'abord le coq les regarde d'un œil inquiet et surveille leurs moindres mouvements ; mais, aussitôt que l'un d'eux, d'un geste adroit, a escamoté une de ses compagnes, la guerre est déclarée. Il bat des ailes, se dresse sur ses ergots et se précipite au plus fort de la mêlée, car, à un signal, tous les Malinkés se sont jetés sur les poules qui voltigent éperdues au milieu de quatre-vingts bras s'allongeant sur elles. Dieu ! qu'il est brave, mon coq ! Beau comme un preux, poussant des cris de fureur et de désespoir, il distribue avec rage les coups de bec et d'éperon; il ignore la crainte, et les mains qui cherchent à le saisir ne le font reculer que pour prendre un nouvel élan. Il saute, il bondit, il vole, et chaque fois il perd quelques plumes dans cette lutte héroïque. C'est peut-être là l'explication de sa position de coq anoure. Enfin un porteur, plus agile que ses voisins, lui attrape les deux pattes, et ses longs cris de douleur annoncent la fin du combat et son emprisonnement pour la nuit.

VI

DE GOUBANKO A NIAGASSOLA

Route à travers la montagne. — ICI ON NE PASSE PLUS. — Réception à Niagassola. — Histoire des Massarés ou Kéitas et de Niagassola. — Dix têtes pour une calebasse d'or. — Niagassola et Samory. — Richesse du Manding. — Ce que doit être le rôle des commandants de cercle.

En quittant Goubanko le sentier s'engage à travers une série de plateaux ferrugineux qui ferment la vallée au sud. Rien n'est d'un aspect aussi désolé et aussi fatigant à la vue que ces immensités couvertes d'un cailloutis rouge sombre d'où émergent parfois quelques roches ferrugineuses noircies par l'incendie des herbes. De temps à autre quelques maigres arbres en rompent la monotonie plutôt pour assombrir encore le paysage que pour l'égayer, car ils sont rabougris et mal venus dans ce sol stérile et leurs branches noircies par la fumée se tordent, singulièrement contournées comme des bras de suppliciés.

Nos chevaux, qui ne sont pas ferrés, trébuchent à chaque pas sur les cailloux roulants ; nous devons

mettre pied à terre afin d'éviter de les voir fourbus et les pieds meurtris à la sortie des plateaux.

Après deux mortelles heures de cette marche pénible, nous arrivons dans la riante vallée du Bankolé, plantureuse, fertile, plantée de hautes herbes et d'arbres de futaie couverts d'une épaisse frondaison. Une ligne sinueuse d'un vert sombre la coupe en deux parties presque égales, curieusement dentelée par le feuillage de bronze des palmiers d'eau et des bambous dont les racines plongent dans la vase du ruisseau.

Le plateau que nous escaladons ensuite est couvert de termitières semblables à de gigantesques champignons : il nous représente une planche de morilles antédiluviennes hautes d'un mètre et larges de 60 centimètres.

Les ingénieuses petites bêtes qui habitent ces demeures, sorte de fourmis blanches, la construisent de cette façon et en enduisent le dôme d'une couche d'argile pétrie pour se mettre à l'abri de la pluie et du soleil ; des galeries couvertes ou souterraines les relient entre elles. La distribution intérieure répond comme confort aux promesses de l'extérieur ; des cellules, des chambres, des magasins, des promenoirs, rien n'y manque. Elles sont fort intéressantes à étudier, mais quelle plaie terrible ! Les semences, les semis, les clôtures, les murs, les maisons, le mobilier, les vêtements : tout leur est bon ; elles ne respectent rien et, à la longue, elles emportent, par parcelles infiniment

petites, tout ce qui s'est trouvé à leur convenance. Souvent, dans les forts, une maîtresse poutre, posée depuis quelques mois seulement, se rompt sans que rien ait pu faire présager sa chute. On l'examine; elle est creusée intérieurement comme une conduite d'eau, et, de ce bloc de bois dur, il ne reste qu'une mince enveloppe extérieure.

Dans certaines régions, leur nombre est aussi incalculable qui les dégâts qu'elles commettent. Une nuit, dans le Gadougou, j'étais allé à l'affût de l'hippopotame; pour arriver sur les bords du Bakhoy, j'avais à traverser un terrain ferrugineux stérile, tel que ceux qu'elles affectionnent ordinairement. A peine avais-je mis le pied sur le sol sonore que j'entendis comme un bruissement de feuilles sèches s'étendant au loin, bien qu'il n'y eût ni un souffle de vent ni une feuille par terre; plus j'avançais, plus le bruit s'étendait. Fort intrigué de ce phénomène, je me baissai pour en rechercher la cause. Je vis alors, à la clarté très vive de la pleine lune, des légions innombrables de termites s'enfuyant en longs rubans dans leurs galeries souterraines; partout où ils s'étaient enfuis le sol était jonché de minuscules petites boules d'argile pétries par eux dans leur mandibules. J'ai pensé que, surpris dans leurs constructions par le bruit de mes pas, ils laissaient tomber leur fardeau pour s'enfuir plus vite, et que la chute de ces milliards de petites boules produisait cette sorte de bruissement que j'avais entendu

Parfois nous rencontrons des branches d'une sorte de bois blanc jetées à terre par un incendie allumé au cours de la campagne. Ces morceaux de bois se consument lentement et étalent petit à petit sur le sol rouge une cendre d'une blancheur immaculée qui dessine leur projection. L'odeur qui s'échappe du brasier est très agréable et rappelle celle de l'encens. De tous les arbres de cette espèce, le *ségué* est celui dont le parfum est le plus pénétrant et la cendre parfaitement blanche. Les indigènes en tirent de la potasse qui leur sert à la fabrication d'un savon à base d'huile d'arachides.

Quelques fleurs venues çà et là, dans des fentes de rochers, comme pour racheter l'aridité qui les entourent, jettent aussi dans l'atmosphère leurs doux effluves ; l'odeur de la fleur du *bouré* est la plus agréable. Elle présente la forme de la fleur d'oranger et offre le parfum du jasmin.

Au moment où nous nous engageons sous les bois au milieu desquels coule le ruisseau Kolamini où nous allons camper, nous nous croisons avec une caravane de quarante-cinq captifs allant à Kita. Ce sont surtout des femmes et des enfants. Ces derniers gambadent insouciants autour de leurs mamans et paraissent peu affligés de leur sort. Les femmes, sauf les plus vieilles, sont chargées d'un ballot de noix de kola ou de pains de beurre de *karité*[1].

1. *Karité*, arbre dont les fruits donnent une graisse végétale très comestible quand elle a été épurée, et qui sert à la préparation des aliments dans le Soudan occidental.

Hier déjà, à Goubanko, nous avons vu une caravane du même genre; toutes deux viennent du Ouassoulou. Décidément les affaires commerciales des armées de Samory ont dû être bonnes ces derniers mois, et plus d'un village a dû en faire les frais. Et c'est ainsi que, grâce au conquérant soudanien, les rives du lointain Bagué se dépeupleront et que le Soudan français augmentera sa population agricole, car tous ces malheureux seront vendus à Kita ou à Bafoulabé.

Le ruisseau Kolamini, que nous atteignons à onze heures, sort de terre près de la route, dans une excavation profonde. Le sol, comme dans presque tout le Haut-Sénégal, est un tuf ferroso-argileux extrêmement perméable, ce qui explique du reste sa grande sécheresse habituelle. A la saison des pluies, les eaux s'infiltrent jusqu'à la couche imperméable d'argile ou de grès du sous-sol; elles se frayent alors, suivant sa déclivité, d'innombrables conduits qui aboutissent à une cuvette commune d'où sort, par infiltration lorsqu'elle affleure le sol, ou par rupture en creusant une large excavation, un ruisseau ou même une rivière qu'elle alimentera à peu près toute l'année. C'est le cas du Kolamini.

Le campement est difficile à trouver sur ses bords, car tous les arbres qui le longent ont leurs racines plongeant dans l'eau; il nous est donc impossible de camper à leur pied et de profiter de leur ombre. Après de vaines recherches, nous

nous installons cependant, tant bien que mal, sous les branches de palmiers d'eau qui tombent en éventail sur nos tentes et qui, à défaut d'ombre, nous fournissent, du moins, les éléments d'une excellente salade.

Lorsque ces palmiers sont jeunes, la souche mère, à l'intérieur du pied, est une sorte du légume cylindrique, blanc, très tendre et ayant un goût fort agréable de noisette. Le chou-palmiste porte au contraire cette tige comestible au sommet de son tronc élancé, haut parfois d'une trentaine de mètres. Cette variété n'existe pas dans le Soudan. Les indigènes du Kollou et des rivières de la côte tirent du palmier d'eau, à l'aide d'une simple incision, une sève transparente, liquide, extrêmement abondante qui, après fermentation, constitue une boisson très rafraîchissante mais enivrante : c'est le vin de palme. Cette espèce produit également en abondance l'huile de palme, qui a une importance commerciale très grande.

Pour un paysagiste, de tels campements sont charmants : près de l'eau, à l'ombre, entourés de la végétation la plus luxuriante et la plus curieuse qu'on puisse imaginer comme horizon ; au milieu d'un fouillis de lianes, de palmiers, de banbous et de cinquante espèces d'arbres divers. Mais, pour des gens pratiques, ils devraient être fuis comme la peste, car des miasmes dangereux nés de la décomposition des végétaux des rives se dégagent du ruisseau ; et, sous ces frais ombrages mille

voisins désagréables qui souvent rendent la place intenable savent se dissimuler aux regards. Ainsi, ce matin, les domestiques du docteur, en quête d'un emplacement pour sa tente, ont tué un jeune boa long de trois mètres, déjà gros comme le bras ; quant à moi, j'ai dû décamper dans la soirée et porter mes pénates plus loin devant l'attaque en règle de milliers de fourmis *magnans*, sorties des vases du ruisseau. La piqûre de ces petites bêtes noires est aussi douloureuse que celle d'une abeille et elles s'accrochent si profondément à la peau par leurs mandibules que, lorsqu'on les arrache, leur tête reste dans la plaie. Nous avons dû, pour arrêter leur poursuite, faire entretenir de grands feux de paille entre le campement et la rivière.

Pendant la nuit, et pas très loin de nous, une bande de chacals et quelques hyènes nous ont donné un concert qui nous a tenu en éveil fort tard.

Nous avons quitté le Kolamini (rivière sinueuse) à six heures du matin. Le sentier chemine d'abord sous de hautes futaies clairsemées, au milieu desquelles émergent par-ci par-là quelques blocs de grès. Bientôt après nous atteignons un plateau couvert d'arbres de maigre venue, parmi lesquels le *bouré*, qui embaume l'air des senteurs de jasmin de sa belle fleur blanche. Parfois de hauts *goumous* dépourvus de feuilles et couverts de gigantesques fleurs rouges jettent une tache sanglante sur le feuillage vert tendre.

Puis nous traversons un plateau ferrugineux

aride auquel succèdent de larges vallées incultes dont les herbes nous cachent entièrement ; enfin, après trois heures de marche, nous arrivons à la mare de Dalaba, où nous faisons une longue halte à l'ombre de ses beaux arbres.

Le *bowie knife* à la main, le docteur et moi no errons en tout sens, pénétrant dans les taillis sabrant impitoyablement ceux des végétaux qu. nous sont inconnus. Le docteur avait entendu dire que le caoutchouc et la gomme existaient dans ces régions, et nous voulions en avoir le cœur net. Nos recherches sont couronnées d'un plein succès, car le docteur revient bientôt, tenant à la main une magnifique liane aux feuilles larges et dures ; il s'en écoule un liquide blanchâtre qui a toutes les apparences de la gutta-percha. De mon côté, une incision pratiquée dans un acacia élancé, au tronc épineux, m'a donné une coulée transparente qui pourrait bien être de la gomme.

Nos indigènes, nous voyant occupés à ces savantes recherches, se prennent également d'un beau zèle ; ils se mettent en quête et nous rapportent en abondance deux genres de fruits ; l'un, gros comme une orange et de même apparence, contient sous une coque dure et épaisse, une chair couleur café au lait légèrement acidulée et sucrée, mais très mangeable ; l'autre ressemble à une mirabelle et a le goût de la nèfle mûre. Enfin, la collection des fruits est complétée par une sorte

d'ananas gigantesque, trouvaille du docteur, d'un manger excellent, paraît-il, lorsqu'il est mûr.

Voilà une ample moisson qui va donner à Fras matière à noircir beaucoup de papier afin de décrire et d'étudier ces divers végétaux.

Plat, de son côté, n'est pas resté inactif. Depuis Kita, il s'est mis au levé de notre itinéraire. Le commandant Delanneau, un des pionniers du Soudan français, l'a bien relevé une première fois en 1882, mais dans des conditions tellement défavorables que ce nouveau travail ne sera pas inutile. Pendant toute la route, il marche en arrière de la colonne; le long ruban d'hommes et d'animaux qui se déroule devant lui lui permet de connaître et de relever la direction du chemin qu'il lui serait impossible de distinguer nettement en raison de la hauteur de la végétation.

Au moment où nous montons à cheval pour continuer notre route sur Sitakoto, nous sommes rejoints par un Malinké nommé Diaté, homme très influent du Kéniéra-Dougou et frère du chef de Kéniéra. C'est lui qui, en 1882, est venu à Kita demander au colonel Borgnis-Desbordes son appui pour tenter de sauver Kéniéra assiégé par l'almamy; c'est ainsi qu'il est en quelque sorte cause de la longue guerre que nous avons soutenue contre Samory. Il s'était refusé jusqu'à ce jour à profiter de l'*indulto*, que j'avais obtenu l'année dernière à Kéniéra-Koura du conquérant noir pour les gens de Kéniéra; mais, récemment, à

Kita, pris de nostalgie, il m'a demandé à rentrer à notre suite dans ses foyers. Je lui ai accordé cette autorisation avec empressement, car il pourra me rendre de nombreux services dans le Ouassoulou, où il a de nombreuses alliances de famille avec les principaux chefs. Diaté, qui possède de bons yeux et de bonnes oreilles, nous est fort dévoué ; il monte un beau cheval et est suivi de deux domestiques. Le nombre des cavaliers de mon escorte se trouve ainsi porté à quatorze.

Bientôt après, nous croisons une bande de porteurs levés à Kita pour amener des vivres à Niagassola. Ils reviennent allègres et marchent d'un bon pas, pressés de rentrer au plus vite dans leurs villages. Derrière eux vient une caravane d'une vingtaine de captifs chargés de noix de kola. C'est une sorte de marron rose ou blanc, qui est très prisé des indigènes ; il est, paraît-il, astringent, et excitant au point d'enlever tout sommeil lorsqu'on en abuse. A la coupe et après s'être trouvé en contact avec l'air, la chair de ce fruit, d'abord rose tendre ou blanche, devient couleur de rouille et colore en rouge sombre la salive de celui qui en mange. Du Niger à la mer, il s'en fait une consommation considérable. A Khayes, la noix de kola, originaire des pays d'entre Niger, où elle n'a aucune valeur, coûte parfois jusqu'à 50 centimes la pièce.

Le chef de la caravane m'arrête au passage et, après m'avoir salué, me dit en grande confidence

que Karomoko, qu'il a rencontré à Farbalé, me prie de me hâter de le rejoindre.

Nous franchissons une plaine où nos animaux s'embourbent jusqu'au ventre, puis un plateau ferrugineux; nous atteignons ensuite un col très évasé: nous voici rendus, pour aujourd'hui, au terme de notre voyage.

Sitakoto, le village où nous campons, a beaucoup souffert pendant la dernière guerre; il était presque entièrement dépeuplé; mais, actuellement, tous les habitants y sont revenus, et de nombreuses cases nouvelles sont en construction.

A cette époque, le généralissime de Samory, Malinkamory, avait envoyé de Galé, le 15 septembre 1885, un fort détachement pour le piller et le brûler. Prévenu à temps par mes espions, je me portai à sa rencontre avec vingt tirailleurs choisis et deux cents auxiliaires de Niagassola et lui barrai la route. Aussitôt que ses cavaliers eurent signalé ma présence, l'ennemi fit demi-tour et repassa précipitamment le Bakhoy, poursuivi par mes auxiliaires. Quoique aucun engagement sérieux ne l'eût signalé, ce mouvement avait sauvé Sitakoto, et Noumori, son chef, m'en avait gardé une grande reconnaissance. Aussi notre arrivée est-elle saluée par des cris de joie aigus de toute la population qui nous attend devant la porte du *tata* avec un amoncellement de calebasses de lait, de *dolo* et de couscous, à la grande satisfaction de nos hommes.

Les grands arbres situés derrière le village et à

l'ombre desquels je me proposais de camper, sont occupés par une caravane qui s'y est installée malgré les objections de Noumori qui leur annonçait ma venue. Je la fais décamper séance tenante ; mais, pour la dédommager de cette peine, j'envoie à ses chefs, dans la soirée, les morceaux de rebut de la bête que le boucher vient d'abattre. Tous les *duilhas* viennent aussitôt me remercier par de nombreux *abarka*, dits un genou en terre à la mode du Ouassoulou, puis ils s'en retournent à leur campement en chantant à tue-tête les louanges des Français.

A la tombée de la nuit, le palefrenier d'un de mes chefs de convoi a insulté très gravement son maître, et l'a même menacé de son sabre. L'affaire étant venue devant moi, j'ai ordonné qu'on le punisse de vingt coups de corde. Dès les premiers coups ce brave qui, un instant auparavant, jurait sur la tête de sa mère de combattre à lui seul contre tout le personnel du camp, s'est mis à demander lâchement pardon, encore que les coups fussent mollement appliqués.

Les noirs sont généralement ainsi : insolents, orgueilleux, turbulents, querelleurs lorsqu'ils se sentent forts ou qu'on les laisse faire ; ils deviennent doux, soumis et souvent même rampants, au moindre châtiment.

De tous nos muletiers, aucun ne sait un seul mot de français, à l'exception de « Serrez ! » qu'ils prononcent *sérè*. Le mauvais état du chemin que

nous avons suivi ce matin avait été cause d'un certaine dislocation dans la colonne et tous ces gaillards, pour engager leurs animaux à rejoindre leurs chefs de file leur crient : *Sérè ! sérè !* avec de tels éclats de voix que, tout assourdis, nous devons leur imposer silence. Ils paraissent fort étonnés de cet ordre, car ils pensent sans doute que nos mulets ne comprenant que le français et n'étant plus encouragés dans leur langue maternelle cesseront d'avancer ; mais le chef a parlé : *Da mouta !* (Qu'on se prenne la bouche !)

Nous sommes en pleine montagne. Les plateaux succèdent aux plateaux ; les pieds des animaux se meurtrissent sur les rocs ferrugineux aigus. De toutes parts, des montagnes bleues, baignées dans les vapeurs du matin, se profilent à l'horizon. La végétation est rabougrie et, seulement de temps à autre, quelques buissons énormes hauts de plus de 6 mètres, ou quelque arbre vivace ayant réussi à planter ses racines dans quelques fissures des rochers, rompent la monotonie de ces vastes étendues uniformément colorées du rouge sombre de l'oxyde de fer.

Nous arrivons devant de longs alignements de tombeaux qui annoncent les approches des ruines de Mourgoula. Ce sont des amas de pierres ferrugineuses recouvrant une fosse creusée près du chemin et la mettant à l'abri de la dent de la hyène. Tout passant respectueux des coutumes détache au passage une branche d'arbre, ramasse un caillou,

ou déchire quelque vieux chiffon qu'il jette sur l'humble tombe. C'est un hommage rendu à la mémoire du mort qui a voulu être enseveli près de la route pour se garer de l'oubli et forcer la mémoire du voyageur. Cependant, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, celui-ci ignore de qui sont les restes qu'il honore de son offrande.

Nous sommes au milieu de Mourgoula. Nous faisons halte pour examiner les ruines de cette place forte réputée autrefois imprenable par les indigènes ; elle était le bastion de la puissance toucouleur dans les pays mandingues. Ses hautes murailles de pierres et ses tours crénelées se sont écroulées en 1882 sur un geste du colonel Borgnis-Desbordes. Il y a de cela quatre ans à peine, et déjà la puissante végétation soudanienne les a ensevelies au point que leurs vestiges ne se découvrent qu'avec peine. Là où s'élevait le donjon de l'almamy est un épais fourré impénétrable ; dans l'enceinte de la ville le mil et le maïs que les gens de Sitakoto viennent y semer poussent dru et épais. C'est du reste un usage malinké que celui de transformer les ruines en potagers et en cultures, afin de profiter des engrais naturellement dus à la présence sur un point de plusieurs générations d'êtres humains.

Plus loin, les champs immenses qui s'étendaient au sud de la ville sont transformés en prairies qui produisent un fourrage géant, élevant sur une tige grosse comme le doigt des panaches verts dépassant de beaucoup la tête des cavaliers.

A huit heures nous mettons pied à terre pour escalader le col de Nianfa. En parvenant à son sommet, nous sommes surpris par un violent incendie des hautes herbes qui nous lèche au passage et roule en grondant sa mer de feu. Des oiseaux de proie planent attentifs au-dessus du brasier, prêts à fondre sur le gibier chassé de sa demeure par le feu se propageant.

La montée du col a été dure, mais la descente en est extrêmement fatigante. Les chevaux trébuchent sur les cailloux branlants qui sont semés çà et là sur le sentier, et les hommes doivent prendre eux-mêmes de grandes précautions pour ne bas se laisser choir.

Tout au bas est une délicieuse source entourée d'une fraîche végétation; elle sort de terre au pied d'un dattier femelle, le seul que je connaisse dans la région. Nous y faisons halte pour nous rafraîchir, car nous ne sommes pas au bout de nos peines. Deux rivières au fond vaseux et aux berges escarpées, bordées d'arbres touffus nous barrent successivement le chemin. Il faut débâter nos bêtes de somme pour les franchir, après avoir, préalablement, ouvert de grossières rampes dans leurs rives. Plusieurs chevaux s'abattent et culbutent jusqu'au fond de l'eau. Pour les en retirer nous devons nous livrer à un travail long et pénible; la confiance leur manque pour aider nos efforts à cause de leur premier essai infructueux; ils restent hébétés et immobiles, envasés jusqu'au ventre et

il faut littéralement les porter pour les amener sur l'autre rive. Puis ce sont les cavaliers, palefreniers, muletiers, âniers, qui traversent à leur tour, la charge de leurs animaux sur la tête, en une longue file trébuchante, interrompue à chaque pas par une glissade inopinée d'un homme et de son fardeau.

Enfin ces passages difficiles sont franchis; les animaux sont sellés ou rebâtés et nous reprenons la marche. Le soleil brûlant nous fait désirer ardemment l'arrivée au campement. Une heure après, nous déroulons nos tentes sous les grands arbres qui servaient autrefois de place de *palabre* aux habitants de Kokotundi (traduisez : *ruisseau du coton*). Ce village, naguère prospère et riche en coton, n'est plus qu'une ruine : Samory y a séjourné.

Un nouvel ennui nous y attendait. Depuis que ce village est abandonné, des quantités de sangsues pullulent dans la rivière. Nous nous en apercevons heureusement à temps, c'est-à-dire au moment où nos hommes menaient les animaux à l'abreuvoir ; ils sont contraints d'employer des linges et des calebasses pour filtrer l'eau destinée à nos animaux. La mission a une soixantaine de chevaux, ânes ou mulets; ce travail nous mène presque au soir.

La caravane, qui campait hier à Sitakoto, nous a rejoint dans la soirée. Je ne sais comment les *duilhas* s'y prennent, mais leurs ânes, bien que de même race et tout en étant deux fois plus char-

gés que les nôtres, ont cent fois meilleure mine. A l'arrivée ils ont fait un vacarme épouvantable, sans doute pour saluer nos ânesses; mais celles-ci, nous nous plaisons à le constater, leur répondent avec beaucoup de retenue et de timidité.

Le chemin que nous avons parcouru le 8 janvier en quittant Kokotundi est peut-être plus mauvais encore que celui de la veille. Nous avons dû faire une partie de la route à pied à travers montagnes et plateaux dénudés n'offrant, en guise de végétation, que la vue d'énormes cailloux. L'aspect des verdoyantes vallées des trois rivières que nous avons traversées aurait dû nous frapper; nous n'y prêtons aucune attention, tant sont grandes les difficultés de passage de chacune d'elles.

La première, celle du Soloun, est encaissée, large et marécageuse. La deuxième rivière court sur un lit de grès très glissant. Le cheval de Samba s'y abat net. En tombant, il brise un de ses étriers, et son défectueux mors arabe lui abîme la bouche. Peu d'instruments de torture pourraient soutenir la comparaison avec ce mors, et il est même étonnant que le luxe de pointes de fer dont il est armé permette à un cheval de résister un jour entier à la douleur qu'il doit causer.

Nous approchons cependant du Kaneko. Dès que nous aurons franchi ce cours d'eau, nous serons, jusqu'au Niger, sur le territoire de l'ancien

royaume de Niagassola. La route commence à devenir digne de ce nom, et, dans le lointain, se profile le pic isolé au-dessous duquel le fort est construit.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je mets le pied sur cette terre où pendant plusieurs années j'ai vécu d'une dure vie. Là, derrière chacun de ces bouquets d'arbres, chacun de ces rochers, mes noirs et moi nous nous sommes embusqués, comme des fauves à l'affût, pour surprendre quelque parti de *sofas*. Il n'y a pas, dans cette région, un mouvement de terrain, un ruisseau, un recoin ignoré qui ne me soit moins familier qu'aucun autre point au monde. Je crois qu'un des sentiments les plus enracinés au cœur humain est celui qui nous porte à aimer d'autant plus un pays que, pour le sauvegarder, les difficultés ont été chaque jour renaissantes et conséquemment plus nombreuses et plus difficiles à vaincre. C'est ainsi que j'ai pris en profonde affection cette région et ses habitants; ces braves gens, si apathiques au début de la guerre et en apparence si résignés à subir le triste joug du conquérant ouassoulouké dont ils furent autrefois les suzerains, se réchauffèrent au contact de l'ardeur et de la vaillance de mes tirailleurs. D'abord soutenus par eux, puis bientôt demeurés seuls, ils chassèrent de leur pays, en procédant par une guerre d'extermination en détail, l'envahisseur devant lequel nos colonnes n'avaient pas pu faire autre chose que de ne pas se laisser entamer.

Il me tarde de les revoir aussi bien que leur village. J'avais entouré celui-ci d'une haute muraille protégée par le fort qui la domine. Le capitaine Chanteaume et moi nous l'avons construit et, pendant trois mois, j'y ai été bloqué par l'armée de Samory.

Aussi ai-je grande hâte d'être au lendemain. Pendant toute la soirée j'ai préparé des cadeaux pour le vieux roi Mamby, qui jouait aux osselets, en 1797, lorsque Mungo Park a traversé ces régions; il m'appelait autrefois *ni'bâ* (ma mère), le brave homme! car, disait-il, sa mère l'avait mis au monde et nourri une première fois, et moi je lui avais rendu la vie et l'avais nourri une deuxième fois. D'autres encore ne seront pas oubliés, et j'acquitterai envers eux la dette à laquelle j'avais prié le colonel Frey de souscrire, lors de son passage à Niagassola : Kaniba-Mahdi, que j'avais nommé chef des guerriers du Manding, fils du fameux roi Koulaba-Mamby qui jouissait, il y a quelque vingt ans, sur le Niger, du renom et de la puissance de Samory; Kafin-Koumou, Fadiala et tant d'autres chefs d'auxiliaires, qui m'avaient juré de me rapporter tour à tour six têtes d'ennemis tous les jours et qui ont rarement manqué à leur serment.

C'est avec eux que nous surprîmes ici, à l'endroit même où nous sommes campés, ce parti de *sofas*, qui se préparaient à attaquer nuitamment Niagassola; après les avoir battus, nous suspendîmes la tête de leur chef à une branche pendant droit

au milieu du chemin à hauteur d'homme. Mon interprète Samba avait collé sur le front du décapité cette inscription en caractères arabes :

AU NOM DE DIEU,
MAITRE DE LA VIE DES HOMMES,
ICI ON NE PASSE PLUS.

Et, en effet, jusqu'à la paix, personne ne fut assez téméraire pour franchir cette menaçante barrière.

C'est avec les chefs que je viens de nommer que nous fîmes de même en avant d'Oudoula, en avant de Bodala, au gué du Bakhoy, à Bendougou, au Balanko, devant Balankoumakana, où nous tuâmes cinquante-trois *sofas* après une pénible marche d'un jour et d'une nuit dans les marais ; en avant de Bananikoro, sur tous les chemins enfin qui conduisaient à Niagassola. A partir de ce moment les fourrageurs ou les partisans ennemis ne passèrent plus ; à dater de ce jour les femmes, les enfants et les vieillards dormirent en paix autour de nous, et, pendant ce temps, leurs guerriers faisaient de longues marches pour aller récolter la dîme sanglante que j'exigeais d'eux.

C'est ainsi que je devins l'ami de Samory !

Tous ces braves Malinkés auront des écharpes en soie rouge, des sabres incrustés ou damasquinés et des étoffes de fête pour leurs femmes. Le colonel Frey les leur avait promis en récompense de leur

vaillance ; je suis heureux de pouvoir tenir ses promesses.

Un courrier de Marcantoni vient me trouver au milieu de ces occupations pour m'offrir l'hospitalité au fort.

Je lui suis reconnaissant de sa bonne attention ; mais comment l'accepter alors que nous sommes suivis de plus de cent cinquante hommes? En effet, pendant la journée, nombre de mes anciens guerriers sont descendus des montagnes où ils habitent, le fusil sur l'épaule et le sabre au côté ; ils veulent m'escorter jusqu'aux dernières limites du Manding. Nous irons camper demain dans un coin ombreux que je connais, au pied de la montagne, à égale distance du fort et du village, près d'un délicieux ruisseau d'eau fraîche qui ne tarit jamais.

A la nuit tombante, mes hommes ont fait une capture magnifique. Tout autour de notre campement, le plateau était en feu ; ils avaient tendu force lacets dans les hautes herbes pour capturer le gibier chassé par l'incendie. Trois volatiles de 80 centimètres de haut, pesant chacun près de 10 kilogrammes, sont venus s'y faire prendre. A part la crête et l'envergure, qui sont celles d'oiseaux de haut vol, ils ressemblent à des dindons de France. On les appelle *tougou*, et le plus jeune d'entre eux aura l'honneur de figurer demain soir tout entier au dîner que nous offrirons sous la tente à Marcantoni et à son médecin.

Inutile d'ajouter que la capture de ces *tougous*

permet au docteur Fras d'enrichir son carnet de deux grandes pages de descriptions ornithologiques, car c'est une découverte pour l'histoire naturelle.

Demain, nous nous mettrons tous en grande tenue pour entrer à Niagassola : l'or, les aiguillettes, les manteaux flottants rouges et bleus, les amples vêtements de couleurs éclatantes, les tapis de selle brodés, tout sera tiré des ballots à cette occasion.

Il me tarde bien de savoir si les habitants de Niagassola m'ont oublié, eux qui autrefois, avec leur imagination vive et pleine d'exagérations souvent puériles, m'acclamaient au retour de chaque expédition en m'adressant les qualifications les plus flatteuses de leur langage : *Tié kili kélé*[1] *! Mokho fama doûssou*[2] *! N'télou fâ*[3] *! N'taniokho falou* [4] *!* Dix-huit mois bientôt se sont écoulés depuis ces événements, et les noirs ont l'esprit mobile et la mémoire courte.

Mes deux compagnons étant plus jeunes, voient les hommes sous un meilleur jour; ils m'affirment qu'ils se souviendront du chef blanc qui a si longtemps combattu pour leur indépendance. Et, en effet, les événements leur ont donné pleinement raison.

1. Le guerrier qui, à lui seul, vaut une armée !
2. Le roi des chasseurs d'hommes !
3. Notre père !
4. Le vengeur de nos pères !

Ces braves gens m'ont fait une réception quasi royale. A peine avons-nous descendu les pentes des montagnes qui dominent Niagassola que déjà nous entendons résonner le tam-tam ; à ses sons graves se joignent les accents aigus de la flûte, les modulations de la guitarre et les notes perlées du *balafon* [1]. C'est Mamby, le roi du Manding, qui vient à notre rencontre précédé de ses *griots* musiciens ; devant eux quatre jeunes gens chantent, dans un langage pompeux et que ma modestie devrait taire, la prise du village de Koma, l'ennemi héréditaire de Niagassola. Il n'est pas indifférent, pour se rendre compte du génie de la langue malinkaise, de reproduire ce chant dont voici la traduction :

Le voilà, notre chef blanc!
Il a l'œil et l'oreille du maître qui commande aux deux grandes rivières.
Cette terre où il a construit sa case est à lui;
Les hommes qui la cultivent sont ses hommes;
Car il les a sauvés!
Ils lui apportent leur plus beau mouton,
Car il est leur chef!
Il porte un sabre d'argent;
Le jour du combat, il le tient à la main.
Il dédaigne le fusil et marche devant ses tirailleurs.
Tous les chefs noirs le mettent en joue,

1. Sorte de clavier fait de touches en lames de bois dur réglées par ordre de longueur sur des calebasses vides et que l'on frappe avec deux petits marteaux, comme le xylophone. Le son produit par cet instrument est à quelque distance, assez semblable à celui d'un piano.

Tous les chefs noirs tirent sur lui,
Il marche devant ses tirailleurs !
Sa poudre a fait un trou dans le *tata*,
Comme le feu qui tombe d'en haut,
Qui jette les cases à terre !
Vingt hommes peuvent passer par le trou
Cent fusils le défendent ;
Il marche devant ses tirailleurs ;
Il pénètre le premier dans le *tata*,
Cent fusils tirent sur lui,
Mais l'éclat de son sabre fait fuir tous les guerriers !

Le vieux roi Mamby me reçoit avec de véritables transports de bonheur, ainsi que tous les siens qui hurlent *Anamou !* (c'est vrai !) à chaque vers des *griots*. Il nous accompagne à la tête de cinq cents ou six cents personnes, aussi longtemps que ses forces le lui permettent ; et toute cette cohue vociférante prend avec nous le chemin du campement. Marcantoni, qui vient de nous rejoindre, nous y installe, puis il nous quitte discrètement peu après afin de nous laisser prendre quelque repos. Les gens de Niagassola abandonnent la place avec lui, et nous ne tardons pas à nous endormir, charmés d'une réception vraiment touchante de la part de demi-sauvages à qui les Européens reprochent si volontiers le manque absolu de tout sentiment de reconnaissance.

A quatre heures du soir, tout est disposé pour le *palabre* que je vais tenir avec mes anciens guerriers ; bientôt ils arrivent en foule et prennent place.

Les plus renommés d'entre eux s'installent sur nos caisses disposées en demi-cercle autour de ma tente; les autres s'assoient par terre à la turque, le fusil entre les jambes. En quelques mots je leur retrace la progression par eux suivie pour devenir de rudes guerriers bien entraînés à la fin de la campagne; je les remercie des services qu'ils nous ont rendus à cette époque et je leur annonce que le commandant supérieur m'a chargé, pour les récompenser, de leur remettre des cadeaux; il aurait voulu les leur faire plus riches et plus nombreux, mais ses ressources sont limitées; tels qu'ils sont, ils leur prouveront que la France et les chefs qu'elle envoie dans leur pays n'oublient pas les services que les Malinkés leur rendent.

La distribution des sabres, des étoffes, des colliers commence alors, au milieu d'un déluge de remerciements. Nous nous séparons apparemment contents les uns des autres, car, toute la soirée les gens du village, déjà fort émus et chancelants, nous apportent d'énormes jarres de *dolo*. Sur le tard, les *griots* viennent nous offrir, devant de grands feux qu'ils allument, une aubade et des danses qui ne se terminent que très avant dans la nuit.

Le lendemain, 10 janvier, je me rends au fort pour m'entendre avec le commandant au sujet de l'établissement du service de courriers au moyen desquels je pourrai communiquer du Niger avec le commandant supérieur. Marcantoni me fait part

de tous les renseignements qu'il possède sur la situation politique dans les États riverains du Niger, aussi bien que ceux concernant l'empire du Ouassoulou.

Samory, d'après les dires parvenus à Niagassola, serait pour le moment aux prises avec une double difficulté.

D'abord son père, Lakhanfiâ-Touré, aurait, malgré sa défense formelle, sacrifié aux arbres du bois sacré de Sanankoro, et il aurait commis cet acte de fétichisme devant toute la population de la ville. Un pareil scandale devait porter, comme on le conçoit aisément, un tort notable au prestige de Samory, chef des croyants et élu de Dieu. Aussi l'almamy, pour le punir de son idolâtrie, venait, disait-on, de le dépouiller de tous ses biens et de le réduire à un état voisin de la misère, semblable à celui où il se trouvait avant les hautes destinées de son fils. Dans un empire comme celui de Samory, où l'almamy est maître, après Dieu, de la vie et des biens de tous, pareil châtiment aurait passé inaperçu si les frères du monarque noir ne s'étaient pris de pitié pour leur vieux père et n'avaient exploité ce sentiment pour créer un parti sourdement hostile qui s'accroissait chaque jour de tous les mécontents et des nombreux partisans qu'ils s'étaient faits par leurs largesses.

Samory n'ignorait rien de leurs façons d'agir; dès que leur opposition à ses volontés se mani-

festerait ouvertement, il les dépouillerait subitement, eux aussi, des charges et des honneurs dont il les avait revêtus; il les traînerait à sa suite sous une étroite surveillance, se réservant d'en finir avec eux à la moindre faute, par quelque exemple terrible.

Enfin, ses armées auraient éprouvé un échec de quelque importance dans la lutte ouverte sur ses frontières de l'est, contre Thiéba, roi des pays bambarras, entre Tengrela et Kong.

On dit, de plus, que Samory est peu désireux de voir les Français explorer son empire; il semblerait disposé à m'arrêter sur le Niger, et à se porter à ma rencontre afin que je ne puisse faire le levé de la route qui mène à sa capitale.

Pour déjouer ce plan, je vais me tenir coi, avançant sans mot dire jusqu'au Siéké. De là je lui enverrai avis officiel de mon arrivée; il le recevra ainsi trop tard pour prendre les mesures qu'il médite, et nous aurons franchi le Niger en un point à ma convenance, alors qu'il lui restera à peine le temps de nous faire préparer des logements à Bissandougou ou à Sanankoro.

Le 11 janvier, tous nos préparatifs sont terminés; le service des courriers, ceux d'espionnage, de ravitaillement sont prêts à fonctionner; des sacs de cartouches sont soigneusement dissimulés dans les ballots de mes hommes; nous sommes tous prêts à tout événement heureux ou malheureux. Demain nous franchirons la rivière Kokoro et

quitterons définitivement les territoires sur lesquels s'exerce l'influence française.

Avant de quitter Niagassola, qu'il me soit permis d'en dire l'histoire, telle que je l'ai recueillie de la bouche des anciens du pays ainsi que des *griots*, qui se transmettent de père en fils la tradition et sont en quelque sorte les bardes du Soudan occidental. Cette histoire offre certaines garanties d'exactitude, car j'ai été à même de la contrôler maintes fois en comparant ce qui m'en avait été conté aux chants de guerre des régions avoisinantes.

Le royaume, dont la capitale est encore Niagassola, appelé actuellement Manding, autrefois Malinkadougou ou Malinkadiamani (pays des Malinkés), a été fondé vers l'année 1705 par Nassikha-Mamby-Koumou, chef de la famille des Massarés ou Keitas.

Les Massarés viennent de l'Est; ils font partie du grand exode des Peulhs qui, originaires de la Haute-Égypte (foulas, fellahs, fellahatas), se sont mélangés peu à peu aux indigènes, tout en se dirigeant vers l'Ouest aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, et, après un long arrêt dans le Haoussa, sont enfin parvenus, de nos jours, jusqu'à l'océan Atlantique. La race métisse peulhe peuple actuellement les deux rives du Niger, depuis Tombouctou jusqu'à ses sources ainsi que les rives du Sénégal

supérieur et les contrées appelées Bélédougou, Fouladougou, Khasso, pays de Kita, Manding, Massarédougou, pays de Bammako, Siéké, Bouré et en partie le Fouta-Djallon.

La famille des Massarés est une des premières qui passa le Niger et vint s'établir sur la rive gauche; aussi depuis longtemps n'est-elle plus considérée comme faisant partie de la race métisse peulhe, appelée bambarra, dont les suddivisions de famille sont actuellement les Diallo, les Diakaté, les Sidibé et les Sankaré.

Kendé-Mansa-Makhan-Mamby, quoique simple chef de cases, avait été reconnu comme chef par les émigrants composant l'immense colonne qui passa le fleuve en même temps que lui; ses exploits étaient fameux et les guerriers massarés renommés et craints.

Plus de cent ans auparavant, leurs ancêtres formaient dans le Haoussa une sorte de légion privilégiée de captifs de guerre qui passait pour être le plus ferme appui de la puissance du sultan de Kano. Ces sortes de janissaires étaient devenus si redoutables qu'un jour, ayant à se plaindre de leur maître, ils quittèrent ses États, emmenant avec eux leurs armes et leurs familles sans que le sultan osât s'opposer à leur départ. Depuis cette époque, eux et leurs descendants toujours victorieux, mettaient à feu et à sang les pays d'entre Niger, cherchant une terre qui leur fût hospitalière et où ils pussent enfin s'établir.

Ils franchirent le Niger supérieur, comme je l'ai dit plus haut, sous la conduite de Mansa-Makhan, en 1705, s'emparèrent du territoire de la rive gauche et s'y fixèrent. Après diverses expéditions, qui eurent pour résultat de jeter la désolation et la ruine dans la région comprise entre le Bafing et les monts du Manding, leur chef redouté construisit sa résidence particulière à l'est de Niagassola, en un lieu situé entre la Falima et la rivière de Balandougou; dans le même temps, sur l'emplacement actuel de Niagassola, il établissait les guerriers de son armée qui n'appartenaient pas directement à sa famille.

Les vestiges des ruines de sa résidence, Ouaramban, subsistent encore; un pan de mur qui a résisté au temps et à la végétation montre ce que devait être cette forteresse. Son épaisseur est de 3 mètres; il est construit avec d'énormes blocs ferrugineux posés avec beaucoup de méthode et reliés entre eux par de l'argile dure comme du grès.

Plusieurs familles diverses avaient suivi la fortune des Massarés dans leur exode; elles s'établirent dans le Siéké, entre Mansalah et Oudoula, sur les deux versant des monts Sakala et Saninkouroula, et des monts s'étendant du Bouré au Niger.

A cette époque un chef puissant nommé Suleyman ou Sireman, roi des Dialonkés, race aborigène, terrorisait les régions entre le Tankisso

et le Bafing. Ce conquérant n'était donc séparé des Massarés que par le Bouré, dont les mines d'or étaient pour chacun un objet de convoitise ardente ; aussi cepays ne tarda-t-il pas à se transformer en véritable champ clos, et les chants des *griots* sont remplis des hauts faits de Mansa-Makhan et de Sireman.

Il serait facile de reconstituer d'une façon à peu près complète l'histoire de ces guerres, en notant les épopées diverses que rappellent aux jeunes guerriers les bardes *dialonkés* [1] et les *griots* mandingues.

Quoi qu'il en soit, la lutte se termina à l'avantage de Mansa-Makhan-Mamby, qui rejeta définitivement Sireman et les Dialonkés au delà du Haut-Bakhoy. Comme on le verra dans l'histoire du Ouassoulou, son petit-fils Bakary devait être aussi un guerrier fameux, dont seul le terrible prophète El-Hadj-Omar put avoir raison après un siège de plusieurs années de Dinguiray, sa capitale.

La tradition rapporte que le roi du Bouré, oubliant sa communauté d'origine avec les Massarés et les liens de vassalité qui l'attachaient à leur chef, s'était rangé avec ses guerriers sous la bannière de Sireman. Celui-ci ayant été battu dans les grandes plaines qui s'étendent au nord de Didi, entre Fourgué-Koudédi et Dora, le roi du Bouré

1. Race aborigène chassée dans les montagnes du Dialonkadougou par les Massarés, les Camaras et les Camisoros. La race des Dialonkés tend à disparaître.

tomba entre les mains de Mansa-Makhan. Ce dernier fit décapiter le roi vaincu; puis il exigea la remise d'une mesure d'or équivalente au poids de la tête du roi décapité. Mais, pendant la nuit, les gens du Bouré en enlevèrent fort habilement la cervelle et la langue pour la rendre moins lourde.

Le lendemain, lorsque la tête, ainsi allégée, fut mise dans la balance qui faisait contrepoids à la poudre d'or, le chef de Niagassola s'aperçut de la fraude : « La cervelle qui pense et la langue qui traduit la pensée d'un roi aussi remarquable qu'était le vôtre, ne valent-elles pas celles des dix hommes les plus importants d'entre vous? Donnez-moi donc sur-le-champ vos dix langues et vos dix cervelles, afin que nous rétablissions la pesée! » Et comme les pauvres diables, tout tremblants, ne paraissaient montrer aucun empressement à le satisfaire, il leur fit d'abord couper la langue au fond de la gorge, puis ensuite fendre la tête et en retirer la cervelle; le tout fut jeté sanglant sur un des plateaux de la balance, tandis que, sur l'autre, l'or s'amoncela jusqu'à ce qu'ils fussent de niveau.

A sa mort, Mansa-Makhan avait réuni d'immenses richesses et créé un formidable empire. Du Bafing à Kita, de Kita à Bammakou, le Gadougou, le Baniakadougou, les confédérations du Bafing, enfin, et, à peu de chose près, toutes les régions actuellement sous notre protectorat, reconnaissaient son autorité et lui payaient tribut. Ses frères, pour faire des funérailles dignes de

lui, et aussi pour que personne ne puisse jamais souiller la demeure de ce grand roi, incendièrent sa résidence, Ouaramban, et la détruisirent de fond en comble. Depuis cet événement, aucun indigène n'a jamais construit sa case, défriché un *foutou*[1] ou peut-être même foulé du pied l'emplacement de la demeure de Mansa-Makhan.

Ses successeurs conservèrent presque intacts l'influence et le pouvoir de Niagassola, qui était devenu la capitale de l'empire. Heureux dans toutes leurs guerres, grâce à la valeur des Massarés et au grand nombre d'hommes qu'ils traînaient à leur suite, ils semèrent au loin la terreur pendant plus d'un siècle. La crainte inspirée par leurs colonnes était au moins égale à celle que causent actuellement les hordes de Samory ; le père de mon interprète, dont les parents habitaient le Fouta-Djallon, se rappelle avoir fui maintes fois dans les bras de sa mère au cri de : *Mamby kélélé !* (Voici la colonne de Mamby !)

Mungo-Park, lors de son passage à Niagassola, en 1797, alors que Koumou-Mamby régnait sur ce village et faisait construire le Dion-Foutou[2] actuel, relate l'intelligence des Massarés et s'étonne de leurs grandes richesses, surtout en bestiaux. Le Mamby actuel prétend que, lorsqu'il était enfant,

1. Champ cultivé.

2. Littéralement « Champ des esclaves, sérail ». Il constitue la demeure du chef du village dont il occupe le centre et est solidement fortifié. C'est le réduit de la place.

les pâturages des environs de Niagassola étaient insuffisants tant les troupeaux étaient nombreux : il affirme qu'on était obligé, pour assurer leur subsistance, de les disséminer sur différents points, à plusieurs journées de marche les uns des autres.

Le dernier roi du Manding qui ait acquis quelque renom, est Koulaba-Mamby, qui vit crouler la puissance des Massarés devant l'invasion des Toucouleurs. Au début de son règne, ses campagnes eurent un retentissement considérable. Il promena ses colonnes victorieuses jusqu'aux frontières du Ouassoulou, du Morébélédougou et du Sankaran, sur la rive droite du Niger.

A leur arrivée dans le pays, les Toucouleurs n'osèrent pas se mesurer avec lui, tant sa renommée était grande ; ils traitèrent avec le Manding. Mais, par mille sourdes intrigues, ils détachèrent de Niagassola, les uns après les autres, tous les États vassaux; lorsque Mamby s'aperçut de leur fourberie, il était trop tard. Le pacte d'amitié qu'il avait passé avec eux était devenu un lien d'esclavage; car, tout compte fait, il ne pouvait plus ranger que cinq cents guerriers sous sa bannière. Il dut se résigner à subir le joug que, du reste, Alpha-Omar, généralissime de El-Hadj-Omar et almamy de Mourgoula, maintint toujours extrêmement léger.

A partir de ce jour, c'en était fait du grand empire malinké. Alpha, pour mieux en être maître, avait rompu tous les liens qui unissaient les

villages entre eux; aussi bientôt la discorde fut telle qu'il dut employer cette fois son habileté à les empêcher de se détruire mutuellement.

Réduit à l'impuissance, Koulaba-Mamby s'enfermait pendant ce temps dans son *tata*, entouré de ses trois cents femmes, et, désespéré, fermait l'oreille à tous les bruits du dehors.

Deux fois cependant il voulut réagir contre sa mauvaise destinée et sortir de sa torpeur; mais ce fut en vain, car sa domination et celle des siens était passée en d'autres mains.

En 1860, les Toucouleurs voulaient enlever Kangaba où, cinquante années avant, Mamby-Koumou avait placé comme roi un de ses fils dont l'héritier règne encore sur le Manding de la rive droite. Alpha-Omar, voulut obliger Koulaba-Mamby à prendre part à cette expédition et à le guider. Celui-ci, devenu trop faible pour refuser ouvertement de prendre part à une guerre contre son cousin, se mit en marche avec son contingent à la tête de l'armée des Toucouleurs; mais il s'égara si bien au sud de Naréna, qu'Alpha-Omar, énervé et sachant qu'il ne pouvait s'emparer de Kangaba que par surprise, chose impossible après tant d'allées et venues, somma Mamby de le conduire vers un riche village qu'il pût piller et donner en dédommagement à ses hommes. Ouoronina, sur le Dioliba, désigné par Mamby, fut brûlé, saccagé, et toute la population emmenée en captivité.

Cinq ans plus tard, le vieux Mamby, ne pouvant

se résoudre à l'inactivité forcée que lui imposaient les Toucouleurs, obtint d'eux de conduire une expédition dans le Ouassoulou. Arrivé sur le fleuve, près de Banco, il trouva tous les villages déserts et les pirogues enlevées. L'avant-veille, le mamby de Kangaba, ayant appris ses intentions, avait pris ses mesures pour que cette expédition fût ainsi arrêtée. Koulaba-Mamby envoya courriers sur courriers à son cousin, lui rappelant le signalé service qu'il lui avait rendu quelques années auparavant, le priant de lui renvoyer les pirogues. Tous ses émissaires furent éconduits. Pour se venger, le chef de Niagassola brûla tous les villages déserts de la rive gauche. De là est née la haine des deux Mamby et la rivalité entre Kangaba et Niagassola.

Au retour de cette expédition, le fils aîné de Koulaba-Mamby était resté en arrière, pris de douleurs intestinales. Un des hommes les plus influents de Mansalah, Diongo-Kouboumfiténé, chef de cinquante fusils, l'ayant rencontré seul sur le chemin d'Oudoula, lui fit couper la tête pour tirer vengeance d'un vol de captive fait à son détriment. Koulaba-Mamby voulut attaquer Mansalah et le détruire, mais il fut arrêté par l'almamy de Mourgoula qui couvrit ce village de sa protection.

En 1880, le Mamby fit encore un effort pour relever son pays de sa déchéance et remettre Kangaba et le Siéké sous le joug de Niagassola.

Il envoya au roi Sambala (de Médine) cinq cents gros d'or, en le priant de réunir une colonne et de venir se joindre à lui pour combattre les pays qui étaient autrefois ses vassaux. Sambala, en monarque noir habile, garda l'or, mais, au lieu de colonnes, lui transmit simplement des souhaits de réussite.

Lorsque le capitaine Gallieni traversa Kita, Koulaba-Mamby fut le premier des chefs de la région à s'allier à lui. Depuis, Niagassola nous est resté absolument dévoué.

L'autorité du Mamby actuel n'est plus que nominale et son influence à peu près nulle. Les héritiers du trône qui arriveront successivement au pouvoir à la mort de leurs frères aînés sont : le chef de Momou, celui de Kourbala, le chef de Dalamban, les quatre frères Koumou et enfin, au huitième rang seulement, le fils aîné du défunt roi, Kaniba-Mahmady, actuellement chef des guerriers du Manding et chef de Dialikrou.

Le plus jeune de ses oncles a environ soixante-dix ans, et tous sont profondément abrutis. Il est fâcheux pour le Manding que Mahmady ne puisse arriver immédiatement au trône ; les richesses que lui a laissées son père, bien écornées il est vrai par cette dernière guerre, et surtout le nombre raisonnable de captifs de guerre qu'il peut mettre sur pied, lui donnent une influence qui, ajoutée au renom de son père, n'a d'égale chez aucun autre chef. De plus, convenablement conseillé et dirigé, il sait faire sentir son autorité d'une façon suffi-

sante pour chasser l'apathie des Malinkés et nous être d'un véritable secours.

Le commandant Monségur avait essayé, en 1883, de le faire nommer roi du Manding, au lieu et place du Mamby actuel dont la nullité est excessivement gênante et préjudiciable aux intérêts de la région; mais il avait compté sans l'obstination absolue que mettent les Malinkés à suivre leurs usages, et il échoua complètement dans sa tentative. D'après la loi mandingue, le frère cadet succède au frère aîné; la succession au trône se fait donc par voie collatérale et personne, même Mahmady, ne se prêterait à la violer.

Il serait peut-être bon, dans l'impossibilité où nous sommes d'avoir à la tête de ce pays un homme suffisamment jeune et énergique pour en diriger les affaires, de mettre à côté de lui un de ses parents remplissant ces conditions, et jouant en quelque sorte le rôle de maire du palais auprès de ces rois fainéants et annihilés au delà de toute expression.

C'est ce que l'on résolut de faire pendant l'année 1885 et les résultats de cet essai furent très satisfaisants.

Des diverses races dont nous avons parlé au cours de cet aperçu historique, une seule, à part quelques rares exceptions, nous est restée fidèle pendant la dernière guerre contre Samory : c'est

la race des anciens conquérants, les Massarés, dont nous venons de raconter l'exode.

Malheureusement pour la contrée, l'arrivée des bandes de l'almamy coïncida avec la mort de Koulaba-Mamby, décédé à un âge excessivement avancé. Mais ce dernier chef avait conservé une si grande vigueur d'esprit que la mort le surprit en pleins préparatifs d'une expédition qu'il voulait lancer à la rencontre du conquérant.

Son successeur, le Mamby actuel, ne sut ni vouloir, ni oser. Au reste, la confiance des Massarés lui manquait. La seule fois qu'il s'était mis à la tête d'une expédition, en 1878, il avait piteusement échoué : le village de Koma lui résista victorieusement pendant plusieurs mois, et finalement il fut repoussé avec de grandes pertes. D'un caractère très faible, quelque peu en enfance, adonné à l'ivrognerie et excessivement avare, il n'avait aucune des qualités nécessaires pour conduire les Malinkés et s'en faire obéir. Aussi, en moins d'un an, la puissance des Massarés alla déclinant tout autant qu'elle avait été élevée autrefois. Les villages du Manding, ne se sentant plus unis les uns aux autres par l'énergie de leur chef, n'eurent plus qu'un but : secouer le joug de Niagassola. Ils réussirent si bien que, lorsque derrière la colonne du colonel Borgnis-Desbordes, quelques bandes de pillards vinrent attaquer les villages du Bas-Manding, Mamby fut dans l'impossibilité de réunir deux cents hommes pour les chasser. Vingt et un

ans plus tôt, cependant, tout le Ouassoulou fuyait à l'approche de leur armée, et les Massarés divisés, sans cohésion, durent fuir à leur tour devant ceux qui, pendant des siècles, avaient été leurs vassaux.

Dès le commencement de cette année 1882, Niagassola se dépeupla entièrement, et il ne resta plus dans le village que Mamby, quelques-uns de ses parents, des *griots* et des forgerons. Le reste de la population émigra dans le cercle de Kita, à l'abri du fort, ou se jeta dans les montagnes où elle campa jusqu'à la paix, vivant misérablement dans de continuelles alertes.

C'est dans cet état que le capitaine d'artillerie Chanteaume trouva cette capitale naguère si prospère que, quatre ans auparavant, elle fournissait à elle seule, sur première réquisition, cent cinquante bœufs au commandant de Kita. Une unique vache composait le troupeau du village ; des trois enceintes concentriques défendant cette localité, deux s'étaient écroulées, minées par les pluies; la troisième ne valait guère mieux. Les maisons, cessant d'être entretenues, s'étaient effondrées, et, pour loger les cent hommes qui l'accompagnaient, le capitaine Chanteaume dut les installer dans le *tata* du chef.

La construction du fort, commencée le 10 février 1885, rendit quelque assurance aux habitants. Sous la pression de son commandant, quelques-uns d'entre eux commençaient à rentrer, à reconstruire des cases et à préparer des cultures. Mais

bientôt survinrent les événements de Niafadié, qui remirent en question son existence.

En effet, l'armée de Samory, quoique battue au Kokoro le 14 juin 1885, puisait dans son grand nombre l'audace suffisante pour oser, presque sur les talons de notre colonne, se jeter sur Niagassola, le brûler en partie et le piller. Cet événement empêcha ses malheureux habitants de regagner la confiance qui leur manquait; ceux qui n'avaient pu ou voulu fuir au loin s'étaient réfugiés sous les murs à peine naissants du fort et n'entendaient pas plus s'en éloigner qu'un noyé qui a réussi à saisir le bras de son sauveteur ne veut consentir à s'en séparer. Cinquante hommes cependant, sur l'ordre formel du commandant, réoccupèrent le lendemain le *tata* du chef, qui sert de réduit à Niagassola.

Le 18, un parti ennemi se glissait sur la face nord, masquée aux vigies du fort par les ruines de la première enceinte, et se ruait dans le village, le pensant inoccupé; mais, à peine entrés dans l'avenue qui mène au *tata* des Mambys, ils furent accueillis par une fusillade nourrie venant de la garnison malinkaise de ce réduit et jetés en plein désarroi par ce salut inopiné qui leur culbuta quelques hommes. En même temps l'éveil était donné au fort et un obus tombant au milieu d'eux leur apprenait que le canon se mêlait de la partie et qu'il était temps pour eux de déguerpir.

Les gens de Niagassola s'étaient jetés immédiatement à leur poursuite, leur tirant dans les reins;

ils leur eussent certainement causé des pertes sérieuses lorsqu'un événement comique mit fin à cet engagement. Les Malinkés des deux rives du fleuve étaient persuadés que la simple explosion d'un obus suffisait, par suite des poisons contenus dans le projectile, pour asphyxier tout être animé se trouvant à sa proximité, dans un certain rayon, à l'instant de son éclatement. Or, au moment où les guerriers de Niagassola n'étaient plus qu'à 60 mètres à peine des *sofas*, un obus tiré un peu court tomba droit au beau milieu de l'espace qui séparait les combattants. Son explosion fut un véritable coup de théâtre : tous ces noirs hurlant, gesticulant, brandissant leurs sabres ou leurs fusils tombèrent avec l'ensemble le plus parfait la face contre terre, dans l'immobilité la plus absolue et le silence le plus profond. Au fort, la garnison levait les bras au ciel et admirait les effets si complètement destructeurs de nos petits canons poussifs, lorsque, tout à coup, après une longue minute, les têtes des combattants aplatis se relevèrent, s'orientèrent prudemment, puis tous, vainqueurs et vaincus, sautant sur leurs jambes, détalèrent bouche close, abandonnant armes et bagages sur le terrain.

Le 1er juillet, les Massarés de Niagassola, dont le nombre s'était accru de tous les réfugiés des villages voisins, réoccupèrent leur village et durent, par ordre de l'autorité française, se mettre, séance tenante et sous les peines les plus graves, aux

travaux de culture. Cette mesure n'était pas inutile, car, dans les transes continuelles où ils vivaient depuis le mois de juin, ils n'avaient pas ensemencé un pouce de terre.

C'eût été pour ce village une famine d'autant plus effroyable que tous les magasins à mil, épars dans la campagne, avaient été vidés puis brûlés par l'ennemi; le peu de céréales qui leur restaient suffisaient à peine à des semailles devant assurer le tiers d'une récolte ordinaire, alors que la population venait de quadrupler du jour au lendemain. Dès les premiers jours de juin, la population de Niagassola pouvait être estimée à trois cents habitants : le 15 juillet cette localité en comptait douze cents.

Devant les reconnaissances offensives continuelles de la garnison, Samory avait évacué le pays de Niagassola proprement dit et une partie du Kendé[1]. Il était alors de sa personne à Faraoualia; mais la présence d'un fort détachement campé sur la rive gauche du Kokoro, à 4 kilomètres de Niagassola, et le séjour de Malinkamory à Galé, restaient une menace perpétuelle pour ce malheureux pays. Il était sillonné de bandes de pillards, qui tuaient ou enlevaient tout habitant s'aventurant quelque peu au dehors. Dans ces conditions, il était urgent de fortifier solidement le village que son éloignement du fort

1. Partie sud du Manding de Niagassola.

empêche d'être protégé d'une façon efficace ; il fallait aussi organiser un détachement de guerriers choisis qui, appuyés par quelques tirailleurs, ne craindraient pas de se jeter au milieu des cantonnements de l'ennemi, et fatiguer celui-ci aussi bien par des alertes continuelles qu'en lui faisant éprouver, d'une façon presque quotidienne, des pertes sensibles. Kaniba-Mahmady prit leur commandement, tandis que le vieux roi Mamby gardait sous ses ordres les hommes chargés de la défense du village.

Dès la fin de juillet, l'enceinte extérieure du village, quoique loin d'être achevée, présentait à l'escalade un obstacle sérieux, et les jeunes gens, surexcités par de fréquents *palabres* et les tamtams de guerre, paraissaient assez décidés pour être menés à l'ennemi.

Aussi, à partir de cette époque, il ne se passa pas de semaines sans qu'une expédition au moins ait été entreprise. Quoique d'une infériorité numérique considérable, les Massarés, soutenus d'abord par quelques tirailleurs, firent bonne figure dès le début : finalement, ils harcelèrent si bien les colonnes de Samory dans leurs campements du Kokoro, du Balanko et du Bakhoy, qu'ils les obligèrent à décamper. Chaque fois ils leur faisaient bon nombre de prisonniers qui étaient immédiatement mis à mort.

Aujourd'hui, l'ancien royaume de Niagassola, du Niger aux montagnes du Manding, vit dans la

paix la plus profonde. Les villages dévastés par la guerre commencent à se repeupler, et on est en droit d'espérer que d'ici peu d'années les habitants de cette région seront dans une prospérité plus grande que celle dont ils jouissaient sous le roi Mansa-Makhan, car la guerre ne viendra plus chaque année les décimer.

Cette contrée me semble appelée à un certain avenir, même au point de vue européen, si nous savons lui garantir de longues années d'une tranquillité absolue, et si notre autorité n'est point trop tracassière.

Nettement délimitée au point de vue géographique, renfermant des richesses de toute nature, centre commercial important, dotée d'un climat très chaud mais relativement bénin, elle est destinée, plus que toutes nos autres possessions du Haut-Sénégal, à nous rémunérer des efforts et des dépenses que son annexion a occasionnés.

Ce serait une lourde erreur que de la juger par les régions montagneuses qui entourent Niagassola, surtout à présent qu'une horrible famine désole la contrée, conséquence inévitable d'une guerre sans trève de plusieurs années qui a dépeuplé le pays et arrêté toute culture.

Les régions voisines du fleuve, ainsi que les grandes plaines qui s'étendent de Séourou aux monts Saninkouroula et de Séourou au Niger, sont d'une fertilité remarquable. Les terrains non défrichés sont couverts d'immenses forêts qui, si

elles ne ressemblent nullement à celles d'Amérique, sont fort semblables à nos futaies d'Europe, et contiennent beaucoup d'essences intéressantes.

La terre elle-même ne se refuse à aucune culture ; mais de la patience, des soins et de la suite dans les idées sont là, comme partout, indispensables à la bonne réussite d'essais d'acclimatement. Telles qu'elles sont déjà, les productions du sol ont une grande valeur. Le riz cultivé d'une façon rationnelle donne de plus beaux produits et de meilleure qualité que celui dit « Caroline » ; il peut être semé le long du fleuve sur des espaces considérables. Le maïs est incomparablement plus beau que celui de France ; le coton ne demande qu'à être soigné pour être un produit d'exportation précieux ; il pousse partout. Le tabac étêté au moment opportun pourrait être livré à nos manufactures ; il est très parfumé ; chaque village en plante et jamais la venue n'est manquée. Le *karité*, qui pousse partout à profusion, peut être un objet d'exploitation remarquable et donne une graisse qui, si elle était préparée en grande quantité et à l'aide de moyens moins rudimentaires, serait d'un prix de revient très minime ; les arachides viennent en abondance. Si l'on ajoute que la population est essentiellement agricole, fort laborieuse et très adonnée aux travaux des champs, on admettra, comme tous ceux qui ont longuement étudié le pays, que non seulement cette région pourrait bientôt se suffire entièrement à elle-même et aux

troupes qui l'occuperont, mais encore baser sur ses richesses agricoles un commerce important.

Mais, pour arriver à ce résultat, il faut de toute nécessité favoriser le repeuplement, encourager les perfectionnements de l'agriculture, les essais de cultures nouvelles, et enfin ouvrir des voies de communication faciles. Or, pour ce dernier *desideratum*, au point de vue topographique, aucune province en France, sauf de rares exceptions, n'offre autant de facilité à l'établissement de voies de communication par terre. Il existe, il est vrai, de larges rivières à franchir, mais quel est le pays, le Sahara excepté, où cette difficulté ne se présente pas? Les ponts sont depuis longtemps un remède connu.

L'or du Bouré est un attrait du début pour le commerce; par cette seule matière d'échange un mouvement sérieux traversera en tout sens le pays de Niagassola. L'exploitation en est tellement primitive qu'il est difficile de savoir ce qu'au juste elle donnerait si elle était perfectionnée et mieux comprise. Quoi qu'il en soit, l'an dernier, la dîme sur l'or extrait pendant le dernier hivernage a rapporté à Samory, malgré la guerre, 6000 gros d'or, soit 90 000 francs en chiffres ronds. Il est certain que si, en pleine guerre, avec des moyens de contrôle aussi insuffisants que ceux dont dispose l'almamy, il a constaté un rendement de 900 000 francs d'or, ce rendement peut être facilement quadruplé pour déterminer le chiffre nor-

mal, soit 3 600 000 francs par an. De plus, que donneraient une recherche sérieuse et une exploitation entendues? là est le problème que quelques essais résoudraient bien vite.

L'or n'est pas la seule richesse minérale du sol. Le fer natif s'y rencontre souvent, et les minerais de fer, sous forme d'oxyde et de sulfate, sont d'une richesse incroyable. Nous avons pris nous-même, en creusant les fossés du fort de Niagassola, des densités de minerai surprenantes de 6,5, alors que souvent les fers de France n'atteignent que 7 et 7,5. Le fer doux du pays, obtenu par la méthode catalane, a une densité de 12 et est extrêmement ductile et malléable. Il serait précieux pour l'étirage.

Entre Séourou et Bodala il existe des gisements de plâtre très riches, et en couches très épaisses.

L'argile des bords du Dioliba atteint une dureté considérable; les constructions faites avec cette matière peuvent être élevées de plusieurs étages, comme nous l'avons vu dans différentes villes, et avoir une durée très longue. La demeure du roi du Manding de Kangaba était un exemple frappant du parti qu'on peut en tirer, aussi bien pour la construction que pour l'ornementation.

Quant au caractère des habitants, il est généralement doux, porté à la tolérance et empreint d'une bienveillance native. Les Mandingues sont peut-être mous et apathiques, sauf pour les travaux des champs, dans lesquels ils déploient une très

grande activité. Bien conduits et stylés, leur courage à la guerre n'est pas douteux.

Pour les diriger convenablement et obtenir d'eux le maximum de rendement, il importe de leur faire sentir constamment la main du maître et de n'avoir jamais de relâchement dans la façon de les diriger. Mais il faut apporter une grande patience dans les relations de toute nature que l'on peut avoir avec eux; il faut tenir compte de ce fait que leur esprit n'étant formé ni à nos idées ni à nos mœurs, leur mollesse s'oppose à une prompte compréhension et à une prompte exécution.

Le droit de justice, qui pour eux est la plus grande prérogative des chefs, doit être exercé avec une mesure extrême, sans la moindre précipitation dans l'arrêté du jugement. Avec le temps, maintes contradictions dans les dires des parties intéressées permettront au juge patient de découvrir la vérité; par ce moyen, il acquerra un renom d'habileté et de droiture qui l'aidera plus dans l'exercice de son commandement, que ne le ferait une garnison quadruplée.

Pour la direction des intérêts indigènes qui lui sont confiés, le commandant de ces régions peut s'inspirer des actes des rois indigènes renommés, en particulier de Koulaba-Mamby, dont la justice est restée proverbiale. Il doit faire abstraction absolue des idées préconçues que lui ont données d'autres mœurs et une autre civilisation. Il importe

que, pour un temps, il s'inspire des us et coutumes du pays et sache se mettre entièrement à l'unisson des idées malinkaises ; puis il se ramènera lui-même, en y amenant ses administrés, par une sage lenteur et une progression régulière, à des habitudes et des mœurs plus conformes à notre civilisation. C'est seulement ainsi qu'il s'attirera la confiance des populations indigènes et les conduira lentement, mais sûrement à de véritables progrès.

Il doit donc, dès le début, être d'une prudence extrême dans ses jugements et observer bien plus que commander. Une étude de tous les instants des noirs qui l'approchent, une perpétuelle tension d'esprit à s'assimiler leurs mœurs et leur langue, une observation continuelle de leurs usages le mettront bientôt sur la voie à suivre pour être docilement obéi; la reconnaissance et peut-être le dévouement de cette race sensible à l'extrême à l'intérêt véritable qu'on lui porte sont à ce prix. Le Malinké sait distinguer, avec une finesse incroyable, l'indulgence qui provient de la faiblesse de celle qui découle de l'affection ou du sentiment de justice qui ,dans le doute, fait pardonner plutôt que punir injustement.

VII

UNE CAMPAGNE INÉDITE

Opérations dans le Siéké et le Bouré. — Mort du roi Nandamakha. — Cent contre cinq mille. — Héroïque défense. — Débloquement. — La retraite des Deux-Cents. — Bataille du Kokoro.

Dès les premiers chapitres de cet ouvrage, j'ai été amené maintes fois à faire allusion à la dure campagne que la colonne du Soudan occidental soutint en 1885 contre l'almamy Samory. De part et d'autre les actes d'héroïsme furent nombreux; mais, grâce à la perfection de notre armement, les pertes ne se répartirent pas de la même façon, et elles se produisirent en raison inverse du nombre.

Comme on le verra dans ce récit, Samory jeta sur nos divers détachements, sur la colonne expéditionnaire et sur Nigassola, plus de vingt mille hommes. Or le commandant Combes, aujourd'hui lieutenant-colonel, qui dirigeait nos opérations, n'eut jamais plus de deux cent vingt fusils ou sabres à mettre en ligne pour arrêter cette inva-

sion redoutable. Sauver le Haut-Sénégal d'un désastre presque certain devant une pareille disproportion numérique eût déjà constitué un beau résultat digne de signaler à la reconnaissance du pays celui qui l'aurait atteint.

Le commandant Combes a mieux fait : chaque fois qu'il s'est mesuré avec l'ennemi, et toujours dans la proportion de quinze ou vingt contre un, il est resté maître du champ de bataille et a infligé aux armées de Samory des pertes telles, que depuis la bataille du Kokoro, journée où elles eurent plus de deux mille hommes tant tués que blessés, elles n'osèrent plus se mesurer en rase campagne même avec le plus faible de nos détachements.

La région qui s'étend de Niagassola au Niger fut le théâtre de ces sanglantes rencontres. Avant donc d'y conduire avec nous le lecteur, je vais raconter cette guerre dont le retentissement fut énorme dans tout le Soudan et qui est, pour ainsi dire, totalement inconnue en France.

Il est tellement incroyable que de si brillants faits d'armes n'aient pas été applaudis en leur temps comme l'ont été tant d'autres combats d'outre-mer, que maintes personnes, et des mieux informées, penseront en en lisant le récit, être en plein roman d'aventures exotiques. Cependant, je garantis formellement les faits et les dates, ayant assisté à toute cette campagne. Au reste le journal du fort de Nigassola les relate tout au long et garantit, par son caractère officiel même, leur authenticité

Le 18 avril 1885, un détachement commandé par le capitaine Louvel[1] quittait Kangaba, ville importante du Haut-Niger, momentanément occupée par nos troupes, et s'enfonçait dans les montagnes qui séparent le versant du grand fleuve de celui du Bakhoy. Ce n'était pas sans un certain sentiment de secrète appréhension que le capitaine Louvel se dirigeait de nouveau dans ces régions éloignées du Siéké et du Bouré, traversées naguère par la colonne expéditionnaire effectuant alors une vraie marche triomphale. Malgré leur soumission apparente, si réelle et si prompte devant des forces relativement imposantes, il avait peine à croire que, ayant courbé si bas la tête sur notre passage, les habitants de ces pays ne la relèveraient pas d'autant plus haut lorsque le commandant supérieur se verrait contraint, par les approches de l'hivernage, à se retirer hors de leur pays. Déjà se manifestaient certains symptômes précurseurs inquiétants de l'orage prochain; de sourdes rumeurs grondaient dans les villages et le nom de *iphâ*

1. Le capitaine Louvel, de l'infanterie de marine, commandait une compagnie de 106 tirailleurs avec MM. Bonnard, lieutenant; Suleyman-Dieng, sous-lieutenant indigène; Delobelle, sergent-fourrier, Barthélemy sergent; Barbe, caporal-clairon ; une pièce de 4 de montagne; Fougasse, maréchal de logis, Rousseau, Lombard, canonniers, 4 tirailleurs canonniers auxiliaires, 2 conducteurs indigènes; un train de 22 mulets y compris les cantines pharmaceutiques et les bâts de cacolets; M. Crambes, médecin de 2e classe de la marine; Colette, quartier-maître infirmier et un infirmier noir. Au total : 9 Européens, 119 combattants noirs.

Samory (Samory notre père) en surgissait parfois comme une menace. On se racontait tout bas que, à peine le dernier tirailleur de la colonne avait-il quitté le Siéké ou le Bouré, des émissaires partaient pour Bissandougou, la résidence du faux prophète, afin de le renseigner sur notre nombre, nos canons, nos intentions, et lui demander très instamment de bien vouloir venir les délivrer de notre domination. On comptait et recomptait, dans les longues veillées autour du foyer des cases de *palabre*, le nombre de tirailleurs qui défendaient Niafadié, la clef de la région. Avec un frémissement d'espérance, on n'en trouvait pas plus de vingt-cinq commandés par un Européen[1].

On se rendait fort nettement compte de la situation précaire dans laquelle cette poignée d'hommes se trouverait en cas d'attaque. Pas d'eau, presque par de vivres, une méchante enceinte à demi ruinée. Et quelle position! une haute montagne dominant le poste à l'est; au sud, les ruines d'un village énorme dont les maisons et les rem parts éventrés venaient comme à dessein frôler les ruines du poste pour mieux en faciliter l'assaut; au nord et à l'ouest une petite rivière boisée, encaissée profondément, contournant à moins de soixante pas ce misérable réduit, et au delà un terrain raviné couvert de broussailles, créé par Allah lui-

1. M. Dargelos, de l'infanterie de marine, qui allait être promu capitaine, et 25 tirailleurs.

même pour permettre aux noirs musulmans de se glisser inaperçus au pied même du rempart. Tout ceci exposé, chacun se taisait, roulant dans son esprit une pensée unique à tous; puis, après quelques pipes fumées et une absorption considérable de ce tabac jaune pilé du Soudan, fort comme du piment, les guerriers regagnaient un à un leur case.

Ils songeaient alors que déjà les premiers orages, annonce infaillible des pluies torrentielles d'hivernage, avaient fait entendre leurs formidables grondements, que les ruisseaux les plus insignifiants prenaient des allures de rivières; bientôt les passages les plus faciles seraient transformés en torrents quasi impraticables roulant leur eau impétueuse et écumante. Dans quelques jours ces plaines, si propices jusqu'alors aux déploiements de l'infanterie et de la cavalerie, allaient devenir d'infranchissables marais. La colonne approchait de Bamakou; d'ici peu, une seule grande route lui resterait : celle de Kita que jalonnent nos forts jusqu'à Khayes. Alors le guerrier s'endormait sur cette pensée, voyant dans un rêve charmant une tête blanche couverte d'un casque et vingt-cinq têtes noires coiffées de chachias s'inclinant plantées sur des lances, pendant que l'almamy radieux lui donnait l'imposition des mains et le nommait chef *sofa*, en récompense de son habileté et de sa vaillance.

Le commandant supérieur Combes, avec sa perspicacité ordinaire, avait deviné ce qui se pas-

sait dans le cœur des Malinkés; renseigné par un excellent service d'espionnage, il n'ignorait aucune de leurs démarches auprès du faux prophète. Mais on lui avait affirmé que celui-ci n'était pas prêt pour la lutte. Il devait, lui assurait-on, attendre l'hivernage pour repasser sur la rive gauche et y organiser en toute sécurité la résistance qu'il préparait contre notre colonne pour la prochaine saison sèche. Au reste, tout le monde partageait la confiance du commandant supérieur, et repoussait l'idée de tout événement de guerre avant la fin des pluies.

Seul le capitaine Louvel avait de sourds pressentiments, que rien ne paraissait justifier, il est vrai, mais que les événements confirmèrent pleinement. L'observation répétée des mille phénomènes divers dont dépend le sort d'une campagne donne parfois une inconsciente prescience des luttes à venir.

Reconnaître et lever la route, ignorée encore, de Niafadié-Mansalah-Kangaba, réprimer l'esprit de rébellion naissant, rassurer nos alliés, envoyer au fort de Niagassola en construction les manœuvres nécessaires, tel était le but de l'expédition. La question des manœuvres était de beaucoup la plus importante, car tous les Malinkés employés aux travaux avaient déserté, et, faute de bras, le fort menaçait de ne pas être terminé pour l'hivernage.

Or, cette époque, pendant laquelle indigènes et Européens sont obligés par les éléments de se tenir tapis de longs mois sous leurs abris, arrivait à grands pas; il était de toute nécessité que la

garnison de Niagassola fût logée au plus tôt et le fort entouré d'une enceinte derrière laquelle nos soldats pussent se défendre. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, et il fallait avant tout mener très rapidement et très sûrement le racolement des manœuvres.

Mais les efforts du capitaine Louvel, pour nous ramener les esprits et pour approvisionner Niagassola en manœuvres, restèrent dès le début à peu près stériles. De longues colonnes de jeunes gens vigoureux partaient du Siéké sous l'escorte de quelques tirailleurs et arrivaient parfois à destination ; mais le lendemain, la désertion avait réduit à néant ce renfort de travailleurs. D'autres fois les Malinkés se révoltaient en route, et les deux ou trois hommes qui les conduisaient étaient forcés de se défendre à coups de fusil, loin de pouvoir les conduire; les villages commençaient à fuir à leur approche, signe infaillible d'hostilité; enfin, Niagassola, approvisionné pour une garnison de quarante hommes et ayant depuis près d'un mois à nourrir la colonne de Siéké, soit un effectif quadruple, était réduit à la portion congrue. Le commandant de cette place[1], à cause des difficultés croissantes des transports, ne recevant que çà et là quelques convois de vivres, était obligé de rationner strictement le capitaine Louvel, à qui il n'envoyait plus de viande, attendu qu'il possédait

1. L'auteur de cet ouvrage.

à peine lui-même assez de têtes de bétail pour faire face à l'hivernage.

Or, sait-on, sans l'avoir éprouvé soi-même, combien est pénible pour des hommes nourris depuis huit mois de biscuit, de café et de viande (si détestable que soit celle de ce pays) sous un ciel de feu horriblement débilitant, la privation de l'une ou l'autre de ces denrées, alors que de vagues souvenirs seuls vous rappellent le pain, le vin et toutes les douceurs relatives d'une vie moins misérable? Manquer encore de quelqu'un de ces aliments douteux, et être en même temps privé de cet atroce tafia qui seul rend buvable l'eau bourbeuse du bivouac, est une torture endurée sans plaintes par celui-là seul qui a d'avance fait hommage à la patrie des plus grandes souffrances et même de sa vie.

Cependant tout a une fin. L'horizon devenait gros de menaces du côté du Dialiba [1]; on parlait d'une armée ennemie considérable prête à le franchir; les vivres manquaient, il fallait songer au retour.

Le 19 mai, le capitaine Louvel, jugeant sa mission terminée devant l'impossibilité absolue de vivre plus longtemps sur le pays, rallia la garnison du poste de Niafadié et fit route sur Niagassola.

Mais, en même temps que le commandant Combes était informé de ce départ, il apprenait par ses espions qu'une des colonnes de Samory ve-

1. Niger.

nait de passer le Niger. Devant cette coïncidence inopinée, et pour enlever au mouvement du capitaine Louvel jusqu'à l'apparence d'une retraite, il lui envoya immédiatement l'ordre de rebrousser chemin, de se montrer quelques jours encore dans le Bouré et dans le Siéké, et enfin de rétablir le poste de Niafadié, où il allait lui faire parvenir un convoi de vivres.

Dès la réception de cette dépêche, le capitaine Louvel faisait demi-tour et gagnait à marches forcées Niafadié, où il laissait le capitaine Dargelos, puis Louvel se dirigeait ensuite sur Bougourou, clef stratégique de la région.

Bougourou, capitale du Bidiga-Sakalé était la résidence du roi Toumané qui, allié douteux à l'époque de notre première occupation et quelque peu soupçonné de banditisme, nous est resté très fidèle depuis et s'est fait tuer à la tête de ses hommes, à la fin de la campagne, dans les montagnes de Nabou ; Bougourou est un village fort coquettement planté aux pieds des monts Sakala, au milieu de hauts figuiers et de gigantesques baobabs.

Entouré d'une double enceinte de remparts en pisé bien entretenus et habilement tracés, il commande les diverses routes qui, partant du Niger, traversent le Bouré pour se diriger sur Bafoulabé et sur Kita.

D'immenses plaines unies sur lesquelles vivent des troupeaux d'antilopes, de cobas et de biches,

se déroulent du pied de ses murailles jusqu'à l'horizon bleu des monts du Manding. Sillonnées en tous sens par les méandres du Bakhoy et par les filets argentés des nombreuses rivières qui l'alimentent, elles sont convertes de forêts épaisses, vierges pour la plupart, dont le vert sombre alterne çà et là avec le vert jaune d'interminables *pampas* à demi inondées.

Un délicieux ruisseau, qui fournit une eau fraîche et claire, se perd dans les mille puits du village. Les greniers sont encore à moitié pleins de mil, de maïs, de *fonio*, de *nebés*, de pistaches, de tous ces grains enfin qui, comme pis-aller, peuvent assurer l'alimentation des Européens, dans l'herbe grasse et épaisse qui entoure le *tata* paissent de nombreux bœufs malinkés.

Enfin, les habitants de Bougourou sont vigoureux, entreprenants, élevés quelque peu à l'affût sur les grandes routes, ennemis déclarés de Samory qui, en qualité de prophète musulman, veut leur interdire l'usage du *dolo*, dont ils usent parfois trop abondamment.

Le commandant supérieur, en assignant au détachement Bougourou comme base d'opération, avait donc eu le coup d'œil extrêmement juste. Il était évident qu'en cas d'échec, ce village pouvait être transformé rapidement en place forte de premier ordre; sa population soutenue par nos tirailleurs pourrait fournir dans ce cas un corps d'auxiliaires précieux pour la garde du rempart.

Aussi, il avait donné ordre de s'y établir fortement; le détachement du Siéké devait y tenir, quoi qu'il arrive, jusqu'à ce que la colonne expéditionnaire vînt l'y relever.

Après un repos de deux jours dont il avait profité pour mettre le village en état de défense, le capitaine Louvel envoyait, le 29 mai, une reconnaissance de quinze hommes commandée par le sous-lieutenant indigène Suleyman-Diang, explorer le village de Balato où, disait-on, se trouvait un détachement ennemi.

En effet, à peine la reconnaissance arrivait-elle sur les hauteurs avoisinant Balato, qu'elle était accueillie par une fusillade très nourrie. En arrière des crêtes, on voyait distinctement les vêtements jaunes des *sofas* embusqués derrière les arbres, d'où ils visaient tout à l'aise; mais ils étaient peu nombreux, et quelques feux de salve bien dirigés en eurent promptement raison. Dès qu'ils eurent commencé à se débander, les auxiliaires de Bougourou qui avaient suivi Suleyman se jetèrent à leur poursuite pendant que cet officier frappait le village d'une forte amende. Son retour s'exécuta sans autre incident, et, le soir même, il reprenait son campement à Bougourou.

Le lendemain 30 mai, après avoir envoyé au loin des découvertes dans la direction du Niger, le capitaine Louvel, pensant l'attaque de la veille toute fortuite, donnait au lieutenant Bonnard l'ordre de faire avec sa section une reconnaissance dans une

direction opposée à celle explorée la veille. Il devait passer par Sétiguia, capitale du Bouré, ville bien disposée en notre faveur, en rassurer les habitants et le roi Nandamakha, homme tout à notre dévotion. A Balato, il se ferait remettre le montant des amendes imposées par Suleyman et, si besoin était, il purgerait la région des partisans ennemis qui, peut-être, y fourrageaient encore.

A son arrivée à Balato, le lieutenant Bonnard trouva le village évacué, ce qui était d'un présage alarmant; il atteignit néanmoins Sétiguia, vers le soir, sans avoir fait de fâcheuse rencontre.

Il y trouva toute la population bouleversée et le roi dans un état de frayeur indescriptible; des courriers venaient d'annoncer la marche en avant de l'armée de Samory comme un fait avéré.

On tenait des *palabres* tumultueux chez tous les hommes de quelque importance. Les Sétiguiens franchement ralliés à notre politique voulaient, les uns fuir le pays et mettre leurs mères, leurs femmes et leurs enfants sous la protection du fort de Niagassola; les autres, et ceux-là en petit nombre, déclaraient qu'ils aimeraient mieux se faire tuer en combattant que d'abandonner les demeures de leurs ancêtres. Les habiles cherchaient à savoir de Bonnard si, oui ou, non nous les défendrions; en ce cas, ils resteraient nôtres si nous étions vainqueurs, ou feraient leur soumission à Samory si notre protection n'était pas suffisamment efficace. Enfin, la bonne moitié de la

population prétendait que la résistance à l'almamy serait un acte de folie et que mieux valait boire le *dégué* [1] qu'être à jamais exilé ou peut-être même massacré.

Depuis quatre ans, ajoutait-on, les Français, en échange de notre alliance, nous ont promis de nous défendre et d'assurer l'intégrité de notre territoire en construisant un fort à Siguiri. Il n'en ont rien fait. Chaque fois qu'ils sont venus chez nous, ils nous ont donné de belles paroles, auxquelles nous nous sommes laissé prendre ; et, chaque fois, compromis aux yeux de l'almamy nous avons payé chèrement notre confiance, Après tout, que sont pour nous les Français ? Qu'avons-nous de commun avec eux? Samory, au contraire, est un chef de notre race et des plus grands qu'il y ait. A-t-il donc été si dur pour nous lorsque, de notre plein gré, nous remettions notre sort entre ses mains ? N'est-il pas de notre sang, de notre langue, et, loin de lui faire la guerre, ne devons-nous pas être fiers de lui ?

Et, à mon humble avis, ils avaient raison. Nous les avions compromis, nous leur avions valu leurs plus mauvais jours et ils avaient perdu, grâce à nous, leur douce et paisible vie exempte de soucis

1. Sorte de *couscous* au lait. Les envoyés de Samory, lorsqu'ils passent un traité d'alliance avec un village, mangent ce mets en commun avec le chef et les notables ; c'est une sorte de communion par laquelle les deux parties contractantes se lient mutuellement.

et de besoins. Nous aurions dû, dans de pareilles conditions, faire entièrement ce que M. Combes avait tenté vainement avec les maigres ressources et le peu de moyens mis à sa disposition, c'est-à-dire leur donner au moins la tranquillité, et les garantir contre les représailles sanglantes de l'ennemi.

Tant pour ramener la population que pour donner à ses hommes un repos nécessaire après une marche de 40 kilomètres, le lieutenant Bonnard, malgré le danger de camper devant Sétiguia en pareille occurence, résolut d'y passer la nuit. Bien avant dans la soirée, il fut tenu éveillé par les doléances du pauvre Nandamakha, qui lui assurait qu'il ne sentait plus sa tête solidement placée sur ses épaules, et, quant à cela, le malheureux ne se trompait que de quelques heures seulement. Il ne cessait de supplier Bonnard de l'emmener avec lui.

Cet homme se sentait perdu : il avait le pressentiment certain de sa mort, et aucun conseil, aucun ordre même ne put le décider à fermer la porte de son *tata*, pour ne pas courir le risque d'être enlevé pendant son sommeil.

Le lendemain, dès l'aube, Bonnard prenait congé de lui et lui renouvelait encore le conseil de s'enfermer plus étroitement et de se mieux garder. A peine Nandamakha lui répondit-il. Couché sur son *tara*, drapé dans son *dempé*, son sabre de commandement à côté de lui, il attendait la mort, résigné, peut-être à demi mort déjà, et en ceci sem-

blable aux siens qui, dès l'enfance, ont appris à se courber devant la fatalité.

La route de Bougourou à Sétiguia, après un parcours d'un demi-kilomètre environ au milieu de riches cultures, monte sur un plateau ferrugineux à pente douce, couvert d'une petite herbe fine, fourrage préféré des biches et des cobas. Plus loin elle gravit, puis descend une succession L'interminables ravins boisés dont les eaux se réunissent en un large thalweg, rivière imposante au temps de l'hivernage, marais à demi desséché durant la saison sèche.

A peine nos tirailleurs avaient-ils atteint ce bas-fond que des détonations nombreuses leur arrivaient distinctement aux oreilles ; des troupeaux de biches effarouchées fuyaient dans toutes les directions, se jetant même au milieu d'eux dans le fol apeurement dont elles étaient saisies.

La topographie toute spéciale du sol ne permettait pas au lieutenant Bonnard de juger exactement de la nature et du nombre de ces détonations affaiblies et très lointaines ; au reste, la prudence la plus élémentaire lui commandait de ne pas engager une lutte disproportionnée et de s'en tenir strictement aux ordres reçus.

— Samory tue Nandamakha, avaient dit quelques hommes aux premiers coups de feu.

Or, voici ce qui se passait à Sétiguia.

La nuit précédente, Samory était arrivé sans bruit avec toute son armée à Kintinian, résidence du roi

Dimfo, détrôné par nous. Un espace de 10 kilomètres, en terrain très couvert, sépare à peine Sétiguia de cette dernière ville, et il est facile d'y manœuvrer inaperçu. C'est ainsi que le faux prophète, dès la première partie de la nuit, avait porté en avant le corps d'armée de son frère Malinkamory, fort d'environ cinq mille hommes, dont quatre cents cavaliers, et l'avait établi de façon à couper Sétiguia de toute communication extérieure. La route seule de Bougourou, par laquelle le détachement français devait se retirer, n'était que surveillée; mais elle avait été laissée entièrement libre, de façon à ne pas renforcer la défense de la ville de nos fusils si redoutés.

Nandamakha, avec cet instinct commun à tous les noirs, avait flairé le danger immédiat qui le menaçait, quoiqu'aucun signe extérieur ne le révelât.

La nuit était tranquille et sereine; le grand silence qui s'étendait au loin sur la campagne était à peine troublé par le doux murmure de cette brise régulière qui, aux approches de l'hivernage, rafraîchit, le soir, l'atmosphère embrasée. — Peut-être était-ce ce silence qui l'opprimait.

Pourquoi le concert discordant où se mêlent aux appels aigus de mille insectes criards le rugissement des fauves, le hurlement lugubre de la hyène, les glapissements du chacal, les aboiements des cynocéphales, familiers nocturnes des alentours de sa ville, ne se faisait-il point entendre? Dans l'ombre épaisse qui l'environnait, n'auraient-

ils point cédé la place à des fauves plus cruels et plus dangereux, dont il lui paraissait voir les prunelles s'allumer sous la noire feuillée?

Se sentant perdu, Nandamakha n'avait rien tenté pour se soustraire par un effort désespéré au sort qui l'attendait ; il avait négligé de prendre les précautions les plus ordinaires. La porte de son *tata* n'était même pas fermée lorsque, le lendemain, dès l'aube, le dernier de nos tirailleurs disparût derrière les crêtes empourprées.

A ce moment même, les cavaliers de Malinkamory faisaient irruption sous les remparts de la ville, et un flot de fantassins cachés à petite distance de la citadelle se ruait sur elle, l'inondant de toute part, en prenant possession, sans qu'un coup de fusil parti de la place vînt ralentir leur élan.

Nandamakha étendu inerte sur son estrade, la tête soulevée sur son coude, les vit se précipiter dans sa demeure en hurlant des cris de mort. Devant un tel hérissement de fusils et de sabres, il n'abaissa même pas la main sur le cimeterre doré, signe de son investiture royale, reposant à ses côtés. Quelques coups de feu abattirent son corps, et il tomba dans la position où l'avait jeté le choc des projectiles. Pourquoi, en opposant une résistance vaine, aurait-il prolongé son agonie ? Nous l'avions abandonné, nous, Français, qui l'avions fait roi contre la volonté des siens; alors, en qui pouvait-il espérer?

Sa tête, immédiatement tranchée, fut placée au

haut d'un long bambou, et son exposition au-dessus des remparts, saluée d'un hourra de victoire de toute l'armée ennemie, glaça d'effroi les malheureux Sétiguiens qui se sentaient pour la plupart voués à un sort pareil. Dès ce moment, le massacre de cette malheureuse population affolée commença avec ces raffinements de cruauté dans lesquels excellent les guerriers de Samory. Tous les membres de la famille de notre infortuné protégé succombèrent dans les tortures les plus effroyables; les femmes seules furent épargnées pour être présentées en dépouilles opimes au prophète et orner son *dionfoutou*[1].

Aussitôt la ville prise, Malinkamory s'était porté en avant, comptant rejoindre notre reconnaissance et l'enlever sans coup férir. Il espérait, en forçant de vitesse, l'atteindre sur la rivière Kommodo, dont les rives sont escarpées et le passage difficile, avant que le capitaine Louvel eût eu le temps de se porter à son secours. Heureusement, la marche de nos tirailleurs avait été, comme de coutume, fort rapide; ils étaient à plus d'un kilomètre de la rivière lorsque les premiers cavaliers ennemis arrivèrent, bride abattue, en explorer les rives.

Pendant ce temps, à Bougourou, aux premiers coups de feu entendus très nettement, grâce à l'élévation et à la sonorité du sol argileux, toute la compagnie courait aux armes. Sans perdre

1. Champ des captifs. Sérail.

une minute et avec une rapidité de décision qui a sauvé le lieutenant Bonnard, le capitaine Louvel se dirigea à marche forcée sur Sétiguia. La matinée était encore peu avancée; il croyait son détachement attaqué dans Sétiguia et pensait avoir le bonheur à la fois de tirer son lieutenant des griffes de l'ennemi et d'infliger à ce dernier une leçon assez sévère pour que, de longtemps, il n'osât point s'attaquer à nous.

Il était parti de Bougourou depuis une heure à peine lorsqu'il aperçut la section Bonnard débouchant du bois voisin, et à grande distance en arrière, un parti de cavaliers dont les casaques rouges se détachaient crûment sur le ciel bleu. Quelques instants après, la jonction des deux détachements était faite.

Les coups de feu avaient alors cessé à Sétiguia; le capitaine Louvel pensa cependant qu'il était de notre honneur de continuer à marcher en avant, et d'offrir le combat à l'ennemi, malgré la grande disproportion des forces. Il connaissait exactement la topographie de la région; aussi la position des avant-coureurs ennemis lui indiquait facilement que Samory, informé de son arrivée subite, poussait ses troupes derrière la rivière Kommodo dont les rives, taillées à pic et couvertes de bois touffus, formaient un retranchement redoutable. Ses renseignements ne lui laissaient pas ignorer, en outre, que cette armée était forte de près de dix mille hommes, comprenant deux ou

trois mille vieux soldats aguerris ayant déjà lutté en bataille rangée contre nos colonnes. Mais il est de ces audaces qu'ont seuls les soldats de tempérament froid et d'apparence presque timide; là où vingt autres reculeraient, ils avancent; car, moins sujets aux impressions du moment, ils ont exactement supputé toutes les possibilités et toutes les chances.

Aussi, après quelques minutes de repos pendant lesquelles une minutieuse inspection des armes fut passée, la colonne se portait en avant, en formation de combat. Les cavaliers ennemis, dont l'audace était devenue extrême, se rapprochaient d'elle, et, après avoir parcouru à fond de train ses quatre faces, battaient précipitamment en retraite sur le point où la route traverse le Kommodo. Pendant cette reconnaissance hardie, ils avaient bien eu quelques hommes abattus par nos flanqueurs; mais qu'étaient ces pertes à côté de l'immense avantage de connaître, à un homme près, la composition de la troupe qu'ils allaient combattre?

Une plaine s'étendant jusqu'au Niger, borde la rivière perpendiculairement à la route de Sétiguia, sur une longueur de 2 à 3 kilomètres. Boisée à ses extrémités, elle forme en cet endroit une large clairière coupée par les fourrés épais qui croissent sur les berges du Kommodo; derrière cet écran impénétrable de verdure, une armée peut manœuvrer à l'aise, masquée aux yeux de l'ennemi;

même battue, elle peut, en sacrifiant quelques hommes à la défense de la rivière, gagner la forêt sans être inquiétée et s'engager dans cette succession de vallons difficiles à travers lesquels la route serpente. Là, abritée du feu de l'assaillant, une défense pied à pied lui permettra de ralentir sa marche jusqu'à ce que, reformée et ayant repris haleine, elle tente de nouveau le sort par un vigoureux retour offensif.

Le Kommodo, dont les boues charrient, dit-on, des paillettes d'or et dans lesquelles bientôt s'enlizeront des centaines de cadavres, prend naissance sur la ligne de partage des eaux du Bakhoy et du Niger. Roulant en hiver, dans un lit étroit et profond, creusé dans une haute couche d'argile, une eau rapide et impétueuse, il transporte, en saison sèche, un limon épais et perfide où le voyageur s'engloutit parfois et meurt noyé dans la fange. Les hautes berges, taillées çà et là en forme de grottes par la violence du courant, supportent péniblement une bordure d'arbres touffus dont les racines déchaussées se cramponnent désespérément au sol qui, chaque jour, se dérobe sous elles. Des milliers de lianes enlacent troncs et branches, comme si elles voulaient fuir cette fosse maudite, et, arrivées au faîte, retombent bientôt en longues tresses frissonnantes ; en touchant terre elles paraissent reprendre de nouvelles forces pour recommencer leur éternelle ascension. A leur pied poussent drus et serrés des buissons épineux fertilisés par l'humus qu'elles contribuent à former. — Dans

ces fourrés, où les feuilles même sont pourvues de griffes minuscules acérées, les hippopotames, grâce à leur solide cuirasse, se sont frayé de larges battues, utilisées par les indigènes trop paresseux pour se créer un passage plus commode.

Le fleuve coule presque nord-sud ; mais, au point où il coupe la route de Sétiguia, un promontoire quartzeux le rejette pendant plus de cent mètres vers l'est. Le chemin longe le flanc de cette longue crémaillère et aboutit au gué bourbeux situé en aval du premier coude.

A cette époque de l'année, quoique les premières pluies d'hivernage fussent déjà tombées, les eaux étaient encore très basses ; la difficulté du passage résidait surtout dans la raideur des pentes d'accès et la nature détestable du fond.

Malinkamory, frère cadet de Samory et homme de guerre renommé, ne s'était jamais mesuré contre nous; mais, durant les années précédentes, Fabou, son frère, excellent guerrier pourtant, avait éprouvé de très piteux échecs dans des combats où nous n'avions pu opposer au nombre et à la sauvage hardiesse de ses soldats que la froide bravoure de l'homme sûr de lui et de son arme. Il connaissait par le menu les épisodes divers de ces luttes épiques, savait notre tactique, la puissance de nos feux et de notre artillerie, de même que l'effrayante portée de nos armes comparée à celle de ses fusils à pierre. Aussi, bien qu'il n'eût aucun

doute sur l'issue d'un combat livré à une aussi faible troupe, n'avait-il négligé aucune précaution tactique destinée à lui donner une entière victoire.

Avec une habileté étonnante, il avait mis à profit l'excellente position défensive que présentait le Kommodo. Les deux flancs de la crémaillère entre lesquels notre colonne allait forcément s'engager étaient bondés de fantassins. Il avait fait tailler à la hâte de nombreux débouchés dans le fourré qui les masquait, laissant pour les couvrir un mince rideau de feuillage. Sa cavalerie, forte de 400 à 500 chevaux, était massée sur son extrême flanc gauche, et des rampes larges et commodes, pratiquées dans les berges, lui permettaient de la jeter inopinément en formation de combat, à la première hésitation, sur notre droite ou sur nos derrières.

Pour neutraliser les avantages de portée de nos armes, il avait donné ordre de laisser nos tirailleurs aborder la rive sans donner signe de vie et de les accueillir à bout portant par un violent feu croisé : quatre rangs de combattants devaient tirer successivement et sans interruption.

Si le capitaine Louvel avait donné tête baissée dans un piège si adroitement tendu, c'en était fait de la colonne du Siéké ; grâce à la cavalerie ennemie, pas un homme n'échappait au massacre dans cette vaste plaine dénudée.

Mais Malinkamory ignorait les règles précises de la tactique européenne, qui ne permettent pas à une troupe, en terrain dangereux, d'aborder un

obstacle ou un couvert sans l'avoir minutieusement exploré. Les cavaliers avaient vu notre colonne s'avancer massée, les hommes coude à coude, en une belle ordonnance; mais ils n'avaient pas remarqué, en avant, en arrière et sur les flancs des tirailleurs isolés se glissant d'arbre en arbre, de broussaille en broussaille, sondant tous les replis du terrain.

Au prix de quelques hommes, le capitaine Louvel allait savoir ce que cachait ce rideau muet masquant l'obstacle le plus sérieux de la route; grâce à une exploration bien menée, le dispositif ennemi lui serait vite connu, et ce fossé profond, disposé pour l'attaque et à l'escarpe abrupte, deviendrait pour l'ennemi, au moment de la retraite, un immense tombeau.

Le sous-lieutenant indigène Suleyman, avec une douzaine d'hommes, tenait l'avant-garde à cent pas en avant. Dans ces régions très couvertes, où une troupe nombreuse peut se dissimuler à portée de pistolet sans être même soupçonnée, chacun des échelons d'une colonne en marche doit pouvoir être rapidement secouru, et, en conséquence, marcher très rapproché de ceux qui le suivent. D'autre part, la grande disproportion des forces exposant le gros de la colonne à être entouré à chaque engagement, celle-ci marche habituellement formée en carré.

Ce fut donc dans cet ordre que le capitaine Louvel s'avança dans la plaine du Kommodo. Il

était huit heures du matin. Déjà le soleil était haut et la chaleur intense; pas un souffle de vent ne troublait cette pureté désespérante que l'atmosphère garde, au Soudan, durant de longs mois; la nature semblait assoupie tout entière dans une sieste profonde. Mais personne ne se trompait à ce silence. Les tirailleurs, avec leur instinct merveilleux, les officiers avec la seconde vue que donne l'expérience, avaient flairé le piège.

A l'avant-garde, nos hommes, l'œil aux aguets, le fusil armé, s'avançaient sans bruit, se glissant d'un buisson à l'autre et gagnaient les débouchés de la rivière, tandis que, derrière l'écran de verdure de la rive, les *sofas* pendus aux naseaux de leurs chevaux empêchaient leurs hennissements, et que les fantassins étendus immobiles derrière leurs créneaux de feuillage choisissaient, le doigt sur la détente, le tirailleur qu'ils allaient abattre.

Enfin le fourré seul sépara les deux troupes.

Un son aigu parti d'une corne déchire l'air; il est répété par vingt autres et immédiatement suivi d'une effroyable fusillade. Un épais nuage de fumée, au milieu duquel disparaissent tirailleurs, *sofas* et les arbres eux-mêmes, cache le théâtre de la mêlée d'un voile épais, rayé à de courts intervalles par la rouge lueur des coups de feu. Le hululement étrange des guerriers de Samory, poussé par des milliers de poitrines, se mêle en un infernal vacarme au bruit des détonations et au hurlement de guerre des tirailleurs, grondement inhumain

que dominent par moment les accords discordants d'une musique endiablée.

Aux premiers coups de feu, la colonne entière s'était jetée en avant pour sauver l'avant-garde d'un massacre certain, et ce généreux élan qui la portait disloquée et en désordre dans ce triangle de feu eût été cause de sa perte ; les officiers, heureusement, se précipitent devant leurs hommes, et réussissent, au milieu d'une grêle de balles à la reformer en ordre de combat et à en reprendre la direction.

Suleyman et sa troupe avaient été attaqués, alors qu'engagés dans le coude du Kommodo, ils en longeaient la rive gauche, à une dizaine de mètres à peine. Assaillis de toutes parts dans ce cul-de-sac, il était à peu près certain pour le capitaine Louvel qu'ils combattaient sur place et se défendaient surtout contre les fantassins embusqués dans le coude du Kommodo ; aussi appuya-t-il immédiatement sur sa gauche de façon à prendre ce coude d'enfilade sur toute sa longueur. La végétation empêchait de voir le fond de la rivière, mais les rumeurs qui en sortaient donnaient l'assurance qu'une masse compacte d'hommes y grouillait à mi-corps dans l'eau, renforçant continuellement les *sofas* engagés avec l'avant-garde. En la balayant de feux puissants, non seulement on dégageait Suleyman, mais encore on avait l'avantage de couper en deux la ligne ennemie ; aussi la pièce de 4 soutenue par la section du lieutenant Bonnard fut-elle amenée en

batterie au grand trot, à 50 mètres de la rive et, malgré un feu effroyable qui mit deux de ses servants hors de combat, elle couvrit sans relâche la ligne ennemie de sa mitraille dont chaque volée fauchait les branchages; ceux-ci retombaient ensevelissant morts et blessés sous un vert manteau. Pendant ce temps l'ennemi, se voyant découvert, étendait ses ailes et les repliait de façon à envelopper complètement la colonne. Ce mouvement, qui lui est très familier et facile grâce à son grand nombre, est toujours exécuté par lui avec un ordre remarquable et une rapidité foudroyante. Cette fois cependant, forcés de sortir pour ainsi dire un à un des débouchés ouverts dans le fourré, alors que plus haut la cavalerie ne pouvait passer que sur cinq chevaux de front, les *sofas* ne purent se reformer avant que le capitaine Louvel ait pris les mesures nécessaires pour les recevoir vigoureusement.

La section Bonnard, tout en appuyant la pièce de 4, reçut pour mission de contenir l'aile droite ennemie par ses feux de salve, tandis que la section Delobelle devait se porter droit au centre pour dégager l'avant-garde, pendant que la section Barthélemy appuyerait sur l'extrême droite afin de culbuter dans la rivière, après l'avoir décimée de son feu, la cavalerie qui, en partie reformée, allait s'ébranler et charger le convoi.

Louvel se tenait de sa personne au centre de la ligne, à la tête d'une section de réserve.

Si les soldats de Samory supportent à merveille et sans reculer d'un pas le feu le plus meurtrier, ils sont, en revanche, absolument incapables de tenir pied devant une charge à la baïonnette; aussi après avoir reçu sans broncher, à cinquante pas à peine, quatre violents feux de salve, furent-ils pris d'une panique soudaine lorsque nos tirailleurs, enlevés par leurs chefs, se précipitèrent sur eux la baïonnette abaissée. La majeure partie se jetait en désordre dans les ouvertures très étroites du fourré. Ils s'y entassaient dans un pêle-mêle indescriptible et fermaient d'une barrière humaine le passage au flot toujours montant sous la poussée des coups de crosse et de baïonnette. Quelques-uns, perdant complètement la tête au milieu de cette tuerie, vinrent donner sur la réserve, courant d'eux-mêmes à la mort sous l'aiguillon d'un apeurement bestial. Un instant, la petite troupe disparut, submergée par les fuyards; mais bientôt de larges brèches ouvertes par ses feux morcelaient cette masse en cent groupes épars se dirigeant en hurlant dans toutes les directions.

Dans la bagarre, le capitaine Louvel avait fort savamment embroché un *sofa*; percé de part en part, le malheureux s'était affaissé entraînant le sabre dans sa chute. Louvel se baissait pour le reprendre, lorsque, à sa stupéfaction profonde, il vit sa victime se relever prestement et détaler à toutes jambes, comme parfois des insectes mal fichés au casier s'enfuient mourir en quelque coin

portant au travers du corps l'instrument de leur supplice. C'est la raison pour laquelle le commandant de notre petite colonne dirigea, un modeste sabre-baïonnette au poing, faute de mieux, la charge qui réussit enfin à rejeter l'ennemi dans le lit de la rivière.

Un spectacle étrange s'offrit alors aux premiers tirailleurs qui franchirent le fourré. Dans le coude du Kommodo, enfoncés dans la vase jusqu'au ventre, ne prenant aucune part aux émotions de la lutte et occupés seulement à jouer de leurs instruments, se tenaient une centaine de musiciens vêtus de sarraux curieusement bariolés et coiffés de bonnets indescriptibles, soufflant dans des cornets, des flûtes, des fifres, des sifflets qu'accompagnaient des tam-tams, des triangles, des sortes de guitares aux sons harmonieux et des xylophones, le tout manié avec rage, et remplissant le ravin d'une puissante cacophonie bien faite pour donner la réplique aux hurlements de guerre de troupes à demi sauvages et aux cris de douleur des mourants et des blessés.

En avant, dans une immobilité de statue, les bras croisés, un large manteau de peau de guépard jeté sur les épaules, la taille ceinte de l'écharpe rouge insigne de sa valeur, se dressait superbe sous son haut casque de cauries, le chef de Gankouna. A ses côtés un jeune noir à peine adolescent élevait fièrement la hampe d'une longue flamme déchiquetée par la mitraille, symbole autrefois de victoire certaine ; car partout où

Samory l'avait déployée, aux sons du terrifiant orchestre dont elle était inséparable, les peuples s'étaient enfuis éperdus n'osant tourner la tête.

Mais cette grandiose apparition s'abîma presque aussitôt sous une implacable tempête de feu, et bientôt, quelques instruments surnageant sur l'eau demeurèrent les seuls témoins propres à rappeler cette héroïque vision.

Cependant, la section Delobelle avait atteint le théâtre même de l'attaque de l'avant-garde. Sur le sol piétiné elle ne trouva plus, au milieu des cadavres des assaillants, que trois tirailleurs hachés de coups de feu, se traînant péniblenent sur le sol : d'une voix à moitié éteinte ils dirent en quelques mots leur défense désespérée et comment, aussitôt que la mitraille et les feux de salve eurent balayé l'ennemi qui les cernait, leurs camarades valides se précipitèrent au milieu des fuyards, sans en compter le nombre, et traversèrent la rivière pêle-mêle. Ils les avaient vus gravir sans prendre haleine la berge opposée, avaient entendu résonner les détonations sèches et vibrantes du revolver du lieutenant Suleyman, et tout s'était perdu derrière le feuillage dans un horrible vacarme.

Voler à leur secours fut l'affaire de quelques instants, et, la rivière franchie, on aperçut enfin ces quelques braves ralliés et serrés les uns contre les autres recevant à coups de baïonnette les *sofas* qui, s'apercevant de leur petit nombre, les chargeaient furieusement. L'arrivée des nouveaux

chachias rouges mit fin à la lutte par une nouvelle débandade de l'ennemi. Méthodiquement poursuivi cette fois par des feux de précision et le tir allongé de la pièce, il ne pouvait se reformer qu'au delà des crêtes voisines, et, au centre, d'ores et déjà la victoire nous restait.

Sur la droite, l'engagement avait été plus rude. Nombre des *sofas* fuyant la mitraille y avaient pris position, doublant ainsi la première ligne, bien moins démoralisée que celle de gauche ; en effet, à l'abri de notre artillerie, elle avait eu affaire à la mousqueterie seule ; et était en outre appuyée par tout le gros de la cavalerie de Malinkamory. Aussi, après avoir vainement essayé de la déloger par son feu, le sergent Barthélemy fit mettre baïonnette au canon et se porta bravement en avant, essuyant à bout portant une décharge complète. Le succès de cette attaque audacieuse fut complet : les quatre premiers rangs de *sofas* refoulés dans le fond du Kommodo s'y entassèrent avec leurs réserves au point de ne plus pouvoir bouger entre ses deux rives abruptes. Dans cette foule grouillante, aucune balle n'était perdue, et bientôt de larges trouées permirent aux survivants de s'échapper de ce tombeau.

Un caporal de tirailleurs, devançant ses hommes, avait atteint le premier le bord de la rivière. Avisant une maîtresse racine, faisant saillie sur la rive, il s'y était commodément assis, les jambes pendantes, ses pieds touchant presque les têtes

des fantassins noirs qui se débattaient dans la vase. Puis, après avoir tiré sa pipe de sa musette, battu le briquet, et consciencieusement allumé sa vieille compagne, il abattit seize hommes de ses seize dernières cartouches, se donnant à la fois les joies d'un repos bien mérité et d'un tiré vraiment royal.

La cavalerie, décimée par la mousqueterie, prise en écharpe par la réserve, s'enfuit sans tenter un inutile effort. Quelques cavaliers cependant, tenant peut-être à honneur de ne pas quitter le théâtre de leur défaite sans avoir combattu, ou ayant ordre de résister coûte que coûte pour assurer la retraite, se laissèrent aborder par nos tirailleurs. Mal armés pour le combat corps à corps, et peu habitués à ces luttes, ils furent presque aussitôt culbutés et massacrés.

Un de nos tirailleurs, nommé Moussa N'Diaye, entouré par trois d'entre eux, abattit le premier d'un coup de feu, renversa le deuxième d'un coup de baïonnette, puis, se jetant sur le troisième, le désarçonna en se cramponnant au bras que le cavalier avait levé sur lui. Ils avaient roulé tous deux, enlacés, sur le sol; mais, à peine à terre, le soldat se relevait laissant son couteau planté dans la gorge du *sofa*.

A l'aile gauche, l'affaire avait été moins chaude. La pièce de 4 avait pu, de temps à autre, aider de sa mitraille les feux de salve du lieutenant Bonnard; et, au moment de l'assaut, quelques *sofas* déter-

minés résistaient seuls encore. De ce côté, l'occupation des deux rives eut lieu presque sans coup férir.

Ce dernier succès mit fin au combat.

L'ennemi débandé s'enfuyait dans la direction de Sétiguia, poursuivi par nos obus; bientôt les derniers traînards disparurent derrière les crêtes.

La victoire avait été chèrement achetée, car nous avions quinze hommes hors de combat; mais elle aurait eu de splendides résultats si elle avait été suivie d'une poursuite opiniâtre et sans relâche qui eût rejeté Samory sur la rive droite du Niger.

Quelque audacieux que paraisse ce projet, il n'en était pas moins réalisable, car les cadavres de trois cents des meilleurs guerriers du prophète s'entassaient dans le Kommodo; plus de sept cents blessés hurlaient sur la route, jetant une panique profonde dans son armée; elle croyait avoir eu affaire à toute la colonne du Soudan, et l'almamy la sentait si démoralisée que, dans un conseil de guerre qu'il tint précipitamment après le combat, il sonda ses généraux sur l'opportunité d'une retraite immédiate. Si, dans une pareille disposition d'esprit du chef et des soldats, ils avaient eu à soutenir un nouveau choc des tirailleurs, il est absolument certain que les *sofas* se fussent enfuis de l'autre côté de Siguiri, sans opposer la moindre résistance.

Malheureusement, une cause brutale et sans remède arrêtait le capitaine Louvel sur le théâtre même de sa victoire. Aussitôt le combat terminé,

une minutieuse inspection des munitions donnait ce déplorable résultat : il restait environ vingt cartouches par tirailleur et une trentaine de coups de canon; avec un approvisionnement aussi réduit il était impossible de songer à marcher en avant ; la retraite s'imposait.

Partout, actuellement, étant donnée la rapidité du tir des armes nouvelles, la consommation de munitions au combat est énorme, mais, avec les tirailleurs noirs, elle dépasse toute limite. Braves à l'excès, faciles à porter en avant, mais incapables de se rallier après avoir été lancés sur l'ennemi, on peut leur demander beaucoup, sauf de ménager leurs cartouches. Faire parler leur fusil sans discontinuité est un tel besoin pour eux, que j'ai vu, dans une charge à la baïonnette poussée au milieu des rangs mêmes de l'ennemi, certains de nos tirailleurs Sénégalais enlever la baïonnette du canon pour tirer plus à l'aise. Aussi, avec une telle troupe, faudrait-il pouvoir emporter une quantité de munitions double au moins de celle réglementaire.

Tel n'avait pas été le cas de la colonne du Siéké. Les ressources de l'approvisionnement général n'avaient pas permis de se départir en sa faveur de la parcimonie habituelle ; de plus, faute de moyens de transport, elle avait dû laisser à Niafadié et à Bougourou ses caisses de réserve, soit environ quatre mille cartouches.

Peut-être, sans ce contretemps, une marche en

avant eût-elle été possible; actuellement regagner Bougourou, y attendre les événements et de nouveaux ordres, devenait la seule ligne de conduite raisonnable à suivre.

Le combat avait entièrement pris fin à onze heures ; le soleil était brûlant et, pour le moment, on ne pouvait songer à la retraite. Aussi la colonne Louvel, après avoir remonté quelque peu le cours de la rivière, pour y trouver une eau non souillée de sang, prenait-elle quelque repos en attendant que l'état de la température lui permît de regagner Bougourou.

A deux heures elle se mettait en marche, et, à quatre heures, elle arrivait, sans incident, à son cantonnement.

Mais à peine s'y établissait-elle, que déjà apparaissaient au loin quelques cavaliers de l'armée ennemie. Ne jamais abandonner le contact, être renseigné à temps sur tous les incidents propices, et tomber avec des forces supérieures sur nos colonnes aux prises avec quelque sérieuse difficulté, telle a toujours été la tactique de Samory.

Les instructions du capitaine Louvel au sujet de l'occupation de Bougourou étaient formelles; mais, comme elles restaient muettes sur la défense du poste de Niafadié, celui-ci crut bien faire en se portant au secours du capitaine Dargelos et des vingt-cinq hommes qui y tenaient ce poste. Il pressentait que l'effort de Samory se porterait sur ce point. Celui-ci le croyait facile à enlever, et ses

espions lui affirmaient que de nombreux approvisionnements y étaient renfermés. N'admettant pas comme possible l'intervention immédiate de la colonne du commandant supérieur, disséminée sur la route de Bammakou à Khayes, il espérait, par la prise de Niafadié, couper au capitaine Louvel sa ligne de retraite, détruire les approvisionnements de la place, et, grâce à ce succès partiel, redonner à ses hommes le moral nécessaire pour se jeter sur la compagnie Louvel épuisée et la vaincre.

La route de Faraoualia-Kolita lui permettait de tourner Bougourou, qu'il se proposait de masquer avec une partie de sa cavalerie, et d'atteindre Niafadié avant que la petite colonne française eût eu connaissance de ce mouvement.

Mais, d'autre part, la crainte très fondée manifestée par le capitaine Louvel de l'enlèvement possible de ce poste par Samory, et le besoin absolu de se ravitailler en cartouches dictaient à cet officier la détermination de décamper sans bruit de Bougourou pendant la nuit, et d'arriver à Niafadié par la route la plus directe, sans que des cavaliers ennemis pussent signaler son départ.

Cette route ou mieux ce sentier est détestable ; il franchit, par une série de cols très élevés, la ligne de partage des eaux du Bakhoy et du Niger, et court à travers les montagnes jusqu'aux cultures mêmes de Niafadié. Il est à peu près impraticable la nuit aux cavaliers qui, pour le suivre, doivent mettre pied

à terre et conduire leurs chevaux à la main.

Dès la tombée du jour, le capitaine Louvel faisait tenir au loin les vedettes ennemies par de nombreuses patrouilles ; à la nuit close, il s'engageait dans la montagne après avoir démonté sa pièce de 4 pour éviter que le bruit de ses cahotements sur le sol pierreux et sonore ne donnât l'alarme aux *sofas*.

Cette marche de nuit, en pleine montagne, fut une des plus pénibles qui aient jamais été faites. Le lendemain matin, lorsque la colonne arriva au petit jour sous le *tata* du poste de Niafadié, les hommes se laissaient tomber comme des masses, incapables de la moindre énergie ou du moindre effort.

Le capitaine Dargelos, pendant sa réclusion dans ce pauvre réduit, n'avait heureusement ni perdu son temps ni épargné ses peines, pas plus que celles de ses hommes. — Le mur en pisé qui entourait le hameau des Finankés avait été organisé défensivement, des créneaux percés de mètre en mètre, les tours flanquantes aménagées avec deux étages de feu, et les portes renforcées. — Il n'y avait pas de puits dans l'enceinte ; des Malinkés puisatiers essayaient d'en forer un. — Les alentours avaient été dégagés du côté du grand village en abattant les cases de façon à ménager un champ de tir, les hautes herbes brûlées tout à l'entour. — En attendant que le puits fût achevé, des jarres pleines d'eau étaient disposées dans toutes les cases où l'on

avait mis en réserve le peu de mil et de maïs trouvés dans le village.

Mais tout ceci était bien peu de chose pour résister à l'effroyable et longue tourmente qui allait se déchaîner sur ce coin perdu du Soudan.

Le village de Niafadié, était jadis extrêmement peuplé et prospère. Il avait été détruit en 1882 par Samory, après un long siège où ses habitants, renforcés de guerriers de Kéniéra, avaient fait des prodiges de valeur. Pris d'assaut et brûlé, la majeure partie de sa population massacrée ou emmenée en esclavage, il ne s'était pas relevé depuis. Partout, sa vaste enceinte s'écroulait sur les cases que l'incendie avait respectées, et quelques rares habitants erraient au milieu de ses ruines.

Tout à côté, à une trentaine de mètres au plus, le hameau des Finankés était resté à peu près intact, par suite de l'immunité dont jouissent ces *duilhas* au milieu des guerres entre Malinkés. Composé d'une quarantaine de cases rondes en pisé surmontées du traditionnel toit de chaume, il était entouré d'un mur en terre haut de $2^{m},50$, long de 130 pas, épais de 30 à 40 centimètres. Cette enceinte, flanquée de distance en distance par quelques cases en saillie, était plutôt faite pour enclore le hameau que pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Du reste, sa position stratégique était détestable.

Construit sur l'éperon d'un long plateau ferrugineux se détachant du pic de Niafadié, il avait bien, sur sa face Ouest, un champ de tir de 200 mètres

de profondeur limité par un affaissement du plateau et par des fourrés; mais, sur sa face Est, il était commandé à portée de fusil malinké par les premières pentes de la montagne; sur sa face Nord, un ruisseau très encaissé et à sec, masqué par des arbres touffus, déterminait un magnifique chemin d'approche, permettant à l'assaillant d'arriver à couvert jusqu'à 40 mètres du *tata*; enfin, les ruines du village, s'amoncelant à portée de pistolet de la face Sud, lui masquaient toutes ses vues. Elles offraient à l'ennemi un abri d'où il pourrait facilement fusiller à l'aise tout défenseur paraissant à un créneau.

Cette description permet facilement de déduire que ce refuge ne pourait jamais être qu'un nid à balles, absolument intenable et d'où pas un des défenseurs ne devait sortir vivant.

Aussi bien n'était-ce pas dans le but d'en faire un poste, dans toute l'acception du mot, qu'il avait été choisi par le commandant Combes. Son enceinte était la seule à peu près intacte des villages avoisinnants; elle remplissait donc la seule qualité qu'il cherchait pour y mettre ses vivres à l'abri. Dans son idée, elle ne devait être qu'une muraille de clôture contre les voleurs; et c'est pourquoi il avait donné ordre formel au capitaine Louvel de tenir coûte que coûte, le cas échéant, dans le village de Bougourou, dont l'enceinte était solide et la position stratégique remarquablement belle.

Quant aux approvisionnements que Samory croyait enfermés dans Niafadié, ils se bornaient à bien peu de chose, à si peu de chose même que la défense de cette ruine pendant dix jours, dans de pareilles conditions, mérite de prendre place dans les annales de l'histoire militaire au nombre des faits les plus admirables qui y doivent être inscrits. Ces approvisionnements consistaient en deux jours de biscuit, deux jours de viande fraîche, trois jours de maïs à raison de 250 grammes par homme, et une ration d'eau de vingt-quatre heures contenue dans des jarres.

C'est donc sur de pareilles ressources que le capitaine Louvel dut tabler en arrivant au poste. Il était inutile de songer à les augmenter : à part de l'herbe et du bois, rien aux alentours qui pût même tromper la faim.

Un seul parti était à prendre : quitter au plus vite la région et se rapprocher de Niagassola, d'où un convoi rapide pourrait ravitailler la petite colonne, en attendant qu'elle reçût de nouveaux ordres. Mais il ne fallait pas songer à se mettre en marche le jour même ; pas un homme n'aurait pu suivre.

Le départ fut donc fixé au lendemain matin. Toute la journée et toute la nuit du 1er juin, le détachement, enfermé dans le *tata*, dormit à poings fermés.

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde était sur pied et faisait ses préparatifs de départ ; la

colonne était formée au dehors du village, les cartouches et les vivres étaient distribués.

A sept heures, l'avant-garde prenait ses distances, lorsque, tout à coup, les crêtes avoisinantes se couvrirent d'une nuée de cavaliers ennemis, pendant que de toutes parts résonnait le tam-tam de guerre de l'almamy et les trompes des *sofas*.

Si la colonne avait disposé d'un approvisionnement de cartouches suffisant pour lutter de nouveau en rase campagne, et si elle n'avait pas dû traîner derrière elle sur des cadres quinze blessés exigeant chacun quatre hommes pour les porter, elle aurait pu percer le cercle qui l'entourait, forcer le passage et gagner Niagassola en tenant tête à l'ennemi. Dans les conditions où elle se trouvait, elle n'avait guère qu'une ressource, s'enfermer dans le poste et y tenir jusqu'à l'arrivée de la colonne expéditionnaire. La veille au soir, quatre courriers rapides, lancés dans des directions différentes, étaient partis pour Niagassola y annoncer la marche en avant de l'almamy. Ils devaient franchir en vingt-quatre heures les 100 kilomètres qui séparent Niafadié du nouveau fort; trois jours après, la compagnie Louvel pouvait être débloquée.

Tel fut le raisonnement de son chef. Ordre fut donné de courir aux postes de combat dans l'intérieur de l'enceinte, qui, fort heureusement, avaient été assignés la veille, à tout hasard. La

pièce de canon chargée à mitraille restait dans l'ouverture de la porte qui devait lui servir d'embrasure.

Quoique ces dispositions eussent été très rapidement prises, les fusils passaient à peine à travers les créneaux que, des masses profondes de *sofas* conduits par leurs chefs à cheval, s'avançaient en courant sur le *tata* ; dix mille hommes allaient lui donner l'assaut le plus furieux que jamais Samory ait tenté. A ce moment poignant, bien des cœurs de noirs ou de blancs ont dû se serrer et cesser de battre derrière cette fragile enceinte d'argile qui seule séparait les cent vingt-cinq combattants de la colonne du Siéké, de cette phalange innombrable de brutes fanatiques dont il semblait que la poussée seule allait abattre muraille et hommes!

Cependant les capitaines Louvel et Dargelos, juchés chacun sur le toit d'une case pour dominer le terrain environnant, attendaient impassibles le moment de commander « Feu ! ».

Dans les créneaux, chaque homme ajustait un chef et retenait son souffle, le doigt sur la détente.

L'ennemi était arrivé à 300 mètres ; un grand silence s'était fait sur un coup de corne aigu parti d'une colline voisine où on apercevait un groupe de brillants cavaliers. Pas un coup de fusil, pas un seul cri ; on n'entendait plus que le grondement croissant des milliers de pas frappant le sol durci. Pour que, dans une attaque de vive force, les *sofas*

se tussent ainsi, il fallait que les ordres donnés pas l'almamy fussent terribles.

Un espace de 200 mètres, puis de 100 mètres seulement sépare Français et *sofas*. Nos officiers pouvaient alors distinguer très nettement, du haut de leur observatoire, les figures grimaçantes des premiers rangs des assaillants; derrière eux, leurs chefs, à cheval, serrés les uns contre les autres pour les pousser en avant, indiquaient de leur sabre nu le point à attaquer; puis, derrière encore, une autre ligne; puis une autre, et, enfin, une nuée de cavaliers inondant la campagne, prêts à enlever les fuyards ou à ramener à l'assaut les *sofas* repoussés.

Le silence épouvantable planant sur cette mer humaine fut enfin rompu ; les *sofas* étaient à 30 mètres de l'enceinte. « *Attention! Feu!* » avait crié une voix, et le fracas de cent vingt fusils Gras et d'un canon qui détonent lui avait répondu. Fauchés par cette averse de plomb, les premiers rangs de l'assaillant étaient tombés, mais leurs chefs poussant à grands coups de sabre ceux qui restaient, avaient atteint le pied du *tata*, dans un suprême élan. Debout sur leurs chevaux ils se cramponnaient au mur, s'efforçant de le renverser ou de l'escalader ; à peine quelques *sofas* tiraient-ils; tous se culbutant, grimpant, sautant, hurlant, couverts de sang, se jetaient sur la muraille, et, dans une rage convulsive, l'éraillaient de leurs ongles jusqu'à ce qu'un coup de feu ou de baïon-

nette vînt les rejeter pantelants sur le sol.

Cet assaut terrible dura dix minutes à peine; dix siècles pour les braves qui le supportaient. Quelques minutes de plus, et las de tirer, de tuer, d'assommer, ils fussent tombés inanimés dans les mains de l'ennemi.

Tout d'un coup, sans cause appréciable, une panique soudaine saisit les *sofas* jusqu'alors si vaillants et si acharnés à la lutte; ils fuient dans toutes les directions courbés en deux sous une pluie de balles. Les sabres de leurs chefs s'élèvent et s'abaissent sans relâche abattant les fuyards; mais en vain. Eux-mêmes, devenus le point de mire des défenseurs qui commencent à choisir leur but, tombent atteints les après les autres, et leurs chevaux errent à l'aventure dans un galop affolé.

Encore quelques instants et il ne restera plus sur le plateau qui entoure le *tata* que des cadavres ou des mourants et des blessés qui, résignés, attendent la mort dans une dernière prière qu'ils égrènent sur le chapelet pendant à leur poignet.

Dans les bois, dans les ravins, dans les montagnes, retentissent les cornes de ralliement; le bruit sourd et puissant du tam-tam de l'almamy résonne; les coups de feu deviennent plus rares, puis ils cessent graduellement. De temps à autre des coups de sifflet partent du fourré voisin et semblent aller se répondant tout autour du poste.

L'assaut est manqué, il est vrai ; les pertes de 'almamy sont énormes et surtout cruelles, car il avait mis en avant ses soldats les plus braves et ses meilleurs chefs ; mais peu lui importe, le temps lui donnera ce que le combat lui a refusé.

Au grondement de son tam-tam, tous ses chefs de colonnes se sont réunis ; il leur a donné ses ordres, et peu après les sifflements des flûtes de guerre des *sofas* lui indiquaient qu'ils étaient exécutés : le poste était étroitement gardé, et un cordon épais et rapproché de grand'gardes l'enserrait d'un cercle de feu. Quatre grands camps étaient en outre rapidement établis sur ses quatre faces, et un cinquième, à cheval sur la route de Niagassola se couvrait de ce côté par de solides retranchements.

Quoique victorieux, la situation des défenseurs de Niagassola était terrible.

Cette fusillade à outrance avait mis à sec les cartouchières des tirailleurs, et il ne restait plus, pour attendre du secours qui peut-être tarderait plusieurs jours, que les quarante cartouches de réserve par homme. Si, en réduisant la ration quotidienne de la garnison à une poignée de maïs et à un demi-biscuit, on pouvait encore attendre, en revanche, aucune apparence de possibilité de se procurer de l'eau. Celle qui était contenue dans les jarres allait être épuisée le soir même, et, dès le lendemain, la garnison serait en proie aux affres horribles de la soif sous ce climat de feu.

Par un hasard inespéré, car, en cette saison, les périodes de sécheresse absolue sont de dix à douze jours, dans la soirée le ciel se couvrait de nuages et, le lendemain, à deux heures, un orage épouvantable versait des trombes d'eau sur les montagnes du Siéké. Dès les premières menaces du ciel, le capitaine Dargelos avait fait boucher tous les déversoirs du *tata* et calfater le bas de la porte; l'enceinte allait ainsi servir de cuvette dans laquelle on recueillerait une eau souillée mais précieuse. Les déjections de deux cents hommes, en comprenant quelques réfugiés malinkés et de deux mulets, l'avaient transformée en un liquide jaunâtre et puant; mais tel qu'il était, il avait pour les malheureux une valeur inestimable, car il les sauvait d'une mort certaine.

Tous les récipients, y compris les bidons des hommes furent remplis et entassés dans une case que l'on tapissa de paille pour la maintenir plus fraîche; le sergent-fourrier Delobelle fut préposé à sa garde avec ordre de tirer sur qui voudrait en user en dehors des distributions régulières. En se basant sur dix jours de siège, la ration fut fixée à 25 centilitres par homme et par jour! Qu'on me permette d'ajouter que pendant ces dix jours que dura effectivement le siège, la température maxima journalière oscilla entre 42 et 44 degrés, et celle de la nuit entre 30 et 35 degrés centigrades!

Il sera inutile que j'insiste plus longtemps sur les souffrances inouïes endurées par la poignée de

braves enfermés dans cet enfer, lorsque j'aurai ajouté que tous les jours, à des heures différentes, et souvent la nuit, ils eurent à repousser les assauts des *sofas* dont les avant-postes les plus proches étaient à 40 mètres du *tata*. Chaque fois qu'un homme paraissait à un créneau, il était fusillé par vingt coups de feu; au moment les plus imprévus de la journée, lorsqu'un mouvement quelconque était signalé dans l'intérieur de l'enceinte par les guetteurs de la montagne, il y pleuvait une grêle de balles obligeant tout le monde à se jeter contre les cases pour ne pas s'exposer en pure perte à la mort; enfin, chaque nuit, les *sofas* de garde aux avant-postes hurlaient aux malheureux les supplices auxquels ils étaient destinés lorsque la faim et la soif les auraient obligés à se rendre.

Le nombre très minime de cartouches qui restaient pour la défense avait obligé le capitaine Louvel à prendre la décision suivante : seuls les meilleurs tireurs reconnus et désignés seraient autorisés à tirer sur l'ennemi, sauf au cas d'attaque générale. Ils avaient été partagés en quatre groupes qui se relevaient tour à tour aux créneaux, sous le commandement du lieutenant Bonnard, du médecin de 2e classe de la marine Crambes, du fourrier Delobelle et du sergent Barthélemy. Ils ne devaient jamais faire feu à plus de 200 mètres; aussi, chaque fois qu'ils tiraient, un *sofa* tombait.

Samory avait voulu, le soir même de l'attaque

et de l'investissement du poste, faire retirer les cadavres amoncelés tout à l'entour, pour leur donner la sépulture, mais tous ceux de ses hommes qui s'étaient avancés en rampant pour accomplir cette tâche funèbre étaient restés sur le terrain. Aussi force lui avait été de laisser, à sa grande honte, les corps de ses plus fidèles guerrier, pourrir sur le champ de bataille. Rien ne peut donner une idée du charnier qui entourait ainsi Niafadié; chaque matin, lorsque le soleil se levait et en dégageait les puanteurs, les Européens étaient pris de vomissements : le lieutenant Bonnard en mourut.

Enfin, pour mettre le comble aux misères des assiégés, l'affût de la pièce de 4 s'était rompu pendant le premier assaut, et ses paquets de mitraille qui auraient épargné tant de cartouches, devenaient inutiles.

Pendant ce temps, le commandant de Niagassola [1] apprenait, sur de vagues renseignements, et le combat du Kommodo et l'investissement de Niafadié. Les quatre courriers envoyés par le capitaine Louvel, surpris en route par les cavaliers de Samory, avaient été mis à mort.

Mais une chose sur laquelle il ne pouvait avoir aucun doute, connaissant les lieux de longue date et les ressources qu'ils offraient, c'était l'impossibilité absolue dans laquelle la colonne du

1. L'auteur de cet ouvrage.

Siéké se trouvait de tenter de rallier Niagassola en combattant; il était certain pour lui qu'elle était perdue si elle n'était pas promptement secourue.

Aussi, pour mettre le commandant supérieur au courant de ces événements et de ses appréhensions lui avait-il dépêché un courrier, marcheur émérite, auquel il avait promis la plus forte récompense, s'il accomplissait sa mission dans les vingt-quatre heures. Il s'agissait de 136 kilomètres à franchir à travers la montagne. A l'heure dite, le commandant Combes recevait avis de la situation presque désespérée dans laquelle devait se trouver le capitaine Louvel.

Ainsi que Samory l'avait parfaitement prévu, la colonne expéditionnaire était dispersée sur toute la longueur de la route de Khayes à Bamakou, sur 500 kilomètres de profondeur. Il ne fallait pas songer à la rassembler; quinze jours eussent été insuffisants. Le commandant Combes avait avec lui une escorte de vingt et un tirailleurs et quinze spahis. C'est avec cette troupe qu'il se mit en route sur Niagassola, allant nuit et jour à marches forcées: non seulement le temps pressait pour sauver la colonne Louvel, mais encore il fallait, pour une raison presqu'aussi impérieuse, arriver à Niagassola avant le 6 juin. En effet, le commandant du fort, sachant qu'il n'y avait pas d'eau à Niafadié et que le manque de cartouches rendait une tentative de sortie impossible, avertissait dans sa lettre le commandant supérieur que si, le 6 au

matin, ce dernier ne pouvait être à Niagassola, il partirait pour Niafadié avec les quarante hommes valides de sa garnison, chargés de cartouches. Il se serait jeté dans la forêt qui borde la route à l'ouest; puis, débouchant brusquement, après deux jours de marche sans repos, sur le plateau de Niafadié, il traverserait par surprise le camp ennemi au petit jour, et arriverait jusqu'au réduit où il espérait trouver Louvel et les siens encore vivants. Le ravitaillement en cartouches qu'il leur apporterait et le renfort de quarante soldats vigoureux les sauverait peut-être.

Quoique ce plan, suivi dans tous ses détails par le commandant Combes, ait parfaitement réussi, il était à craindre que, exécuté par un si faible détachement, il n'échouât complètement et n'aboutît au massacre de la garnison de Niagassola.

Le 6, au matin, il arrivait dans ce poste. En même temps, un indigène de Niafadié, échappé miraculeusement des mains des *sofas*, lui apprenait le hasard providentiel auquel la garnison française devait de ne pas être morte de soif.

Dans la journée, soixante-dix tirailleurs ralliaient également le fort, appelés de Kita par une dépêche que le commandant de Niagassola avait pris sur lui d'expédier l'avant-veille au nom du commandant supérieur, au capitaine commandant le cercle de Kita.

Aussitôt commençaient la distribution des cartouches et celle des vivres : cent quarante cartou-

ches par homme et vingt biscuits. Les cartouches remplaçaient toute autre provision; l'important était de ne pas mourir de faim; il y avait de l'eau le long de la route, et, pour ces quelques jours, le biscuit suffirait.

Dans la soirée, le capitaine d'artillerie de marine Chanteaume, qui venait à Niagassola y inspecter les travaux de défense, en prenait le commandement.

Le 7 juin, à trois heures du soir, la colonne allait coucher au delà du Kokoro.

Voici quelle était la composition de cette troupe, qui devait se mesurer, huit jours durant, avec l'armée entière de Samory :

Quinze spahis sous le commandement du lieutenant Prost [1];

Un canon de 4 de montagne, servi par deux canonniers européens et six tirailleurs;

Une compagnie de marche de tirailleurs, portée à 112 fusils sous le commandement du lieutenant Péroz, commandant de Niagassola, ayant sous ses ordres le lieutenant indigène Alakamessa et le sous-lieutenant indigène Yoro-Coumba;

Quinze soldats européens d'infanterie et d'artillerie formant la réserve, sous le commandement du lieutenant Nicolas;

Le médecin du fort de Niagassola, docteur Lota;

Soit en tout 15 sabres, 127 fusils et une pièce de 4.

Le commandant Combes la dirigeait en personne

1. Actuellement capitaine au 18e régiment de chasseurs à cheval.

avec le capitaine Picavet comme chef d'état-major.

L'odyssée de cette petite colonne de Niagassola à Niafadié et son retour au fort tiennent du prodige; comme j'en ai fait partie, il ne convient pas que j'en sois moi-même l'historiographe; d'ailleurs, le *Journal du fort de Niagassola* relate cette expédition émouvante avec des détails suffisants pour qu'il soit inutile d'y rien ajouter. Je me contenterai donc de le citer.

« *8 juin.* — La colonne quitte le bivouac du Kokoro, éclairée par les spahis et flanquée par un peloton de tirailleurs : première étape à Kéniékrou, deuxième étape à Farbalé.

» *9 juin.* — Nous quittons le cantonnement de Farbalé, et après avoir traversé la rivière Kourako, nous nous enfonçons dans la forêt, à l'ouest de la route; nous sommes éclairés par les spahis, flanqués par les tirailleurs. Une quarantaine de guerriers malinkés alliés nous ont rejoints pendant la nuit et servent d'éclaireurs à droite. Première étape au marigot Boumako. Nous sommes à moins de 35 kilomètres à l'ouest de Niafadié. Deuxième étape au marigot Boukéfoulo; nous sommes à 15 kilomètres de Niafadié, entièrement masqués par la forêt. Aucun ennemi n'est signalé. Samory doit ignorer encore notre mouvement, exécuté en pleine forêt, bien en dehors de tout chemin.

» *10 juin.* — Nous quittons le bivouac du

Bouké-Foulo; les tirailleurs prennent l'avant-garde et le flanc gauche. La colonne entre dans les montagnes qui masquent Niafadié à l'est. A huit heures du matin nous débouchons du col de Kolita, village voisin de Niafadié; les vedettes ennemies nous signalent; le peloton d'avant-garde, lieutenant Alakamessa, a un léger engagement avec eux.

» Le commandant supérieur donne ordre de forcer de vitesse pour empêcher l'ennemi surpris de se concentrer, et indique comme direction générale le *tata* de Kolita, que l'on aperçoit dans le lointain.

» A huit heures et demie nous donnons tête baissée dans le camp de Samory; la mitraille de la pièce de 4 et les feux de salve de toutes les sections ouvrent un chemin au milieu des forces ennemies surprises en pleine tentative de rassemblement.

» Aux coups de canon et aux feux de salve répond la fusillade de Niafadié, que nous reconnaissons très distinctement au milieu des détonations des fusils malinkés; l'ennemi pris entre deux feux dégage la route et nous abandonne les retranchements qui défendent les abords de Niafadié.

» A huit heures trois quarts, nous sommes au milieu des retranchements à travers lesquels le canon et les cavaliers ne passent qu'avec la plus grande peine. L'ennemi s'est reformé en arrière de

nous et sur nos flancs ; le deuxième peloton de la compagnie de tirailleurs qui protège les derrières de la colonne est obligé de prendre position, sous le commandement du lieutenant Péroz, et s'engage à bout portant avec l'ennemi qui devient excessivement audacieux.

» A neuf heures, la tête de la colonne atteint le poste. Mais, à ce moment, des forces ennemies considérables cherchent à déboucher en même temps que nous sur le plateau. La compagnie de tirailleurs tout entière est engagée corps à corps ; après une lutte demeurée pendant quelques instants douteuse, elle arrive à repousser l'ennemi, le culbute dans ses retranchements et le poursuit à un kilomètre en avant. La section Mayoro[1] se fait particulièrement remarquer dans cet engagement. Les pertes de l'ennemi sont très fortes. La compagnie de tirailleurs a cinq hommes blessés.

» Pendant ce temps, la compagnie Louvel sort du poste et se jette sur le campement des *sofas* posté à cheval sur la route de Bougourou, dans les ruines du vieux village et en déloge l'ennemi.

» A ce moment, la jonction est faite. Le détachement Louvel fait pitié à voir, une partie des hommes peuvent à peine se tenir debout ; presque tous grelottent la fièvre. Le retour à Niagassola sera pénible et devra s'exécuter par courtes étapes

1. Un des sergents indigènes de la compagnie de marche, modèle de bravoure et d'intelligente discipline.

avec une troupe en pareil état. Plusieurs de ses blessés sont morts; les autres ne valent guère mieux, toutes les plaies étant devenues purulentes faute d'eau. L'amputation sera nécessaire dans tous les cas où elle sera possible. Le lieutenant Bonnard ne vit plus que grâce à son énergie. Les capitaines Louvel et Dargelos, le médecin Crambes, le sergent Barthélemy, le fourrier Delobelle, le maréchal-des-logis Fougasse et les autres Européens, sont de vrais squelettes.

« Il est impossible de cantonner dans le poste ou sur le plateau; les alentours sont tellement semés de cadavres, la plupart en décomposition, qu'un séjour prolongé ici serait funeste à la colonne. D'autre part, il importe de ne pas donner à l'ennemi le temps de se concentrer sur la route de Niagassola et d'augmenter la valeur des retranchements qu'il a jetés sur la route et qu'heureusement nous allons prendre à revers. Aussi, à trois heures, nous nous reformons de la façon suivante et nous nous mettons en marche sur Oudoula :

Avant-garde et flanqueurs de droite : compagnie Louvel.
Arrière-garde et flanqueurs de gauche : compagnie Péroz.
Réserve { Spahis.
Peloton Dargelos.
Soutien d'infanterie et d'artillerie de marine.

» A trois heures et demie, la colonne arrive dans la plaine de Kolita, où elle est accueillie par un feu violent partant des berges du Bouké-Foulo.

Des feux de salve suffisent à ouvrir le passage· mais l'ennemi s'écoule sur nos flancs et vient donner avec une partie de ses forces sur l'arrière-garde au moment où elle est séparée de la colonne par la rivière. Le passage de la rivière est effectué néanmoins sans pertes.

» Depuis ce moment jusqu'à Oudoula, nous ne cessons de combattre. Toutes les hauteurs sont occupées par l'ennemi, qui devient de plus en plus pressant à l'arrière-garde. Au passage du ruisseau Kofoulendi, elle est obligé de mettre la baïonnette au canon pour se dégager. Au col du Kissa-Kolé, la résistance de l'ennemi est très vive et la colonne ne parvient à forcer le passage qu'après trois quarts d'heure de combat. A ce point, des détachements de *sofas* formés sur deux rangs en bataille ont répondu à nos feux de salve par d'autre feux de salve qui, pointés trop haut, ont passé au-dessus de nous.

» A six heures et demie, la colonne prend son bivouac sous le feu de l'ennemi, près d'Oudoula qui est en flamme ; à la nuit close, les grand'gardes se fusillent encore.

» *11 juin.* — Départ à six heures et demie. La marche de la colonne n'est inquiétée que par quelques coups de feu isolés, que nous tirent les cavaliers ennemis qui semblent nous éclairer et nous flanquer à distance. A l'arrière-garde, on entend très distinctement de nombreuses voix et par moment des commandements et des appels de corne.

» A huit heures, à la rivière Boumako, un spahi européen tombe de cheval foudroyé par un accès pernicieux; pendant que la colonne s'arrête et que le docteur Lota essaye de le rappeler à la vie, l'ennemi se jette brusquement sur l'arrière-garde. Celle-ci, après quelques feux de salve presque à bout portant, charge, la baïonnette au canon, et se dégage : vingt-deux fantassins et sept cavaliers restent sur le terrain de l'engagement.

» A neuf heures et demie, halte au Kourako-Tamsa. L'arrière-garde est encore attaquée par les *sofas*, qui laissent onze hommes sur le terrain.

» A dix heures et demie, nouvelle attaque à l'arrière-garde.

» A onze heures trois quarts, halte au Tamba-Kourako, où le commandant supérieur espère trouver de l'eau. Malheureusement la mare et la rivière sont entièrement à sec. La réserve Dargelos et la compagnie Péroz, placées sur les fronts Est et Sud, reçoivent jusqu'à une heure trois assauts de l'ennemi. Au dernier, les tirailleurs cachés derrière les berges l'attendent à quelques mètres et d'une seule décharge lui tuent quarante-deux hommes.

» A trois heures, départ pour Farbalé où la colonne arrive à cinq heures et demie, sans avoir été inquiétée autrement que par quelques coups de feu isolés.

» *12 juin.* — Pendant la nuit, les grand'gardes ont entendu le bruit d'une troupe nombreuse

s'écoulant sur notre gauche. Départ à six heures

» A sept heures un quart, la colonne atteint les nombreux affluents de la rivière Kéko qui, en avant de Dougounkoto, coupent la route en trois points différents et la ravinent en tout sens. Le capitaine Louvel y est accueilli par un feu violent; mais des feux de salve délogent l'ennemi qui s'écoule sur notre flanc gauche masqué par les tirailleurs et les mouvements de terrain. L'arrière-garde est alors vigoureusement attaquée par derrière et sur ses deux flancs. Sur l'ordre du commandant supérieur, les spahis mettent sabre au poing et, conduits par le lieutenant Prost, dégagent le flanc droit, tandis que la compagnie Péroz, baïonnette au canon, repousse les assaillants sur la gauche et en arrière, et les culbute de ravin en ravin. Les pertes de l'ennemi sont estimées à une soixantaine de tués. Au reste cinquante-deux cadavres sont restés sur le terrain.

» A huit heures un quart, la colonne débouche sur le grand plateau cultivé de Dougounkoto. L'ennemi y est établi et nous entoure complètement; on aperçoit très distinctement, sur la hauteur qui surplombe le village, un brillant état-major au milieu duquel doit se tenir l'almamy, car des cavaliers partent à chaque instant de ce point, au grand galop, dans tous les sens.

» L'attaque se prononce dans cette direction; un millier de fantassins appuyés par un fort escadron de cavalerie menace notre droite sans cher-

cher à gagner de terrain, tenu en respect par la mitraille de la pièce de 4. Sur notre gauche, et en arrière, donne alors à corps perdu le reste de l'armée, peut-être cinq mille ou six mille hommes.

» La colonne, formée en carré, reçoit une première attaque de l'ennemi : elle échoue ; le peloton de spahis se met à la poursuite des fuyards pour les empêcher de se reformer. Il tombe droit sur un gros d'ennemis à qui il tue trente-deux hommes et prend six chevaux. Mais, pendant ce temps, l'ennemi prononce une deuxième attaque sur la face arrière du carré. Le peloton de tirailleurs d'Alakamessa, dont le lieutenant Péroz prend le commandement en personne, le charge à la baïonnette, le refoule et le poursuit jusqu'au delà du théâtre du combat précédent.

» Nous avons huit hommes plus ou moins grièvement blessés. Quant à l'ennemi, il a accusé depuis trois cent vingt tués et environ six cents blessés.

» A midi, halte à Kéniékrou sans avoir été inquiétés le long de la route. A peine sommes-nous installés au bivouac que des coureurs ennemis viennent nous reconnaître puis disparaissent.

» A trois heures, départ pour Dialikrou ; à cinq heures et demie, arrivée dans ce village ; la colonne prend son bivouac dans le *tata*, qui est immédiatement organisé défensivement.

» *13 juin.* — Pluie diluvienne jusqu'au soir. Il est impossible de se mettre en marche par un

temps pareil; au reste tous les hommes sont harassés et ont le plus grand besoin de repos.

» *14 juin.* — Départ à six heures. La colonne atteint, sans être inquiétée, à huit heures du matin, la grande clairière qui s'étend en demi-circonférence en avant du passage de la rivière du Kokoro.

» Avant le départ, le lieutenant Péroz a cédé le commandement de sa compagnie au capitaine Dargelos, dont le commandement n'était plus raison de son nouveau grade (peloton de réserve), et l'a remplacé à la tête de la réserve.

» L'ennemi a concentré au Kokoro trois armées. La première, celle de Fabou, forte de quatre mille à cinq mille hommes, venue de Kangaba par Balandougou et Niagassola, qu'elle a masqué au passage à l'aide de nombreux détachements, est fortement établie sur la rivière dont les berges sont à pic et hautes de 5 à 6 mètres. Les eaux ont beaucoup monté depuis notre premier passage et atteignent $1^{m},50$; le courant est devenu très fort.

» Les deuxième et troisième armées, fortes de huit mille à dix mille hommes, sous les ordres directs de Samory, prennent position en demi-cercle, sur la lisière, dès que nous sommes au milieu de la clairière, de façon à nous pousser sur les retranchements de Fabou (Kémé-Ibrahima).

» La compagnie Louvel engage la première l'action sur le Kokoro, cherchant à tourner sur la droite les retranchements ennemis. La pièce

de 4 balaye de ses obus à balles et de ses boîtes à mitraille le centre de la position tandis que le peloton Yoro-Coumba tâte la rivière sur la gauche. La fusillade est extrêmement violente. Les *sofas* sont placés sur cinq rangs, quelquefois sur six rangs; ils tirent en se démasquant successivement, mais cette formation est extrêmement vulnérable et nos feux de salve y font de larges brèches.

» A dix heures, les troupes de Samory resserrent brusquement le cercle qui nous enferme. Les projectiles pleuvent sur le convoi et les blessés dont plusieurs sont atteints; le sergent-fourrier Delobelle est jeté par terre d'une balle dans le cou, le capitaine Dargelos contusionné au pied, et bon nombre de tirailleurs blessés.

» La compagnie Dargelos, refoulée par ce mouvement en avant, cède de quelques pas.

» Pour la soutenir, le commandant supérieur lance le peloton Péroz qui prend l'ennemi de flanc sur sa droite pendant qu'elle exécute un retour offensif qui la dégage. Les pelotons Alakamessa et Bonnard se portent également en avant, repoussent l'ennemi et le tiennent à distance par des feux nourris.

» Cependant le passage du Kokoro est toujours vigoureusement défendu par Kémé-Ibrahima, dont les hommes, placés à l'abri derrière des palissades et les hautes berges de la rivière, souffrent relativement peu de notre feu. Le commandant supérieur fait alors exécuter à la pièce de 4 un

tir plongeant à obus à balles pour fouiller l'intérieur des retranchements. Nos projectiles jettent une certaine panique parmi leurs défenseurs; le commandant de la colonne en profite pour lancer à la baïonnette le peloton Péroz, au débouché du gué. Celui-ci essuie deux décharges à bout portant sans grand dommage (2 blessés), atteint la berge, ouvre une brèche dans la palissade et se trouve alors en présence d'une véritable fourmilière de *sofas* qui, surpris par cette attaque soudaine, se culbutent sur les rives glissantes et se noient en grand nombre. On fait sur ce point un véritable carnage des ennemis grâce à la rivière qu'ils ont à dos; le chef du peloton de réserve tue lui-même d'un coup de sabre le chef des *sofas* Doro-Diabila, premier marabout de l'almamy.

» La résistance étant rompue sur ce point, le reste de la ligne ennemie devient flottante. C'est ainsi que la section Barthélemy à droite, et la section Yoro-Coumba à gauche peuvent franchir aisément le cours d'eau et s'établir fortement sur l'autre rive.

» Dès ce moment, le passage est ouvert et solidement gardé; le commandant supérieur ordonne immédiatement la retraite. Elle commence par échelons formés de chacune des neuf sections restées sur la rive gauche, pendant que les spahis et les blessés traversent le gué. Ces neuf sections, aux prises avec l'ennemi, manœuvrent alternativement dans leur secteur, et battent successive-

ment en retraite sous la protection des échelons voisins. Ce mouvement est exécuté aussi correctement que sur le champ de manœuvres. Le capitaine Dargelos passe le dernier, en queue de sa quatrième section que défendent, de l'autre rive, le peloton de réserve et la section blanche.

» Il est midi et demi; le combat a duré près de cinq heures. Les pertes de l'ennemi sont considérables. (Nous avons su plus tard que, de l'aveu même de l'almamy elles n'ont pas monté à moins de six cent cinquante hommes tués et dix-huit cents blessés.)

» De notre côté, nous avons vingt-sept hommes blessés plus ou moins grièvement, soit environ le neuvième de notre effectif total.

» A une heure, la colonne reformée se met en marche et arrive une heure après, sans incidents, en vue du village et du fort de Niagassola. L'audace des cavaliers ennemis est encore extrême malgré les grandes pertes qu'ils viennent d'éprouver. Ils galopent sur nos flancs et nos derrières, sans aucun souci des coups de feu qui, de temps à autre, en démontent quelques-uns.

» A deux heures la colonne, l'arme sur l'épaule, marchant au pas cadencé, clairons sonnants, fait son entrée au fort et fait fuir, par sa seule présence, les avant-postes que Kémé-Ibrahima avait laissés pour le surveiller. »

Le surlendemain, la colonne, quelque peu re-

posée de ses fatigues, gagnait la route de Kita pour prendre en ce lieu les approvisionnements nécessaires à Niagassola; le jour même je reprenais le commandement du fort. Après deux voyages consécutifs, Niagassola bien armé, bien approvisionné, était abandonné définitivement par le commandant supérieur que l'hivernage déjà commencé rappelait en hâte à Khayes.

A peine ses tirailleurs avaient-ils disparu derrière les montagnes du Manding que les cavaliers de Samory reparaissaient dans la plaine; et bientôt sur toutes les routes aboutissant à Niagassola, des camps ennemis se formaient. Un premier essai d'enlever le fort de vive force ayant mal réussi aux *sofas* qui laissèrent dans cette tentative une centaine d'hommes sur les glacis, Samory leur prescrivit de se contenter dorénavant de le surveiller étroitement ainsi que le village, et de n'y laisser entrer âme qui vive.

On a vu plus haut comment, petit à petit, grâce à l'audace et au courage de mes tirailleurs, puis des auxiliaires malinkés que j'avais réussi à former, je parvins à débarrasser Niagassola de ce fâcheux voisinage.

VIII

DE NIAGASSOLA A BISSANDOUGOU

Passage du Bafing-Tankisso, — Entrée dans l'empire de Samory. — La vallée du Niger. — Passage du fleuve. — Le roi Kamori. — Riches cultures. — Maisons mandingues. — Le Milo. — Légende de crocodile. — Fruits divers. — Le marché de Kankan. — Une dette de René Caillié. — Un tumulus commémoratif. — Les cultures de Samory. — Réception à Bissandougou. — Description de la ville.

Le 12 janvier, en quittant Niagassola, nous jetons un dernier regard sur le fort que nous ne devons plus revoir; car notre itinéraire du retour nous fera passer bien au delà dans l'Ouest.

Le site que nous avons sous les yeux est charmant, surtout en cette saison. Le fort, juché en haut d'une colline rocheuse, crânement campé sur son sommet, permet de découvrir, de son observatoire, les moindres plis de terrain à deux lieues à la ronde. Des forêts, des prairies, des cultures en plein rapport, font autour de lui un riche tapis de verdure, que limitent à l'horizon les montagnes dentelées où le Bakhoy prend sa source.

Au sud-ouest, se déroulent à l'infini les immenses plaines du Niger coupées par un petit filet d'argent ne paraissant pas, de ce point, plus large que le trait de burin qui marque le fleuve mystérieux sur les cartes d'Afrique. Çà et là, suivant des lignes régulières, des pics isolés surgissent du sol et émergent décharnés et gris, comme des jalons jetés par quelque géant sur la route du grand fleuve.

Nous campons au Kokoro, à l'endroit même où je fus reçu à coups de fusil il y a bientôt deux ans, par les *sofas* les plus braves de l'armée de Fabou, qui en défendaient le passage. Partout où nous nous sommes battus, l'herbe est maintenant drue et haute. Lorsque la superstition qui en éloigne les Malinkés aura disparu, ils y feront de belles récoltes.

A quelques kilomètres en aval de la rivière, on pouvait voir encore, avant ce dernier hivernage, un curieux barrage fait de lianes entrelacées, d'ossements humains et d'argile. La crue annuelle avait entraîné tous les cadavres jetés dans l'eau après le combat, et près du village de culture du vieux Mamby, à Gamata, des arbres tombés dans le lit du Kokoro avaient arrêté ces tristes épaves. Le limon de l'inondation les avait cimentés; et, lorsque les eaux baissèrent, les habitants virent avec stupéfaction cette muraille macabre en travers des berges, où les ossements des *sofas* dessinaient les plus étranges figures.

De Niagassola au Siéké, pendant quatre jours,

nous ne traversons que ruines et friches, là où quelques années auparavant se trouvaient de riches villages et des cultures prospères. Cette grasse et fertile plaine n'est cependant pas condamnée à l'abandon ; çà et là, quelques champs ont été remués, et c'est de bon augure. La guerre en avait chassé les habitants ; bientôt, la paix profonde dans laquelle cette région se trouve rappelera tous les survivants qui reviendront construire leurs cases à l'endroit même où leurs pères avaient élevé les leurs. Ils n'attendent plus pour rentrer que le résultat de notre mission qui va prouver bien définitivement que les Français et l'almamy vivront désormais en paix.

Le 16 janvier nous nous arrêtons à Niafadié, au milieu des ossements blanchis dont la dent de la hyène n'a pu avoir raison. Le docteur rassemble là une ample collection de crânes qu'il expédie à Niagassola, après les avoir soigneusement étiquetés. Il espère les retrouver à Khayes lors de son retour et en faire hommage au Muséum. Enfin, le 19, nous arrivons de grand matin sur le haut des falaises qui limitent à l'ouest la vallée du Niger. La vue y est magnifique. Au sud s'étendent au loin les vertes plaines du Ouassoulou ; à nos pieds miroite le Niger sur la rive sablonneuse duquel est construit Danka. Ce village est entièrement brûlé et inhabité.

Nous nous établissons sous un figuier gigantesque, flanqué d'un côté par un énorme baobab,

de l'autre par un large tamarinier. L'ombre est épaisse et le lieu agréable, heureusement, car nulle part, aussi loin que s'étend la plaine, nous n'apercevons créature humaine; et je crains bien que nous n'ayons à y attendre longtemps le bon plaisir de l'almamy.

Mon premier soin est de lui envoyer un courrier muni d'une lettre; je l'avise officiellement de notre arrivée sur le Niger, et l'informe de notre désir d'aller à Bissandougou l'entretenir, au nom du chef des Français et de son représentant dans le Soudan. Grâce aux moyens rapides de transport échelonnés de village en village sur la route de sa capitale, et dont se servent les courriers royaux, j'espère que, s'il me répond de suite, nous pourrons passer le fleuve le 27 ou le 28.

Le lendemain, une caravane de *duilhas* se rendant sur la rive droite campe auprès de nous. Je profite de cet incident pour sortir tous nos cadeaux de leurs caisses. Ils doivent, du reste, avoir grand besoin d'air, depuis plus d'un mois qu'ils y sont enfermés. De cette façon, le bruit de nos richesses nous devancera chez Samory et le rendra plus impatient de les voir et surtout de les posséder; car les *duilhas* sont de grands bavards, très portés à exagérer, avec une impudente candeur, l'importance de tout ce qui les frappe.

Il est d'usage, dans le Soudan, que lorsqu'un chef se présente sur les confins des possessions d'un autre prince, il adresse à celui-ci quelque

cadeau de bienvenue. Pour me conformer à cette coutume, je mets à profit l'occasion que me présentent ces *duilhas* pour prier l'un d'eux de se détacher de la caravane et d'aller à Bissandougou; il y fera hommage à l'almamy, de notre part, d'un fort joli fauteuil pliant couvert de dorures, à fond de soie brodée, que nous transportons comme une châsse depuis notre départ de Khayes.

Comme on le voit, nous n'avions rien négligé pour faire sous d'excellents auspices une prompte entrée dans les États du conquérant malinké. Néanmoins, nous attendîmes neuf longs jours une réponse de lui.

Pendant ce temps, j'essayai d'entrer en relation avec les gens de Kéniéra, qui ne lui avaient pas pardonné ses victoires de 1882 et lui étaient secrètement hostiles, ainsi que les anciens habitants de la rive gauche, émigrés de l'autre côté du fleuve. J'aurais voulu arriver à les faire rentrer par persuasion sur leurs terres, de façon que ce fût un fait accompli lorsque j'aurais discuté avec Samory la question de cessibilité de leur territoire. Mais la crainte de se compromettre faisait fuir à toutes jambes devant nous ceux qui venaient surveiller les cultures qu'ils avaient toujours sur notre rive. Cependant, en abouchant avec eux Diaté, ancien chef de Kéniéra qui m'accompagnait, j'appris le grand désir qu'ils avaient de nous voir élever un fort à Siguiri, à quelques kilomètres de Danka. Cette mesure seule

les décidera à revenir à nous, car ils craignent d'être livrés sans appui immédiat à la vengeance de l'amamy s'ils rapportent leurs pénates sur notre territoire avant d'être suffisemment protégés.

Le 25, nous reçûmes la visite d'Animata-Diara, un de ses généraux, qui venait d'être investi du commandement du Manding de la rive droite. Il passait en pirogue, se rendant à Farba, sa résidence; apprenant que nous étions campés à Danka, il m'avait fait demander la permission de venir saluer l'ami de son maître. Il arrivait directement de Bissandougou; il m'affirma que l'almamy était excessivement impatient de nous voir et qu'il avait donné des ordres pour que, le long de notre parcours, nous fussions reçus avec les plus grands égards.

La route de Danka, depuis la famine qui sévit sur les régions qu'elle traverse, a presque entièrement cessé d'être fréquentée par les caravanes du Ouassoulou; celle qui, du Bouré, aboutit à Siguiri et à Tiguibiri est, au contraire, constamment suivie par les gens du Bouré qui vont échanger à Kankan leur or contre des céréales, des bestiaux ou des marchandises de traite d'origine anglaise.

Aussi, pour être plus à même de recueillir quelques renseignements, dès le 27, nous transportions notre campement, à Tiguibiri, juste en face du passage du fleuve.

Enfin, le 29, l'ambassade envoyée à notre ren-

contre par Samory débarquait de ses pirogues auprès de notre campement et me remettait la lettre qui nous autorisait à passer le fleuve et à nous rendre auprès de lui.

Cette missive est intéressante à lire : elle donne idée du style fleuri, tout imprégné d'images tirées du Coran, qu'emploient les Malinkés érudits.

Voici en quels termes elle était conçue :

Louange à Dieu, qui nous a donné la faculté d'écrire au capitaine Péroz, qui est loin de nous !

Nous appelons les bénédictions de Dieu sur son prophète.

Cette lettre, c'est nous qui l'écrivons, almamy Kébir. Nous adressons mille saluts au capitaine Péroz. Que ces salutations lui soient plus douces que le miel et le sucre ; qu'elles aillent à notre ami dont la vue réjouit nos yeux, dont la présence m'est douce au cœur comme le fruit du tamarinier et en chasse le chagrin. Que ces salutations s'étendent à Samba-Diavara et à tous ceux qui l'accompagnent. Ousman-Diali leur souhaite également le bonjour, ainsi que Modi-Fin, et Koki-Si, et Malinka-Mori, et le marabout Oumar et tous les gens importants qui nous entourent, ainsi que nos femmes et nos fils. Et ces salutations, tous les donnent tout entières.

Nous faisons savoir à notre ami que Karamoko est arrive auprès de nous, grâce à Dieu, avec tous ceux qui l'accompagnaient en bonne santé et avec les richesses qui lui ont été données.

Dia-Oulé-Karamoko, Oumar-Diali et Tacil-Manga et tous ceux qui étaient avec eux remercient le capitaine Péroz du bien qu'il leur a fait. Petits et grands, tous le remercient, à cause de son bon cœur, de l'amitié et de la droiture

qu'il leur a témoignées pendant la route, et de celle dont il a faitpreuve envers nous!

Nous demandons à Dieu qu'il le récompense en le protégeant.

Nous sommes heureux, très heureux de son arrivée auprès de nous. Nous avons hâte de le voir. Que notre ami vienne vite. Qu'il vienne vite. Car, auprès de nous, tout lui viendra à bien.

Salut!

Parmi les personnages que l'almamy envoie à notre rencontre se trouve mon espion, Nassikha-Mahdi, qui a su prendre une grande autorité, comme je le prévoyais, et sur le fils de Samory, et sur Samory sur lui-même.

Il m'apporte des nouvelles fort intéressantes de la cour.

D'après ce qu'il me dit, Karamoko ne s'est pas départi auprès de son père de l'amitié fougueuse qu'il nous a vouée. Il lui a dit en plein *palabre* qu'il ne lui était plus possible de lutter dorénavant contre nous : car, réunirait-il à ses armées celles d'Ahmadou-Cheïkou, d'Aguibou, de Thiéba et de l'almamy du Fouta-Djallon, il n'arriverait pas à en former une qui soit la dixième partie de la nôtre.

Un concert de louanges des plus flatteuses ne cesserait d'être chanté en mon honneur à Bissandougou, et Mahdi traduit cette idée en me disant :

— Tous les courtisans de l'émir, et l'émir lui-même sont devenus tes *griots*.

Le 30 janvier, nous traversons le Bafing-

Tankisso, au passage habituel, dans cinq grandes pirogues.

A ce point, cette rivière est à la distance d'environ un demi-kilomètre de son confluent avec le Niger. Profonde en moyenne de 3 à 4 mètres, elle forme une nappe d'eau tranquille, large de 250 mètres, dans laquelle se reflète la ligne de palétuviers et d'arbres élancés qui bordent ses rives. Elle n'est, paraît-il, guéable qu'à une distance de plusieurs jours de marche et beaucoup plus à l'Ouest du point où nous sommes.

Sur la rive droite, Bandioli, frère de Kamori, roi du Diouma, accompagné du fils de ce roi et d'une suite nombreuse nous saluent de sa part, ils nous souhaitent la bienvenue lorsque, en débarquant, nous mettons le pied sur son royaume.

A dix heures, nous arrivons à Togui; il est trop tard pour pousser jusqu'à Kéniéba-Koura : au reste, les marabouts de Togui, dont je suis une ancienne connaissance, déclarent qu'ils ne nous permettront pas d'aller camper plus loin. De mémoire d'homme, ajoutent-ils, on n'a pu dire qu'ils ont laissé passer un ami dans leur village sans qu'ils lui aient offert l'hospitalité. Nous campons à l'ombre des nombreux karités qui forment un petit bois au sud-ouest du village; nous sommes aidés par nos amis de Togui dans les mille travaux d'installation du bivouac.

Puis les chefs et les notables des deux villages (Togui rive droite et Togui rive gauche)

viennent chanter à l'envi mes louanges et terminent leurs discours en m'offrant du riz, du miel et un œuf.

Ils paraissent au fond vraiment reconnaissants de la paix amenée par les premières négociations entre moi et l'almamy. Non seulement dans leur discours de cérémonie ils me le disent vingt fois : « C'est grâce à Dieu et grâce à toi que nous pouvons enfin manger et reposer tranquilles ! » mais ils me le prouvent encore par les visites qu'ils me font tour à tour dans la soirée, et dans lesquelles ils n'oublient jamais de laisser devant ma tente quelque offrande à laquelle ils ne sont nullement tenus. Or ceci est la vraie pierre de touche de la reconnaissance des Mandingues.

L'émir El-Mouménin a dû donner des ordres sévères et précis, car les honneurs qui me sont rendus officiellement sont en tous points ceux que j'ai vu lui rendre l an passé. Tous les gens importants viennent à la fin du *palabre* me toucher la main, un genou ployé, comme il est de coutume à l'égard des rois soudaniens.

Le 31 janvier, nous campons dans les cases de l'almamy, sur l'éminence légère où est construit Kéniéba-Koura. Je dresse ma tente dans la grande mosquée où tant de fois, l'année dernière, nous avons discuté avec l'émir, le capitaine Tournier et moi, les clauses de ce maudit traité annexe dit de *Kéniéba-Koura*. La vue y est splendide; et, si elle n'était pas couverte d'un toit très habilement

construit en forme de cône aplati, cette mosquée serait ouverte à tous les vents.

Au sud, à une centaine de mètres, se dresse le *tata* du village; à l'est, d'immenses rizières conduisent au Niger, qui coule large et majestueux dans son lit de sable blanc. Partout ailleurs, les cultures se développent à perte de vue dans une vaste plaine unie, égayée çà et là par des bouquets de karités du plus beau vert.

Plat s'installe dans la petite mosquée, à vingt mètres de celle que j'occupe. Le docteur, légèrement souffrant, vient de prendre médecine dans une case bien close d'où il sortira rétabli, je l'espère.

Ce matin, à notre départ de Togui, au moment où les braves gens de ce village nous souhaitent un bon voyage, le chef nous a amené son fils, jeune homme de vingt ans, atteint de la lèpre; cette affreuse maladie est assez commune ici. Nous l'avons confié aux soins du docteur qui va lui préparer une potion à l'iodure de potassium; elle lui procurera, dit-il, quelque soulagement.

Dès que nous sommes campés, les gens de haute marque de Kéniéba-Koura, conduits par leurs chefs, viennent nous souhaiter la bienvenue, aussi amicalement et respectueusement que ceux de Togui. Ils se souviennent fort bien de moi. J'ai été leur hôte, pendant vingt-cinq jours, il y a un an à peine. Pour me saluer ils fléchissent le genou et, des deux mains, me palpent gravement le bras jusqu'au coude: c'est un des modes de salutation

en usage au Ouassoulou. Ce contact de la chair est pour eux une grande preuve de respect et d'admiration, et, en agissant ainsi, ils croient pouvoir s'inoculer certaines des qualités que possède celui qu'ils saluent.

A Diouma-Abanta, où nous nous arrêtons le lendemain, nous recevons une quantité de vivres des plus variés. Nous donnons aux pauvres ce que nous ne pouvons consommer ; nous y joignons un franc pour chacun d'eux.

Le village est entouré de grandes plaines inondées durant l'hivernage et qui produisent un riz très renommé. A peine y cultive-t-on le vingtième des terres, et cependant Diuma-Abanta vend chaque année de grandes quantités de céréales. Il renferme environ six cents habitants qui me semblent se donner beaucoup de peine pour paraître musulmans ; mais, en réalité, ils sont fort peu convaincus.

Au sortir des plaines d'alluvions de Diuma-Abanta, nous traversons un plateau ferrugineux de 3 à 4 kilomètres de largeur venant heurter un canal naturel de dérivation du fleuve que longe la route. Sa hauteur est de 4 ou 5 mètres au-dessus de la plaine ; il est semé de quartz fragmenté et couvert de bois. Sur son flanc sud se trouve le village de Farinkamaya, bâti dans une belle plaine très riche en cultures de toute sorte ; les habitants n'ont probablement pas été prévenus de notre passage ; ils s'enfuient dès qu'ils aperçoivent les vestes rouges de nos spahis. A 5 kilomètres

plus loin, nous laissons à notre gauche le village de Dialila dont l'importance, à en juger par ses ruines, devait être considérable ; il n'y reste plus que quelques cases de pêcheurs enfouies sous des palmiers. Les habitants refusaient, paraît-il, d'obéir à l'almamy et surtout de lui fournir un contingent. Sommés de se prononcer nettement, ils fermèrent les portes de leur *tata* à son envoyé, et le défièrent. Un mois après Dialila était en ruine, son chef tué et ses habitants transportés aux environs de Bissandougou, sous la surveillance directe de la garde de l'almamy.

C'est à côté de ce village que se trouve le gué du Niger. En ce lieu le fleuve, large de 800 à 1000 mètres, voit son cours obstrué par des bancs de sable. La profondeur moyenne du gué est d'un mètre environ : le courant y est assez fort.

La route qui prolonge ce gué conduit au village de Konama, peuplé d'un millier d'habitants.

Pendant que nous campons, un homme, poussé sans doute par la curiosité, soulève le double rideau de ma tente et me dévisage sans me saluer. J'ai à peine le temps de me plaindre de son inconvenance qu'il est appréhendé et que le chef du village donne l'ordre de le conduire à l'almamy. Son procès ne sera pas long, me dit-on ; aussitôt arrivé, il subira le supplice de la décollation, bien qu'il ait la réputation d'être un guerrier renommé. Cependant on me demande sa grâce. Il l'implore lui-même, couché devant moi, le front dans la

poussière. Comme je trouve que le châtiment annoncé est hors de proportion avec sa faute, je la lui accorde volontiers. Tout le village en est heureux et me remercie. Néanmoins la reconnaissance de ses habitants ne va pas jusqu'à la générosité, car ils se font énormément prier pour me fournir les vivres que Samory m'a autorisé à exiger d'eux.

Les terres qui s'étendent de Konama à Sansando sont excessivement fertiles et parfaitement cultivées. Riz, mil, maïs, ignames, patates, manioc, oignons, haricots, tout y vient à profusion. Nos hommes, enhardis par l'exemple de nos guides, ne se gênent pas pour glaner chemin faisant. Après la rivière Niamina, que nous traversons sur un pont construit pendant la nuit à notre intention, nous faisons une halte ; le personnel de la mission en profite pour se parer de ses plus beaux vêtements afin de se présenter dans tout l'éclat de sa gloire à Kamori, roi du Diouma.

A deux kilomètres de Sansando les deux fils du roi Kamori viennent à cheval à notre rencontre, et nous conduisent au campement de l'almamy; on y a ajouté, trois hauts gourbis en *seccos*[1] pour abriter nos tentes. Kamori, à la tête d'un millier de personnes, nous fait un chaleureux accueil. Après les premières salutations, il nous supplie de lui faire l'honneur de rester deux jours entiers chez

1. Nattes grossières en paille.

lui. J'accepte d'autant plus volontiers cette offre aimable qu'il est douteux que, même en deux jours, nous arrivions à consommer l'amoncellement de victuailles qu'il nous offre.

Je le prie d'accepter en souvenir de nous un joli couteau de chasse ainsi qu'une énorme embrasse de rideau en soie rouge destinée à servir de baudrier à cette arme. Je lui offre, de plus, 3 mètres de drap noir satiné d'une réelle valeur. Ce cadeau coupe le fil du discours du souverain noir. Kamori, si beau parleur et si amusant que le seul jeu de sa physionomie à la Gambrinus nous avait à tous trois donné un fou rire malgré la gravité voulue de ces sortes de cérémonies, ne trouve plus un seul mot à nous adresser et finit par nous avouer qu'il désire rentrer chez lui. Il a hâte de faire admirer à *ses femmes* le splendide sabre et la précieuse étoffe que nous venons de lui offrir. Mais il ne se retire toutefois que lorsque le chef de ses *griots* est allé montrer à toute la population amassée devant nos tentes ces deux objets devant lesquels tous restent bouche bée, remplis d'admiration.

En nous quittant, son contentement se manifeste par un léger pas de danse qu'il esquisse tout le long du chemin. Plat en a fait de mémoire un croquis très réussi.

Le soir je rends sa visite à Kamori. Le village est très grand et très riche. La demeure du roi nous semble une véritable fourmilière de femmes et d'enfants. Il me demande ma protection auprès de

l'almamy; je lui affirme qu'elle lui est acquise. Son accueil est aussi chaleureux que celui du matin.

Le lendemain, il vient lui-même de bonne heure s'enquérir de la façon dont nous avons passé la nuit; afin que notre réveil soit plus agréable, il s'est fait précéder d'un bœuf qu'il nous offre. Pendant cette réception toute familière, nos tentes sont l'objet de son admiration sincère; il les examine fort minutieusement, en vrai commissaire-priseur. Les adieux qu'il nous fait, dans la soirée, sont presque touchants; pour un peu, le brave et gai bonhomme nous aimerait réellement. Il avait rencontré dans la journée Plat et le docteur qui se promenaient dans le village et il leur avait adressé mille compliments aimables.

Au départ, il nous confie son fils, Sakhoba-Keita, qui nous guidera jusqu'à Bissandougou; malgré l'heure matinale et le froid, l'excellent homme nous attend à la sortie du village, pour nous serrer une dernière fois la main.

Nous descendons droit au Sud et passons le Milo entre Sansando et Kéniéro. Cette rivière a environ 300 mètres de largeur à ce point et une profondeur moyenne de 80 centimètres, car nous sommes à l'époque des plus basses eaux; son cours est obstrué par de nombreux bancs de sable; ses rives, magnifiquement boisées, sont hautes de 4 à 5 mètres, et, pendant dix mois de l'année, elles suffisent à peine à contenir les eaux du Milo.

Au delà de la rivière, les cultures sont d'un

remarquable entretien et d'un fructueux rapport; elles appartiennent au village de Dialibakoro, que nous avons laissé sur notre droite.

Kéniéro, où nous campons, est un très joli village de deux cents cases environ. L'accueil que nous y recevons est très sympathique. Le chef de ce village et celui de Dalaba, situé non loin de là, ne se lassent pas de nous palper les mains, à demi inclinés, et de se frotter ensuite la figure et le front pour se mieux pénétrer du précieux fluide qui doit s'échapper de nos personnes.

Aussitôt après leur départ, les vivres qu'ils nous ont préparés nous parviennent; il y a une telle abondance de toutes choses que je renonce à tout distribuer. Les gens de Niagassola, mes anciens administrés, souffrent de la disette; j'obtiens de Kamori l'autorisation de leur faire adresser tout ce qui excède nos besoins. Trente porteurs, très chargés, suffisent à peine à enlever ce surcroît.

A Soïla, dans le Balimakana, où nous arrivons le 7 février, après avoir traversé de nombreux et riches villages, nous traversons de vastes plantations d'orangers. Les fruits en sont excellents et nombreux; ils n'ont presque aucune valeur sur le marché. A quelques kilomètres se trouve le village de Bakonkokouta, remarquable par sa mosquée.

Cette construction est de forme rectangulaire, fort élevée, flanquée de deux minarets hauts de

12 à 15 mètres. La façade de l'édifice, traversée par d'immenses gargouilles en bois, très rapprochées, lui donnent un aspect extrêmement rébarbatif. Deux portes basses et fermant à clef permettent l'accès dans l'intérieur. Le tout est élevé sur un socle en briques sèches, haut d'un mètre, interrompu seulement devant les portes; des œufs d'autruche couronnent les minarets, et le sommet des murs est garni de termitières qui forment une sorte de toit les abritant des infiltrations des eaux.

Niafadié, où nous campons le lendemain, est en quelque sorte la ville sainte du Mandingue musulman. On y voit encore les ruines d'une gigantesque mosquée construite il y a une cinquantaine d'années par le roi Kankan-Mahmadou, qui venait chaque année y faire ses dévotions pendant le *rhâmadan*. Elle avait été très soigneusement et très solidement édifiée à la mode arabe; les matériaux se composaient de briques énormes et de bois. Elle a été incendiée, en 1873, par Nassikha-Mahdi, frère de Samory, pendant le siège qu'il fit de cette ville.

Les maisons, dans cette région, sont beaucoup plus confortables que dans le Haut-Sénégal et le Soudan français. Elles se composent, comme sur la rive gauche du Niger, d'une muraille circulaire en pisé couverte d'un chapeau en chaume conique; mais elles sont beaucoup plus spacieuses. Nombre d'entre elles ont un étage séparé du rez-de-chaussée par un plancher en bambous très bien ajustés

et couvert d'argile durcie ; c'est habituellement le magasin de la maison. Les murailles ont de 4^{m},50 à 6 mètres de hauteur. L'ensemble est à peu près celui de nos pigeonniers. D'autres maisons sont moins hautes, mais de dimensions considérables ; beaucoup ont environ 10 mètres de diamètre. Leur toit est un véritable ouvrage d'art formé d'un cône de 30 à 40 mètres de circonférence à la base, qui dépasse la muraille en forme de véranda sur tout le pourtour extérieur. Un grand nombre de solides bambous, placés dans le sens des génératrices du cône, donnent à ce toit la rigidité nécessaire et sont reliés à son sommet par un ornement en forme de croissant.

A l'intérieur, une cloison à hauteur d'homme sépare la chambre en deux compartiments ; le maître de la maison couche dans le plus reculé, par conséquent le plus sombre, car c'est par la porte seule que pénètrent l'air et la lumière. Son lit est généralement fait d'un large socle en argile durcie, faisant corps avec le sol et renflé, en forme de traversin, à la partie supérieure ; on étend sur cette sorte d'estrade des nattes et des couvertures, et le lit est fait. De grandes urnes en terre et quelques coffres massifs couverts de naïves peintures, un fauteuil à bras aussi bas qu'un tabouret et un ou deux petits escabeaux complètent le mobilier. Au centre de la case, un bourrelet d'argile circulaire indique la place du foyer et retient les cendres et les charbons. Quelques armes et quelques *grigris*

pendus à la muraille en sont les seuls ornements. Cependant on rencontre parfois des maisons d'une construction plus soignée, dont les murs intérieurs sont ornés de dessins blancs ou noirs, ou même de quelques figures géométriques boiteuses aux couleurs variées.

Chaque chef de famille (*lou-tigui*) possède un certain nombre de ces cases pour lui, chacune de ses femmes, chacun de ses enfants mâles et ses captifs. De plus, une ou deux autres servent de cuisine; enfin d'autres encore, d'un très faible diamètre, mais plus hautes et élevées sur pilotis ou sur une assise de pierre, pour les préserver du contact du sol, servent de greniers; elles ont pour ouverture une petite fenêtre fermée par un volet à serrure en bois très ingénieuse; on y accède par une branche d'arbre fourchue taillée en forme d'échelle.

Beaucoup de ces magasins sont très habilement construits et divisés à l'intérieur en plusieurs compartiments par des cloisons allant du centre à la circonférence, séparant ainsi les diverses espèces de céréales. Quelques-uns sont carrés et couverts d'une argamasse d'argile battue au lieu d'un toit de chaume, ce qui les met à l'abri de l'incendie.

Les cases d'une même famille sont bâties sur le périmètre de l'enclos; elles sont réunies l'une à l'autre par un mur en terre de 2 à 3 mètres de hauteur, qui met ainsi les habitants complètement chez eux. Une case très haute et très spacieuse

ouverte de deux hautes portes donne accès dans la cour; elle ferme à clef; un captif y veille constamment. C'est dans cette sorte de vestibule, appelé *boulou*, que le maître de la maison reçoit les étrangers ou qu'il leur donne abri pour la nuit.

Les bestiaux et les moutons sont attachés la nuit à des piquets fichés au pourtour de la cour, on les lâche dans la plaine dès que le jour paraît et on ne les fait rentrer qu'au crépuscule. Les poules s'installent entre les pilotis ou les pierres qui supportent les magasins de céréales. Elles sont, comme tous les animaux domestiques dans ce pays, excessivement petites et pondent des œufs minuscules.

Lorsque le *lou-tigui* possède un cheval ou plusieurs chevaux, ce qui dénote un grand luxe, il les attache au milieu de la cour à un piquet planté au centre d'un terre-plein soigneusement battu et uni avec une pente très légère du centre à la circonférence. Ils sont abrités par un toit de case porté sur des pieux élevés de 2 mètres environ. Leur nourriture se compose d'un peu de mil et d'une sorte d'herbe grasse produite par les marais et dont ils paraissent très friands. Chaque matin, au lever du jour, ils sont menés à poil, à fond de train, à la rivière voisine, où, malgré le froid, leurs palefreniers les baignent complètement. Ce régime doit être bon, quoique nous ne le suivions pas, car les chevaux que nous rencontrons sont excessivement sains et très vigoureux. Ils sont presque tous

originaires du Bélédougou ou du Kaarta ; quelques-uns, mais alors de grande taille, viennent du Macina ; on fait peu d'élevage dans la région.

Les vaches donnent peu de lait : les meilleures laitières en produisent à peine deux litres par jour. Cela tient à la petitesse de leur taille, au veau qu'on fait téter très longtemps, et enfin à la grande sécheresse des pâturages.

Les Mandingues ont, comme nous, l'habitude de castrer les veaux ; ils ne conservent que quelques taureaux de belle taille. Ils savent également faire les chapons, et j'en ai vu de très bien venus.

De Niafadié à Diangana, la route traverse un long plateau ferrugineux où poussent quelques bouquets d'arbres rabougris en tout semblables à ceux du Haut-Sénégal ; mais il est à noter que les terrains de cette nature, assez communs sur la rive gauche du Niger, sont l'exception dans l'empire de Samory.

Ce plateau s'élève sur une longueur de 5 ou 6 kilomètres et tombe ensuite brusquemment par une falaise haute de 30 mètres, sur une délicieuse vallée qui s'enfonce profondément vers l'Ouest, dessinant au milieu des hauteurs arides une charmante bande de fraîcheur et de frondaison. De son sommet on aperçoit toute la plaine du Milo, qui y serpente en nombreux méandres et vient briser son cours contre la base de la falaise qu'il a profondément entaillée.

Le lit du Milo est, sur tout son parcours, jusqu'à

Kankan au moins, parfaitement établi; aux hautes eaux la navigation doit y être facile, car sa faible pente dénote en toute saison un courant très modéré. Actuellement il est embarrassé par des bancs de sable, et à peine navigable pour les pirogues. Ses berges ont une hauteur moyenne de 3 mètres; elles sont bordées par une lisière de bois de haute futaie souvent épaisse de 100 à 200 mètres; sa largeur, entre Diangana et Kankan, est de 80 mètres.

Les indigènes ont jeté sur le Bangalanko, — que nous avons à franchir avant d'atteindre Bangalan puis Diangana où nous camperons, — un pont qui est une véritable merveille dans son genre. A ce point la rivière, large de 50 mètres, coupe, à une profondeur de 5 mètres, dans des berges taillées à pic, le tuf ferrugineux du sous-sol. De grands arbres ont poussé au milieu de son lit, qui demeure presque à sec une partie de l'été; d'autres ont cramponné puissamment leurs racines dans les fissures des parois verticales des berges. C'est sur leurs maîtresses branches que les habitants de Bangalan ont installé leur pont.

A l'aide d'un enchevêtrement inextricable de bois de toutes longueurs et de toutes grosseurs, ils ont établi une sorte de tablier sur lequel un lit de fascines a été placé; puis des menus branchages; enfin sur le tout trois couches alternatives d'argile durcie et de paille.

Avec ces éléments rudimentaires ils sont parvenus

à faire un passage large d'un mètre, très branlant il est vrai, mais praticable, malgré l'émotion naturelle que procure aux gens comme aux bêtes cette promenade sur la cime des arbres. Nos spahis l'ont cependant passé à cheval sans broncher. Nous avons jugé plus prudent de mettre pied à terre. Le cheval du docteur et un mulet se sont apeurés au beau milieu de ce pont, et c'est miracle si ce dernier, qui était chargé, n'est pas tombé, car il a eu pendant un moment un pied dans le vide. Neuf bourriquets passèrent ensuite sans appréhension. Quant au dixième, arrivé à la moitié du tablier du pont, il s'arrête, paraît mûrement réfléchir, examine les abords, les tâte du pied, mais, voyant qu'il lui est impossible de se retourner faute de place, il se met à marcher gravement à reculons, assurant méthodiquement ses pieds l'un après l'autre. Il revint ainsi à la berge d'où il était parti sans qu'il fût possible de le faire de nouveau s'approcher du pont. Nous avons dû le faire descendre dans la rivière et le hisser sur la rive opposée.

La légende suivante court ici sur ce passage :

« Il y a longtemps, le diable, ennemi de Bangalan (le village est à portée de fusil), avait pris la forme d'un caïman et élu domicile dans la rivière. Tous les jours, pour rester en paix avec lui, les habitants devaient lui donner en présent un homme qu'il dévorait à belles dents. Lorsque parfois, habillé en homme et en prenant les traits, il se rendait au marché, si d'aventure il deman-

dait à quelqu'un une noix de kola et qu'elle lui fût refusée, le coupable était certain d'être mangé à peu de temps de là. Le nombre des habitants du village allait par suite diminuant chaque jour, et il allait être bientôt complètement dépeuplé. Mais Dieu les prit alors en pitié; il rendit le torrent tellement impétueux qu'il arracha les rochers et les arbres bordent ses rives, les transformant en un bélier gigantesque qui, poussé par les eaux, brisa le caïman en mille pièces et entraîna ses débris sanglants bien loin dans le Milo. — C'est l'impétuosité de ce choc qui creusa le lit à pic au milieu des rochers où la rivière coule paisiblement aujourd'hui. »

Depuis plusieurs jours, les villages que nous traversons possèdent une mosquée bâtie en pisé et sont entourés de très riches cultures. Dans plusieurs d'entre eux, les places publiques sont de véritables vergers où poussent en abondance les papayers, les dattiers, les orangers. Parfois l'enceinte est remplacée, comme à Diangana et à Kankan, par des haies de cactus gigantesques, absolument infranchissables et d'où émergent coquettement les toits de chaume des maisons et le minaret de la mosquée.

Le 10 février, nous arrivons sur le sommet du plateau, d'où l'on découvre la large plaine au milieu de laquelle la est construite ville de Kankan, sur les bords du Milo.

Karamoko nous a fait avertir qu'il était venu à notre rencontre jusque dans cette ville; aussi nous

faisons halte sur la hauteur après l'avoir envoyé prévenir que nous l'attendons, pour faire de concert notre entrée à Kankan.

Pendant que nous nous formons en belle ordonnance à droite du chemin pour le recevoir, de toute part à Médina et dans l'immense village qui s'étend devant nous, le tam-tam résonne et appelle les habitants auprès de leur chef pour recevoir ses ordres au sujet de notre réception.

Enfin, nous voyons dans le lointain accourir au milieu d'un tourbillon de poussière un escadron de cavaliers que de nombreux fantassins suivent de toute la vitesse de leurs jambes. En un clin d'œil Karamoko a franchi le mamelon sur lequel nous nous trouvons et met pied à terre pour venir à nous. L'entrevue est très cordial; je lui présente le docteur et Plat, puis, après avoir passé une sorte de revue de nos escortes, nous montons à cheval et nous nous dirigeons au pas sur Kankan, au milieu de la pétarade des coups de feu de réjouissance que tirent les hommes de « mon jeune frère noir ».

Tout le long de la route, des groupes d'habitants sont massés et font la haie jusqu'aux portes de Kankan. Nous nous arrêtons devant chacun de ces groupes et nous échangeons des salutations réciproques.

Dans les rues, une foule énorme s'écrase sur notre passage, et les *sofas* de Karamoko l ouvrent à grands coups de fouet. Après un nombre considérable de tours et de détours, à travers un labyrinthe

inextricable formé de maisons habitées ou en ruine, nous débouchons enfin sur la place de la Mosquée. Là, assis à l'ombre de deux énormes figuiers, entouré d'un grand nombre de vieillards vénérables coiffés de bonnets rouges, est assis le chef religieux et politique du pays, Batourbalabé. Une aire circulaire, en terre battue, d'une vingtaine de mètres de diamètre, lui sert d'estrade.

A l'arrivée, au lieu d'aller à lui et de le saluer, Karamoko, sans doute pour bien faire admirer la richesse des costumes de ses amis blancs et de leurs gens, nous fait faire avec lui une cavalcade circulaire autour de cette estrade, un bon quart d'heure durant. Telle est la mode du pays, mode désagréable certainement, car cette promenade d'une cohue de chevaux qui se pressent et sont effrayés par les cris de la foule et le bruit des tambours et des *balaphons*, n'est pas sans danger pour les piétons et les cavaliers.

Mon domestique Sakhobâ-Mahmadi est jeté à terre par une ruade de mon cheval, qui cherche ainsi à se dégager du peloton de *sofas* qui nous étouffent. La monture de Plat, échauffée par tout ce tintamarre, est splendide, et son cavalier en tire très bon parti. Tous deux font l'admiration des gens de Kankan.

Batourbalabé nous adresse de bonnes paroles, sur un ton paternel qui n'a plus rien de commun avec les discours humbles et soumis des chefs des villages précédemment traversés. La nuance est

très sensible. Il nous dit, somme toute, qu'il est heureux de nous voir chez lui, parce qu'il nous y voit sous le patronage du fils de son maître. Tout à Kankan appartient à l'almamy, donc à ses enfants; du moment où il me voit me tenant par la main avec un d'eux, tout ce qui s'y trouve m'y appartient conséquemment. Mais le torrent des louanges si familières aux noirs est à l'adresse du fils de son maître, qu'il regarde comme un des personnages les plus écoutés du royaume, surtout depuis son voyage en France.

Nous nous dirigeons ensuite, accompagné de la même affluence de peuple vers le campement de l'almamy, installé au sud et à 400 mètres de la ville, sur l'emplacement des cases construites pour abriter Samory lorsqu'il honore Kankan de sa présence, à l'endroit même où il campa il y a dix ans, lorsqu'il assiégea et prit ce grand marché.

De même que dans tous ses autres campements, l'installation est très supportable grâce aux dimensions considérables de chacune des cases; nous préférons cependant placer nos tentes sous d'excellents gourbis bien aérés élevés à notre intention. Mal nous en prend, car pendant la nuit, il éclate, un orage épouvantable accompagné d'une pluie diluvienne qui inonde nos bagages.

Karamoko et Batourbalabé prennent avec tout leur monde congé de nous, à notre extrême satisfaction, car nous commençons à avoir grand besoin de repos.

Pendant la journée, de tous les villages voisins, et ils sont nombreux, il nous arrive des dons de tout genre qui dénotent la grande richesse du pays en céréales, en légumes diverses et en troupeaux.

Un des bœufs qui nous fut ainsi offert, magnifique taureau noir, vraie bête de sacrifice, était d'une nature tellement sauvage qu'il faillit mettre à mal plusieurs hommes de mon camp. Pour éviter quelque malheur, nous dûmes lui faire la chasse à coups de carabine. J'eus la bonne fortune de l'étendre raide mort d'une balle dans la tête : je le tirais à une distance de 100 mètres. Les indigènes, témoins de cet heureux coup de feu, n'en croyaient pas leurs yeux : leurs plus habiles chasseurs ne tirent jamais la grosse bête à plus de trente pas, avec quelque chance de succès. Ils allèrent tous, à la queue leu-leu, examiner la blessure et lorsqu'ils eurent constaté que l'animal avait la tête percée d'un seul trou à peine visible, leur étonnement s'accrut encore. Ils nous déclarèrent que les peuples africains qui se mesureraient avec des hommes armés de tels fusils et maniés aussi habilement seraient des peuples insensés.

Karamoko, piqué au vif par ces compliments, voulut montrer qu'il ne nous le cédait en rien en adresse. Saisissant la carabine de cavalerie que portait un de ses *sofas*, et qu'il avait achetée à Bordeaux, il ajusta une vache qui paissait tranquillement à cinquante pas du campement et fit feu. La

balle dut passer fort loin du but, car la douce bête ne fit pas le moindre mouvement d'effroi et continua paisiblement son repas.

Avant de quitter Kankan, je jouai devant Batourbalahé, devant Karamoko et devant tous les notables de la ville, la comédie suivante, destinée à donner aux gens du pays une haute opinion de la façon dont les Français tiennent leur parole. Et, à ce sujet, il n'est pas indifférent de noter que, dans tout le Soudan occidental, nous avons, à ce point de vue, une réputation détestable, qui ne le cède en rien à celle que nous attribuons à l'almamy Samory. Il est cependant à constater, au contraire, que ses plus mortels ennemis eux-mêmes sont unanimes à reconnaître qu'il n'a jamais violé la parole donnée.

En 1828, René Caillié, le premier Européen qui ait jusqu'alors traversé cette partie de l'Afrique, logea pendant un mois à Kankan dans la case de Lamfia ; parfaitement reçu au début, à la fin de son séjour il fut quelque peu pillé par lui ; il s'en plaignit au chef d'alors, Mahmadi-Sanouci, qui lui fit rendre tous les objets détournés et punit sévèrement Lamfia. René Caillié et Lamfia se quittèrent néanmoins très bons amis.

Un certain nombre de vieillards de Kankan se rappelaient qu'au temps de leur enfance, un blanc, se disant Arabe, avait séjourné quelque temps parmi eux ; mais aucun ne se remémorait un incident quelconque de son passage.

Je mis à profit cette ignorance pour forger l'histoire suivante, destinée à faire revenir les Mandingues sur la mauvaise opinion qu'ils ont de notre loyauté.

« En quittant Kankan, leur dis-je, Caillié aurait voulu offrir à son hôte un cadeau digne de lui pour le remercier de sa longue et bonne hospitalité; il demanda donc à Lamfia ce qu'il désirait. Celui-ci le pria de lui donner un peu d'ambre pour orner la coiffure de sa femme favorite. Caillié, malheureusement, n'en possédait plus dans sa pacotille; il lui fut donc impossible de satisfaire le désir de son hôte, mais il lui promit que dès son arrivée en France, il mentionnerait, dans la relation de son voyage, la dette qu'il contractait vis-à-vis de lui. De cette façon, elle ne tomberait jamais dans l'oubli, et, dès qu'un Européen, à quelque époque que ce fût, viendrait à Kankan, le gouvernement lui donnerait le moyen de l'acquitter. C'est ainsi, ajoutai-je, que moi, premier Européen traversant votre ville après Caillié, je suis chargé de remettre au petit-fils de Lamfia, l'ambre promis à son aïeul par mon compatriote. »

Et je tirai d'une caisse un magnifique collier d'une valeur considérable pour le pays, que je remis au descendant de Lamfia, à la stupéfaction générale de l'auditoire choisi qui m'entourait.

Puis je complétai ce récit inventif de la façon suivante :

« Dans toutes les villes, même les plus policées,

il y a des voleurs. A Kankan, Caillié fut victime d'un vol; il est rare que l'étranger, perdu dans une contrée lointaine et ignorée des siens, trouve prompte et bonne justice d'un tort qui lui est fait. Cependant votre chef, il y a soixante ans, non seulement fit rendre à mon prédécesseur tous les objets qui lui avaient été volés, mais encore il punit sévèrement le coupable. Notre gouvernement, qui a lu ce trait d'honnêteté veut que le descendant de Mahmadi-Sanouci soit récompensé; et, ce faisant, il rend hommage à l'esprit de loyale hospitalité qui animait vos pères et que vous avez conservé. Les Français n'oublient rien; et quiconque les sert ou les aide est tôt ou tard payé largement de ses peines. »

Là-dessus, je fis donner au fils de Mahmadi, vieillard de soixante-dix ans tombé dans un extrême dénuement, deux vaches bonnes laitières et des vêtements.

Tout ceci paraissait d'une honnêteté tellement surprenante aux notables du pays que tout d'abord ils ne comprenaient pas; mais bientôt, lorsque le jour se fit dans leur esprit, ils se levèrent et vinrent s'incliner devant nous comme devant la personnification de la justice, avec des marques d'un profond respect. Puis ce fut un concert de louanges qui, le soir dans la ville, se traduisit par des réjouissances qui durèrent jusqu'au lendemain.

Nous apprîmes que, le jour même, un courrier avait été envoyé à l'almamy pour l'informer de cet

acte insolite dans les annales de la probité mandingue, et que d'autres courriers étaient partis dans toutes les directions pour le faire connaître également à tous les villages voisins.

Je suis persuadé que cette petite comédie morale a plus servi notre cause que la majeure partie des discours que je tins à l'almamy et à ses conseillers.

Le 12 février, nous traversâmes le Milo, qui sert de frontière entre le Baté et le Toron. L'aspect du pays change complètement; au lieu des grandes plaines du Baté, du Balimakhama et du Diouma, la région est un chaos de collines ferrugineuses séparées les unes des autres par de petites rivières aux rives très boisées, à lit de gravier sur lequel coule une eau parfaitement limpide.

Le sol, quoique fortement mélangé de cailloutis et de scories ferrugineuses, est d'une grande fertilité ; l'humus y est en proportion considérable. Partout, à peu près, la campagne est soigneusement cultivée et son aspect rappelle vaguement celui de la Comté. Le climat change également ; à Kankan nous avons eu de fortes averses. L'air est saturé d'humidité; le ciel, même pendant les plus beaux jours, est semé de quelques nuages blancs et n'a plus cette sérénité presque éternelle, qui est son propre dans le Haut-Sénégal. La végétation se ressent de ces conditions atmosphériques favorables, et une certaine espèce de riz se cultive jusque sur les pentes des collines.

Entre Kankan et Tinti-Oulé, où nous allons camper, à peu près à mi-chemin de Kankan à Bissandougou, la route longe une sorte de monument historique fait d'une énorme trémie de cailloux nommée par les habitants « montagne de Diéri ».

Ce Diéri, roi bambarra très lié avec le diable, et dont je conterai plus loin l'histoire, était venu assiéger autrefois Kankan avec une armée formidable. L'intervention céleste sauva la ville, dit la légende; fort heureusement, car, sans cela, il est probable qu'elle eût été submergée sous le flot de l'invasion bambarra. Cette montagne de cailloux donne du reste une idée approximative du nombre des guerriers que Diéri traînait à sa suite.

Voulant faire le dénombrement de son armée, il ordonna que chaque chef de clan défilât devant lui et, au passage, déposât un caillou à ses pieds. Le massif est haut de 2 mètres; il a 4 mètres d'épaisseur et 10 mètres de longueur; il représente environ 80 mètres cubes de cailloux dont les plus gros ne dépassent pas le volume de la tête.

Tinti-Oulé se compose de trois forts villages, dont le plus important sert de résidence à l'ancien roi du Toron, Bitiké-Souané, sous les ordres duquel Samory servit autrefois comme chef d'armée. Bitiké a gardé l'autorité nominale du Toron et est entouré d'une cour fastueuse entretenue par les largesses de l'almamy. Ainsi tombe la légende qui court dans le Haut-Sénégal, d'après laquelle

Samory aurait assassiné son maître afin de s'emparer de son trône.

Nous sommes parfaitement reçus à Tinti-Oulé; tous les musiciens et les bayadères du Toron y ont été réunis pour nous divertir.

Le 13 février nous couchons à Sana; et enfin, le lendemain, à peine en marche, nous entrons dans les cultures particulières de l'almamy-émir. Elles s'étendent sans discontinuité jusqu'à 15 kilomètres au delà de Bissandougou, couvrant une superficie de 200 kilomètres carrés, entièrement cultivés. Une population de plusieurs dizaines de mille habitants est employée à ces cultures, et elle les entretient d'une façon vraiment remarquable. De distance en distance, à côté de bouquets de bois respectés à dessein, on a construit d'innombrables greniers. A l'ombre des arbres, des cases proprettes et de vastes gourbis sont aménagés pour abriter l'almamy lorsqu'il vient visiter ses propriétés.

A dix heures, nous arrivons dans un de ces refuges qui nous a été assigné comme dernier campement, avant de faire notre entrée solennelle à Bissandougou.

Les cases et les vérandas ont des proportions gigantesques et sont construites avec un soin extrême; le sol est partout recouvert d'un fin cailloutis très doux sous le pied et qui le préserve de tout contact avec la terre. Ce campement est abrité du soleil par l'épais feuillage de hauts ficus, qui y entretiennent une fraîcheur délicieuse. Tout alen-

tour et à perte de vue s'étend un immense champ cultivé avec un soin presque inconnu en France, à l'exception de celui apporté communément au jardinage proprement dit. Pas un brin d'herbe ne pointe entre les pousses de riz, mil, maïs, patates, kous, oignons, niambis, diabrés, haricots, coton, indigo ou autres plantes ; chaque espèce particulière est séparée des autres par de larges chemins bien entretenus et, dans chaque carré, le terrain est préparé d'une façon différente, appropriée à l'espèce qui y est plantée.

A peine sommes-nous installés qu'une dizaine de cavaliers arrivent à fond de train sur nous. Ils sont vêtus de rouge et précédés du chef des *griots* de l'almamy, armé d'un splendide arc d'apparat orné de bandes d'argent ciselé et de peau de fauve. Il est coiffé d'un bonnet de fourrure en forme de mitre, terminé par derrière par une longue bavette qui descend jusqu'à sa ceinture ; son vêtement de cuir souple, curieusement ouvragé de mille mosaïques aux couleurs vives, son pantalon en drap pourpre rayé de bandes de peau de panthère lui font un costume aussi bizarre que lui seyant bien ; ses mains, ses bras et ses jambes sont littéralement couverts de bijoux qui bruissent avec un cliquetis argentin à chacun des gestes dont il scande ses paroles.

En passant devant nous, il saute à terre sans arrêter son cheval, et, après s'être prosterné, le front touchant le sol, il se relève et nous parle au

nom de son maître dont il est le héraut, tandis que ses cavaliers, qui ont arrêté net leurs chevaux dans leur galop furieux, gardent derrière lui une immobilité de statue.

L'almamy émir El-Mouménin nous souhaite la bienvenue; mais il a pensé que cette bienvenue devait nous être souhaitée par des personnages lui tenant de plus près qu'un héraut ; pour nous montrer tout le bonheur qu'il éprouve de notre heureuse arrivée, il a ordonné à ses frères et à ses fils, ainsi qu'à ses conseillers de se rendre eux-mêmes à notre campement pour être les interprètes de sa joie.

Le chef de ses *griots* termine en me demandant, pour la maison de l'almamy, l'autorisation de se présenter à nous.

Après avoir obtenu notre adhésion, lui et ses cavaliers disparaissent dans un tourbillon de poussière, et bientôt nous entendons les sons rauques des trompes d'ivoire qui nous annonçent l'arrivée des frères et des fils de l'almamy entourés d'une brillante escorte.

En tête marchent les trompettes et les fifres, puis un escadron de deux cents cavaliers, que suit une phalange épaisse de cinq cents fantassins. Derrière eux, sur un rang, les conseillers de l'almamy, enfin ses fils et ses trois frères. Nous disparaissons au milieu de ce flot de personnages splendidement attifés, qui se pressent autour de nous pour nous saluer.

Au milieu du chatoyant coup d'œil offert par cette foule bariolée, la note la plus curieuse est donnée par le peloton de trente-quatre des fils légitimes de l'almamy, déjà en âge d'être juchés sur un cheval, mais non encore circoncis. Ils sont revêtus de longues robes de soie flottantes et montent des chevaux ardents qu'ils manient avec une audace inconcevable.

Pendant deux heures nous devons subir de longs et éloquents discours dont nous goûterions bien mieux le charme si nous étions moins accablés de faim et de fatigue. A une heure, cependant, la cérémonie est terminée et cette brillante ambassade se retire faisant place à une procession interminable de jolies captives chargées de luisants bassins de cuivre renfermant des victuailles de toute espèce. Pendant que tout notre monde fait fête aux porteuses et à leurs fardeaux, Plat, le docteur et moi, après avoir très sommairement déjeuné, nous pouvons enfin gagner nos lits de camp, gardant dans les yeux une vive impression de tableau d'opéra parfaitement monté.

Dans la soirée, chacun de nous sort de ses ballots ses plus riches vêtements. Spahis, tirailleurs, âniers même, ont à cœur de ne pas se laisser éblouir par le faste de la maison de l'almamy; aussi, demain, à notre tour, lorsque nous serons présentés au monarque noir, ne laisserons-nous pas que de frapper très favorablement l'esprit de ses conseillers par le luxe que nous déploierons.

Le lendemain matin, dès l'aube, nous montions à cheval; à sept heures nous franchissions le petit ruisseau d'eau vive qui limite une sorte de grand terrain de manœuvres prolongeant la place de la Mosquée.

La réception fut très brillante. La quantité de personnages importants qui y avaient été convoqués, les richesses et le grand apparat déployés en cette circonstance, indiquaient toute l'importance qu'y attachait l'almamy.

Nous fûmes nous-mêmes très frappés par l'habileté de la mise en scène dont le cadre original de la mosquée, du donjon, des hautes cases et des remparts du palais était bien fait pour en rehausser l'éclat. Nous nous avançons lentement, guidés par Karamoko, vers la large marquise qui abrite l'almamy et sa cour.

L'almamy est à demi couché sur un *tara* élevé où s'entassent des couvertures aux dessins éclatants. Il est fort simplement vêtu : des bottes mauresques, un turban noir, un cafetan de couleur foncée sous lequel se devine un *boubou* blanc. Sa coiffure, sorte de diadème en or finement ciselé et un collier de même métal délicieusement ouvragé sont les seuls insignes décelant son rang. Son entourage, au contraire, assis sur des fauteuils très bas, fait ressortir la sévérité de ce costume au moyen des vêtements aux couleurs voyantes dont sont revêtus les personnages de la suite : cette bigarrure de couleurs donne un ton chaud à tout ce

tableau. A sa gauche, accroupi par terre et contre son *tara*, Ansoumana, son *griot* familier, sans qui rien ne se décide : il est vêtu d'un *boubou* bleu, et d'un sarrau noir. Puis, du même côté, Kissi, le chef du trésor, dont la robe verte, constellée de *grigris*, jette la première note gaie.

Samory ne se lève pas lorsque nous descendons de cheval. Nous nous arrêtons devant lui après l'avoir salué et il nous tend la main d'une manière très affable. De toutes parts éclatent les rauques accents des trompes se mêlant en mesure au ronflement des tam-tams et aux grondements du tambour de guerre de l'almamy.

Celui-ci paraît avoir une quarantaine d'années. Sa figure est intelligente et fine, ses mouvements sont aisés et gracieux. Une barbe clairsemée et quelque peu allongée sous le menton donne à sa figure un ovale distingué qui, ajouté à l'étrangeté d'un enduit argenté formant cercle autour de ses yeux, fait de l'ensemble un visage frappant et qui se grave dès l'abord dans la mémoire.

Le vacarme épouvantable des instruments de toute sorte saluant notre arrivée empêche au début toute conversation, et couvre les paroles de bienvenue qu'il nous adresse sur un ton voilé ; aussi profitons-nous de ce répit pour admirer en toute sincérité le spectacle saisissant que nous avons sous les yeux.

Ce qui frappe à première vue, c'est la forme qu'il affecte en son ensemble : le croissant. De même

que l'entourage de Samory est disposé d'une façon qui peut paraître l'effet du hasard, mais qui, en réalité, est fort habilement calculée au point de vue d'une heureuse harmonie des couleurs et des formes, de même les escortes des différents chefs qui l'accompagnent, décrivent en avant de son estrade un demi-ovale parfait, qui laisse entre lui et elles un vaste emplacement couvert de sable blanc apporté du fleuve.

En arrière de l'almamy, deux hommes entièrement vêtus de rouge, un peu à la mode des bourreaux de l'ancien temps, se tiennent debout et immobiles. Ils portent la hache et la masse d'argent, insignes de la royauté. Leur visage est couvert d'un masque élevé, garni de poils de fauve, rouge également.

A droite et à gauche, les dix-neuf femmes préférées de Samory, littéralement affaissées sous le poids des ornements d'or massif qui leur chargent la tête, la poitrine et les bras, sont rangées dans différentes postures gracieuses. Quelques-unes sont belles d'une façon absolue; trois ou quatre ont un regard d'une intensité étrange, tantôt doux, tantôt cruel, comme celui des panthères.

En arrière encore, une rangée de servantes, les cheveux constellés de verroterie, de corail et d'ambre. Enfin, formant un vaste hémicycle. épais de 20 mètres, la garde du palais composée d'enfants de dix à quinze ans, accroupis à la turque,

les jambes croisées, le fusil dans les jambes; ils sont échelonnés fort symétriquement du plus petit au plus grand.

Après la lecture de la lettre du ministre de la marine et de celle du colonel Gallieni, qui m'accréditent auprès de lui, l'almamy-émir nous fait asseoir à ses côtés, sur son divan ; après quelques compliments gracieux, il donne ensuite le signal de la fantasia montée à notre intention.

D'abord les cavaliers entrent dans l'arène dans un galop vertigineux arrêté court par moments, par une vigoureuse saccade sur le terrible mors dont la bride arabe est munie. Les fusils sont jetés en l'air et retombent en main en faisant feu. Après un chassé-croisé assez court, ils disparaissent en faisant place à Malinkamory, un des principaux chefs militaires et frère du roi. Il s'avance lentement, entouré de trois cents à quatre cents guerriers pressés autour de lui en une épaisse phalange. Dans cet ordre, qui est pour eux une formation de manœuvre ou de rassemblement pareille à notre colonne double, les fantassins exécutent différents mouvements de parade dans lesquels une mimique d'ensemble joue le plus grand rôle.

Après le frère de l'almamy, cinq ou six chefs de différentes régions font également évoluer leurs hommes. Puis nous assistons à un intermède de bouffons extrêmement curieux. Leurs chants et dialogues sont fort amusant et les femmes de Samory et lui-même daignent en rire.

De tous les assistants, les deux masques costumés de rouge, qui m'avaient frappé à mon arrivée et que je prenais pour des bourreaux, sont les plus réussis. L'extravagance de leur marche, une sorte de boiterie cadencée, leur façon de faire sonner les grelots qui les couvrent, les changements incroyables de physionomie pendant le débit de l'hymne de louanges qu'ils adressent à Samory, en font des Triboulets achevés.

La cérémonie se termine par des discours d'apparat fort laudatifs pour tous les personnages principaux, Français et Malinkés. Le débit de ces discours est réglé de singulière façon. L'orateur chante ses paroles sur un rythme monotone régulièrement scandé; à ses côtés un *griot* répète, dans un hurlement puissant, les dernières phrases prononcées.

Il est onze heures : chacun, blanc ou Malinké, a hâte de regagner sa demeure. L'almamy se lève, et, après nous avoir souhaité un bon repos, rentre dans son palais où s'engouffrent avec lui une partie de sa garde, tandis que l'autre nous conduit au campement construit à notre intention.

C'est une grossière image des constructions de ce pays, telle qu'on peut la faire en quelques jours, car les travaux n'en ont été commencés que lors de notre passage du Niger. Elle est située à l'extrémité d'une croupe qui se détache du mouvement de terrain sur lequel Bissandougou est bâti. A portée de pistolet, elle s'affaisse sur un vallon ombreux

que traverse un ruisseau d'eau limpide coulant sur un lit de fin gravois.

Le plan général de notre campement est un ovale flanqué sur trois faces par des bastions qui renferment nos habitations particulières. Au milieu, une grande cour couverte par un toit de nattes, bordée sur tout son pourtour par les cases en pisé de nos tirailleurs, de l'interprète et des domestiques.

C'est dans cette cour que se tiendront nos réunions lorsque l'almamy ou un certain nombre de personnages de marque viendront nous rendre visite. Une enceinte en palissade garnie de *seccos* dérobe notre intérieur à la curiosité insatiable des Malinkés.

Enfin, à trente pas de notre demeure, s'élèvent les écuries, et à côté se trouve le parc qui ne renferme pas moins de cent bœufs et cinquante moutons. C'est le cadeau de bienvenue de Samory qui, sachant combien les Européens apprécient les poulets, les œufs et le lait, y a joint plus de deux cents poules ou coqs, plusieurs milliers d'œufs et d'innombrables calebasses de lait, sans compter le beurre, les bananes et les oranges dont nous ne savons que faire.

C'est trop, beaucoup trop pour les premiers jours, car le lait, le beurre, les œufs, les fruits, tout cela se gâtera vite, et nous devrons le distribuer en aumônes sans en jouir. Plus tard, lorsque ces mêmes denrées nous feront défaut, nous

ne saurons à qui nous adresser pour nous les procurer ; et il est de fait que, par la suite, je ne pus obtenir quoi que ce soit des choses nécessaires à notre subsistance, qu'en comblant de cadeaux Sarangué-Kégni (Sarah la blanche et la belle), la sultane validé. Cette excellente femme, outre qu'elle contribua très largement à notre bien-être par les cadeaux envoyés de sa ferme, sut, à mon instigation, faire consentir son maître et seigneur à accepter de moi des rendez-vous secrets, la nuit, dans son palais, entrevues pendant lesquelles nous reprenions sans témoins toutes les questions discutées officiellement dans la journée. Par ce moyen j'arrivais à décider l'almamy à satisfaire à nos demandes, plus sûrement que par un séjour de plusieurs mois durant lequel je ne l'aurais vu qu'entouré de ses conseillers.

Il est donc indiscutable que la femme aimée, au moins dans le Ouassoulou, a une influence occulte des plus sérieuses ; le maître s'en défend ouvertement comme d'une honte, mais cette influence n'est pas moins très réelle. Aussi conseillerai-je volontiers à nos envoyés politiques dans le Soudan de ne pas s'en rapporter aux apparences et aux dires, mais de considérer, dans cette contrée, les femmes comme des influences presque indispensables à utiliser.

Situé par 11° 15′ de longitude Ouest et 9° 48′ de latitude Nord, à 410 mètres d'altitude, Bissandougou forme deux villes bien distinctes : la

résidence de l'almamy-émir et la vieille ville.

Cette dernière ne mérite aucune mention spéciale; une muraille à demi ruinée que les maisons escaladent; quelques beaux arbres à l'intérieur frappent seuls à première vue.

A l'intérieur, rien ne la différencie des villes de la région, à l'exception, peut-être, d'une plus grande somme de soins apportés à la construction des maisons, de plus de propreté dans les rues et, conséquemment, d'un air de bien-être plus apparent. Elle est séparée de la résidence par une plaine basse, large de 500 à 600 mètres, dans laquelle sont tracées des avenues qui vont de la place de la grande mosquée de l'almamy-émir aux deux extrémités de ses murailles. Ces avenues sont bordées d'arbres récemment plantés et protégés par des cages de bambous.

Quant à la résidence de Samory, créée de toutes pièces il y a quelques années et assise sur une croupe gréso-ferrugineuse bordée d'eau courante, elle décèle, même en dehors du palais proprement dit, une grande recherche d'un confort relatif et une propreté exquise.

La demeure de l'almamy-émir en occupe le centre et est dégagée de toutes parts par de larges rues ou de belles places soigneusement sablées. Elle se compose d'une double ceinture de tours basses énormes; une muraille dentelée formant enceinte les réunit les unes aux autres en forme de crémaillère régulière. Au sud, au nord et au couchant,

deux corps de garde qui se commandent et où veillent quelques *sofas* donnent accès dans l'intérieur; du côté du levant, un donjon carré, crénelé, armé de quatre coulevrines, haut d'environ 16 mètres, large de 25 mètres, domine le palais et tous les alentours.

A l'intérieur, une première cour circulaire de grandes dimensions dont le sol est couvert d'un fin cailloutis, donne accès dans le logement même de l'almamy-émir. Au centre de cette cour, une large marquise recouverte de nattes finement tressées l'abrite en partie des ardeurs du soleil soudanien. Tout au fond se dresse le bâtiment dans lequel se trouve la salle d'honneur.

C'est une tour gigantesque de forme circulaire, d'un diamètre de 33 mètres environ. La muraille, haute de 3 mètres et épaisse d'un mètre, est surmontée d'un toit de chaume conique lamellé à l'intérieur de branches de palmiers d'eau, jointives et passées au feu, ce qui leur donne l'aspect du vieil acajou. Ce toit déborde à l'extérieur de plusieurs mètres et est soutenu par deux rangées de piliers sculptés en forme de colonnes torses; il dessine ainsi tout autour du bâtiment une large galerie circulaire dans laquelle s'ouvrent trois portes basses fermées par des battants en bois précieux ornés de curieuses ferrures.

Au dedans, le sol est fait d'argile battue et durcie au feu; tout à l'entour règne une large banquette de laquelle se détache une estrade couverte de

tapis, sur laquelle se tient l'almamy. Aucun ornement sur les murailles, couvertes d'une teinture uniforme gris perle, si ce n'est une moulure festonnée en forme de corniche.

Le sommet du cône aplati qui porte le plafond est à plus de 13 mètres au-dessus du sol.

En traversant cette salle, on arrive dans une deuxième cour également circulaire formée par les logements particuliers de l'almamy-émir. Elle est circonscrite par des tours basses juxtaposées et bordées d'une galerie qui permet d'aller extérieurement de l'une à l'autre sans s'exposer au soleil.

Enfin, au fond de cette dernière cour s'ouvre le donjon. La salle basse est soutenue par des piliers en briques surmontés d'un chapiteau carré, sur lequel repose le plancher de l'étage, plancher fait de madriers jointifs recouverts de briques. Un escalier coudé, muni d'une rampe, tiré d'un seul bloc d'argile durcie, conduit aux appartements supérieurs ornés d'étoffes, d'armes et d'objets d'art de fabrication européenne. A chaque angle, une couleuvrine en batterie protège les abords du palais.

Au dehors, des rues très larges et bien entretenues séparent les demeures des femmes de l'almamy-émir et de leurs gens de celles des principaux personnages de la cour. Elles sont construites sur le plan de la demeure de Samory, mais toutes les proportions en sont fort réduites. Enfin, en dehors de la résidence, l'entourant d'un épais

fouillis de cases mal construites et mal entretenues, sont groupés les logements des *sofas*; la façon irrégulière dont elles sont réparties et leur malpropreté extérieure déparent fort les abords de la ville et lui font perdre en partie son cachet d'originalité.

L'idée qui a présidé à la construction de la résidence de Bissandougou a été de faire grand et confortable, tout en conservant les caractères particuliers des habitations mandingues.

Cette même idée se retrouve dans la grande mosquée.

Il eût été cependant facile à l'almamy-émir d'élever un bâtiment d'une architecture semblable à celle des mosquées du Baté, qui sont de mauvaises copies de l'architecture arabe, introduite dans le pays, il y a une cinquantaine d'années, par Mahmadou, roi de Kankan. Il avait vu et avait dû admirer, alors qu'il n'était qu'un guerrier heureux, le palais du roi Mamby de Kangaba, qui passait pour une merveille et qui, chose à noter, rappelle dans son ensemble les grandes lignes de l'art égyptien. Mais, avec cette finesse de jugement qui lui est propre, il a pensé faire mieux en donnant à ses ouvriers la tâche de se perfectionner en ce qu'ils savaient faire plutôt qu'en exigeant d'eux un travail qui révélerait leur inexpérience, en édifiant un bâtiment bâtard et sans proportions dont riraient les chérifs maures du Macina qui viendraient à sa cour.

C'est ainsi que la mosquée fut construite, comme son palais, à la mode du pays, mais dans des proportions telles que nulle part elle n'a son égale.

Elle occupe une superficie de 1600 mètres carrés enceints par une muraille artistement ornée de moulures de formes géométriques. Une galerie, soutenue par des piliers ouvragés, l'enveloppe sur ses quatre faces. A l'intérieur, deux rangées de colonnes la partagent en trois nefs raccordées à l'est par un vaste hémicycle où se tient le marabout. Le toit, en forme de pyramide quadrangulaire, couvre le tout; il est soutenu par un inextricable fouillis de poutres énormes qui prennent appui sur la muraille et les piliers. Une forêt entière a dû être employée à la construction de cette charpente, haute de 20 mètres. A l'extérieur, les angles dièdres du toit sont ornés d'une série d'arêtes allant de la base au sommet; le couronnement est formé d'un large croissant.

Une grande place carrée, plantée d'arbres régulièrement alignés, la dégage de toute part, tandis que trois vérandas solidement construites permettent aux fidèles et aux désœuvrés de converser commodément à l'ombre en attendant l'heure du *salam*.

C'est sur cette place que, tous les vendredis, en sortant de la mosquée, l'almamy-émir vient entendre les réclamations ou les doléances de ses sujets venus quelquefois des parties les plus éloignées de son empire, pendant que ses fils, à che-

val, en grand équipage et suivis de leur gens, font la fantasia et apprennent à faire manœuvrer leurs troupes.

Bissandougou, ville et palais, est entouré de tous côtés par une ceinture de collines dont les flancs sont couverts de riches cultures. Les maisonnettes des captifs qui les entretiennent émergent çà et là des bouquets de bois qui les couronnent. Entre cette verdoyante ceinture et les pentes douces qui descendent de la ville, coulent deux ruisseaux qui cachent, sous une épaisse frondaison, des eaux vives et limpides.

En un mot, vu à quelque distance, Bissandougou a plutôt l'aspect frais et riant du chef-lieu d'une vaste colonie agricole que de la résidence du chef redouté d'un vaste empire

IX

BISSANDOUGOU

Séjour à Bissandougou et signature du traité. — Aperçu géographique et historique succinct de l'empire du Ouassoulou. — Organisation politique et militaire de l'empire. — La place de Grève à Bissandougou. — Mort tragique de deux princesses royales.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de faire l'historique des négociations pénibles qui s'ouvrirent à Bissandougou, dès le lendemain de notre arrivée, pour arriver enfin à la conclusion d'un traité de protectorat plaçant l'empire de Samory sous notre influence directe. J'ai longuement expliqué plus haut les causes exigeant impérieusement l'obtention de cet acte et les résultats qu'il exercerait sur l'avenir du Soudan français.

Pendant un long mois Samory fut partagé entre la crainte d'avoir à lutter de nouveau contre nous, et celle de porter atteinte à son prestige et à ses richesses en se reconnaissant officiellement notre vassal, et surtout en nous abandonnant la rive gauche du Niger. Cette région lui rapportait en

effet, bon an, mal an, quelques centaines de mille francs rien que par le prélèvement de la dîme sur l'exploitation des mines d'or. Aucun des déboires qui attendent habituellement les négociateurs européens en pays soudanien ne nous fut épargné, et, pendant quelques jours, les négociations furent rompues. Je dus alors, à tout hasard, transformer notre campement en un véritable fort, où nous aurions au besoin chèrement vendu nos vies.

Si cependant j'ai réussi, j'attribue ce succès à l'attitude très nette que nous avons prise dès l'ouverture des négociations.

Malgré la puissance de Samory et la grande étendue de son empire, nous avons toujours traité avec lui en affirmant hautement notre supériorité et la condescendance du gouvernement français qui daignait offrir sa protection à un chef noir dont la puissance, somme toute, était à peu près nulle en comparaison de la nôtre. Certes, nous avons dû observer, ce faisant, tous les ménagements que comportaient la situation du monarque noir et le prestige dont il était entouré ; mais nous n'avons jamais admis que les bases d'une entente entre nous fussent établies sur un traitement d'égalité

Nous livrons cette ligne de conduite à l'appréciation de ceux qui auront à négocier par la suite avec d'autres souverains soudaniens, en les priant de noter son plein succès en regard des résultats parfois dérisoires obtenus par des explorateurs qui avaient pensé réussir en flattant leur extrême vanité.

Le 25 mars 1887, l'almamy Samory, émir El-Mouménin, signait en présence de toute sa cour et des gouverneurs de ses provinces, le traité que je lui soumettais. Par cet acte, les limites du Soudan français sont reportées jusqu'au Niger, de Déguella à Tiguibiri, et au Bafing-Tankisso jusqu'à ses sources; l'almamy Samory place ses États sous notre protectorat, ce qui étend notre influence directe au delà de Tengréla dans l'Est, et aux portes de Sierra-Leone à l'Ouest; enfin, un traitement de faveur est assuré à notre commerce.

Outre ce magnifique résultat, nous avons obtenu que les gouverneurs des régions riveraines du Niger, investis par l'almamy de leur administration, devront aider à l'approvisionnement de ceux de nos forts situés sur le grand fleuve. Ils ont reçu ordre de favoriser les opérations de nos agents sur les marchés de bestiaux et de grains de leurs provinces; l'almamy lui-même nous a promis de faire, dans nos escales, tous les achats nécessaires à son armée et à sa cour.

Enfin, pendant notre séjour à Bissandougou, nous avons réussi, chacun de notre côté, à mener à bien les travaux divers qui nous incombaient.

Le docteur Fras a mis à profit ses loisirs pour prendre journellement de nombreuses observations météorologiques, des mensurations anthropologiques, des photographies et des échantillons de toute sorte qui aideront puissamment à la connaissance de cette intéressante région. Le lieute-

nant Plat a mis au net ses travaux topographiques de Niagassola à Bissandougou, levé le plan à grande échelle de la capitale et de ses environs et a dessiné avec un véritable talent un grand nombre de sites et de types : le croquis de l'almamy, qu'il fit de mémoire après un long *palabre* auquel il assistait, a toute la valeur d'un portrait et est parfaitement ressemblant.

Moi-même, grâce à la connaissance de la langue mandingue, je pus tirer des divers personnages avec qui j'étais en relation les renseignements suffisants pour l'établissement d'une carte des États de l'almamy, écrire leur histoire, leur organisation actuelle et leurs mœurs.

Aussi, le 26 mars, lorsque nous prîmes congé de l'almamy-émir El-Mouménin, nous pouvions considérer notre tâche comme terminée, bien que nombre de nos documents fussent incomplets. Mais la fatigue du voyage et le climat de Bissandougou nous avaient fortement éprouvés ; de plus, Samory, qui réunissait une armée pour marcher contre un de ses voisins de l'Est, le roi bambarra Thiéba, avait hâte de nous voir quitter ses États. Il nous fallut donc, malgré le vif désir que nous aurions eu à pousser nos recherches plus avant, prendre le chemin du retour ; nous le choisîmes du reste à travers des régions non encore explorées, de façon à contribuer, autant qu'il était en notre pouvoir, à la connaissance aussi complète que possible de notre vaste domaine soudanien.

L'empire du Ouassoulou, créé de toutes pièces en ces dernières années par l'almamy-émir Samory, a été souvent désigné sous le nom que je lui donne ici. Quoique cette dénomination soit impropre, puisque le Ouassoulou n'en est qu'une province, nous l'avons cependant adoptée en raison de la superficie de cette province et de la densité de sa population, bien supérieure à celle des autres régions de l'empire; au reste, nous avons suivi en cela la coutume adoptée par les Mandingues de la rive gauche du Niger et par tous les *diulhas* (colporteurs) en relation avec lui.

Ses limites englobent les États frontières dont l'énumération suit :

En partant de l'Ouest, près de Sierra-Leone et de Benty, sur la côte de l'océan Atlantique : le Tamiani, le Lokko, le Tambaka, le Talla, le Tamisso, le Houbou, le Baïlo, le Morébélédougou, le Baleya, le Kolakonta, le Diouma, le Kéniéra;

Au Nord : le Manding, le Bana, le Baninko;

A l'Est : le Kabadougou, le Ouorodougou, le Kentilédougou;

Au Sud : le Bouley, le Mousardougou et les frontières de la république de Libéria-Monrovia.

Il embrasse ainsi environ six degrés en longitude et cinq en latitude; soit, en longitude, du degré 8° 20′ Ouest au degré 15° 0′, et en latitude, du degré 8° 10′ Nord au degré 12° 30′ Nord; sa superficie probable est de 360 000 kilomètres

carrés, et sa population d'un million cinq cent mille habitants.

Sauf à l'Ouest et au Nord-Ouest, où le Bafing-Tankisso et le Niger établissent, depuis le traité de Bissandougou, une ligne de démarcation absolue entre cet empire et les pays voisins, partout ailleurs sa frontière est indiquée par une vaste bande de terrain, large parfois d'une cinquantaine de kilomètres, entièrement dépeuplée et dévastée, où se donnent rendez-vous les pillards des régions limitrophes.

Les races qui la peuplent sont des Mandingues et des Bambarras, mélangés presque partout, et quelques Peulhs, établis dans des villages, épars çà et là, qui indiquent, par la ligne qu'ils déterminent, la route du grand exode fellah qui s'est épanoui aux XIIIe et XIVe siècles sur toute l'Afrique occidentale. La langue parlée est le malinké ou langue mandingue ; la langue écrite, l'arabe légèrement altéré.

La géographie physique de l'empire est presque entièrement celle du Niger supérieur, dont il embrasse les sources et les principaux affluents, tels que le Bafing-Tankisso, le Milo, le Yandon, le Bagué, le Ba-Oulé, le Bafin, tous navigables aux canonnières.

Au point de vue orographique, il est formé de deux grands plans inclinés, l'un au sud-ouest, l'autre au nord-est, et dont la ligne d'intersection porte sur les cartes l'appellation de monts Loma.

Nous n'étudierons pas le premier de ces plans, que nous n'avons pas parcouru, mais qu'une mission dirigée par mon excellent ami le capitaine Oberdorf[1], de l'infanterie de marine, doit reconnaître dans le cours de cette campagne. Quant au second, il va en s'épanouissant sur une large superficie, limitant ses derniers grands ressauts à une ligne longue de 400 kilomètres environ, orientée nord-ouest sud-est, passant par Sakhoya, Balatokoro, Soïla, Zoïla, Diakoura, Kinitoumanibara, Segala, Ouguiné. Il est formé par une succession de plateaux inclinés au nord-est, terminés brusquement par des gradins dont la hauteur va s'accroissant progressivement en approchant des monts Loma. Des grès durs, des quartz et des minerais de fer très durs entrent en partie dans sa structure. La désagrégation rapide de ces roches accentue de plus en plus l'escarpement des gradins.

Les eaux pluviales, relativement abondantes, dont l'écoulement est favorisé par une pente rapide, s'y sont frayé de profondes et abruptes vallées et ont édifié par leurs apports alluviaux une série régulière de cônes de déjection qui vont s'étalant sans interruption, entre chaque rivière, sur toute la ligne Sakhoya-Ouguiné.

1. Le capitaine Oberdorf est mort au cours de cette mission. Le lieutenant Plat, qui était son second et lui a succédé, a heureusement dirigé cette mission jusqu'à Benty, notre poste avancé près de Sierra-Leone, après avoir fait signer à l'almamy du Fouta-Djallon un traité de protectorat qui place ce pays sous notre autorité (février 1888).

Telle est l'origine du dépôt ferrugino-gréseux très épais au sommet du cône qui va en diminuant de puissance aux approches de la ligne Kéniéra-Bougoula Tengréla, pour faire place, au delà, aux sables et aux argiles du Baninko, du Kéniédougou (pays du sable), du Canadougou et du Kamiadougou.

La conformation physique de la région et sa composition géologique expliquent facilement le régime des cours d'eau qui l'arrosent.

Au contraire des affluents du Bafing, la presque totalité de ceux du Haut-Niger se forment par ruissellement. Les eaux de mille ravines, à l'époque des grandes pluies, descendent des hauts plateaux, en torrents impétueux, dans de profondes entailles qu'elles ont creusées en régularisant la pente de leur cours. Bientôt elles atteignent la zone d'atterrissement Là, leur lit s'étale, s'élargit au détriment de la profondeur, en remaniant sans cesse les masses graveleuses et sableuses arrachées au massif des monts Loma.

Enfin, arrivées dans les grandes plaines du centre et du nord-est, elles s'encaissent profondément, creusant leur lit à chaque hivernage dans les sables, d'abord, puis dans les argiles du sous-sol découpées en terrasses, en berges et en barrages croulants pendant la saison des basses eaux.

L'empire du Ouassoulou est ainsi physiquement partagé en trois régions distinctes : la région des hauts plateaux, des moyens plateaux

flanqués de cônes de déjections, et celle des plaines.

Les deux premières, plus près de l'équateur et mieux arrosées, grâce à leur altitude, sont sillonnées d'innombrables ruisseaux et participent, dans une plus large part, du climat et des productions tropicales. Le riz, le manioc, la cassave, les niambis, les diabrés, les tarots, les ignames, les oranges, les bananes, les papayers y sont abondants, tandis que la culture du maïs et du mil y est à l'état d'exception.

Dans la dernière, au contraire, toutes les cultures du Soudan français se retrouvent, mais avec une richesse de production bien supérieure. Le riz, dans le lit supérieur des rivières, le maïs, le mil dans toutes ses variétés, le fonio, les arachides, le karité, en sont les principaux produits agricoles.

Les lianes à caoutchouc et à gutta-percha (*goïngué* et *saba*) et le *doundaké* ou quinquina africain leur sont communs; il en est de même pour l'indigo, le coton, ainsi qu'une grande variété de plantes ou d'arbustes tinctoriaux ou médicinaux.

Le règne animal, en revanche, se ressent peu de cette différence qui n'est sensible sur les plateaux que par une diminution de la taille des animaux domestiques. On y rencontre communément toutes les variétés d'antilopes et de biches, le buffle, le sanglier, le lièvre, l'éléphant, la girafe, l'hippopotame, la panthère, la hyène, le chacal, le chat-tigre, le jaguar, le lynx; toutes les variétés d'échassiers; l'aigle, le milan, l'épervier, l'ou-

tarde, le canard sauvage armé, le faisan, la poule de Pharaon, la poule de rochers, la pintade, la perdrix et une infinité d'oiseaux au plumage chatoyant, depuis le perroquet, le cardinal jusqu'au colibri et à l'oiseau-mouche. Les animaux domestiques y sont le cheval, l'autruche, le bœuf, le mouton, les poules de très petite taille, etc., etc.

Quant aux races humaines qui peuplent ces trois régions, elles sont tellement mélangées par le régime séculaire de la captivité, que seule une étude approfondie et des mensurations nombreuses permettront de reconnaître les caractères distinctifs des peuples aborigènes. D'une façon générale, on peut dire que l'habitant de l'empire du Ouassoulou est au physique de très haute taille, très vigoureux des extrémités supérieures et des reins, le front haut, l'œil intelligent et bien ouvert, le nez moins épaté que celui du noir des côtes, l'angle facial peu prononcé, les extrémités très fines et la peau couleur de chocolat.

Au moral, il est intelligent, laborieux, fort industrieux, mais léger de caractère et trop enclin à considérer la guerre comme un moyen rationnel de s'enrichir.

L'hydrographie de l'empire est celle de tout le bassin supérieur du Niger ; la mission du Ouassoulou en a fait l'objet d'une étude spéciale, en raison de l'importance que doit avoir pour notre commerce la navigabilité des rivières et des fleuves qui l'arrosent. Le cadre de cet aperçu sur cette

intéressante région n'en comporte pas un examen même succinct ; qu'il nous soit seulement permis de dire, pour indiquer tout le parti que nous pouvons tirer d'une alliance commerciale avec cet empire, que plus de 1800 kilomètres de navigation fluviale y sont ouverts aux bâtiments d'un tirant d'eau moyen de $0^m,60$ aux basses eaux et de $1^m,50$ aux hautes eaux, c'est-à-dire pendant six mois de l'année. Nous ajouterons que sur les rives du Niger ou de ses grands affluents se trouvent les grands centres ou marchés de l'empire, dont quelques-uns, comme Sansando, Kankan, Kankaré, Kona, Bougoula, ont une population de 5000 à 6000 habitants.

L'empire de l'almamy-émir Samory, ou empire du Ouassoulou, est un assemblage de petits États, autrefois indépendants. Continuellement armés les uns contre les autres par l'irrésistible passion de s'enlever réciproquement quelques captifs ; tantôt vaincus et décimés, tantôt vainqueurs, mais affaiblis par les combats, ils étaient menacés d'un dépeuplement complet, lorsque la main vigoureuse de l'almamy, les groupant en un seul royaume et leur donnant la communauté des intérêts, a arrêté le cours de ces guerres perpétuelles et a ouvert, aux habitants de ces régions, une ère de prospérité relativement grande.

Leur histoire est à peu près inconnue ; la tradition seule pouvait nous la transmettre. Mais, devant le nombre considérable d'événements nouveaux

qui se produisaient chaque année, disloquant une confédération pour en créer une nouvelle, déplaçant parfois la population entière, elle a fini par se perdre presque complètement. Quelques épisodes seuls, plus ou moins typiques, ont surnagé, mais ils sont bien insuffisants pour éclairer les ténèbres sanglantes dans lesquelles ces malheureux peuples ont vécu de longs siècles.

Cependant, en nous aidant de quelques chants de guerre et de récits plus ou moins tronqués qui nous ont été faits, nous avons pu, au moins pour la partie occidentale de l'empire, retracer à grands traits, de non l'histoire la région dans ces derniers temps, mais plutôt la biographie des divers chefs qui l'ont tour à tour dévastée.

Lorsque El-Hadj-Omar, le grand prophète noir, revint de La Mecque, il fit connaissance à Kankan d'un jeune homme nommé Mahmadou (Mahmadi, Mohammadi, Mohammed, Mahomet en français), célèbre déjà par sa piété et sa valeur. Il se l'attacha et il devint bientôt un de ses conseillers favoris. Mais au siège de Dinguiray, dernier refuge de la puissance dialonkaise (race aborigène), quelque dissentiment s'étant élevé entre eux, Mahmadou le quitta et rentra dans sa ville natale. Sa renommée l'y avait précédé, et, d'un commun accord, ses compatriotes le prirent pour chef.

Kankan est à la fois un centre commercial très actif et une cité religieuse fanatique. Aussi fut-il facile à son nouveau chef de lever, sous le couvert

de la religion, une puissante armée avec laquelle il jeta l'épouvante et la ruine jusqu'au fond du Ouassoulou.

La rive droite du Niger s'était donnée à lui ; mais, des bords du Bagué, le Bambarra Diéri, jaloux des succès de Mahmadou, vint à sa rencontre à la tête de forces innombrables. La lutte entre le *cafri* (païen) et le serviteur de Dieu dura plusieurs années avec des chances diverses, et chaque adversaire était, comme il est de coutume, plus occupé à enlever d'inoffensifs villages et à faire des captifs, qu'à risquer sa vie dans une lutte sans profits.

Cependant le vide se faisait autour des deux armées, et celle de Diéri, affamée, se décida à prendre pour objectif la riche ville de Kankan, en passant par le Toron, que la guerre avait respecté jusqu'à ce jour et qui regorgeait de vivres.

On montre encore à mi-chemin de Tinti-Oulé et de Kankan un énorme tas de pierres en forme de trémie, résultat du dénombrement que fit de son armée le chef bambarra avant l'attaque de la ville. Nous en avons donné la description dans le chapitre précédent. Si la légende est vraie, Mahmadou avait été prudent en ne résistant pas en rase campagne à pareille invasion et en s'enfermant dans sa capitale.

Le siège dura quatre mois et la ville fut prise et dévastée ; mais le château du chef, qui servait de réduit à la place, tenait toujours, et Diéri ayant

été tué en lui donnant l'assaut, son armée se dispersa, poursuivie par les gens de Kankan et du Toron, qui en tuèrent et en prirent un grand nombre.

Les récits fabuleux qui courent sur Diéri sont, pour quelques-uns, intéressants à rapporter à cause de leur similitude avec certains faits merveilleux des contes arabes.

Il nous a été conté par plusieurs personnes, et avec la plus parfaite conviction, que ce roi avait passé un pacte avec le diable. Celui-ci, en échange de son âme, lui avait fait don d'un tapis qui l'élevait et le soutenait dans les airs lorsque Diéri voulait se reposer à l'abri de toute surprise ou examiner l'ennemi. Ce tapis magique fut cause de sa perte. A l'assaut du *tata* central (enceinte fortifiée) de Kankan, il eut la funeste idée de l'étendre dans la cour de la mosquée pour planer au dessus des assiégés. Mais lorsqu'il fut à une grande hauteur, Dieu, pour le punir de la violation de sa demeure, déchira le véhicule diabolique, et Diéri, précipité dans le vide, vint s'abattre en tournoyant sur la muraille ennemie, où il se brisa.

Cette victoire inattendue fut la dernière de Kankan-Mahmadou, car elle lui donna une autorité sans conteste sur tous les pays voisins. Pendant les dix années qu'il vécut encore, il s'occupa d'œuvres pies et construisit les mosquées actuellement en ruine de Kankan et de Niafadié, dont il avait fait une sorte de ville sainte.

Il mourut vers 1850. Son fils aîné, Dianabou-Farima-Mori, lui succéda, et avec lui allait disparaître la prédominance momentanée de Kankan.

Les Mandingues sont, sous une apparence abrutie qu'ils savent prendre devant un chef puissant, de fins observateurs. Ils avaient depuis longtemps jugé celui qui, à la mort de Mahmadou, devait les commander ; ils le savaient indulgent et bon, hésitant de caractère et sans énergie. Aussi, le jour où, prenant le pouvoir en main, Mori ordonna aux chefs qui obéissaient à son père de venir à Kankan lui rendre hommage, très peu répondirent à son appel.

Il chargea son frère cadet Moriba, dont il avait fait son généralissime, de les ramener en l'obéissance. Mais celui-ci, plus occupé de plaisirs que désireux de gloire, mena si négligemment les opérations, que, battu en plusieurs rencontres, il vit son armée réduite presqu'à néant par la désertion ou la trahison et bientôt complètement battue à Kanguela par les Ouassouloukés.

Dans ce pays, la fidélité au chef et le patriotisme d'où naissent les dévouements héroïques, qui souvent changent le sort des armes dans les situations les plus critiques, sont choses inconnues. Le guerrier reste à l'armée tant qu'il y trouve, avec peu de danger, de bonnes occasions de pilleries ; mais dès que la fortune adverse se présente avec son cortège de privations et de fatigues, il remplit secrètement sa peau de bouc au magasin à riz

de son chef et retourne prudemment se cacher chez lui, attendant la tournure que prendront les événements.

C'est ainsi que Moriba, défait de nouveau à Fokhotera malgré les renforts que lui envoyait son frère, dut, pour continuer la lutte, implorer l'aide du roi Koulaba-Mamby, de Niagassola, dont les guerriers étaient alors fort en renom. Celui-ci répondit à son appel, et bientôt tous les villages situés entre le Fié et le Bagué étaient en flammes et de longues caravanes de captifs prenaient la route du Manding. Puis, lorsque son armée ne trouva plus rien à prendre dans ce malheureux pays, Mamby repassa le Niger non sans avoir, auparavant, chèrement fait payer à Moriba, par un présent d'or fin, l'aide qu'il venait de lui prêter.

Cette guerre finit en 1860 ; elle avait duré dix ans : Kankan-Mori n'était pas mieux obéi qu'à son avènement ; mais, en revanche, tout n'était plus que ruines autour de sa capitale, appauvrie elle-même par cette longue lutte.

Le sort malheureux de ses armes dans le Ouassoulou n'avait pas permis à Moriba de songer à réduire les régions qui se trouvent au sud, à l'ouest et au nord de Kankan.

Toutes s'étaient déclarées indépendantes.

Dans le Toron, Bitiké-Souané régnait tranquillement à Tinti-Oulé, à 20 kilomètres de Kankan, et paraissait même ignorer la présence d'un almamy dans cette ville.

Sori-Ibrahima, marabout renommé, avait réuni sous son autorité le Konia, les pays de Sissi, de Gankouna, de Torokoto et du Kabadougou.

Le Diouma, sous le commandement d'un cousin du mamby de Niagassola, Namakhan, fort de son alliance avec la capitale redoutée des montagnards de la rive gauche, allait jusqu'à fermer la route aux gens du Bouré venant à Kankan traiter de leur or.

Le Balimakana pillait les villages du Baté voisins de ses frontières.

Le Sankaran, le Baleya, le Kolakonta, l'Amana, unis en confédération, barraient aux commerçants de Kankan les routes de Dinguiray et de Sierra-Leone.

Enfin le Manding de la rive droite, commandé par Minaba-Mamby, frère cadet du roi de Niagassola, avait arrondi son territoire aux dépens de Mori, qui s'était tenu coi, craignant d'attirer à Kankan les montagnards de la rive gauche.

En 1865, une incursion des Ouassouloukés dans le Baté le détermina cependant à chercher de nouveau à réduire ce pays; son frère partit à la tête d'une armée composée en partie de *coulibalys* du Kéniéradougou, sous le commandement de Fali-Moussa, chef de Koundian, et de guerriers du Baté. Une sorte de dualité dans le commandement rendit vaine la valeur reconnue des gens de Kéniéra. Les troupes alliées furent battues à Kobisona (Ouassoulou), et, pendant que Fali-

Moussa s'enfuyait à Koundian, Moriba rentrait à Kankan presque seul (1866).

Pendant que ces derniers événements se passaient, un nouveau personnage entrait en scène et allait, avec une habileté rare, mettre à profit les dissensions de tous ces peuples pour relever l'empire de Mahmadou et l'accroître même jusqu'aux limites les plus reculées du Soudan occidental.

Nous relatons ici la légende qui court dans l'empire du Ouassoulou sur les origines de ce chef remarquable : outre l'intérêt que peut avoir l'histoire de Samory, qui est en quelque sorte le Bonaparte soudanien, sa vie, telle qu'elle nous a été maintes fois contée, a un côté touchant dans l'amour profond qu'il avait voué à sa mère et d'où sont nées son ambition et sa fortune.

Il y a vingt-sept ans environ végétait à Sanankoro, dans le Konia, un *diulah* très besogneux nommé Lakhanfia-Touré, marié à une Camara du nom de Sokhona ; leur fils aîné âgé de dix-huit ans, Samory, faisait vivre ses parents du colportage de marchandises de traite sur les marchés du Ouassoulou. Un jour, au retour d'une tournée de plusieurs mois, il ne trouva plus sa mère au foyer paternel ; pendant qu'elle travaillait aux champs, elle avait été enlevée par des pillards ennemis. Samory l'adorait et sa douleur fut immense ; mais ce petit colporteur était déjà un homme énergique et d'une volonté de fer. Au lieu de s'abandonner au désespoir, il jura de

retrouver sa mère et de la délivrer; et jetant sur son épaule son fusil et sa peau de bouc, il se mit en campagne pour apprendre où elle avait éte conduite. Bientôt il sut que la razzia dont elle avait été victime était l'œuvre d'un parti de guerriers de Sori-Ibrahima, marabout fort en renom et roi du pays de Gankouna et de Torokoto, suzerain de sa ville natale. Sept jours de marche séparent Médina, résidence d'Ibrahima, de Sanankoro; le septième jour au matin le futur émir se présentait amaigri, mourant de faim, vêtu de loques, devant le puissant chef qui retenait sa mère captive.

Il lui dit pourquoi il était venu, et le supplia de rendre la liberté à Sokhona-Camara, en l'acceptant en échange comme captif. Fatigué, émacié, les genoux tremblants encore de la fatigue de la marche, fluet comme les jeunes gens en pleine croissance, ce n'était qu'un captif de peu de valeur, en comparaison de Sokhona, alors dans toute la force de l'âge, vigoureuse, vaillante et encore capable d'avoir de beaux enfants. Aussi le chef noir n'avait garde d'accepter pareil échange, et Samory eut beau se rouler à ses pieds, il demeura inflexible; cependant il lui dit en plaisantant : « Beau fils, si tu veux racheter ta mère, reste chez moi. Tu travailleras, et lorsque je jugerai suffisants les services que tu m'auras rendus, tu pourras retourner avec elle à Sanankoro; mais je crains bien que tu ne meures à la tâche, et peut-être ferais-tu bien de rentrer seul dès maintenant chez ton père. »

Le pieux jeune homme se cramponna à cet espoir si vague et si plein de réticences menaçantes. Que lui importait la vie sans sa mère ! Il accepta donc cette offre avec reconnaissance et demanda à servir à la guerre.

Le lendemain même, Ibrahima ordonnait qu'il ferait partie d'une expédition projetée à l'égard d'une ville extrêmement forte et vaillamment défendue, contre laquelle plusieurs fois déjà ses troupes avaient échoué.

Arrivé devant le rempart avec toute l'armée, pendant que ses chefs se consultaient sur les moyens d'attaque, Samory, fatigué de leur lenteur, se précipita sur la muraille, brandissant son fusil, et, s'aidant d'une branche fourchue, il l'escalada au milieu d'une grêle de balles. Les guerriers du marabout, électrisés par son exemple, se jetèrent sur ses traces et le délivrèrent en s'emparant de l'enceinte au moment où, accablé sous le nombre, il allait succomber.

D'après les lois du pays, un tiers du butin eût dû lui appartenir et suffisait bien au delà à racheter sa mère. Ibrahima lui fit observer, tout en le complimentant, qu'il ne pouvait en être ainsi; car, d'après leur convention, il devait rester seul juge de la valeur des services rendus et seul maître du butin qu'il pourrait lui procurer. Samory ne se découragea pas, et pendant sept ans, sept mois et sept jours, il rendit son nom fameux en combattant pour sa mère.

Enfin Ibrahima ne s'opposa plus à ce qu'elle retournât libre à Sanankoro; mais il aurait voulu garder en même temps un guerrier aussi redoutable et d'aussi grand renom que Samory. Il lui offrit de nombreuses richesses pour le décider à rester auprès de lui en qualité de généralissime; mais celui-ci refusa, et, laissant à Médina tous les présents qui lui avaient été faits en récompense de sa valeur, il reprit son méchant fusil et les loques avec lesquelles, sept ans auparavant, il s'était présenté à Ibrahima; puis s'estimant payé au delà de ses souhaits par la liberté qu'il avait rendue à sa mère, dégagé de toute reconnaissance, il regagna la pauvre demeure de son père.

La même année Bitiké-Souané, roi du Toron, lui fit offrir le commandement suprême de ses troupes, qu'il accepta. C'est à la cour de ce dernier, pendant qu'il était son généralissime, et à l'occasion d'une discussion où Bitiké l'accusait bien à raison de chercher à le supplanter, qu'il reçut de la main de Bitiké un vigoureux coup de bâton au front, dont il porte encore la marque.

En effet, ses succès et sa générosité avaient déjà faits de lui l'idole des guerriers du Toron, auxquels s'étaient joints un grand nombre de ses compatriotes du Konia. Bientôt Bitiké fut réduit au rôle de roi fainéant, et Samory, tout en lui laissant son autorité nominale, disposa en maître de l'armée. C'est alors que, sûr de la fidélité que ne manquerait pas de lui conserver son ancien maître,

Samory entreprit de se créer un vaste empire et de reconstituer à son profit l'immense commandement de Kankan-Mahmadou.

Le Kounadougou tomba d'abord sous ses coups, et Famodou, roi de ce pays, fut tué à Bissandougou dans la bataille décisive qui se livra sous les murs de cette ville en 1866, le jour même où l'armée de Kankan était battue devant Kobisona. Cette victoire eut un grand retentissement dans le Konia, qui se souleva contre Sori-Ibrahima et appela Samory en libérateur. Sanankoro, habité en partie par des Peulhs, fut la seule localité qui lui ferma ses portes. Après un siège de six mois, le nouveau conquérant s'en empara, puis, en ayant relevé les murs, il en fit sa résidence.

Désormais les rois voisins devaient compter avec lui, car déjà son autorité s'étendait sur les riches et populeux pays du Kounadougou, du Toron et du Konia ; de plus, sa renommée allant croissant, son armée se grossissait chaque jour des meilleurs *sofas* (captifs guerriers) des princes ses voisins. Aussi Sori-Ibrahima, qui luttait à ce moment contre le Kabadougou révolté, ne put-il pas songer à le chasser de la province qu'il venait de lui arracher. Au reste, il avait vu éclore son génie et craignait de se mesurer directement avec lui.

Depuis leur victoire contre Kankan-Mori, les États ouassouloukés avaient rompu l'alliance qui les avait unis dans leur guerre d'indépendance, et étaient retombés dans une anarchie profonde ;

grâce à elle, en s'unissant aux uns, puis aux autres, Samory put s'emparer, presque sans tirer un coup de feu, de tout le pays jusqu'au Ba-Oulé (Fleuve Rouge). Déjà le pays de Sissi, le Sananfoula, le Diago, le Lenguesoro et le Ganan lui appartenaient, lorsqu'une étroite alliance avec le mamby de Kangaba en fit le roi le plus puissant de la rive droite.

A Niagassola, Koulaba-Mamby, en devenant vieux, avait perdu son activité guerrière et, par conséquent, son autorité; de plus, la place forte de Mourgoula était devenue citadelle toucouleure, et l'almamy qu'El-Hadj-Omar y avait placé le tenait dans une étroite vassalité. Vers 1863, comme je l'ai dit dans l'histoire de Niagassola, Alpha-Oumar, le général toucouleur, l'avait mis dans l'obligation de lever une colonne pour se joindre à son armée qui allait attaquer Kangaba, résidence de son frère cadet. Mamby, obligé de marcher à la tête de ses troupes, avait égaré Alpha dans les montagnes du Sobra, ce qui avait rendu impossible la surprise qu'il méditait de la riche ville de Kangaba; mais les Toucouleurs ne voulaient pas rentrer les mains vides, et il avait dû les conduire à Ouoronina, en face de Figuiera, appartenant également à son frère. Le village avait été enlevé et détruit de fond en comble.

De ce jour les rapports entre les deux frères devinrent difficiles, et lorsque le roi de Niagassola obtint, deux ans après, de l'almamy de Mourgoula

l'autorisation de faire une incursion dans le Ouassoulou, arrivé à Banko, devant le Niger, il trouva le village désert et toutes les pirogues enlevées par ordre du mamby de Kangaba. Pour punir son frère cadet de cet acte d'hostilité, il brûla Banko; le mamby de Kangaba répondit en détruisant Balan-Mansaïa, près de Balankoumakana.

La guerre était déclarée, et pour Kangaba l'alliance de Niagassola et de Mourgoula devenait une dangereuse éventualité. Pour parer à ce danger, Minaba-Mamby s'allia étroitement avec Samory. Il pensait diriger ce parvenu à son gré et disposer en maître de son armée.

Les deux chefs se rencontrèrent à Kamaro. Là ils jurèrent sur le Coran amitié et alliance indissolubles (1870).

Pendant que ces événements se passaient, Kankan-Mori, après avoir inutilement essayé par les voies pacifiques de rouvrir la route du Niger supérieur au commerce de sa capitale, s'était vu dans l'obligation, sous peine de la voir tomber en ruines, de déclarer la guerre au Sankaran.

Malgré la mauvaise réussite des opérations qu'avait précédemment dirigées son frère Moriba, il lui confia encore le soin de réduire ce pays. Celui-ci mena tout d'abord vigoureusement les opérations et s'empara de Bagué, après avoir battu, chemin faisant, plusieurs détachements ennemis. La colonne de Moriba était relativement faible; aussi son frère, instruit par des *diulhas* (colpor

teurs) qu'une armée nombreuse se réunissait pour la repousser, lui donna ordre de rejoindre les frontières du Baté, où il le renforcerait de façon à le mettre en état de continuer la lutte. Mais Moriba, qui avait trouvé dans Bagué de riches approvisionnements, refusa d'exécuter ce mouvement et s'établit au contraire solidement dans l'enceinte du village, où les guerriers réunis du Sankaran, du Kolakanta, du Baleya et de l'Amana le surprenaient et le tuaient quelques jours après.

A cette nouvelle, Kankan-Mori envoya 2000 gros d'or (le gros d'or vaut environ 15 francs) à Samory afin d'acheter son alliance. Celui-ci accepta, mais à la condition que l'aide qu'il lui donnerait les lierait par une alliance offensive et défensive qui ne cesserait que lorsque tour à tour chacun des alliés serait arrivé à ses fins.

Kankan-Mori voulait venger son frère et rouvrir les routes commerciales du Bouré, de Dinguiray et du Fouta-Djallon; là se bornait son ambition, son but était connu.

Samory, au contraire, s'était bien gardé de dire à quel moment et comment il se déclarerait satisfait.

L'expédition eut lieu, Barou-Fahmadou, chef de l'armée ennemie, fut tué, et le Sankaran dévasté. Au retour, le Diouma et le Balimakana tombèrent également sous le joug des alliés. Lorsqu'il fallut faire le partage des pays conquis, Samory s'adjugea la part du lion; il s'annexa toutes ces nouvelles provinces, ne laissant à Mori que le Balimakana,

à la condition qu'une partie de la population serait réduite en captivité et servirait à ses achats de chevaux.

Sori-Ibrahima, cependant, n'avait pas perdu l'espoir de reprendre les provinces que Samory lui avait enlevées. Il avait profité de son éloignement pour porter une armée entre cette région et le Sankaran, la coupant ainsi de toute communication avec son ancien captif; elle était commandée par ses deux fils, Amara et Mori-Laé. Lorsque Samory en reçut la nouvelle, il était occupé à la conquête du Diouma ; hâtant la marche de ses opérations, il se rabattit immédiatement sur Kankan et somma Mori de lui confier une partie de ses troupes pour repousser l'invasion ennemie. Mori, prenant prétexte de la grande réputation religieuse de Sori, lui refusa tout contingent. Samory n'insista pas et lança contre Amara et Mori-Laé ses deux frères Malinkamory et Kémé-Ibrahima. Les fils de Sori furent battus, faits prisonniers, amenés à Bissandougou, et mis à mort quelque temps après.

A l'annonce de cette victoire, Samory avait sommé Mori de comparaître devant lui, à Bissandougou, pour lui demander pardon d'avoir violé la foi jurée. Celui-ci, effrayé des conséquences que pouvait avoir pour lui la haine de ce puissant chef, se disposait à partir, lorsqu'il fut retenu par ses guerriers, qui lui déclarèrent qu'ils préféraient mourir en combattant que de le voir se livrer à son terrible allié.

Samory n'attendait que le refus de se rendre à son invitation pour commencer les hostilités. Pendant qu'un de ses lieutenants, Modi-Dianfin, tenait tête au sud, près de Modioulendougou, à Sori-Ibrahima, Kémé-Ibrahima et Malinkamory se portaient sur Kankan et construisaient deux camps retranchés au sud de cette place, entre les rivières Kémourou et Bébékoura : au nord des possessions de Mori, Nassikha-Mahdi, troisième frère de Samory, menaçait le Baté par une démonstration sur la route de Niafadié. Lui-même, gardant sous la main un corps d'élite, se tenait en réserve, à l'insu de tous, à Tinti-Oulé.

Les gens de Kankan ne comprirent pas le piège qui leur était tendu. Ils envoyèrent d'abord sur Niafadié une partie de leurs troupes pour masquer Nassikha-Mahdi ; puis, prénant pour de la pusillanimité la construction des camps retranchés, ils allèrent leur donner l'assaut avec le reste de leurs guerriers. Reçus très chaudement, ils étaient hésitants, lorsque Samory, prévenu à temps, fondit sur leurs derrières, pendant que ses deux frères, sortis de leurs retranchements, les assaillaient de toutes parts. Un millier d'hommes restèrent sur le champ de bataille, et le lendemain même Kankan était investi.

Le siège dura dix mois, il se termina par la prise de la ville (1873) et la captivité de son chef, qui est encore actuellement retenu prisonnier à Salifindougou, dans le Konia.

Pendant ce temps, Nassikha-Mahdi avait enlevé les uns après les autres tous les villages du Baté et tué Sankariba-Karomoko, le plus jeune frère de Mori, chef de l'armée qui lui avait été opposée.

Si de ce côté Samory était pleinement vainqueur, en revanche une partie des troupes chargées de contenir Sori-Ibrahima venaient d'être enlevées par ce chef et presque entièrement massacrées à Ouorokoro, dans le Sabadougou, sur la frontière est du Toron. Cet échec détermina Samory à en finir avec son ancien maître. Se portant à marches forcées sur Ouorokoro, où Sori se reposait de sa victoire, il le battit et le fit prisonnier après une lutte épique de trois jours, où de part et d'autre des prodiges de valeur furent accomplis (1874).

Sori-Ibrahima fut interné à Garangua, où il est mort il y a peu d'années.

Ce fut à partir de ce jour que Samory prit le titre d'almamy laissé vacant par la disparition de Sori et de Mori, qui en étaient tous deux investis.

Depuis, il se mit rarement à la tête de ses armées, n'ayant plus occasion de les réunir pour combattre un adversaire digne de lui. Il les divisa en sept corps, puis en dix, à la tête desquels il plaça ses frères et ses guerriers les plus dévoués et les plus habiles. Une troupe d'élite toujours prête à se porter au secours d'une de ses armées menacées, ou à châtier quelque province révoltée, restait continuellement à ses côtés, à Bissandougou ou à Sanankoro. Les frontières furent en même temps

divisées en huit secteurs : à chacun d'eux un corps d'armée était attaché, avec mission d'opérer toujours en avant. C'est grâce à ce système qu'il étendit ses frontières de proche en proche, d'année en année, jusqu'au jour où il se trouva en contact avec nos colonnes sur le Niger, avec Ahmadou-Cheïkou, sultan de Ségou au nord, le roi bambarra Thiéba à l'est, Liberia-Monrovia au sud-est, la colonie anglaise de Sierra-Leone, le Fouta-Djallon et Dinguiray à l'ouest.

On sait comment la révolte de Koundian, capitale du Sakhadougou, amena les gens de Kéniéra, restés indépendants jusqu'alors, à entrer en lutte avec l'almamy Samory ; de quelle façon nous fûmes engagés dans cette guerre (1882-1886) qui se termina en 1887, et pendant laquelle Samory s'était emparé du pays du Bouré, des Bidigas, du Siéké et du Manding de Kangaba. Le traité conclu par nous à Bissandougou cette année a rendu ces régions à la France.

Au nord, du côté d'Ahmadou, après une série d'engagements de plusieurs années, Kémé-Ibrahima infligea, à Sanankoro (Bana), une défaite aux fils d'Ahmadou ; ce succès amena l'évacuation de Tadiana par les *talibés* (cavaliers nobles de Ségou) et l'occupation du Bana et du Baninko par Samory (1884).

A l'est, la résistance seule de Thiéba, en lutte depuis 1884, empêcha l'empire de l'almany de s'étendre jusqu'aux portes de Kong. Tengréla,

tombé en 1878, est entièrement soumis, ainsi que les pays voisins, malgré deux révoltes successives.

Au sud, des plateaux élevés et des montagnes difficiles ont mis un terme à la marche envahissante des armées ouassouloukaises.

Enfin à l'ouest, leur pénétration dans la direction de Sierra-Leone n'a trouvé aucune résistance sérieuse jusqu'aux frontières de cette colonie, tandis qu'elle s'arrêtait au pied du Fouta-Djallon et, après quelques engagements avec les troupes de Dinguiray, sur les rives du Bafing-Tankisso.

Au point de vue politique, l'empire du Ouassoulou est divisé en cent soixante-deux cantons[1] repré-

1. Cantons ou États formant l'empire de Samory.

Amana,	Bilamana,	Diouma,
Badougoula,	Biri,	Diouma-Enian,
Balakala,	Biritibila,	Diouma-Kanala,
Balimakana,	Bolon,	Diouroubadougou,
Bamadou,	Bona,	Douama,
Bamananou,	Bonindougou,	Douluna,
Bana,	Boué,	Falanko,
Banadougou,	Bouni,	Famoriba,
Banankalan,	Bouniana,	Faraya,
Bananko,	Bou-no,	Firia,
Banco,	Dalaoua,	Folou,
Baninko,	Danou,	Forina,
Bansana,	Dantoumana,	Forondougouba,
Bari,	Dembela,	Fouala,
Baté,	Diago,	Foulala,
Baya,	Dialonfouladougou,	Foulouna,
Bela,	Diaméné,	Ganan,
Beléya,	Diaradou,	Gankouna,
Beni-Monete,	Diéné,	Ganiokha,
Beredoula,	Diétoulou,	Guesankélé (Tourna),

sentant les anciennes agglomérations de villages qui, avant la fondation de l'empire, obéissaient à un même chef. Leurs dimensions varient entre elles comme un canton de France diffère d'un arrondissement; rarement elles contiennent plus de vingt

CANTONS OU ÉTATS FORMANT L'EMPIRE DE SAMORY. (*Suite.*)

Guidila,
Guitourmou,
Kabadougou,
Kabassarana,
Kabolo,
Kaïa,
Kalagoula,
Kamindou,
Kanadougou,
Karafila,
Kartala,
Keleyadougou,
Kéniédougou,
Kéniéradougou,
Kiadougou,
Kiriba,
Kissi,
Koadougou,
Kokono,
Kolakonta,
Konadou,
Konéma,
Konia,
Koninko,
Konkoéfoula,
Kouloukalan,
Kounadougou,
Kouningouno,
Kounonkoro,
Kounoukoro,
Koura,
Kourouba,
Kouroulaïmini,
Kouroulamini,
Kourounina,
Lani,
Leman-Nou,
Linguesoro,
Linko,
Lokko,
Mafolé,
Makhana,
Mana,
Mandingou,
Manimana,
Manimansi,
Mankaoualédougou,
Man-nou,
Mansafindou,
Mao,
Marako,
Maramadougou,
Mousardou,
Naya,
Nemissana,
Niamandou,
Niana,
Niéménénou,
Niénen,
Ouassamana,
Ouassoulou,
Ouladala,
Oularo,
Ouledé,
Oulete,
Ourominani,
Ouoro-nou,
Papéré,
Sabadou,
Safé,
Sakhadougou,
Sangadougou,
Sankaran,
Sananfoula,
Saragouïa,
Senefo,
Senondougou,
Seribadougou,
Sesoumana,
Siamanou,
Sigueko,
Silamansi,
Siniguidela,
Siraman-nou,
Sissi,
Solimana,
Sono,
Soulou,
Talikoro,
Talla,
Tamiso,
Temala,
Téné,
Tengrela,
Tengrena,
Tentou,
Timani,
Torokoto,
Toron,
Toun-Oulé,
Tourna.

villages. Celles de ces provinces qui, par leurs richesses et par le nombre de leurs habitants, auraient pu, en cas de révolte, être un danger pour la sécurité de l'empire, ont été divisées en fractions indépendantes les unes des autres. C'est ainsi que, dans l'énumération qui nous en a été donnée par le premier ministre de Samory lui-même, beaucoup de noms d'États portés sur diverses « cartes par renseignements » ont disparu, de même que nos anciennes provinces ne figurent plus sur les cartes de France.

Les marchés les plus importants de l'empire sont :

CAMBAYA...	dans la province du Béléya.....	Grands marchés de bestiaux, peaux, or, ivoire, caoutchouc, gutta-percha. — Entrepôts commerciaux entre Sierra-Leone, le Fouta-Djallon, Dinguiray et l'empire.
NORA.....	dans la province de l'Amana.....	
KOUROUSSA.	dans la province du Kolakonta.....	
SININKORO..	dans la province du Sankaran.....	
SANSANDO...	dans la province de Diuma.....	Marché de grains.
KANKAN....	dans la province du Baté.....	Un des grands centres commerciaux de l'empire. Les Anglais en tirent l'or et l'ivoire par leurs traitants.
BISSANDOUGOU.....		Commerce alimenté par la cour de Samory. Il consiste surtout en étoffes et en armes. La plupart du temps l'échange s'y fait à l'aide de captifs ou de pagnes du pays, très estimés pour la solidité de leurs tissus et la variété des couleurs.
SANANKORO.....		

SIBIRIBA.....		Tourna. — Commerce actif d'ivoire, de caoutchouc, d'étoffes et de captifs, de riz et d'huile de palme.
KÉNIÉRA.....		Entrepôt de marchandises françaises venant de Médina et du sel venant du Kaarta. — Les captifs, l'or et le riz sont la matière d'échange.
OUOLÉSÉBOUGOU....		Guitourmou. — Commerce avec Bammakou, Ségou et le Kaarta. Sel, or, captifs, pagnes, étoffes, céréales.
KANKARÉ.....	Baya.....	Commerce avec Médine, par le Bouré; avec le Kaarta, Bamakou, Segou, Sansanding, N'Jamina. Or, sel, captifs, chevaux, riz, céréales, étoffes, armes.
KONA.....	Baya.....	
TÉNÉTOU.....	Kouroulamini.	
DIAKA.....	Témala.....	Grands entrepôts du commerce avec le Macina, Sansanding, Djenné et même Tombouctou.—Troupeaux, chevaux, sel, or, céréales, riz, étoffes, armes, captifs, etc.
BOUGOULA.....	Kéniédougou.	
KOUMINA.....	Kanadougou..	
TENGRÉLA.....		Important autrefois; actuellement presque entièrement ruiné.
KONA.....	Kabadougou..	Quelques marchandises anglaises venant de Kong.

Les cent soixante-deux provinces de l'empire, que nous avons énumérées plus haut, sont divisées en dix grands gouvernements. Huit d'entre eux forment actuellement secteur autour d'une région

centrale qui comprend le Konia, le Toron, le Sabadougou et le Konadougou. Cette région est sous la dépendance directe du premier ministre de l'almamy, dépendance purement nominale, du reste, car elle est exempte de tout impôt et de toute charge, sauf celle d'héberger les gens de l'almamy qui sont de passage.

Les autres gouvernements dont les limites n'ont rien de stable sont les suivants ; ils portent le nom de leur gouverneur :

1° Gouvernement de Lanka-Fali, partant de la frontière ouest du Konia pour former une bande profonde dirigée dans l'ouest et le sud-ouest, limité par la république de Liberia, Sierra-Leone et le gouvernement de Sissi. Il embrasse toute la région élevée où le Niger prend sa source, désignée sous le nom de pays de Kissi.

2° Gouvernement de Sissi, borné par le premier, le pays de Kissi-Kissi (Sous-Sous) près de notre colonie de Benty et le Fouta-Djallon.

3° Gouvernement de Nassikha-Mahdi, frère de Samory, récemment décédé, confié momentanément à Animata-Diara, un de ses généraux. Un des fils de l'almamy doit le remplacer ; peut-être sera-ce Dia-Oulé-Karamoko, mais il n'est pas encore désigné. Il comprend la région située entre le Fouta-Djallon, Dinguiray, le Soudan français et le Baninko.

4° Gouvernement de Massé-Mahdi, fils aîné de l'almamy-émir et son successeur ; il s'étend sur

toute la frontière nord jusqu'à Koumina et fait face à Ségou.

5° Gouvernement de Malinkamory, dont le commandement, retiré à ce prince, vient d'être momentanément confié à un chef de *sofas*. Situé entre les deux Bagué, jusqu'à hauteur de Balagué, il fait face à Thiéba, ainsi que le suivant.

6° Gouvernement d'Alpha-Oumar, cousin de Samory, comprenant un secteur dont l'arc de cercle irait de Balagué à Tengréla. Il fait également face à Thiéba.

7° Gouvernement de Mody-Fodé, qui comprend les régions au sud-est de Tengréla.

8° Gouvernement de Mody-fin-Dian, qui comprend les régions situées au sud et au sud-est du Konia et s'arrête à Mousardou, sur les frontières de la République de Monrovia.

9° Le Ouassoulou, commandé par Famodou, ancien compagnon d'armes de Samory.

10° Le Baté, commandé par le marabout Batourbalabé.

A côté de chaque gouverneur est installé un chef de guerre, son lieutenant, pris habituellement parmi les chefs de *sofas* de l'almamy, un marabout et un *griot*. Les affaires politiques, religieuses ou judiciaires viennent en troisième et dernier ressort devant le gouverneur, qui, cependant, dans les cas graves, doit en référer à l'almamy-émir, avant de prononcer son jugement.

Au-dessous des gouverneurs, les chefs de pro-

vinces, pris, selon la coutume mandingue, dans la famille principale et par ordre collatéral, sont chargés de l'exécution des ordres de l'almamy et des gouverneurs. Deux *sofas*, vétérans de la garde, vivent dans leur résidence, et, sous prétexte d'appuyer leur autorité, sont, en réalité, chargés de les surveiller.

Enfin, dans chaque village, le chef est, en premier ressort, chargé de la police.

Ces deux dernières fonctions sont entièrement honorifiques.

La distribution de la justice a lieu de la façon suivante. Lorsqu'un délit ou un crime vient à être commis, la recherche du coupable incombe aux intéressés. Il est rare que la rumeur publique ne soit pas un moyen d'information suffisant. Si l'accusé est originaire du village ou du canton dans lequel réside la personne lésée, les anciens s'assemblent sur la convocation du chef et sous sa présidence ; les deux parties, représentées par les deux hommes les plus âgés des familles en cause, sont entendues : le tribunal s'efforce de les amener à régler amiablement l'affaire. Si l'entente ne peut avoir lieu, la sentence est prononcée et généralement exécutée séance tenante quand la famille du coupable est de peu d'importance ou que le crime commis n'est pas de nature à atteindre la majesté ou les intérêts de l'almamy. La peine de mort est rarement prononcée ; on lui substitue quelquefois celle du fouet, et plus ordinairement une amende.

En cas d'insolvabilité, le débiteur perd sa liberté.

Lorsque l'affaire a eu un certain retentissement, elle est portée devant le chef de la province, qui, après avoir pris l'avis des anciens, la juge en dernier ressort.

Si elle intéresse le gouverneur ou l'almamy, les anciens du village et le chef du canton donnent leur opinion sur le cas en litige et expédient accusateurs, accusés et témoins devant le gouverneur, qui les fait conduire, s'il y a lieu, devant le premier cadi de l'empire. Dans ce cas, il arrive fréquemment, lorsque la culpabilité de l'accusé est reconnue, qu'il intervienne une sentence de mort exécutée aussitôt sa prononciation.

Les différends entre villages d'un même canton sont réglés par le chef de canton, après audition de tous les chefs de village; ceux entre cantons, fréquents au début, devenus très rares actuellement, sont tranchés par le gouverneur, qui a ordre d'apporter la plus grande sévérité dans l'examen des litiges de cette nature.

Les étrangers comparaissent habituellement devant le gouverneur de la région.

L'armée est recrutée à l'aide d'un prélèvement d'un homme sur dix par village, parmi ceux en état de porter les armes. Le temps de service n'est pas déterminé, et les recrues ainsi levées restent à l'armée jusqu'à ce que les hommes de la levée suivante viennent les remplacer.

Si une guerre importante vient à éclater, un homme valide sur deux est appelé pour la durée des hostilités, exception faite toutefois des chefs de famille (*lou-tigui*).

Chaque gouverneur recrute son armée sur toute l'étendue de la région qu'il administre.

En temps de paix, la plus grande partie du contingent est renvoyée dans ses foyers pendant les six mois que durent les grandes cultures et les récoltes; pendant les six autres mois les hommes qui le composent sont tenus de faire acte de présence, deux fois au moins, dans la résidence de leur chef direct, qui les retient à l'armée ou les renvoie dans leurs foyers suivant ses besoins.

Ce recrutement représente en quelque sorte la réserve de l'armée dont le noyau est formé de corps permanents entretenus par l'almamy et les gouverneurs; ces corps, composés de captifs dressés à la guerre dès leur enfance et de volontaires des villages, sont désignés sous le nom de *sofas kélé*.

L'armée est divisée, comme le territoire, en dix grands commandements, confiés aux gouverneurs.

Lorsque le premier ban du contingent des villages est sous les armes, l'effectif de ces corps d'armée varie entre quatre mille et cinq mille hommes; et, après l'appel du deuxième ban, il s'élève à une dizaine de mille hommes seulement, en raison de la surveillance défectueuse exercée sur la régularité de la levée.

Plusieurs de ces corps d'armée, habituellement trois, peuvent être réunis sous le commandement d'un seul chef. C'est ainsi que, pendant la campagne de 1884-1885, l'armée du Ouassoulou comprenait trois colonnes commandées par les trois frères de l'almamy, et une réserve que celui-ci gardait continuellement sous sa main.

Ces corps de cinq mille hommes se divisent en fractions de mille hommes, qui se subdivisent elles-mêmes en compagnies de cent hommes et en escouades de dix hommes. Toutes ces fractions se composent exclusivement de fantassins dont les chefs sont à cheval, même ceux de dix hommes, lorsque les ressources le permettent.

A côté des gouverneurs, et formant une sorte de réserve d'élite, se trouvent d'abord une compagnie de *sofas*, forte de deux cents à trois cents hommes, et un corps de cavaliers montés à leurs frais et accompagnés de deux à trois serviteurs, sorte d'éclaireurs volontaires, à qui leur condition de fortune permet d'esquiver, par l'achat d'un cheval, le service militaire dans toutes ses exigences. Ils ne se réunissent autour du chef qu'en cas d'expédition. Rarement l'effectif de cet escadron dépasse cent chevaux.

L'almamy-émir entretient une garde composée de cinq cents jeunes gens, captifs ou libres, fils de mendiants ou de chefs, choisis seulement en raison de leur intelligence et de leur parfaite conformation physique. Élevés dès l'enfance près du maître, on

leur apprend à l'aimer et on les habitue à l'idée de faire volontiers, pour lui, le sacrifice de leur vie. Ils sont dressés à tous les exercices du corps et au maniement des armes. A l'âge de seize ans, ils sont envoyés à l'armée et investis du commandement d'une escouade. C'est parmi ceux qui se sont distingués dans ces fonctions que Samory choisit presque exclusivement les chefs des groupes de cent et de mille hommes. Un corps de deux à trois cents *sofas* d'élite est chargé de l'éducation militaire de cette garde, et il sert lui-même de troupe de manœuvres à ses fils.

Enfin, cinquante-six *sofas*, ayant la réputation d'être les plus braves de l'empire, sont gardes du corps de l'almamy. Trente-six d'entre eux sont armés de fusils à tir rapide, et vingt de ces *sofas* sont chargés de la manœuvre de quatre caronades en cuivre.

L'armement des fantassins se compose d'un fusil à pierre presque toujours acheté à Sierra-Leone et de qualité détestable, et d'un sabre large et recourbé, destiné surtout à faire du bois ou du fourrage.

Les cavaliers choisissent l'armement qui leur convient; habituellement il comprend le fusil à un coup ou à deux coups et le sabre.

Beaucoup de chefs de compagnies de cent hommes portent le revolver et tous ceux des cohortes de mille hommes en sont pourvus.

Pour les fantassins, l'habillement consiste en un

bonnet, un sarrau étroit en étoffe jaune du pays coupé en écharpe par un cordon rouge supportant le sabre, un large pantalon serré à la cheville, et des sandales. Le costume des cavaliers se compose de : un grand chapeau orné d'une touffe de lanières de cuir posée sur un turban, un sarrau jaune, rayé de bandes noires et constellé d'amulettes, passé sur un ample boubou rouge, un large pantalon arabe bleu, jambières, éperons en cuivre ou en fer et sandales. La selle en usage chez eux est une réduction de la selle arabe.

Les gardes du corps portent le chachia et la ceinture rouges, ainsi que le sarrau et le pantalon noirs.

Loin de l'ennemi ces diverses unités marchent sans ordre à la queue leu-leu et n'observent que l'obligation d'être rendues à l'étape à l'heure fixée. En guerre, elles se déplacent en colonne par files de six ou douze hommes très serrées et formant une phalange compacte; tous leurs mouvements dans cette formation sont produits par une série de conversions exécutées sans ordre mais très rapidement. Les chefs des compagnies de cent hommes ou de cohortes de mille hommes marchent en tête de leurs troupes, ceux des escouades de dix hommes sont placés derrière leurs soldats.

Les feux à rangs serrés sont exécutés par rang; les hommes qui ont tiré démasquent ceux qui sont derrière ; la garde exécute tant bien que mal des feux de salve. En tirailleurs, chacun tire à

sa guise. Un coup de fusil du chef donne le signal de commencer le feu.

Les commandements de *En avant! en retraite!* sont faits à l'aide d'une sorte de trompe; le commandement de rassemblement est donné par un tam-tam dont les dimensions et l'ampleur des sons augmentent avec le grade de celui à qui il appartient. Celui de l'almamy, large comme une grosse caisse, s'entend nettement à plus d'une lieue.

En guerre, l'armée est toujours composée d'une avant-garde de cavalerie, de deux ailes, d'un centre et d'une réserve, manœuvrant indépendamment sous la direction d'un chef d'armée qui transmet ses ordres aux différentes fractions à l'aide de *griots* de guerre, parfaitement montés, qui jouent auprès de lui le rôle d'aides de camp.

Les manœuvres enveloppantes, soit en faisant battre le centre en retraite, soit en portant les ailes en avant, lui sont familières.

La cavalerie ne charge pas. Elle est employée au service d'exploration pendant la période de manœuvres. Au combat, elle cherche à passer sur les derrières de l'ennemi pour l'inquiéter par sa fusillade ; dans ce cas, pour augmenter sa masse, on lui adjoint les chefs d'escouade montés dans la proportion de un sur deux.

En temps de paix, l'alimentation de l'armée est assurée par le produit des récoltes du champ que chaque village cultive pour l'almamy. Elle est réduite, du reste, à sa plus simple expression,

et se compose de riz ou de mil distribué un peu à l'aventure. En guerre, lorsque le pays sur lequel l'armée opère n'offre pas les ressources suffisantes, chaque province subit une imposition de céréales que d'immenses convois de femmes et d'enfants portent à la frontière. L'organisation financière n'existe pour ainsi dire pas dans l'empire. L'almamy et la cour pourvoient à leurs propres besoins à l'aide de leurs richesses personnelles et des cadeaux qui leur viennent de tous côtés. Les achats d'armes, de munitions et de vêtements pour l'armée sont soldés au moyen du produit de la vente d'une partie des récoltes des biens particuliers de Samory ou de celles du champ que chaque village cultive pour le profit de l'almamy ; de celui de la traite des captifs faits sur la frontière ; à quoi vient s'ajouter, le cas échéant, la valeur du pillage des villages enlevés. La dîme sur le rendement de l'or dans le Ouassoulou sert à faire directement, dans les escales européennes de la côte, des achats d'armes, en particulier de revolvers et de cartouches pour l'approvisionnement des fusils à tir rapide des gardes du corps.

Aucune fonction n'est rétribuée. La générosité tout accidentelle de l'almamy rémunère le travail et les services de chacun.

Un intendant général est chargé de la gérance de ses propriétés, un trésorier emmagasine et tient une comptabilité sommaire des objets de valeur : tels sont les armes, les vêtements, l'ivoire, l'or, etc.

Le seul impôt dû par les villages, en dehors tou tefois du bon plaisir de Samory, est le produit de la récolte d'un champ de dimensions proportionnées au nombre d'habitants et cultivé spécialement pour lui.

L'organisation sociale, semblable à celle de tous les peuples mandingues, est la famille patriarcale, l'autorité se transmettant dans la famille par voie collatérale, comme dans le village et le canton.

Quant à l'organisation religieuse, elle est à peu près nulle. L'almamy-émir est chef des croyants et interprète le Coran, dont les préceptes ne paraissent pas préoccuper outre mesure ses sujets. Il est aidé dans cette tâche par un jeune marabout, élève des Maures Trarzas, très doux et fort tolérant, dont il a fait son guide spirituel ; grâce à ce conseiller, aussi intelligent qu'aimable, la tolérance est à l'ordre du jour dans l'empire. La construction dans chaque village d'une mosquée plus ou moins rudimentaire, et l'entretien du marabout qui la dessert, sont partout considérés comme une démonstration apparente du culte très suffisante.

La seule obligation à laquelle l'almamy contraint strictement les principaux de ses sujets est l'envoi régulier de leurs fils à l'école. Il s'assure lui-même de l'observation de cette règle en faisant venir inopinément, même des limites les plus reculées de son empire, quelque enfant de marque qu'il interroge lui-même. Lorsque son ignorance dénote qu'il n'a pas suivi les cours du marabout,

il inflige une forte amende aux parents. Deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, il se fait présenter les travaux de ses propres fils ; si leurs progrès sont insuffisants, il en rend leurs mères responsables.

Malgré ce zèle constant, nous avons rencontré peu d'enfants lisant et écrivant couramment l'arabe ; l'incapacité des marabouts, et non le défaut d'intelligence de leurs élèves, m'a paru être la cause de ce résultat peu encourageant.

Il est certain que cette organisation, créée et appliquée par Samory, réalise un progrès considérable, si on la compare à l'anarchie dans laquelle vivaient avant son avènement les peuples divers qui composent l'empire du Ouassoulou. Au point de vue de la civilisation, les effets de ce système se feraient heureusement sentir dans quelques années si, dans ce malheureux pays, les institutions favorables à sa tranquillité et au développement de ses richesess étaient susceptibles de durée. Chaque village peut constater dans quel bien-être et dans quelle sécurité relative il se trouve, n'ayant plus à supporter que la tyrannie d'un seul, bien émoussée par l'éloignement de Samory dont la préoccupation constante est la recherche du mieux dans la direction des affaires matérielles et morales de ceux soumis à son autorité.

Cependant, partout, et à la moindre occasion, des velléités d'indépendance se font sentir et con-

trecarrent les meilleures intentions de l'almamy. Celui-ci, lassé par cette sourde résistance, a fini par employer pour la dompter les moyens les plus violents ; et, une fois entré dans cette voie, on s'arrête difficilement. La raison d'État est une excuse bien élastique aux mesures les plus abominables; Samory, poussé à bout par l'insubordination de ses sujets, l'applique très largement.

Notre campement à Bissandougou était situé non loin du champ où ont lieu les exécutions capitales. J'ai passé là bien peu de nuits sans m'être vu tiré du sommeil fiévreux dans lequel je m'assoupissais quelques heures par les gémissements étouffés des victimes que les gardes du palais assommaient. Parfois un coup de feu, puis un cri horrible déchiraient le silence profond de la nuit; c'était quelque malheureux qui avait réussi à s'échapper des mains de ses bourreaux et qu'une balle arrêtait dans sa fuite.

Ces exécutions avaient quelque chose d'effrayant qui me glaça d'épouvante lorsque, poussé par l'insomnie, je fus, certaine nuit, spectateur de l'une d'elles. Une vingtaine de bambins, à moitié nus, armés de casse-tête, poussaient devant eux, en se jouant, un vieillard à cheveux blancs flageolant sur ses jambes grêles. On avait dit au malheureux que l'almamy le prenant en pitié le faisait évader nuitamment par quelque chemin détourné et qu'il était libre à la condition que son nom ne parvînt plus jamais aux oreilles du maître. J'ignore quel

était son crime. Il allait, dans l'obscurité, se heurtant aux cailloux du chemin, en murmurant des paroles de remerciements ; les jeunes fauves qui le conduisaient à la mort riaient et causaient des gamineries de la journée. Tout à coup la troupe franchit une haie élevée au delà de laquelle le sol est parsemé d'ossements humains que la dent de la hyène a dépouillés et que la lune blafarde éclaire vaguement. Le vieillard recule, mais, au même moment, un coup sourd retentit, suivi bientôt de plusieurs autres ; son grand corps maigre chancelle, il se courbe, puis tombe comme une masse ; un dernier coup, suivi d'un bruit d'os qui se brisent, se fait entendre, et les gardes de Samory retournent au palais en courant, riant aux éclats, inconscients du lâche assassinat qu'ils viennent de commettre.

Telle est la justice de l'almamy ; personne ne lui échappe, quelque haut placé qu'il soit. Que le lecteur me permette, malgré le dégoût que de pareilles exécutions inspirent, de citer encore un double meurtre sous l'impression duquel toute la population de Bissandougou se trouvait lorsque nous quittâmes la ville.

L'almamy Samory, émir El-Mouménin, en cela fidèle serviteur du Coran, a autant de femmes que sa fortune lui permet d'en entretenir. Sa fortune est immense, le nombre de ses femmes est donc grand. Parmi ses femmes, vingt d'entre elles ont été choisies par le maître, et leurs demeures

entourent son palais; or, sur ces vingt femmes, trois des épouses de l'almamy ont su captiver sa faveur au point d'habiter le palais même. Une d'elles, Mori-Niama, avait eu de l'émir deux mignonnes fillettes, l'une de treize ans, l'autre de quatorze, rouges de peau, de formes sculpturales, aux grands yeux voilés et doux et au sourire un peu triste et résigné qu'ont dans ce pays toutes les femmes.

Ces deux charmantes créatures coquettaient ingénument avec deux pages de leur père; quelques paroles tendres, quelques serrements de main furtifs, tel était leur crime. Mais les pages n'étaient pas de la race des hommes libres.

Quelque vilain espion, comme il en pullule à la cour, les dénonça à l'almamy. Les quatre adolescents furent appelés en présence de ce juge terrible, devant qui personne n'ose mentir, même pour sauver sa tête.

La faute fut vite avouée, et, séance tenante, sur un geste de Samory, on apporta un billot. Devant les pauvres mignonnes se tordant de frayeur, le bourreau désarticula les mains des pages qui avaient pressé celles des filles du souverain, puis il les suspendit, toutes sanglantes, à la porte du palais. Puis, Fatimata et Aïssa, c'étaient les noms des pauvrettes, mises absolument nues, les mains attachées derrière le dos, furent exposées au pilori du marché.

Le lendemain matin, le sabre avait fait expier

à jamais aux deux pages leur bien légère faute : leurs têtes étaient jetées devant le pilori où les deux filles de l'émir haletaient de honte et de soif.

Il y a près du marché, entre le palais et la ville de Bissandougou, d'énormes trous creusés pour recevoir les immondices des deux villes formant la capitale de l'almamy.

Le soir, à cinq heures, les brutes fanatiques qui gardent Samory détachaient les deux malheureuses enfants et les jetaient, encore vivantes, dans ces cloaques ; puis ils les ensevelissaient sous un amoncellement de cailloux ferrugineux couleur de sang recueillis dans le terrain voisin.

Toute la nuit on entendit les plaintes étouffées des petites martyres.

Le lendemain, tout s'était tu ; ignorant ce drame horrible, et passant auprès de cette ignoble sépulture, nous vîmes pris entre deux pierres énormes un petit poing crispé et sanglant cerclé d'un bracelet d'or.

X

RETOUR DE LA MISSION
L'AVENIR DU SOUDAN FRANÇAIS

La mission quitte Bissandougou. — La vallée du Tankisso. — Le Bouré. — Les mines d'or. — Les sources du Sénégal. — Guet-apens de Koma et assaut du village. — Le Kollou. — Le lieutenant Plat mourant. — Koundian. — Une mule précieuse. — Arrivée à Khayes et à Saint-Louis. — Quelques données géologiques. — L'avenir du Soudan français. — Réfutation d'erreurs répandues sur cette contrée. — Conclusion.

Le 26 mars nous quittions Bissandougou, accompagnés au dehors de la ville, par l'almamy et son fils Karamoko, jusqu'au campement où la mission s'était arrêtée la veille de son entrée dans la capitale.

Avant notre départ, j'exprimai à Samory le désir de regagner la rive gauche du Niger par un chemin différent de celui par nous suivi à l'aller; mon but était d'étendre ainsi le plus possible nos connaissances directes sur son empire; mais il accueillit les diverses demandes que je lui soumis à cet égard par des fins de non-recevoir. Non qu'il

refusât nettement, mais ses réponses n'en valaient guère mieux.

— Tu es libre, me disait-il, de passer par où bon te semblera ; seulement je dois te prévenir que les villages que tu traverserais en t'écartant de la grande route ne sont nullement préparés à te recevoir ; peut-être traduiraient-ils, malgré moi, l'ennui d'avoir à supporter le fardeau du ravitaillement de ton monde par quelque acte malveillant, ce que je veux éviter à tout prix.

J'ai su, peu après, ce qu'était cette étonnante hostilité si difficile à comprendre de la part des Mandingues envers l'hôte de leur maître redouté. Samory, craignant que je ne parcoure son empire à mon gré et que je n'en dresse la carte, avait simplement fait parvenir à ses gouverneurs l'ordre de me recevoir poliment au cas où je me présenterais à eux après mon départ de Bissandougou ; mais il leur défendait en même temps de me fournir aucune des denrées nécessaires à notre subsistance. Or, je traînais derrière moi une centaine d'hommes, et n'ayant plus un sou en caisse et à peine une centaine de biscuits comme approvisionnement total, il me fallait bon gré, mal gré, suivre la même route qu'à l'aller ; là tout était préparé pour nous recevoir.

C'est à partir de Sansando que je fus à même de comprendre l'interdit qui nous frappait. En allant à Bissandougou, nous avions suivi la rive gauche du Niger ; pour déterminer d'une façon plus com-

plète l'hydrographie du fleuve, je résolus de revenir par la rive droite jusqu'à Siguiri. Personne ne s'opposa à notre passage : mais, dans aucun des villages que nous traversâmes, Farinkamaïa, Kara, Toguikoro, Kéniébakoro, on ne voulut nous fournir la plus petite mesure de mil ou de riz. Heureusement, comptant sur cette éventualité, je m'étais approvisionné en quittant Sansando, et nous n'eûmes pas à souffrir de la faim.

En arrivant au gué de Siguiri, nous reconnûmes encore la main de l'almamy. Pas un seul pêcheur ne voulut nous indiquer le passage. Or, en cet en droit, le fleuve est large de plus d'un kilomètre et excessivement profond, sauf sur une ligne sinueuse qui le coupe d'aval en amont et que repèrent des arbres qu'une parfaite connaissance des rives peut seule faire remarquer. Nous courrions grand risque d'être obligés de revenir sur nos pas et de remonter le fleuve jusqu'à Konama ou Sansando pour le traverser; mais sur le soir nous eûmes la bonne fortune de rencontrer un réfugié de Siguiri qui, se rappelant que nous venions de travailler pour l'indépendance de son pays, nous offrit gracieusement de nous guider. Dès la tombée de la nuit nous étions campés sur la rive gauche.

Le lendemain, en signe de prise de possession de cette rive, nous hissâmes le pavillon français sur le plateau qui domine Siguiri, et nous le saluâmes de plusieurs salves de mousqueterie.

Actuellement, grâce à l'initiative du colonel Gallieni, un fort couronne ce rocher, dont le général Borgnis-Desbordes, en 1882, alors qu'il était colonel commandant supérieur du Soudan, avait fait ressortir toute l'importance ; dans son esprit, il devait couvrir la rive gauche des invasions ouassoulonkèses et commander le cours du haut Niger et de son affluent le Tankisso. La période des vicissitudes que ce pays a dû traverser est enfin terminée, et le fort qui protège cette région en consacre définitivement la possession.

Je devais chercher et étudier l'emplacement de l'ouvrage à construire. En 1882, le colonel Borgnis-Desbordes, en 1885 le commandant Combes, l'avaient déterminé. Je n'eus donc qu'à faire appel aux documents que ces officiers supérieurs avaient laissés pour présenter un projet qui a été suivi dans ses grandes lignes par le commandant supérieur actuel.

Après quelques jours de repos pendant lesquels MM. Fras et Plat trouvèrent occasion de glaner encore de nombreux matériaux pour leurs travaux, nous dûmes songer au départ. Le colonel Gallieni était arrivé à Niagassola et allait rentrer à étapes forcées à Khayes pour organiser dans le plus bref délai le rapatriement de la colonne. Il avait l'obligeance d'offrir à la mission de l'emmener en France avec lui. Aussi, nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions achever l'exécution de notre programme et arriver à Khayes au moment opportun.

Il avait été convenu que le lieutenant Plat serait chargé du levé d'une route militaire destinée à relier Niagassola à Siguiri; je le priai en conséquence de rejoindre la colonne dans cette première localité. A son arrivée, il remettrait au colonel Gallieni les originaux du traité conclu avec Samory; chemin faisant, il dresserait l'itinéraire détaillé de la route que je lui indiquais comme étant la plus courte et la plus utilisable. Sa mission terminée, il devait nous rejoindre par la route Niagassola-Bodala où nous lui donnions rendez-vous le 22 avril.

Le docteur Fras et moi nous devions, pendant ce temps, remonter d'abord le cours du Tankisso et le déterminer jusqu'à la hauteur de Didi; puis, parcourir le Bouré, en faire le levé et indiquer les *placers* aurifères; enfin, relier ce pays à Nabou dont j'avais relevé les environs en 1885.

Ce programme fut exécuté de point en point, et, le 22, à l'heure dite, Plat et la mission se retrouvaient sous le rempart ruiné de la capitale du Goro.

La route qui, de Siguiri, suit le Tankisso pour se rendre à Didi est une des plus charmantes que l'on puisse rêver. Elle traverse une large et riche plaine d'alluvions que bordent à gauche de hautes futaies et à droite des collines dentelées émergeant d'une épaisse et plantureuse végétation. Les eaux profondes du Tankisso coulent paisiblement sous un berceau ininterrompu de feuillage; elles ne

sont parfois troublées que par les ébats de nombreux troupeaux d'hippopotames, ou par le sillage de quelque pirogue glissant silencieusement à leur surface poussée par la pagaie d'un pêcheur invisible.

C'est aussi le pays le plus giboyeux peut-être de ces régions si riches cependant en animaux à poil et à plumes. A chaque pas nous faisions fuir des troupes de biches ou de gazelles qui s'arrêtent à une centaine de mètres pour nous contempler de leur grand œil étonné. Partout des empreintes d'éléphants ou d'hippopotames, et, la nuit, le miaulement perçant de la panthère nous invitait à entourer notre campement de grands feux pour en éloigner les rôdeurs trop audacieux.

Bien cultivée, cette vallée se transformerait rapidement en un véritable grenier d'abondance.

Toutes les productions du Haut-Sénégal et du Soudan y viennent à foison et presque sans soins; les bois précieux y sont nombreux et les lianes à caoutchouc et à gutta-percha y forment d'impénétrables fourrés.

Si jamais une voie ferrée ou un Decauville relie Khayes à Bammakou, et il faut espérer que la nécessité s'en fera bientôt sentir, les produits de ce coin de terre privilégiée descendront par le Tankisso et le Niger, navigables en toute saison, jusqu'à Bamakou où ils ne seront pas un des plus faibles appoints du mouvement de transit de ce marché.

A deux jours de marche au nord-est se trouvent

les mines d'or du Bouré, situées aux environs de Didi, capitale de la province. Nous y arrivâmes le 17.

J'avais choisi à dessein notre campement au milieu même d'un *placer* en pleine exploitation, à portée de fusil du village, à l'ombre d'énormes figuiers qui abritent du soleil l'ouverture des puits. Il nous fut donc facile d'étudier sur place, autant que nos moyens nous le permettaient, la valeur des terrains aurifères et la façon dont ils sont mis en œuvre.

La région appelée Bouré, dont l'or alimente en grande partie les places de Médine, Bakel, Saint-Louis, la Gambie, Sierra-Leone et même Tombouctou, est située sur les flancs des monts du même nom ; le pic de Didi est le nœud orographique de la région. Son altitude est de 817 mètres. Décharné et déchiqueté par les intempéries, il est visible de fort loin et sert de guide aux caravanes qui viennent à Didi échanger leurs céréales contre l'or fin ; car les habitants du Bouré n'exploitent guère leurs mines que pour en retirer juste ce qu'il faut pour se nourrir et se vêtir.

Lorsque, à notre arrivée dans le Haut-Sénégal, nous demandions aux Kassonkés des environs de Médine comment se recueillait l'or sur le Niger, beaucoup nous répondaient, avec la plus grande conviction, qu'on jetait des ossements dans des trous et que, plusieurs années après, on les retirait pleines du précieux métal. J'ai conté cette

légende aux Bouréens ; elle leur a causé une bruyante et unanime hilarité. Il y a cependant, dans ce racontar, un fait absolument certain : c'est la découverte relativement fréquente d'ossements humains enlizés dans les vases aurifères, dont les cavités contiennent de la poudre d'or qui y a été lavée par les eaux.

Voici comment les indigènes procèdent à la recherche des filons et comment ils les exploitent.

A certains indices donnés par la structure extérieure du sol, ils percent en différents endroits la croûte ferrugineuse par des puits profonds de 15 à 16 mètres qui les amènent dans les terrains d'alluvions formant le sous-sol. Généralement ils creusent quatre de ces puits aux angles d'un carré englobant le terrain à prospecter. La forme des différentes couches leur indique l'emplacement du lit sous-terrain d'alluvions aurifères à attaquer. Ils abandonnent alors les premiers puits et, grâce aux indications qu'ils ont recueillies en les creusant, ils jalonnent la direction du filon qu'ils attaquent dès lors par une série de puits régulièrement espacés. Le travail est mené de front dès l'arrivée aux boues aurifères qui se trouvent habituellement entre 15 et 16 mètres de profondeur. Des galeries non étançonnées font communiquer entre eux l'ensemble des puits ; et il arrive souvent que cette négligence de travaux de soutènement amène des éboulements funestes aux travailleurs. On cite de nombreux exemples d'hommes qui sont restés jusqu'à

huit jours ensevelis dans ces galeries étroites. La boue aurifère est blanche; c'est une sorte d'argile, remplie de paillettes ou de poudre d'or.

Le quartz aurifère y est à peu près inconnu, mais il est certain qu'une étude attentive du massif montagneux du Bouré en ferait découvrir des gisements importants; la direction des filons alluvionnaires pourrait guider dans les premières recherches.

La superstructure du sol, dans ces régions, explique facilement ce phénomène insolite de grands courants d'alluvions souterraines.

Du Gangaran au Niger, le Soudan occidental est recouvert d'une sorte de voûte d'un tuf ferrugineux, spongieux par place, largement fissuré à d'autres, presque toujours très dur; il contient parfois de splendides filons d'un minerai de fer d'une richesse considérable, formé d'oxydes et de sulfites. J'en ai pesé des fragments dont la densité n'était pas moindre de 6,5 et qui, préparés à la méthode catalane, donnaient des fers d'une densité de 12 et 12,5 d'une ductilité étonnante.

Cette voûte, épaisse ordinairement de six à huit mètres, couvre un sol friable composé d'argile mélangée en fortes proportions de sables gréseux blancs roses ou bleus qui lui donnent sa teinte particulière; ces sables proviennent de la désagrégation des massifs montagneux de la région.

A la saison des pluies, presque toutes les eaux tombées s'infiltrent jusqu'à cette couche où elles

déterminent une canalisation souterraine qui les amènent à un thalweg imperméable. Là elles stationnent et déposent les matières qu'elles tiennent en suspension. Ce sont ces thalwegs qu'il importe de déterminer pour les chercheurs d'or, et telle est leur expérience dans ce genre de prospection que bien rarement le cinquième puits creusé ne les y amène infailliblement.

L'exploitation est fort rudimentaire ; les boues sont retirées du puits et versées dans une calebasse où elles subissent une série de lavages qui les désagrègent d'abord ; un mouvement de rotation rapide leur est ensuite donné lorsqu'elles sont devenues extrêmement liquides. Dans ce mouvement, les sables et autres matières sont entraînés pendant que l'or, d'une densité supérieure, s'accumule au fond de la calebasse où il est recueilli.

Le travail d'une journée donne une rémunération moyenne d'un gros d'or pour une famille, à condition de le continuer sans interruption. Le gros pèse environ 4 grammes et vaut par conséquent une quinzaine de francs.

Il entrait dans mes vues de rechercher les sources du Bakhoy, rivière que l'on donnait, naguère encore, comme le fleuve « Sénégal » lui-même. Mon opinion à ce sujet est que le Bafing, son autre affluent, qui contribue avec le Bakhoy à

sa formation à Bafoulabé, doit être à plus forte raison considéré comme le fleuve lui-même. Son cours, en effet, est plus long d'une centaine de kilomètres et son débit bien plus considérable.

Quoi qu'il en soit, après une longue et pénible exploration dans les États du Bouré, du Menien et du Sakho, nous nous trouvâmes un beau jour près de Sakheya au milieu des étangs où le Bakhoy, le Sénégal si l'on veut, prend sa source. C'est une plaine étroite, assez mystérieuse d'aspect, cause probable de la superstition qui en éloigne les habitants. Cette plaine est située par 11° 56′ longitude Ouest et 11° 24′ latitude Nord; entourée d'un cercle de collines abruptes, elle n'est fréquentée que par des hippopotames et des éléphants dont nous avons relevé partout les traces.

Le 21 avril, deux jours après cette importante découverte géographique, nous traversions le village de Koma, où j'avais été assailli par surprise deux ans auparavant, presque jour pour jour, par les contingents de la région.

C'était au cours d'une mission d'exploration que j'étais chargé de remplir entre le Bakhoy et le Bafing. Mon escorte se composait de trente-deux tirailleurs. Nous avions pris notre campement sous deux grands caïlcédrats situés sur un petit monticule à environ 300 mètres du village. Leurs branches tombaient jusqu'à terre, formant au-dessus de nous une épaisse voûte d'ombre et de feuillage. Le pays nous était absolument inconnu; j'étais

alors le premier Européen qui en eût foulé le sol, et j'ignorais complètement que, tout près de nous, au delà des broussailles qui nous entouraient, se trouvait le village de Koma.

Cette forteresse djallonkaise, dernier vestige de l'ancien et puissant État du roi Sireman, avait échappé par miracle aux coups d'El-Hadj-Omar; enorgueillie par cette circonstance toute fortuite qu'elle attribuait à la crainte qu'elle avait su inspirer au conquérant, elle se posait en suzeraine dans toute la contrée, et rançonnait sans scrupule les caravanes de passage. Bientôt elle était devenue un vrai refuge de bandits. Niagassola, à qui elle coupait la route du Fouta-Djallon, avait envoyé quelques années auparavant une forte colonne pour jeter bas ses remparts. Mal dirigée par le Mamby actuel, l'expédition avait piteusement échouée; l'orgueil des guerriers de Koma s'en était accru au delà de toute expression.

Je ne savais rien de tout cela, et grand fut mon étonnement, lorsque, sur le point de m'installer sous la tente pour mettre au net mes travaux topographiques de la matinée, mes sentinelles m'annoncèrent une députation du village venant exiger de nous le droit de passage. Les Dialonkés ne me demandaient pas moins de 1000 francs pour avoir le droit de continuer ma route et d' « écrire » leur pays. Je ne pouvais en aucune façon acquiescer à une demande aussi exorbitante et je dus les éconduire le plus poliment du monde.

L'incident paraissait clos; mais, trois quarts d'heure après, alors que je travaillais tranquillement, je fus surpris, par le cri répété de : *Aux armes!* que poussaient à tue-tête les sentinelles. Presque aussitôt, le crépitement de la fusillade se faisait entendre autour du camp. A peine avais-je eu le temps de saisir mon étui de revolver, que nous étions envahis de toutes part par une foule hurlante de guerriers, qui se dirigeaient droit sur ma tente. Heureusement les faisceaux étaient formés sur ses quatre faces et mes tirailleurs refoulés par les assaillants les rompaient en hâte et se donnaient un peu de large à coups de baïonnette.

Pendant ce temps j'essayais, mais en vain, de sortir mon revolver de son étui : quelque diable malin le retenait; alors, voyant mes efforts inutiles, je ramassai à mes pieds un énorme gourdin, coupé fraîchement par mon palefrenier pour mettre ses chevaux à l'attache. Au même moment, deux Dialonkés me couchaient en joue, à bout portant. Le lieutenant indigène Bénis brûle la cervelle au premier, tandis que le fusil du second ayant fait long feu, je le renverse d'un grand coup de bâton. Mais, presque en même temps, deux tirailleurs qui accouraient à notre aide tombent fusillés par la décharge d'un gros d'ennemis qui accouraient soutenir nos deux agresseurs. Il est difficile de se rendre compte de ce qui serait alors advenu si, au même moment, une panique sou-

daine, à laquelle les noirs sont très sujets, n'avait fait reculer tout à coup les Dialonkés. J'en profitai pour rallier mes tirailleurs qui luttaient isolément çà et là dans le campement, et les lancer, baïonnette basse, sur la masse des assaillants.

Le mouvement que j'ordonnai un peu en désespéré et pour faire trouée au milieu de l'ennemi, eut un complet et décisif succès. Devant notre attaque, les premiers rangs firent volte-face et, en cherchant à s'enfuir, ils repoussaient ceux qui venaient derrière eux ; puis, affolés par les coups des tirailleurs qui les rejoignaient, ils se culbutaient pêle-mêle, dans une affreuse cohue. Quelques feux de salve accélérèrent leur fuite et les rejetèrent, dans une course folle, aux pieds du *tata* de Koma.

Les hautes murailles du village s'élevaient devant nous, flanquées à courte distance par des tours crénelées; mais mes tirailleurs, lancés à la poursuite de leurs agresseurs, ne songeaient même pas qu'ils pouvaient être fusillés jusqu'au dernier avant d'en atteindre le pied. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les uns, enfonçant les portes, se ruaient à l'intérieur du village; les autres, se faisant la courte échelle, escaladaient les murs: et bientôt un incendie général allumé par eux chassait les défenseurs de la place. Partout, dans les ruelles étroites et sinueuses, s'engageaient des combats corps à corps avec les plus braves d'entre les guerriers

de Koma, qui se refusaient à abandonner leur village. Le peu d'hommes valides qui me restaient auraient pu y succomber; aussi fis-je sonner la retraite, laissant aux flammes le soin de mettre un terme à la lutte.

Pendant le combat, le chef du village était tombé dans nos mains; je le fis passer par les armes, séance tenante, en punition du guet-apens qu'il nous avait tendu. Son corps, attaché à la plus haute branche d'un baobab dépouillé de ses feuilles, fut destiné à rappeler aux gens du pays les dangers qu'il pouvait y avoir pour eux à s'attaquer à nous.

Cette affaire coûta aux habitants de Koma cinquante-deux tués et quatre-vingt-onze blessés; de mon côté j'eus à déplorer la perte de deux tirailleurs. Cinq de mes hommes légèrement blessés pouvaient suivre ma petite colonne; deux autres furent expédiés sur des civières à Niagassola, où l'un d'eux mourut peu après, des suites de l'amputation qu'il avait dû subir.

J'ai appris depuis que le village de Koma avait été poussé à cette agression par Samory lui-même, alors en hostilité sourde avec nous et dont l'influence était à cette époque toute-puissante sur la rive gauche du Niger; c'est ainsi qu'il me procura l'honneur de tirer dans le Soudan français les premiers coups de fusil contre les siens, depuis l'année 1883 où le général Desbordes l'avait battu auprès de Bammakou, sur la rivière Ouayako.

Le 22 avril, après avoir fait notre jonction avec Plat, à Nabou, nous nous engagions dans les montagnes difficiles du Goro qui séparent le bassin du Bakhoy de celui du Bafing. Après trois jours d'une marche extrêmement pénible, au cours de laquelle nos animaux de selle et de bât perdirent le peu de vigueur qui leur restait, nous débouchâmes enfin dans les verdoyants vallons du Kolou.

Le massif montagneux que nous quittions est d'un grand intérêt pour l'étude de la faune du Soudan occidental. Sur les hauts plateaux, un naturaliste doublé d'un chasseur y serait dans un perpétuel ravissement. Tous les animaux qui vivent dans le Soudan s'y donnent rendez-vous, et la ligne Ouest-1/4 Nord que nous suivions à la boussole depuis Nabou est coupée de millions d'empreintes de troupeaux considérables d'herbivores de toute taille. Çà et là, la patte d'un fauve a laissé la marque de ses griffes au milieu d'un épanouissement de traces de biches ou de cobas, indice permettant de rétablir, au moyen de quelques ossements blanchis dispersés aux alentours, une scène de carnage et d'épouvante.

Malheureusement, le temps nous manquait ; la fatigue du chemin que nous suivions à l'aventure à travers monts et vallées ne nous permettait pas de battre la campagne à l'arrivée au campement. Nous pûmes cependant enregistrer quelques beaux coups de fusil, et les dépouilles opimes de

bois et de cornes de toutes dimensions, voire même de défenses de sangliers, d'hippopotames et d'éléphants que nous rapportâmes, témoignent de l'abondance presque incroyable du gibier.

Le Kolou, placé par nous sous le protectorat de la France, comme nous l'avions fait du Menien et du Sakho, diffère entièrement par son aspect des régions voisines. Dans le bassin du Niger, la végétation est à peu près répartie d'une façon uniforme, bien que changeant absolument de nature selon qu'on se trouve en plaine ou sur les collines. Ici, il n'en est plus de même. Cette région est un vaste plateau stérile où poussent quelques fourrés de lianes à caoutchouc (*goïn-gué*, *saba*). Le sol est craquelé de mille failles profondes et étroites dans lesquelles coulent des ruisseaux d'une eau parfaitement limpide, enfouis sous l'amoncellement d'une végétation vigoureuse. Dans les élargissements que présentent ces vallons ombreux se développent de riches cultures qui entourent un village propret et bien fortifié.

Mais, au demeurant, les terrains impropres à la culture l'emportent tellement sur les parties fertilisables que ce pays est pauvre et le demeurera toujours, à moins que, dans la suite des temps, une voie ferrée ne traverse le Soudan ; une compagnie industrielle pourrait alors chercher à tirer parti des gisements considérables de fer natif qu'on rencontre à chaque pas. Actuellement, le touriste seul peut s'aventurer avec intérêt dans ce petit

pays perdu ; les sites qu'il contemplera sont uniques dans leur genre, et si l'accès du Kolou est rendu extrêmement pénible par la barrière de montagnes qui l'enserre sur trois faces, en revanche les magnifiques tirés qui s'offriront constamment à lui seront une large compensation aux fatigues du voyage.

C'est dans une de ces charmantes vallées, d'aspect si engageant, que j'ai failli perdre mon excellent camarade, Plat. A Kambaya je lui avais confié une mission destinée à enfermer la région dans un polygone qui permît d'en dresser la carte avec quelque certitude. Nous devions opérer séparément l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et nous retrouver quelques jours après à Makana, sur le Bafing, à la sortie du Kolou.

Le 30 avril, en effet, nous nous rejoignions. Mais dans quel état je trouvai ce pauvre Plat ! Un squelette barbouillé de terre glaise ! Le regard était déjà atone et si les idées se suivaient encore avec quelque régularité dans son esprit, en revanche, la langue tuméfiée par la maladie se refusait à les traduire. Quand nous nous étions quittés à Kambaya, il était plein de vigueur, de gaieté et de santé ; non pas rose de teint, car un séjour prolongé dans le Soudan nous avait donné l'aspect de Maures du Sahara, mais la figure pleine et le corps vigoureux. En trois jours une fièvre bilieuse hématurique violente avait eu raison de cette vigueur, et nous le retrouvions agonisant. L'éner-

gie, cependant, ne l'avait jamais abandonné, et, au plus fort de ce mal foudroyant, il avait eu la volonté et le courage de continuer à prendre des observations au cours de sa route, pour que son travail ne comportât pas de lacune. Cette volonté de fer, si rare chez un tout jeune homme, en présence d'une affection de ce genre, sauva cet excellent officier.

Les bons soins du docteur Fras aidant, nous pûmes, au bout de deux jours, nous remettre en route après avoir fait fabriquer une sorte de long palanquin en bambou : huit vigoureux noirs portaient notre pauvre camarade.

Nous traversâmes ainsi, longeant le fleuve, la confédération du Bafing et arrivâmes le 6 mai à Koundian.

C'est une de ces citadelles qu'El-Hadj-Omar avait très habilement fondées sur les divers points de son vaste empire pour tenir en respect les populations nouvellement soumises à son joug et surveiller les débouchés de la région.

Koundian est situé à l'entrée des monts du Sollou et commande le cours du Bafing, les routes du Bambouk, de la confédération du Bafing, du Sollou et du Diébédougou. Ce dernier vestige de la puissance toucouleur ne mérite plus guère l'importance politique qu'on lui a longtemps attribuée. Huit ou dix *talibés* (cavaliers nobles) et une centaine de *sofas* y vivent encore sous le commandement de Boukari, ancien captif du

conquérant noir. Une douzaine de chefs de cases malinkés ont lié leur sort au sien en lui vendant le mil et le riz le plus cher possible. La ville comprend environ deux cents maisons, plus pittoresquement jetées çà et là, sous des bouquets de palmiers ou de fromagers, que bien entretenues.

La citadelle d'El-Hadj-Omar est un carré de 120 mètres de côté entouré d'une muraille en maçonnerie haute de 3 mètres et flanquée aux angles par des tours crénelées. Autrefois, chaque courtine était battue, en outre, par les feux croisés d'oreillons dont les ruines forment aujourd'hui des gradins qui, en cas d'assaut, amèneraient l'assaillant jusqu'à la crête de l'ouvrage. Il ne nous a pas été permis d'en visiter l'intérieur où vivent encore, paraît-il, un certain nombre de femmes du prophète soudanien.

Il est difficile de se rendre compte des services que peut rendre aujourd'hui aux Toucouleurs cette place perdue au milieu de régions reconnaissant toutes notre autorité. D'après Boukari, elle aurait pour but de relier Dinguiray aux débris de l'empire d'Ahmadou-Cheïkou, et surtout de servir de relai aux courriers que les deux frères s'adressent.

Le vieux chef de Koundian est en paix avec ses voisins. Il les déteste cordialement et ils le lui rendent bien ; mais il fait néanmoins de réels efforts pour qu'une incartade de ses gens ne le mette pas en conflit avec l'autorité française.

Nous fûmes bien accueillis dans cette ville,

quoique avec une certaine réserve. L'excellent laitage que le chef toucouleur nous envoya, et dont nous étions privés depuis quelques jours, rendit à Plat quelques forces et la vigueur physique nécessaire pour se passer dorénavant de son palanquin. A partir de ce jour, il voulut faire les étapes à cheval et y réussit, malgré leur extrême longueur et sa grande faiblesse.

En effet, de Koundian à Diamou, elles ne furent jamais moindres de 50 kilomètres, et, dans les deux derniers jours, nous les portâmes jusqu'à 55 et 56 kilomètres.

Nous levions le bivouac tous les matins à deux heures, profitant d'un magnifique clair de lune qui nous éclairait comme en plein jour; à midi nous nous arrêtions pour déjeuner sommairement; et, à deux heures, nous reprenions l'étape. Parfois notre montre marquait six heures du soir avant que nous eussions trouvé un campement convenable.

Avant d'entrer dans les monts du Bambouk, qui nous séparaient encore de la vallée du Sénégal, nous eûmes à franchir un grand nombre de rivières marécageuses où nos animaux enfonçaient parfois jusqu'aux épaules. Nous ne parvenions à les déhaler qu'en les amarrant avec des cordes de bât doublées et rajustées, auxquelles plusieurs hommes s'attelaient.

Après un orage épouvantable, comme il en éclate souvent dans le Haut-Sénégal aux approches de l'hivernage, nous nous trouvâmes, la veille de

notre passage à Kourouba, arrêtés par une de ces rivières. Pendant que notre convoi la franchissait avec mille difficultés, le ciel et le paysage me rappelaient un autre passage de rivière bien autrement émouvant, pendant la campagne contre Samory.

C'était entre Kolita et Oudoula; le ciel était bas, sombre et brumeux. Les fusils crachaient de longues flammes de poudre humide et les détonations prenaient une amplitude effroyable sous l'épaisse voûte des nuages.

Nous approchions d'un affreux petit ruisseau aux abords boueux, dont le lit était rempli d'une vase fétide. Derrière les faux palmiers qui bordaient les rives se tenaient, immobiles et muets, dans le marais jusqu'au ventre, les guerriers composant l'avant-garde de Samory. Dans cet affût puant, l'œil fixe, le doigt sur la détente, ils attendaient patiemment que nos poitrines touchassent presque la bouche de leurs longs fusils. Pas un souffle n'agitait l'air, et, sauf quelques détonations lointaines et le bruit de nos pas sur les cailloux du chemin, rien ne troublait le silence de mort qui pesait sur la campagne assombrie et enlaidie par le gris sale du ciel.

Depuís longtemps le gros de la colonne était passé et les *sofas* de Samory s'étaient écartés sur son passage, barrant la route derrière elle; ils pensaient bien ainsi enlever l'arrière-garde cou-

pée de sa retraite et fatiguée déjà par un premier combat qui l'avait retardée près d'une heure.

Chaque seconde la rapprochait du danger mortel que cachait le muet rideau coupant l'horizon devant elle; vingt pas encore et nombre de ces braves tirailleurs qui marchaient si alertes et si pleins d'entrain, allaient rester pour toujours dans l'ignoble cloaque.

Rien ne pouvait me faire soupçonner le piège dangereux qui nous était tendu et j'allais tranquillement, du pas régulier de ma mule, marchant en avant de mes hommes, l'esprit détendu par le combat heureux que nous venions de livrer, laissant flotter ma pensée dans le vague du souvenir des bons jours de France.

Tout à coup, Pepita, mon honnête et tranquille monture, lève droit la tête, pointe les oreilles et écarte brusquement. Pepita a un instinct merveilleux et un flair exquis; pour son cavalier et pour les tirailleurs qui connaissent ces qualités, elle est un éclaireur précieux que personne ne quitte de l'œil. Cette fois, son manège était si caractéristique qu'aucun doute n'était permis.

D'instinct, et en un clin d'œil, toutes les baïonnettes sont fixées au canon et c'est à peine si un commandement est nécessaire pour que chacun se jette à corps perdu sur les noirs postés dans le ruisseau.

Une longue traînée de feu illumine les palmiers et, de toute part, les détonations des énormes fusils

malinkés éclatent tandis qu'une épaisse fumée semble ramper sur le sol et nous aveugle tous.

Pendant quelques secondes, piétinant dans la vase, nous nous escrimons de la crosse et du sabre au milieu d'une nuée de moricauds fangeux qui, surpris par notre attaque imprévue, ont déchargé leurs armes au hasard et sans nous causer le moindre mal.

Ils s'enfuient dans toutes les directions en poussant des hurlements affreux : nous nous rassemblons sur l'autre rive, ayant à peine conscience de ce qui vient d'arriver, mais laissant derrière nous, dans le ruisseau, un excellent pont de cadavres qui expliquera suffisamment l'incident à l'armée du prophète qui nous suit.

La partie du Bambouk que nous traversons est montagneuse et aride. C'est une série de plateaux gréseux, nus, sauf quelques arbustes rabougris qui s'effondrent de distance en distance dans d'étroites vallées obstruées par les sables où, durant l'hivernage, coulent d'impétueux torrents. Leur lit est à sec en cette saison, et la recherche de l'eau n'est pas un de nos moindres soucis.

A part le village de Ganfan, oasis de verdure au milieu de ce désert, on ne rencontre en cette région aucun village, aussi nous forçons de vitesse pour quitter rapidement cette contrée désolée.

Le 12 mai, enfin, de très grand matin, nous atteignons le grand village de Mansonnah, bâti dans une fertile plaine à quelques kilomètres de Diamou, au débouché des montagnes. Deux heures après nous recevions de M. Portier, directeur des travaux du chemin de fer, la cordiale hospitalité qu'il sait donner à tous ceux qui frappent à sa porte. Le soir même, un train formé spécialement pour transporter la mission, nous amenait à Khayes où le commandant supérieur nous avait précédé de quelques jours.

Le 16 mai, nous nous embarquions avec la colonne expéditionnaire, et, après une longue traversée de dix-huit mortels jours sur un chaland, nous arrivions à Saint-Louis.

Ayant rapporté en France un certain nombre d'échantillons de roches des régions que nous avons explorées, je les ai soumis à l'examen de MM. Georges Boyer, président de la Société d'émulation du Doubs, géologue distingué; Kilian, l'éminent chef des travaux pratiques au laboratoire de géologie à la Sorbonne, et Lacroix, préparateur de minéralogie au Collège de France. Ces savants émérites ont bien voulu consigner, dans la notice suivante, le résultat de leurs observations sur la nature minéralogique des régions soudaniennes aujourd'hui en notre possession.

La haute compétence de ces trois personnalités marquantes du monde scientifique donne à ce document une valeur d'autant plus grande qu'il est, à ma connaissance, le premier qui traite cette question dans tous ses détails scientifiques et techniques.

Bassin du Sénégal.

Le fleuve nommé Sénégal, et ses nombreux affluents ont creusé leurs lits dans des masses gréseuses qui affleurent sur de très vastes surfaces. La désagrégation de la partie superficielle de ces masses a provoqué la pulvérisation des grès et donné naissance à une couche de sable variant de $0^m,10$ à $0^m,20$ d'épaisseur qui recouvre, mélangée à l'humus et à l'argile, d'immenses étendues de terrain. En outre, de nombreux cours d'eau entaillent de toutes parts les masses gréseuses avant d'aller grossir les grands affluents du fleuve.

Pendant la saison sèche, les berges sableuses s'effritent, perdent la cohésion qu'elles devaient à l'humidité, s'effondrent et obstruent, en mains endroits, le lit des rivières.

Vienne la saison des pluies abondantes et torrentielles sous ce climat, et tous les amas de sable et de grès désagrégés sont emportés et roulés au loin, pour céder la place à de nouvelles alluvions descendues des massifs du Bouré et du Manding.

Aux environs de Mansonnah, sur la rive gauche du Sénégal, les roches sont constituées par des grès silicieux à ciment argileux ou par des grès feldspathiques. A Balakamé, à 100 kilomètres plus au sud-est, les berges du Bafing sont entaillées dans la même formation gréseuse.

Dans le Kolou, près de Kouragué, existent d'abondantes mines de fer hydroxydé (limonite).

Faîte de partage des bassins du Sénégal et du Niger.

A l'extrémité de nos possessions sénégalaises, l'important massif du Bouré et les monts du Manding forment, sur envi-

ron 300 kilomètres, le faîte de partage des bassins du Sénégal et du Niger.

Le massif du Bouré, dont l'altitude moyenne est d'environ 800 mètres, s'étend de l'Ouest à l'Est. Un des affluents de gauche du Niger, le Bafing-Tankisso, suit la même direction jusqu'à son confluent à Tiguibiri. Les monts Manding, d'une moindre altitude (300^{m} à 490^{m}), se dirigent du sud-ouest au nord-est et déterminent le cours du Niger; la ligne de leur base est parallèle à la berge du fleuve.

Près de Didi, le noyau du massif est constitué par des quartzites. Un pic décharné s'élève à 817 mètres. Plus à l'est, non loin de Sétiguia, la pioche, lors de l'établissement du campement de la mission, attaqua un quartz à mica blanc (muscovite) pouvant provenir de la désagrégation d'une granulite.

Sur le flanc nord du massif du Bouré existent, dans le Menien, de nombreux gisements de fer oligiste (hématite), notamment à Lebaya, sur un escarpement à 750 mètres d'altitude.

Bassin du Niger.

Sur le versant sud-est du Bouré d'où descendent de nombreux petits cours d'eau, affluents de gauche du Niger, la plupart des galets d'alluvion roulés depuis les sommets sont constitués par des grès siliceux très durs et très compacts. Ceux qui ont été recueillis dans la rivière Koba, à peu de distance de Sétiguia, sont brillants et lustrés par le frottement du charriage. Le poli à l'extérieur est de même nuance que leur masse interne.

Le plateau qui domine Kakatoumboun paraît constitué par des jaspes colorés en rouge par de l'oxyde de fer ou par des silex impurs mélangés à de l'argile.

Le Niger descend des monts de Loma, son lit est large de 800 à 1000 mètres, mais souvent coupé de gués et encombré de nombreux bancs de sable. Il se dirige vers le nord-est jusqu'à Bammakou; à partir de ce point, sa direction se courbe vers l'est.

Les galets alluviens recueillis dans son lit proviennent d'affleurements de grès siliceux très durs; ils sont tous recouverts d'une patine ferrugineuse noirâtre due à la quan-

tité de fer en dissolution dans ses eaux, preuve évidente de l'existence, dans son cours supérieur, d'abondants gisements de ce métal.

Un des plus importants affluents de la rive droite du Niger est le Milo, qui coule du sud au nord jusqu'à son confluent à Sansando.

Un gisement d'hématite (fer oligiste) existe à Soïla sur la rive gauche du Milo. Sur la rive droite, un peu au sud-est de Kankan, « les collines rouges », ainsi que les appellent les indigènes, sont constituées par des grès ferrugineux qui pourraient appartenir au terrain triasique ou au terrain permien. La région qui sépare Kankan de Bissandougou apparaît dans toute son étrangeté par suite des innombrables fissures ou entailles qui découpent la masse gréseuse superficielle en collines fragmentaires ; c'est un « chaos de collines ferrugineuses » qui ne sont que l'amorce du vaste plateau qui s'étend au sud jusqu'au Gankouna.

Dans toute la partie basse de la vallée du Milo, de Kankan à Sansando, le sol est composé de sable et d'argile. Sur les plateaux et au fond des hautes vallées latérales, le sol est formé d'un gravois ferrugineux surmontant une couche épaisse de débris concrétionnés ou agglutinés par le fer en dissolution. Sur quelques points, lorsque les eaux ont balayé la couche meuble, la partie concrétionnée apparaît sur de vastes surfaces, en forme de dallage feuillé qui empêche toute végétation continue.

En outre, au débouché de mille ruisseaux torrentiels dans la vallée, se dressent aux pieds des collines une infinité de cônes de déjection édifiés par les amas d'alluvion, pendant l'hivernage ; ils ajoutent encore à l'étrangeté de l'aspect de cette région.

Pour conclure, voici en quels termes s'exprime M. Kilian.

Il ressort de l'étude de ces fragments de roches que les grès quartzeux semblent être très répandus dans la contrée explorée par le capitaine Péroz. L'analogie des échantillons communiqués, avec les grès triasiques et permiens de nos pays et même avec ceux de couches plus anciennes (carbonifère), peut donner à supposer que les assises auxquelles ils appartiennent sont antérieures au jurassique. Cette opi-

nion ne saurait être que confirmée par la présence d'un morceau de quartzite dans l'envoi de M. le capitaine Péroz. Les jaspes et les minerais de fer peuvent se rencontrer, en lits ou en nodules, dans ces assises. Néanmoins, comme nous ignorons les conditions de gisement de toutes ces roches, ce n'est qu'avec une extrême réserve que nous devons nous prononcer sur leur âge.

On peut affirmer par contre que, sauf peut-être le quartz avec mica recueilli dans le massif du Bouré, toutes les roches soumises à notre examen sont d'origine sédimentaire et de nature détritique.

Ce petit fragment de quartz accompagné de mica blanc peut avoir été détaché d'un massif éruptif ancien, d'un affleurement de granulite par exemple; néanmoins il est fort probable que ce n'est qu'un débris de grès à éléments plus grossiers que les autres.

Terrains aurifères.

Quant aux quartz aurifères qui nous ont été présentés et qui proviennent des monts du Bouré et du Ouassoulou, ils étaient en trop petite quantité pour qu'il ait été possible de les soumettre à une analyse sérieuse.

Je ne terminerai pas ce recueil de souvenirs si divers sur le Soudan français sans exprimer sur l'avenir de cette colonie les réflexions qu'un séjour de plusieurs années m'a suggérées.

Il n'est peut-être aucune partie de notre nouvel empire soudanien que je n'aie parcourue ; souvent même j'ai été le premier Européen et, pour quelques-unes de ces régions, le seul qui les ait visitées.

L'impression que j'ai gardée de l'étude de ces régions est en opposition formelle avec l'opinion,

volontiers émise en France, que le Soudan français ne sera jamais pour nous qu'une cause de déboires constants et de dépenses infructueuses d'hommes et d'argent.

En écrivant ce livre, je n'ai en aucune façon cherché à faire un plaidoyer en faveur de l'œuvre de la pénétration, de l'influence et de la puissance françaises sur le Niger : j'ai simplement coordonné des notes qui pouvaient avoir une certaine valeur au point de vue de l'histoire de notre expansion coloniale. Cependant j'ai été amené, par la force même des choses, pour permettre au lecteur de se rendre un compte exact des régions traversées, à donner un certain nombre de descriptions topographiques et d'énumérations de produits du sol ; à étudier le caractère des indigènes, leur valeur physique et morale, ainsi que les conditions dans lesquelles pouvait se faire le repeuplement qui mettrait en œuvre cette intéressante contrée et, par suite, le courant commercial qui en naîtrait. Qu'on veuille bien rapprocher ces diverses constatations éparses un peu partout et je crois qu'on en tirera la conclusion suivante, applicable, du reste, à la majeure partie de nos colonies, à savoir que nos gouvernants ont été bien inspirés en dirigeant notre activité vers ces contrées lointaines, non pas parce que, en agissant ainsi, ils ont ménagé une soupape de sûreté à nos instincts d'aventure et à un besoin indiscutable de gloire et d'affirmation de la valeur guerrière de nos

soldats, mais, au contraire, parce qu'ils ont jeté les bases de vastes débouchés à notre industrie et à notre commerce.

Et c'est à ce point de vue seul que j'envisage comme raisonnable et très motivée notre action dans le Soudan.

Mais, est-ce à dire que, du jour au lendemain, dès que nous avons eu par exemple à Bammakou ou à Siguiri un établissement sur le Niger affirmant notre suprématie militaire, un courant commercial important a dû en résulter? Certainement non; et notre impatience dans la constatation des résultats nous a rendus injustes envers cette colonie, comme du reste envers presque toutes les autres. Quel est l'homme assez dénué de raison pour attendre les bras croisés une abondante récolte d'un champ qu'il a défriché, mais qu'il n'a ni labouré ni ensemencé? Pestera-t-il contre la mauvaise qualité de la terre parce qu'à l'époque des moissons il n'y trouvera que de la mauvaise herbe et des ronces? Or, je rapporterai toutes les critiques faites contre le Soudan français à cette parabole.

Le climat détestable, l'infertilité du sol, la rareté et le peu d'importance de ses productions, la paresse des habitants, leur trop petit nombre, sont les griefs courants mis en opposition avec les sommes dépensées, que l'on suppose énormes, et le sang versé. Toutes ces allégations sont basées sur des chiffres, affirme-t-on, sauf peut-être celle qui laisse

à penser qu'un grand nombre de millions ont été englouti's dans cette œuvre qualifiée de malfaisante par les adversaires de notre expansion coloniale; mais il est bien facile de réfuter ces allégations, et les conditions mêmes dans lesquelles ces statistiques décourageantes ont été faites permettent de les tenir de nulle valeur dans l'étude de l'avenir du Soudan français.

La moyenne de la mortalité des Européens est considérable pour les premières années, effrayante même. Elle oscille entre 40 et 45 pour 100. Mais, à cette époque, de 1880 à 1885, j'en appelle au jugement impartial et autorisé du général Borgnis-Desbordes, des colonels Boilève et Combes, quel Européen, sur son sol natal même, eût résisté à des fatigues et à des privations semblables à celles qu'endurèrent nos jeunes soldats sous ce climat tropical? Aucun d'eux, pendant cette période, ne fit moins de 2000 kilomètres en l'espace de huit mois, n'ayant pour toute nourriture que du biscuit de mauvaise qualité, souvent avarié, de la viande de conserve fermentée sous l'action d'une chaleur torride, du riz, du maïs, du mil, et, pour toute boisson, de l'eau boueuse coupée de tafia. Cependant c'est dans de pareilles conditions hygiéniques qu'ils construisirent sur notre ligne de ravitaillement sept forts, la route de 600 kilomètres qui les relie, les divers établissements qui les complètent; en même temps ils assiégèrent et prirent quatre villages fortifiés, livrèrent neuf batailles

rangées et quarante-trois engagements partiels!

A partir de 1885, la mortalité descend rapidement; les marches sont encore nombreuses et pénibles, les engagements avec l'ennemi fréquents, mais il n'y a plus de forts à construire ni de terre à remuer; le pain et le vin ont remplacé presque partout le biscuit et le tafia; le système de ravitaillement allant se perfectionnant, les distributions de viandes fraîches sont quotidiennes, et même des aliments légers assurent, avec les légumes des potagers créés dans tous les forts, une certaine diversité dans l'alimentation. Enfin, l'année dernière, le colonel Gallieni arrivait à résoudre le problème d'assurer la plus grande somme de confort possible à ses hommes, particulièrement en montant ses fantassins et en leur évitant par suite la lourde fatigue de l'étape journalière; la mortalité tombe alors à 8 pour 100.

Nous voici donc bien loin des chiffres écrasants sur lesquels se basaient les détracteurs du Soudan français pour le représenter comme inhabitable. Déjà, la moyenne des décès y est à peine égale à celle du Sénégal dont nous gardons précieusement les établissements depuis bientôt cinq siècles.

Le jour où des logements convenablement distribués et sains seront construits; lorsque, en débarquant à Khayes, les Européens ne seront plus jetés sur une berge inhospitalière ne leur offrant aucun abri et peu de ressources; le jour, en un mot, où les nouveaux arrivés pourront se reposer

de la longue traversée du fleuve, sans avoir le constant souci de la lutte pour la vie, la mortalité tombera bien au-dessous de ce qu'elle est à Saint-Louis.

De plus, sur des plateaux élevés, et que leur situation même rend salubres, des *sanitaria* pourront être installés ; ils permettront aux Européens anémiés par la chaleur, d'aller reprendre de nouvelles forces au milieu d'un air frais et vivifiant.

Le sol du Soudan français est, dit-on, infertile. Dire qu'il est en partie improductif, serait chose plus vraie ; car peu de pays au monde offrent aux cultivateurs des terres aussi riches que celles des mille vallées qui forment la moitié de cette colonie ; celles du Niger entre autres et de ses affluents de droite, ainsi que le bassin du Tankisso, ne le cèdent en rien aux plus privilégiées. La couche d'humus y atteint parfois plusieurs mètres, et toutes les cultures susceptibles de prospérer dans les régions tropicales y réussissent admirablement bien.

Les bras manquent seuls pour en tirer parti. Mais quelle était la situation politique de cette contrée lorsque nous en avons pris possession? Trente années de guerres continuelles l'avaient entièrement dépeuplée ; les habitants qui avaient continué d'y résider vivaient dans des transes continuelles, construisaient leurs cases au pied des montagnes, et, à la moindre alerte, grimpaient chercher un refuge sur les hauts sommets où ils se nourrissaient, pendant des mois entiers, de racines

et de baies sauvages. On conçoit aisément que, dans de pareilles conditions, ils ne cultivaient que le strict nécessaire pour leurs besoins, n'ayant ni occasion d'échanger leurs produits, ni désir de passer pour riches et d'amener ainsi chez eux le pillage et la ruine.

En 1797, lorsque Mungo-Park traversa ces régions, il fut souvent émerveillé de leurs richesses agricoles, et il le note soigneusement dans ses *Mémoires*. Depuis cette époque, la terre revenue à l'état inculte aurait-elle été subitement frappée de stérilité, alors que justement les engrais naturels qui s'y sont déposés par la suite des temps n'ont cessé d'en améliorer la puissance fertilisante, sans que l'homme l'ait appauvrie par aucune culture?

La période de notre premier établissement dans le Soudan français ne devait pas être pour lui une cause de relèvement immédiat, bien au contraire. Faute d'argent, les moyens manquaient; nous en étions donc réduits à faire un large appel à la main-d'œuvre indigène que souvent nous ne pouvions rétribuer, au détriment des travaux des champs, déjà en souffrance par suite du manque de bras. En outre, pendant sept années, nous qui voulions apporter la paix et la tranquillité dans les plis de notre drapeau, nous déchaînâmes sur ce pays, par la seul fait de notre présence, une guerre terrible qui vient à peine de prendre fin.

Depuis plus d'une année, pas un coup de fusil n'a été tiré là où nous commandons. Les anciens

villages vont se repeuplant, de nouvelles agglomérations se créent. Si aucune mesure administrative n'y met entrave, on peut déjà prévoir le jour où les cultures des villages se succéderont sans discontinuité, comme dans les hautes vallées du Niger. Actuellement, le mouvement d'immigration au profit de notre colonie, soit volontaire, soit provenant de la traite, s'accentue de jour en jour.

J'ai dit plus haut ce qu'il fallait penser de cette philanthropie utopiste pour laquelle la suppression de la captivité est le rêve fécond d'où surgira le relèvement moral de la race noire et, par conséquent, son expansion vitale. Qu'il me soit permis d'ajouter que, pendant de bien longues années encore, il n'y aura pas de noirs sans captifs dans le Soudan, et que ceux que la traite amène chez nous y trouvent une situation matérielle et morale très tolérable pour la plupart, enviable pour certains, au bout de laquelle, après une ou deux générations, ils acquièrent tous cette liberté raisonnable qu'assure, mieux que quoi que ce soit au monde, la possession d'un lot de terre, à titre définitif, dont l'exploitation a lieu par le travail libre du propriétaire lui-même et de ses enfants.

Quant aux productions du sol, elles sont largement suffisantes pour amener un échange très rémunérateur de nos articles manufacturés. Sans en donner tout au long une nomenclature aride, je citerai d'abord parmi les métaux exploitables, et en première ligne, l'or.

J'ai dit précédemment ce qu'était son exploitation toute rudimentaire, et comment, malgré la richesse des gisements, les indigènes la limitaient à la satisfaction de leurs besoins journaliers. Or, telle qu'elle est, voici les énormes benéfices que la traite de ce métal pourrait procurer.

Une pièce de guinée vaut 7 francs environ dans le commerce, à Saint-Louis, et, par suite des faux frais et des intermédiaires, 14 francs dans le Bouré. Dans ce pays elle est taxée 5 gros les deux pièces, soit 5 gros d'or pour 28 francs. Le gros reviendra donc au commerçant de Saint-Louis ou de Médine à 5 fr. 60, ce qui donne 1 fr. 40 pour le gramme d'or. Pour certaines verroteries, pour l'ambre, les fusils, la poudre, les étoffes fines, les objets de quincaillerie divers, la différence s'accentue dans de plus fortes proportions, et avec ces matières d'échange on peut arriver à se procurer l'or à 1 franc et même à 90 centimes le gramme.

Malheureusement ce commerce est presque entièrement entre les mains des Anglais qui font affluer de Sierra-Leone dans le Ouassoulou et le Bouré ces marchandises très appréciées ; tandis que nos commerçants et l'administration du Sénégal s'obstinent à l'envoi invariable de leur affreuse guinée bleue dont le gueux le plus misérable ne voudrait pas en France.

Lorsque de bonnes voies de communication relieront le Niger au Sénégal, le fer sera, lui aussi, l'objet d'un mouvement commercial important.

En maints endroits il existe à l'état natif; sa ductilité et sa densité sont considérables.

Le caoutchouc, la gutta-percha (*goïn-gué* et *saba*) viennent à foison sur ces hauts plateaux stériles dont on fait un des grands griefs au Soudan français. Leurs lianes s'y mêlent dans d'immenses forêts de karités qui donnent eux-mêmes un fruit dont l'exploitation bien comprise fournirait en abondance une graisse végétale d'une valeur commerciale inappréciable.

Le cotonnier qui, pour produire un coton de premier choix, n'aurait besoin que de quelques soins, vient également partout. L'indigotier et maintes autres plantes tinctoriales y poussent à l'état sauvage : sur les bords de toutes les rivières de l'intérieur on trouve le palmier à huile, le *doundaké* ou quinquina africain, l'ivoire végétal, le bambou. Enfin, le riz, sans parler du maïs, du mil, des arachides, des patates, du manioc, et de vingt autres féculents, est d'une très belle espèce avantageusement comparable au riz Caroline. Dans le bassin du haut Niger, son abondance est telle que les indigènes le donnaient tout décortiqué à nos animaux; il est extrêmement vivace et demande très peu de soins. Je passe sous silence toutes les productions si nombreuses du règne animal : ivoire, défenses d'hippopotames, peaux, plumes.

Que faut-il pour tirer parti de ces richesses? De bonnes voies de communication, une augmentation du travail indigène conduit d'une façon

plus intelligente, de l'activité et quelque hardiesse de la part de nos commerçants.

Du premier de ces *desiderata*, nous ne parlerons pas ; il est du ressort de l'initiative gouvernementale qui dépend elle-même des capitaux qui lui sont octroyés ; en cette matière, la bonne volonté aide aux millions, mais elle ne les remplace pas. Le second tend à se réaliser par l'émigration des peuplades voisines sur nos territoires, par les besoins que notre fréquentation crée aux indigènes et qui n'ont leur satisfaction que grâce à la rémunération du travail ; enfin par les efforts des commandants de cercles pour les initier aux meilleurs méthodes d'exploitation et de culture. Quant au troisième, il dépend en entier des commerçants de Bordeaux, de Marseille et de Saint-Louis. Leurs errements routiniers, leur timidité et leur hésitation à aventurer leurs capitaux dans le Soudan français, où ils leur rapporteraient cependant un intérêt quintuple de celui que leur rendent les capitaux engagés dans la région du Bas-Fleuve, à cause des nombreux intermédiaires qui ne vivent que du transit des produits soudaniens, font qu'il est difficile de prévoir à quelle époque ils sauront, en modifiant leur *modus faciendi* dans les régions de l'Afrique occidentale, tirer profit de l'influence prédominante que nous avons acquise dans ces régions.

J'ai cependant la certitude que l'établissement de comptoirs sous les murs de chacun de nos postes

du Haut-Sénégal, en particulier de Bafoulabé, Kita, Niagassola, Bamako et Siguiri ferait rapidement la fortune de la maison qui en tenterait l'expérience et la poursuivrait avec les moyens appropriés au pays et l'esprit de suite nécessaire. Ces comptoirs feraient en quelques années du Soudan français un de nos riches établissements coloniaux. Pendant l'hivernage, qui est forcément la morte saison commerciale, celle où tous les habitants ensemencent la terre, la seule du reste absolument mauvaise pour les Européens, les représentants des maisons de commerce rentreraient en France; ils y apporteraient leurs cotons, graisses végétales, huiles, arachides, céréales de toutes sortes, indigo, gomme, caoutchouc, gutta-percha, tabac, ivoire, or, peaux, etc., en échange d'une nouvelle pacotille pour la saison suivante; ils se débarrasseraient ainsi de coûteux intermédiaires et éviteraient le danger d'un séjour prolongé sous un climat où il faut vivre en s'observant sans cesse, et qu'il faut quitter de temps à autre pour faire provision de sang et de nouvelles forces.

Enfin, comme dernière objection, on représente les peuples soudaniens comme mous, apathiques, peu travailleurs et incapables en aucune façon de mettre en valeur leur pays, en admettant même qu'il en vaille la peine.

Certes, une observation superficielle des Bambarras et des Mandingues a pu faire naître une pareille opinion chez qui n'a étudié que dans le

Soudan français les représentants de ces races. J'ai dit dans quelles conditions déplorables d'existence nos protégés actuels vivaient il y a quelques années à peine, et cela depuis bientôt deux générations. Les habitants de l'empire du Ouassoulou sont de même race et de même famille que les Soudaniens français.

Depuis près de quinze ans, l'autorité de Samory, malgré ce qu'elle peut avoir de tyrannique, leur a donné une paix profonde et une assurance complète du lendemain. Qu'on compare leurs cultures qui provoquèrent chez les membres de la mission une stupéfaction et une admiration si complètes, à celles de leurs frères de la rive gauche; leur recherche du confortable et du beau à côté de la misère un peu voulue de nos Malinkés; qu'on établisse un parallèle entre le grand mouvement commercial de leurs marchés en relation constante avec les Anglais de la côte, malgré l'éloignement, et les dangers du chemin et la lourdeur morne de nos établissements du Haut-Sénégal et du Haut-Niger! On sera alors moins prompt à juger si injustement ce peuple essentiellement commerçant et agriculteur!

Point n'est besoin, je pense, de redire encore les causes de dissemblances si frappantes dans les résultats obtenus par le même peuple, sous le même climat et sur le même sol. J'ai essayé d'esquisser le remède et je le résumerai en quelques mots : Paix et sécurité, administration à vues

larges et point tracassière, voies de communication faciles, hardiesse des commerçants.

Ce programme, qui pourrait être celui de toutes nos colonies, sera particulièrement fécond dans le Soudan français et ne demande pour être exécuté que peu d'hommes et relativement peu d'argent. Si l'opinion publique en France et, par suite, nos représentants, arrivaient à se convaincre, aussi complètement que les Anglais et les Allemands [1],

1. 1880. — Expédition et tentatives d'annexion anglaise dans le Fouta-Djallon (Mission Goldsbury).

1881. — Mission Goldsbury dans la Haute-Gambie.

1885-1886. — Tentatives anglaises à Dinguiray.

1886. — Les Allemands cherchent à prendre pied chez les Nalous (rivières du Sud).

1887. — Expédition du colonel de Winton avec une colonne de 600 hommes et annexion des provinces de Ouarinah-Rokon, Rokell, Mayhelli, Mayonto, Rotufonk, Ribhi, Kouaïa, Forodougou, Mayhaïni, Port-Lokko (Sierra-Leone).

1887. — Expédition allemande de M. Kräuge au pays des Mossi et à Bandiagara (Niger supérieur).

1888. — Mission du major Festing, ayant pour but de détacher l'empire de Samory du Soudan français et de l'annexer à Sierra-Leone.

1888. — Expédition allemande sur les confins du pays de Kong (Lieutenant von François).

1888. — Expédition anglaise dans ces mêmes régions. — Actuellement, le gouvernement anglais ayant échoué dans ses tentatives pour détacher Samory de notre alliance, cherche à éluder le traité de Bissandougou qui place l'empire du Ouassoulou sous notre protectorat et à pénétrer par la force sur le Haut-Niger. Une expédition est déjà ordonnée sous prétexte de châtier des villages de cet empire, qui auraient pillé des traitants noirs. Si elle a lieu, elle sera une atteinte directe à nos droits sur ces régions; il est à penser que le gouvernement anglais a de puissantes raisons tirées de la richesse même du

de la grande importance que peut acquérir un jour cette colonie naissante, ils ne lui refuseraient pas les modestes moyens nécessaires à sa prospérité. Et j'ai la certitude que dans peu d'années elle rendrait au centuple l'intérêt des sommes et des peines dépensées pour elle (1).

pays pour s'exposer en y pénétrant à un grave conflit avec la France. Enfin, les rapports du major anglais Festing, qui viennent de paraître, présentent la région du Haut-Niger comme destinée à un grand avenir commercial ; cet officier supérieur est à ce point de vue en concordance absolue avec Caillié, Raffenel, Binger et nous qui, seuls jusqu'à ce jour, l'avons explorée.

(1) Sur le point de repartir pour le Soudan français où nous retournons sur notre demande, abandonnant nos fonctions d'officier d'ordonnance du ministre de la Marine, pour concourir à la défense de cette nouvelle colonie, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre la mauvaise foi anglaise qui ouvre dans ce malheureux pays une nouvelle ère de luttes.

Poussés par les commerçants de Sierra-Leone, les Anglais, après avoir cependant reconnu le traité de protectorat signé en 1887 par Samory et admis que l'empire de l'Almamy relevait de notre influence et de notre autorité, ont employé tous les moyens, même les plus inavouables, pour amener Samory à reprendre son indépendance vis-à-vis de la France.

Leurs missions envoyées à diverses reprises dans ce but à Bissandougou, ayant entièrement échoué, ils n'ont pas hésité à fournir à l'Almamy des armes à tir rapide et des munitions nombreuses qui ont rendu ce chef le plus puissant chasseur d'esclaves du Soudan occidental. L'audace de Samory croissant avec la puissance de son armement, il n'a pas tardé, sous la pression des émissaires noirs venus de Sierra-Leone, à se mettre en rébellion ouverte contre nous. En même temps, il envoyait à Free-Town un représentant officiel qui était choyé et comblé de cadeaux par le gouverneur anglais.

C'est par l'intermédiaire de cet agent que les commandes

d'armes à tir rapide sont faites aux commerçants anglais et c'est dans ses mains que les livraisons ont lieu.

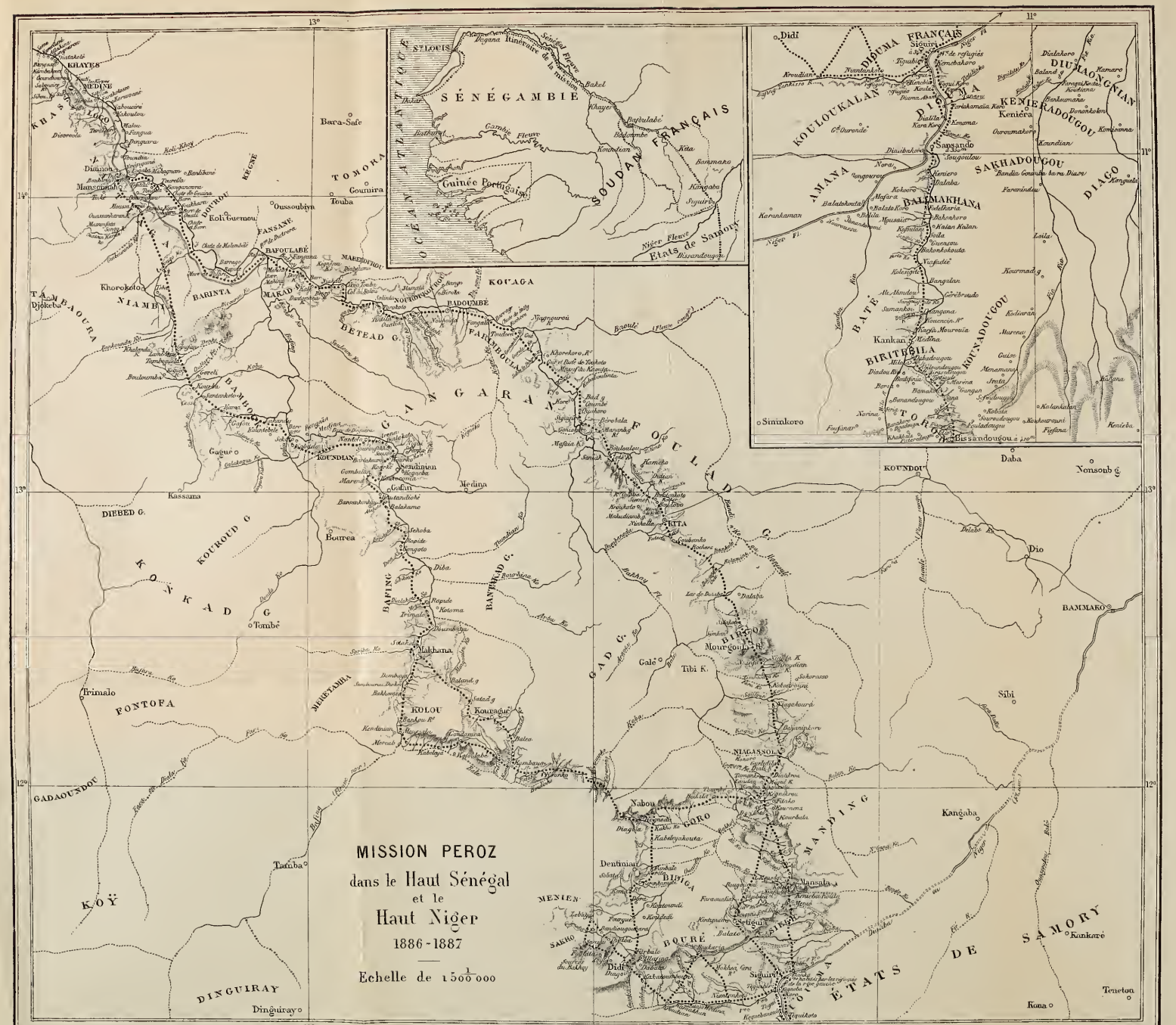
Bien plus, dans ces derniers mois, les nouvelles reçues du Soudan signalent la présence d'officiers et d'agents anglais dans les rangs de l'armée de l'Almamy.

Le gouvernement anglais n'ignore pas que Samory est un des grands pourvoyeurs d'esclaves de l'Afrique équinoxiale. Ses « blue book » sont pleins des rapports du gouverneur de Sierra-Leone et des explorateurs anglais qui signalent à l'indignation des vertueux sujets de S. M. Britannique les atrocités commises par ce chef noir, antérieurement à 1887.

Nous livrons à l'appréciation des membres de la récente conférence de Bruxelles le rôle que joue actuellement l'Angleterre dans le Soudan occidental.

FIN

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY


MISSION PEROZ
dans le Haut Sénégal
et le
Haut Niger
1886-1887
Echelle de 1/1500000
SÉNÉGAMBIE
Itinéraire de la mission
Guinée Portugaise
SOUDAN FRANÇAIS
Etats de Saïadou
Bissandougou
Siguiri
Sansandé
Kankan
Kéniéra
Siguiri
Bamako
Nonsonb
Daba
Dio
Sibi
Kangaba
Kankoré
Teneton
Kona
Dinguiray
Tamba
Trimalo
Tombé
Gaguro
Kassama
Bourea
Medina
Galé
Niagassola
Denfiniat
Didi
Nabou
Mourgoula
Kouragué
Lakhana
Koundian
Kita
Bafoulabé
Kayes
Bakel
Bara-Safe
Touba
Oussoubiya
Koli Guemou
Mansmanah
Dimion
Khorokolo
Djoketa
Sininkoro
Didi
Sansandé
Kankan
Bissandougou
Siguiri
Niger
Sénégal
Gambie
Bafing
Bakoy
Tinkisso
Niger
Bani
Bandama
Volta
Sassandra
Cavally
Mahina

TABLE

I

LE SOUDAN FRANÇAIS

Historique succinct. — Situation politique à la fin de 1886. — Situation actuelle. — Nécessité de l'envoi d'une mission dans le Ouassoulou.....

II

DE DAKAR A KHAYES

Dakar. — Saint-Louis. — Le chemin de fer du Cayor. — Le fleuve Sénégal. — Le roman du marabout Mahmadou-Lamine..... 33

III

Le chemin de fer du Soudan. — Khayes. — La période d'acclimatement. — Personnel de la mission. — Son organisation. — Diamou. — Les colonnes du Haut-Fleuve. — Travaux incombant à la mission..... 69

IV

DE DIAMOU A MANAMBOUGOU

Perdu dans la forêt. — Le sergent Assek-Sar. — Mort héroïque du tirailleur Samba-Diop. — Mœurs malinkaises.

— Un cas de divorce. — La « guinée ». — Aspect du campement la nuit. — Attachement du Malinké au sol natal..... 111

V

DE MANAMBOUGOU A GOUBANKO

Le ravitaillement et le mouvement commercial sur la ligne des postes. — Meurtre d'un général samorien. — Kita. — Mort du capitaine Figié. — Héroïque franchise. — Histoire de panthères. — La captivité chez les Mandingues. — Une ferme modèle. — Commerce lucratif. — Femmes malinkaises. — Goubanko..... 159

VI

DE GOUBANKO A NIAGASSOLA

Route à travers la montagne. — ICI ON NE PASSE PLUS. — Réception à Niagassola. — Histoire des Massarés ou Kéitas et de Niagassola. — Dix têtes pour une calebasse d'or. — Niagassola et Samory. — Richesse du Manding. — Ce que doit être le rôle des commandants de cercle... 205

VII

UNE CAMPAGNE INÉDITE

Opérations dans le Siéké et le Bouré. — Mort du roi Nandamakha. — Cent contre cinq mille. — Héroïque défense. — Débloquement. — La retraite des Deux-Cents. — Bataille du Kokoro..... 255

VIII

DE NIAGASSOLA A BISSANDOUGOU

Passage du Bafing-Tankisso. — Entrée dans l'empire de Samory. — La vallée du Niger. — Passage du fleuve. — Le roi Kamori. — Riches cultures. — Maisons mandingues. — Le Milo. — Légende de crocodile. — Fruits divers. —

Le marché de Kankan. — Une dette de René Caillié. — Un tumulus commémoratif. — Les cultures de Samory. — Réception à Bissandougou. — Description de la ville. 319

IX

BISSANDOUGOU

Séjour à Bissandougou et signature du traité. — Aperçu géographique et historique succinct de l'empire du Ouassoulou. — Organisation politique et militaire de l'empire. — La place de Grève à Bissandougou. — Mort tragique de deux princesses royales 371

X

RETOUR DE LA MISSION
L'AVENIR DU SOUDAN FRANÇAIS

La mission quitte Bissandougou. — La vallée du Tankisso. — Le Bouré. — Les mines d'or. — Les sources du Sénégal. — Guet-apens de Koma et assaut du village. — Le Kollou. — Le lieutenant Plat mourant. — Koundian. — Une mule précieuse. — Arrivée à Khayes et à Saint-Louis. — Quelques données géologiques. — L'avenir du Soudan français. — Réfutation d'erreurs répandues sur cette contrée. — Conclusion 421

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

7 8597-3 PB

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
551
.7
P46
1896

Péroz, Marie Étienne
Au Soudan français

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 19 02 12 010 4